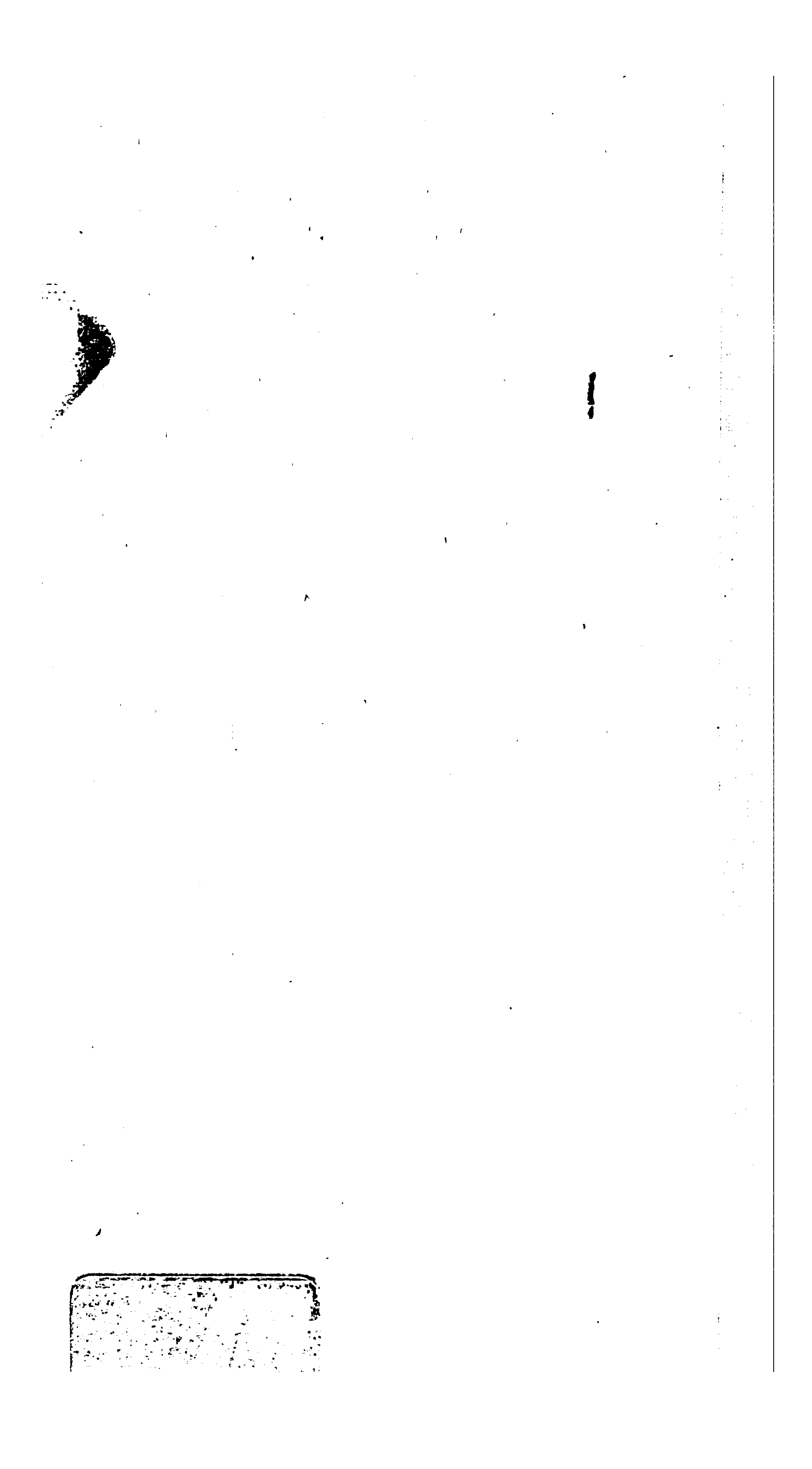

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06181062 2





(Walckenaer)

~~77 f.~~

RKC

COLLECTION

DE VOYAGES

EN AFRIQUE.

TOME XVIII.



Imprimerie d'Auguste Desrez, rue Lemercier, 24. Batignolles-Monceaux.

COLLECTION

DES RELATIONS

DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

EN DIFFÉRENTES PARTIES DE L'AFRIQUE

DEPUIS 1400 JUSQU'A NOS JOURS,

mise en ordre et publiée

PAR C. A. WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME XVIII.

A PARIS

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE LAFFITTE, 40.

1842

AVANT-PROPOS.

SUR LES CARTES

DE LA SÉNÉGAMBIE, DE LA GUINÉE ET DU CONGO,

DRESSÉES POUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

LORSQUE j'ai entrepris l'Histoire générale des Voyages, je me suis proposé pour but, non seulement l'amusement et l'instruction des lecteurs, mais encore de fournir à ceux qui cultivent plus spécialement la géographie, des moyens d'assurer la marche progressive de cette belle science, d'en faire disparaître les incertitudes et les erreurs, et d'y ajouter de nouveaux perfectionnements. En effet, ces résultats ne peuvent s'obtenir que par la comparaison des observations faites par les voyageurs de toutes les nations; et, faute de connaître et de pouvoir discuter leurs relations, il arrive souvent que la science reste stationnaire au moment même où de nouveaux et importants matériaux pourraient lui donner de plus grands développements, ou que s'en rapportant au dernier observateur, auquel quelques circonstances particulières ont donné une célébrité momentanée, on oublie les travaux plus exacts et plus certains d'anciens voyageurs, qui ont été à portée de donner, sur des contrées depuis superficiellement visitées, des notions plus savantes et plus complètes. C'est alors qu'on introduit dans la science des bévues et des erreurs qui n'y existaient pas, et qu'au lieu d'avancer on recule.

Toutes les sciences, dans quelques unes de leurs parties, font ainsi des pas rétrogrades; mais aucune n'est plus fréquemment exposée à ce malheur que la géographie. La cause en est dans la multitude de relations et de documents écrits en diverses langues, publiés en différents siècles et en différents pays, qu'il faut réunir et comparer; et aussi dans le petit nombre de personnes qui sont capables de les discuter avec sagacité. Afin d'en augmenter le nombre, et de concentrer sur une même contrée toutes les lumières acquises jusqu'à ce jour, je m'étais imposé la tâche de dresser une carte particulière pour chacun des principaux voyageurs publiés dans mon Histoire générale des Voyages, et je désirais qu'il en fût formé un atlas particulier; mais le libraire m'a représenté que le goût de la science était trop peu répandu pour que le public consentît à faire les frais d'un atlas composé d'un aussi grand nombre de cartes. Forcé de renoncer à mon projet, j'ai donc dû me réduire à ce qui était indispensable, et faire graver seulement les cartes générales de chaque contrée, par lesquelles, dans l'atlas projeté, je résumais les cartes particulières des voyageurs.

Trois de ces cartes seront mises en vente avec ce dix-huitième volume; leur rédaction a été confiée à M. Dufour, qui, jeune encore, promet à la France un bon géographe de plus, par ce désir de perfection qui l'anime dans tout ce qu'il exécute. Lorsque toutes ces cartes seront publiées, elles feront par leur réunion un ensemble qu'on chercherait vainement ailleurs. Les nombreux atlas que l'on a fait paraître récemment, et parmi lesquels on distingue avantageusement ceux de MM. Brué et Lapie, ne peuvent servir que pour l'instruction générale, et ne sont pas assez développés, ni sur une assez grande échelle, pour pouvoir assister utilement les lecteurs de notre collection. J'ose dire que notre atlas, lorsqu'il sera terminé, sera un des plus beaux et un des plus utiles résultats de notre ouvrage. Chacune des cartes dont il se composera aura une valeur indépendante de l'ouvrage même, et

pourra être fréquemment et utilement consultée. Mais il est impossible de lire avec fruit l'ouvrage sans les cartes; sans elles le soin que nous avons pris de ne rien omettre dans nos analyses de ce qui est réellement géographique devient presque inutile, et les pages qui doivent le plus attirer l'attention des lecteurs instruits, et conduire aux plus utiles réflexions, aux plus importantes recherches, deviennent fastidieuses et presque inintelligibles : c'est pourquoi nous désirons que tous les acquéreurs de notre Histoire générale mettent quelque empressement à se procurer ces cartes à mesure qu'elles paraîtront. Afin d'en augmenter l'utilité, j'aurai soin, par une courte analyse, de faire connaître le degré de confiance que méritent les matériaux dont on s'est servi pour les dresser, et d'indiquer en même temps les volumes de l'Histoire générale des Voyages auxquels elles se rapportent. Je vais commencer à remplir cette tâche pour les trois cartes qui sont mises en vente avec ce dix-huitième volume.

La première est intitulée : *La Sénégambie et la Côte occidentale d'Afrique, depuis le cap Blanc jusqu'au cap Sainte-Anne.*

Elle suffit seule à la lecture des sept premiers volumes de notre ouvrage (1). Dans cette carte, au moyen des nombreuses observations des navigateurs français et anglais, surtout de celles du baron Roussin et de MM. Massieu de Clairval et le Predour, que nous avons données dans notre Histoire (2), au moyen des grandes cartes publiées par le Dépôt de la marine et de l'atlas anglais d'Owen, le dessin des côtes a acquis une précision qui laisse peu de chose à désirer. Les plans manuscrits et les observations qui existent au mi-

(1) Pour le premier, il faut encore cependant une carte générale d'Afrique; mais je ne pourrai la faire paraître qu'après toutes les autres.

(2) Tome VI, p. 353; et tome XV, p. 193.

nistère de la marine, et qui nous ont été obligeamment communiqués, nous ont permis de tracer avec exactitude tout le cours du Sénégal jusqu'à Moussala, dans le pays de Galam. Au-delà et jusqu'à la cataracte de Felou et au confluent du Ba-Fing, le cours du Sénégal se trouve encore éclairé par les voyages de Mungo-Park, de Gray et autres voyageurs: même plus à l'est on peut encore tracer le cours du Ba-Wolima au moyen du voyage de Dorchard : mais de ce côté, en tirant vers le sud, tout devient incertain, et les cours de la Falémé et du Ba-Fing ou Sénégal sont tout-à-fait hypothétiques, et ne reçoivent une lumière douteuse que par la route du voyage de Mungo-Park, en 1797, qui les coupe en un seul point. Les itinéraires de Rubault (1), de Mungo-Park, de Gray, de Mollien et de Beaufort, ont permis de placer quelques positions dans la région fertile et si peu connue qui sépare le Sénégal et la Gambie. Le cours de ce dernier fleuve a été tracé jusqu'à Nittakora, vers le quinzième degré de longitude ouest, d'après une reconnaissance récente du capitaine Owen, et d'après les observations et itinéraires de Mungo-Park, de Gray, de Beaufort, d'Adrien Partarrieu. Au-delà, le cours de la Gambie est indiqué d'une manière hypothétique; et rien n'est plus incertain que ce grand détour qu'on lui fait faire, et la manière dont on dessine sa partie supérieure, d'après la carte insérée dans le voyage de Mollien. Mais l'intervalle des deux fleuves entre Barraconda et Bakel, ou le Bondou, est éclairé par les voyages de Rubault, de Mungo-Park, de Mollien, de major Gray et de Beaufort, qui fournissent pour cette partie de nombreux et intéressants détails. A tous ces matériaux récents on n'a pas oublié de joindre ceux que nous offraient les anciens voyages et les anciennes cartes, et surtout la belle carte en deux feuilles des *cours du Sénégal et de la Gambie,* dressée par d'Anville, en 1751, pour le compte de la Compagnie des Indes, que nous avons si-

(1) Voyez tome v, p. 247.

souvent citée dans les divers volumes de notre Histoire. On peut dire que la géographie positive de la Sénégambie n'a commencé qu'avec cette carte. Elle était entièrement neuve pour ce qui concernait le cours du Sénégal; car, quant au cours de la Gambie, il est presque uniquement copié de la carte que le capitaine Jean Leach en avait dressée en 1732, et qui se trouvait insérée dans les voyages de Moore (1), et dans l'Histoire générale des Voyages de l'abbé Prévôt.

Pour toute cette partie de la carte qui contient les cours du Sénégal et de la Gambie, depuis Saint-Louis jusqu'à Moussala, et depuis le cap Sainte-Marie jusqu'à Barraconda, la tâche eût été beaucoup plus facile, si l'on avait pu profiter de l'excellent travail de M. Jomard, intitulé *Remarques géographiques sur les parties inférieures du cours du Sénégal et de la Gambie* (2); mais ces remarques ont paru au moment même où l'on achevait de graver notre carte. Heureusement que M. Jomard, combinant des matériaux qui étaient aussi presque tous à notre disposition, s'est rencontré avec nous sur les points les plus essentiels.

La grande carte publiée par le Dépôt de la marine pour l'archipel des Bissago, les cartes de d'Anville, celle de Macaulay, insérée dans l'ouvrage de Thomas Winterbottom (3), les routes parcourues par Mollien, major Campbell et Winter-

(1) Voyez tome III, p. 430 et suiv.

(2) 1828, in-8°. de 23 pages. Ces remarques sont extraites du *Bulletin de la Société de Géographie*, année 1828, n° 17, p. 177; et n° 63, p. 16.

(3) C'est le frère du voyageur; il était médecin à Sierra-Leone. Nous avons fait un fréquent usage de son excellent ouvrage sur l'Afrique, et nous l'avons souvent cité. Cet ouvrage est intitulé: *An account of the native Africans in the Neighbourhood of Sierra-Leone; to which is added an account of the present state of medecine among them.* 1803, 2 vol. in-8°; et la carte de Macaulay, gouverneur de Sierra-Leone, insérée dans cet ouvrage, a pour titre: *A Map of windward coast of Africa from the Rio-Grande to cape Palmas.*

bottom, et les voyages de Mathew et de Beaver, ont servi à la composition de toute cette partie de notre carte, comprise entre les rivières de Casamansa et celle du Rio-Nuñez. C'est dans cet intervalle qu'est le cours du Rio-Grande, qu'on a été obligé de tracer d'après des données très incertaines. Nous avons fait usage, pour le reste, de la *Carte de la partie des côtes occidentales d'Afrique qui s'étend depuis les îles de Loss jusqu'à l'île Sherboro, dressée d'après divers documents, par le Bureau des colonies d'Angleterre.* Ces documents sont principalement ceux qui résultent des découvertes du chirurgien O'Beirne et du major Laing. Nous y avons ajouté, dans la partie comprise entre le Rio Nuñez et les îles Loss, des détails qui ne sont point sur cette carte, et qui résultent des voyages publiés dans notre septième volume. Dans toute cette portion méridionale de notre carte, le cours de la Rokelle se trouve dessiné d'après des données exactes, tandis que, pour tracer le cours des deux rivières Scarcies, il a fallu suppléer par des conjectures aux documents géographiques, qui ne nous donnent que l'embouchure et le cours supérieur de ces deux rivières.

Trois plans particuliers se voient dans un des coins de notre carte : le premier, qui est le *cours du Sénégal, de Dagana, Saint-Louis*, a été réduit d'après un levé fait par M. E. Bodin, officier au corps royal des ingénieurs-géographes, qui nous a été communiqué par le ministère de la marine. La *presqu'île du cap Vert* est une réduction du grand plan que le même ministère a publié, et où rien n'a été omis que l'indication des sondes. La *presqu'île de Sierra-Leone*, où les villages et habitations de cette colonie se trouvent indiqués, est extraite de la grande carte publiée par le Bureau des colonies d'Angleterre, que nous venons de citer.

Notre seconde carte, intitulée *Guinée entre Sierra-Leone et le passage de la ligne*, est, nous osons le dire, une des plus

neuves et des plus importantes qu'on ait fait paraître depuis quelque temps sur l'Afrique, et une des plus propres à hâter les progrès des découvertes dans l'intérieur de ce continent. Elle offre, en effet, la liaison des découvertes de Bowdich, de Dalzel, et d'autres voyageurs en Aschantis, et dans les pays de Dahomey et de Gabon, avec celles de Mungo-Park et de Mollien, et surtout de Clapperton, à l'entrée du Soudan. Cette carte est destinée à servir à la lecture des volumes de notre Histoire, à partir du tome VIII jusqu'au tome XII inclusivement; et les nombreux et intéressants voyages qui se trouvent analysés dans ces cinq volumes, ainsi que les cartes particulières qui sont insérées dans les relations originales, ont servi à sa construction. Je dois cependant excepter la portion de la carte du second voyage de Clapperton (1), dont nous avons fait usage pour compléter la nôtre, quoique ce voyage ne doive paraître qu'avec ceux du Soudan, ou de l'intérieur de l'Afrique auquel il appartient.

Ce qui concerne le royaume des Aschantis et le plan particulier des environs de Coumassie, qui est dans un coin de notre carte, n'a point été dessiné d'après la carte imparfaite qui se trouve dans le voyage de Bowdich, mais d'après une grande carte en deux feuilles que ce jeune et infortuné voyageur a dressée d'après nos conseils, et en quelque sorte sous nos yeux, pendant son séjour à Paris. Cette carte curieuse et peu connue est intitulée : *A Map of North western Africa, constructed from original itineraries, by* T.E. Bowdich, *chief of the mission to Ashante* 1820. Le jeune auteur fit imprimer à Paris une analyse de cette carte intitulée : *Essay on the Geography of North western Africa*, Paris, 1821. Cette brochure de 96 pages n'est que l'abrégé de ce qu'il avait écrit sur ce

(1) *Journal of a second Expedition into the interior of Africa from the Bight of Benin to Soccatoo;* by the late commander Clapperton. London, 1829, in-4°.

sujet, et dont nous possédons le manuscrit. Le travail de Bowdich nous a été fort utile non seulement pour Aschantie, mais aussi pour la géographie des pays qui entourent le Rio-Gabon. Nous avons fait peu d'usage de la carte qui accompagne le voyage de M. Dupuis, quoiqu'elle ait paru long-temps après celle de Bowdich (1), parce qu'elle nous a paru inexacte, et contenant seulement un grand nombre de noms entassés presque au hasard, sans choix et sans critique. L'événement a justifié notre jugement à cet égard; car les découvertes de Clapperton n'ont fait droit à aucun des noms ni à aucune des positions de M. Dupuis, tandis qu'elles ont démontré l'excellence du travail de Bowdich. Je n'en citerai qu'un seul exemple, mais il est remarquable. Huit ans avant le voyage de Clapperton, Bowdich avait tracé d'avance la route parcourue par le voyageur, et placé dans l'ordre où il les a visités Katanga ou Katunga dans le Yarriba, et Kiama ou Kaiama et Wawa ou Wawaw dans les provinces de ce nom. Ce rapprochement, si glorieux pour le jeune géographe anglais, n'a point été fait par les journalistes anglais du *Quarterly Review*, et autres, qui ont parlé de l'ouvrage de Clapperton.

Les côtes de cette partie de l'Afrique, si peu visitées par les navigateurs, se trouvent tracées avec exactitude d'après la carte que la Marine a publiée récemment, d'après plusieurs cartes anglaises, et les observations de M. Le Predour, et autres déjà citées. Nous avons tâché de n'omettre aucun des établissements européens formés en différents temps sur cette côte si riche, et depuis des siècles le théâtre du commerce le plus honteux et le plus inhumain.

On remarquera sur cette carte, près du cap Mesurado, la colonie américaine de Liberia et de Monrovia, dont il n'a pas

(1) Voyez *Journal of a Residence in Ashante;* by Joseph Dupuis, 1824, in-4°, p. 1; *A Map of Wangara its political sections, the courses of its rivers*, etc.

encore été question dans notre Histoire, parce qu'il ne nous est parvenu, sur ce qui la concerne, aucune relation ou aucun voyage. Le but de la société qui a fondé cette colonie, est de transporter sur la côte d'Afrique tous les noirs libres qui veulent s'y rendre, afin de diminuer les gens de couleur des états méridionaux de l'Union. La société a jusqu'ici dépensé 70,000 dollars, qu'elle a employés à maintenir son agent et à acheter un territoire de cent cinquante milles le long des côtes, dont l'étendue intérieure est illimitée sur plusieurs points; les premiers colons y sont arrivés en décembre 1821. La société a donné à la colonie une constitution et des lois, le 22 octobre 1828, qui garantissent aux habitants à peu près les mêmes droits et priviléges que ceux dont jouissent les citoyens des États-Unis. Leurs exportations, en 1828, ont été de plus de 68,000 dollars; et la valeur de leur propriété, à la même époque, pouvait être de 140,000 (1). Quel que soit le sort de cet établissement, il sera du moins utile à l'avancement de la science; car la portion de côte comprise entre l'île de Sherbro et le cap des Palmes est la moins connue de toute la vaste étendue de côtes qui se trouve tracée sur notre carte. L'établissement des Anglais à l'île Fernando-Po ne peut manquer aussi d'ajouter de nouveaux perfectionnements à la géographie de cette île, et sur les hautes montagnes d'Ambozes, qui, par leur singularité et leur apparence volcanique, semblent inviter nos voyageurs naturalistes à y aller faire de nouvelles conquêtes scientifiques (2).

La dernière carte dont nous ayons à nous occuper est celle qui est intitulée : *Congo*, *Angola* et *Benguella*.

(1) *Revue des deux Mondes*, janvier 1830, p. 204.

(2) On trouvera des détails sur cette nouvelle colonie des Anglais dans le *Journal des Voyages*, dans les *Annales des Voyages*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, et dans le *Bulletin des Sciences* de M. de Férussac.

Elle accompagne les tomes XIII et XIV de notre Histoire, et le XV[e] jusqu'à la page 192.

Des trois cartes que nous présentons au public, celle-ci est la plus imparfaite. Sur ces contrées si riches, si intéressantes, nous n'avons rien de certain, rien de levé avec exactitude que quelques points sur la côte, et le cours du Zaïre depuis le cap Padron jusqu'à Matari. Pour tout le reste, nous sommes obligés de nous en rapporter à des cartes portugaises que rien ne nous garantit. Les relations des anciens missionnaires capucins, les seules où nous puissions puiser quelque instruction sur ces régions de l'Afrique, sont trop confuses, et d'une faible utilité pour dresser une carte. La relation récente de Feo-Cardozo est beaucoup trop concise; mais elle est accompagnée d'une carte que nous avons dû prendre pour base de la nôtre, puisqu'elle est l'ouvrage d'un ingénieur portugais, qui a été sous les ordres du père de l'auteur, vice-amiral et gouverneur du Congo (1). La partie la plus neuve et la plus curieuse de cette carte est celle qui est comprise entre Philippe de Benguella et le Porto de Mossamedès, qui comprend tous les détails fournis par le voyage de George Mendès, en 1785 : ce qui est plus au sud est presque entièrement inconnu, et le tracé même de la côte est incertain.

Non seulement nous avons rectifié ce que la carte por-

(1) Cette carte est intitulée *Carta geographica da coste occidental du Africa comprehendida entre* 5° *e* 19° *de lat. sul, mostrando parte do Congo e os reinos de Angola Benguella*, etc. Desenhada pelo tene coronel Engo L. CC. Pinheiro Furtado em 1790 gravada em Paris, por ordem do major Joao Carlos Fio-Cardozo de Castello Branco e Torres em 1825. Cette carte a été réduite pour l'ouvrage de Bowdich, publié par l'Association africaine, intitulé *An Account of the Discoveries of the Portuguese in the interior of Angola and Mozambique*. London, 1824, in-8°; mais on la donne comme nouvelle sans en nommer le véritable auteur.

tugaise offre de défectueux pour le cours du Zaïre et pour certaines positions sur les côtes, mais nous nous sommes aidé, pour compléter notre travail, des deux cartes de d'Anville, dressées pour l'ouvrage du père Labat, dont l'une est intitulée l'*Éthiopie occidentale* (1732), et l'autre *Carte particulière du royaume de Congo* (1731), et aussi de la grande carte d'Afrique du même géographe. Nous n'avons négligé non plus aucune des indications que nous donnaient les voyages que nous avons analysés dans notre histoire sur cette partie, où rien n'a été omis. Entre le Zaïre et le cap Lopez-Gonzalvo, nous avons éprouvé une grande disette de matériaux : peut-être la carte qui se trouve dans la relation du Loango de Proyart aurait pu nous fournir un petit nombre de détails de plus, si nous avions osé nous y fier. Son royaume N'Teka, placé par lui à l'est de Loango, nous paraît être, sans aucun doute, celui de Miccoco ou d'Anzico de d'Anville, puisque nous apprenons d'ailleurs que le roi de Miccoco porte le titre de Grand-Angeka (1). Un voyage fait par des hommes instruits, dans ces vastes et intéressantes régions, dissiperait bien des doutes, et serait riche en brillants résultats pour la géographie et l'histoire naturelle.

On s'occupe en ce moment de la carte du sud de l'Afrique, et nous espérons qu'elle sera mise au jour avec le prochain volume. Celui-ci renferme la continuation des voyages de Lichtenstein, analysés par M. Depping, et le commencement des voyages des missionnaires, dont je suis redevable à M. Eyriès, si connu du public savant par les nombreux

(1) *Histoire générale des Voyages*, t. XIII, p. 447.

volumes qu'il a publiés sur la géographie, et qui a consenti aussi à me prêter, pour ma grande entreprise, son active et précieuse coopération.

C. A. W.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

SUITE DU CHAPITRE XVIII.

SUITE DU § II.

Voyage dans la partie de l'ouest et du nord de la colonie du Cap.

La partie orientale de la colonie était dans l'anarchie lorsque les Hollandais reprirent possession du Cap. La plupart des habitations étaient en ruine : les Cafres ne s'étaient retirés que parce qu'il n'y avait presque plus rien à piller et à brûler ; des centaines de familles erraient dans le pays, subsistant chétivement du peu de bétail qui leur restait. Tout

le monde désirait la paix, et une députation des colons vint au Cap pour supplier le gouverneur de rétablir l'ordre. Aussi le général Janssens se rendit à la baie d'Algoa, où il arriva, après trente-six jours de voyage, le 8 mai 1803; il y fut rejoint par un détachement de troupes, arrivé du Cap par mer. Quelques colons turbulents, que le bruit public accusait, furent arrêtés, et des messages de paix furent envoyés aux chefs des Cafres, ainsi qu'aux chefs de deux hordes errantes de Hottentots, dont l'un, Klaas Stuurmann, avait excité aussi la méfiance des Anglais par sa conduite. Il parut devant le gouverneur hollandais, et exprima le désir d'obtenir un établissement sur la rive gauche du Chamtoo; ses gens, disait-il, ne demandaient pas mieux que de retourner chez les chrétiens, et de se mettre au service des paysans comme bouviers et valets de ferme. Le gouverneur lui déclara que le gouvernement ne tolérerait plus de hordes vagabondes dans la colonie, qu'on lui procurerait un établissement auprès de la ville du Cap, où il serait surveillé et protégé, et que du reste tous les Hottentots qui vivaient honnêtement seraient bien accueillis dans la colonie. Il renvoya Stuurmann en lui donnant quelques présents : ce chef continua de demeurer dans le voisinage des Cafres; mais la plupart de ses Hottentots rentrèrent dans la colonie pour se mettre au service des paysans, ou pour s'enrôler dans le corps militaire hottentot.

Deux jours après parurent deux députés de Ia-luhsa et Sambeh, qui étaient alors en pleine révolte

contre le roi Geïka, neveu du dernier roi : un Hottentot de Bethelsdorp servit d'interprète. Ils assurèrent le général que les chefs des Cafres avaient le plus grand désir de vivre en paix et en bonne amitié avec les Hollandais. Le 18 mai, les bourgeois que le gouverneur avait députés auprès des chefs des Cafres vinrent apporter les mêmes assurances. Conga, Sambeh, Ialuhsa et Tholy avaient promis d'être dans cinq jours sur la Zondags-Rivier, n'osant pas aller jusqu'à la baie d'Algoa, à cause de la guerre qui existait entre eux et Geïka. Il vint un conseiller de Conga, qui auparavant avait rempli des missions auprès des Anglais, et portait sur la poitrine une plaque de cuivre aux armes du général Dundas. Il était couvert d'un manteau de peau de tigre, et quand il montrait son bras gauche, on voyait huit beaux anneaux en ivoire; aux poignets il portait des bracelets de cuivre. C'était un homme d'une grande taille et d'un air martial. Il racontait qu'il avait quatre femmes; elles lui avaient tant coûté, que toute sa richesse en bétail avait été consumée; si chacun des soldats qu'il voyait lui donnait seulement un de leurs brillants boutons, il deviendrait, disait-il, l'homme le plus riche. Il observait, avec le plus grand étonnement, le fort, les casernes et le vaisseau; mais il n'osa point s'embarquer. Toutes les tribus des Cafres, et en particulier celles de la côte, ont peur de l'eau; ils n'ont aucune espèce d'embarcation, et ne se livrent à aucune pêche. Ils ne boivent même de l'eau que quand le lait vient à leur manquer. Lorsqu'on eut tiré un coup de canon sous ses yeux, il

fit des sauts, se boucha les oreilles, et fit entendre un long sifflement. En lui faisant voir une montre, on lui dit que cette petite machine indiquait la marche du soleil. Il la rendit avec une sorte de dépit de ne pouvoir comprendre la liaison entre l'astre et la montre.

Le 20 mai, le gouverneur partit pour le rendez-vous sur la Zondags-Rivier, où se rendirent aussi un grand nombre de colons : M. Janssens leur recommanda d'oublier les désordres passés, et de vivre en bon accord. Des Cafres curieux vinrent dans le camp demander un peu de viande, de tabac et d'eau-de-vie. Il se passa quelques jours avant que les chefs de Cafres parussent. Un d'eux, nommé Tholy, arriva le 23 mai; on tua une vache en son honneur, et on le régala de tabac et d'eau-de-vie. Il demanda sans façon des présents; on lui en promit. Le lendemain, les autres chefs firent annoncer leur arrivée, mais ils n'osèrent passer la rivière; ils ne voulurent même pas sortir des buissons pour se montrer dans la plaine : il fallut que le général passât sur l'autre rive, et les fît inviter par des interprètes à approcher. Ils parurent l'un après l'autre, et en regardant souvent derrière eux avec inquiétude. Ialuhsa tendit la main au gouverneur; Sambch, Conga, Tholy, Amaassi et Tsjatsjo en firent ensuite autant. Ils s'assirent par terre en formant un demi-cercle. On voulut savoir pourquoi ils avaient montré tant de défiance, et l'on apprit, non sans peine, qu'ils avaient cru que le général était d'intelligence avec le roi Geïka, et qu'il voulait les forcer à se soumettre

de nouveau à ce prince. Ils se rassurèrent peu à peu; mais ils n'eurent pas la patience de rester assis pour les négociations, déclarant qu'ayant donné la main au gouverneur, ils avaient déjà conclu la paix, et qu'il ne s'agissait plus que des présents. En vain essaya-t-on de leur faire comprendre qu'on avait à arranger beaucoup de choses : ils se retirèrent en répétant que la paix était faite. Ce ne fut pas sans peine qu'on réussit à arrêter leur retraite dans les buissons, pour obtenir d'eux des réponses aux propositions qu'on leur fit. On leur demanda de n'empêcher aucun Hottentot de retourner dans la colonie, de rendre aux maîtres les esclaves qui s'étaient réfugiés chez eux, de livrer les déserteurs hollandais, de rendre les fusils dont ils s'étaient emparés, enfin de considérer la grande Rivière aux Poissons comme la limite légale de la colonie, et de se retirer au-delà de cette rivière. Ils promirent de faire ce qu'ils pourraient; mais ils firent observer qu'étant en guerre contre Geïka, et sur le point de lui livrer bataille, ils ne pouvaient encore retourner sur leur territoire. On voulut stipuler encore qu'à l'avenir aucun Cafre n'entrerait dans la colonie sans la permission de son chef, et que de même aucun colon ne passerait la Visch-Rivier sans l'autorisation du gouverneur ou du landdrost; mais ils objectèrent qu'il n'y avait pas de véritable paix sans des relations réciproques, et qu'il valait mieux conserver la faculté d'aller voir les colons, et de se pourvoir chez eux de ce dont ils avaient besoin, quoiqu'on leur

eût offert de les pourvoir à l'aide des magasins et boutiques du Cap. On convint enfin que les Cafres, en cas d'offenses ou de tort fait par un colon, se plaindraient au magistrat le plus proche, ou au commandant de la baie d'Algoa, au lieu de se venger eux-mêmes, et que les colons, dans un cas pareil, se feraient rendre justice par le chef cafre. Il fallut trois jours de négociations pour arrêter ces articles, que les chefs n'eurent pas la patience de discuter. On eut de la peine à les empêcher de partir avant que tout fût bien convenu. On distribua ensuite parmi eux des bagatelles, comme couteaux, boutons, verroterie et tabac, et ils donnèrent de leur côté deux bœufs. De retour à la baie d'Algoa, le général fit une enquête sur la conduite des colons au sujet desquels il avait reçu des plaintes. Ferreira et ses deux fils furent relégués à Zwellendam; quant aux autres, il les exhorta à mieux se conduire à l'avenir. Il défendit de prendre des Cafres pour serviteurs, et il ordonna de renvoyer dans leur pays les enfants cafres qui pourraient se trouver encore dans les fermes.

Le 2 juin, le gouverneur se dirigea avec sa suite sur la grande Visch-Rivier, pour une entrevue avec Geïka, qu'il avait fait inviter à s'y rendre. En traversant les plaines arides entre les rivières de Zondag et des Boschimans, on rencontra des troupes nombreuses de spring-bocken, d'antilopes et de couaggas; en un seul jour on tua cinquante-quatre spring-bocken; quelquefois leurs troupes nombreuses, qui amusaient les voyageurs par leurs sauts et

bonds, paraissaient couvrir la plaine entière. Un autre jour on découvrit, au milieu d'une troupe de plus de deux mille de ces animaux, un seul qui fût entièrement blanc. Les chasseurs habiles qui se trouvaient dans l'escorte du général parvinrent à isoler cet animal rare, et à le tuer sans l'endommager beaucoup. La peau fut conservée par le général, qui la donna dans la suite à Péron, lorsque ce naturaliste, revenant de la mer du Sud, passa au Cap. Péron apporta cette peau en France, et elle se trouve actuellement au Musée d'Histoire naturelle de Paris.

Pendant la nuit le camp était assailli par des hyènes et des chakals, qui pénétraient entre les tentes et les chariots, et épouvantaient les bœufs qui y étaient attachés; l'un des colons, couché sur une des voitures, vit une hyène dévorer une brebis récemment tuée, et suspendue à sa voiture; l'homme tira tout doucement le fusil qui se trouvait auprès de lui, et tua l'animal à bout portant. Dans les bois que l'on eut à traverser, on trouva une quantité de singes verts à longue queue (*cercopithecus glaucus*), espèce particulière à ces contrées.

A la grande Visch-Rivier, le général Janssens vit arriver en députation, de la part de Geïka, le colon Conrad Buis, qui livra les déserteurs hollandais; il était accompagné aussi de douze Cafres, dont quatre étaient les principaux officiers de Geïka; l'un était frère de Tholy, et s'appelait Umlao : c'est le même que Barrow appelle Maloo. Tous assuraient le général que Geïka n'osait quitter le royaume à cause des rebelles, et qu'il valait mieux que le général appro-

chât encore de quelques journées. En conséquence, le gouverneur se dirigea sur la Cat-Rivier (1) à travers une contrée déserte remplie de gibier, surtout d'antilopes, de couaggas et de sangliers, au point qu'on se procure quelquefois en un seul jour, par la chasse, quelques milliers de livres de viande. Faute de chemins, le voyage était pénible pour les voitures, qui avaient des collines à franchir, des rivières à passer; en plusieurs endroits il fallut se frayer une route à travers les bois fourrés.

On apprit enfin l'approche de Geïka; le général Janssens envoya au-devant de lui une garde d'honneur, et une voiture pour la mère du roi. Après avoir hésité quelque temps pour savoir s'il devait se fier à cette escorte, Geïka se mit à siffler, et à ce signal toute sa suite, consistant en cent cinquante personnes, y compris les femmes, se mit en marche; le roi était à cheval, les autres suivaient à pied. Arrivé à la tente du général hollandais, Geïka sauta à bas de son cheval, et tendit la main au gouverneur avec un air de dignité et de confiance. Son air noble et sa taille imposante trahissaient en lui le souverain; quant à son costume, il ne différait point de celui des autres Cafres. Accompagné de sa mère et de deux de ses femmes, Nonihbé et Sologhoü, il entra dans la tente du général; ses manières affables, ses observations judicieuses, ses sentiments généreux, étonnèrent les Européens. Lui et ses femmes dînè-

(1) C'est probablement la rivière que Gotthold nomme Kacha sur la carte qu'il a dressée pour le voyage de Lichtenstein, *et* qui est nommée Kat sur la carte de l'ouvrage récent de Philipps, *Researches on South Africa*.

rent à la table du général; il eut bientôt saisi la manière de se servir de la fourchette et du couteau, et il instruisit à cet égard ses femmes. Il but peu de vin; mais ses compagnes en burent un peu trop. On fit présent à Geïka d'un costume européen; il s'en revêtit aussitôt, et se présenta avec un air de vanité à ses officiers et aux autres Cafres rangés en dehors de la tente. Ce qui le charma surtout, ce fut un grand chapeau avec une cocarde et un plumet. Le lendemain on entama des négociations qui durèrent long-temps : pour tous les points difficiles, Geïka consulta sa mère et ses conseillers, puis il répondit avec fermeté. Il se plaignit beaucoup des rebelles qui refusaient de reconnaître son autorité. Il accusa son oncle d'avoir été trop ambitieux pour obéir à son ancien pupille, et d'avoir aliéné de lui le cœur de ses sujets; non seulement il lui avait refusé l'obéissance, mais il avait même formé un complot contre sa vie. La mère de Geïka prit ici la parole, et raconta, avec une vive indignation, qu'on avait tiré une hassagaie contre le roi, et que ce prince avait été blessé. Le souvenir de cette trahison fit une vive impression sur tous les chefs qui assistaient à la conférence; ils se mirent tous à parler et à gesticuler d'une manière très animée. Le roi assura ensuite qu'il était disposé à recevoir en grâce tous ceux qui se soumettraient de bon gré, et que si M. Janssens pouvait leur persuader de rentrer dans leur devoir, il oublierait tout ce qui s'était passé. On convint que les limites de la colonie resteraient telles qu'elles avaient été marquées par le gouver-

neur Plettenberg; que Geïka ne recevrait point de chrétiens dans son royaume, et ne laisserait pas passer de Cafres dans la colonie; le colon Buis devait être renvoyé par les Koossas, malgré l'attachement que lui portait Geïka; à la demande de ce roi, un représentant du gouvernement fut désigné pour s'entendre avec lui dans tout ce qui concernait les relations amicales des deux peuples : c'était le commandant de la baie d'Algoa. Il fut promis de la part du gouverneur qu'on enverrait chaque année du Cap un commissaire, afin d'examiner si les colons et les Cafres avaient observé les traités, et afin de donner à Geïka des outils de labourage et d'autres objets utiles. On promit des récompenses aux Cafres qui viendraient au secours des vaisseaux naufragés ou jetés à la côte, et on exigea que, dans les accidents de ce genre, Geïka donnât assistance aux malheureux, et en avertît le commandant de la baie d'Algoa. Après avoir mis par écrit ces diverses stipulations, et après les avoir revêtues des signatures des parties contractantes, on remit les présents destinés au roi et à sa suite, consistant en objets d'habillement et de parure, vivres, tabac, et diverses bagatelles qu'il distribua aussitôt parmi les gens de sa suite. Il en avait agi de même lorsque M. Barrow lui eut remis des présents de peu de valeur, et il avait dit à cette occasion, en se tournant vers Vander-Kemp, qu'apparemment on faisait peu de cas du roi des Cafres, puisqu'on se flattait d'acheter son amitié par des babioles. Aussi, dans la suite, les Hollandais lui firent remettre des objets

de plus de valeur, tels que des pièces de drap, un cheval sellé, une voiture, etc. En retour des présents, Geïka envoya au gouverneur quatre gros bœufs; il prit congé de lui en lui tendant la main droite, et il repartit aussitôt après pour sa résidence, suivi de Conrad Buis, qui allait mettre ses affaires en ordre pour rentrer ensuite dans la colonie, conformément au traité. Quant au général, il continua son voyage en se dirigeant sur Graaff-Reynett.

Les chefs rebelles, Sambeh, Ialuhsa et Conga, continuaient de camper, chacun isolément, avec son kraal, entre les rivières de Zondag et des Boschimans, en dedans des limites de la colonie. En vain le capitaine Alberti, chargé de traiter avec eux, essaya-t-il de les engager à la soumission envers Geïka; ils se plaignaient que ce prince leur enlevât leur bétail, et ils attendaient qu'il leur envoyât des messagers de paix. De son côté, Geïka fit écrire par Conrad Buis au capitaine que les chefs rebelles continuaient leurs hostilités, qu'ils avaient tué un de ses gens, et qu'ils en voulaient à sa vie. Il était évident qu'il y avait des torts de part et d'autre, et que leur animosité réciproque rendrait tout accommodement très difficile, parce que de nouveaux griefs venaient constamment l'alimenter. Le séjour des Cafres sur le territoire de la colonie donnait lieu à des vols et d'autres actes de violence dont souffraient les colons; cependant les chefs faisaient ce qu'ils pouvaient pour maintenir la discipline dans leur kraal; un Cafre, convaincu d'avoir volé qua-

torze veaux à un colon, fut mis à mort sur-le-champ en présence du plaignant, et Sambeh indemnisa celui-ci de sa perte; ce qui n'empêchait pas que des bandes de Cafres ne parcourussent le pays, pour vivre aux dépens des colons, comme nous l'avons vu plus haut.

Tel était l'état des choses lorsque le commissaire général, M. de Mist, dans la suite duquel se trouvait, comme on sait, M. Lichtenstein, arriva à la baie d'Algoa. Après avoir reçu du capitaine Alberti tous les renseignements nécessaires, il jugea à propos d'aller lui-même s'entendre avec les chefs révoltés, ainsi qu'avec le roi Geïka, afin de terminer des différends nuisibles au repos de la colonie; et ce fut dans cette vue que des messages furent envoyés chez les Cafres, pour leur annoncer l'approche de M. de Mist. On partit de la baie d'Algoa le 13 janvier, escorté par le capitaine Alberti et un détachement de chasseurs de Waldeck. En longeant la plage, on passa la petite rivière de Zwart-Kop, qui était à sec, et on s'arrêta à la maison de la veuve Van Royou, dont le mari avait péri dans la dernière guerre en défendant courageusement sa propriété contre les sauvages, qui étaient venus l'assaillir pendant la nuit. La ferme était en ruine, et la veuve logeait dans l'ancien moulin. Elle offrit aux voyageurs d'excellents raisins et des melons. Avant la guerre on trouvait dans cette contrée, très propice au bétail, des colons possédant un millier de bestiaux et trois mille brebis. Cette riche propriété donnait pourtant peu de bénéfice, faute de débouchés, en

sorte que les vivres abondaient ici en pure perte. Voilà ce qui détermina le gouvernement hollandais, en 1804, à fonder dans ce pays un nouveau village pour servir de chef-lieu au nouveau district d'Uitenhage, et à diviser les anciennes grandes fermes. Plusieurs colons de la frontière, qui s'étaient réfugiés chez la veuve, se joignirent au cortége du commissaire général pour rentrer sous ses auspices dans leur propriété; aussi le cortége prit l'aspect d'une véritable caravane.

Après avoir passé la grande rivière de Zwart-Kop, qui n'avait que très peu d'eau, on prit un chemin à travers un joli bois de mimosa, et dans une petite heure on atteignit les bords d'un petit lac rond, qui a le nom de Chaudière de Sel, parce que dans la saison chaude, lorsque l'eau s'évapore, il se forme sur ce lac, particulièrement aux bords, une croûte épaisse de cristaux de sel blanc, en sorte que l'on croit voir un bassin couvert de glace et de neige. Les colons viennent ici de loin s'approvisionner de sel; on en exporte même par mer pour le Cap : il n'y a pas de meilleur sel dans la colonie. Tout autour le vent accumule des monceaux de petits cristaux qui se sont détachés de la masse; la végétation vivace des bords contrastait singulièrement avec l'aspect neigeux et aride du lac; un bel arbre, le *portulacaria afra*, étalait ses charmantes fleurs lilas, autour desquelles bourdonnait une quantité étonnante de superbes scarabées et de cétoines. La croûte du lac était jonchée d'insectes morts; il y en avait même d'incrustés dans le sel : aussi M. Lichtenstein

en fit une ample récolte. Après avoir pris un repas sous une tente au bord du lac salé, on se dirigea sur la Koega, et on campa la nuit dans une petite plaine auprès de cette rivière. A force d'habitude, les gens de la suite du commissaire général étaient devenus habiles à dresser et à ployer les tentes ; on en posait ordinairement six dans un rang, dont le plus grand servait de salon; les autres étaient les réduits de diverses personnes. En avant et à quelque distance de là le détachement de chasseurs dressait aussi quelques tentes; les paysans couchaient dans les voitures ou au-dessous : ces voitures étaient rangées des deux côtés des tentes des maîtres; derrière ces mêmes tentes se trouvaient la cuisine et les tentes des domestiques, et puis le camp des dragons. On attachait les bœufs chaque soir par les cornes aux timons et aux roues des voitures : une partie des Hottentots et des esclaves veillait la nuit pour préserver les bestiaux des vols des Cafres et des bêtes féroces; les dragons et les chasseurs faisaient des patrouilles : ainsi le camp ressemblait à un village nomade. Le matin les voitures prenaient ordinairement les devants, et le soir chacun des maîtres retrouvait sa tente à six ou huit lieues de là, avec tout ce qu'il y avait laissé le matin. On s'habituait à cette vie nomade, si familière aux habitants de l'Afrique méridionale, que le défaut de pâturage ou la neige des montagnes force chaque année de changer de demeure au moins deux fois.

Une foule de Cafres d'un kraal voisin vinrent se répandre dans le camp, et importuner nos voya-

geurs de leurs demandes de tabac, eau-de-vie et verroterie. M. Lichtenstein, occupé à préparer quelques médicaments pour des colons malades, qui se faisaient traîner à la suite du convoi pour recevoir ses soins, faillit avoir sa petite pharmacie pillée, tant les fioles et les poids en cuivre avaient d'attrait pour les femmes cafres, qui touchaient à tout et voulaient tout avoir. Quelques Cafres offraient à échanger des paniers, des bracelets, des hassagaies et des kirris, contre du tabac et de la verroterie. La rivière de Koega avait à peine assez d'eau pour abreuver les animaux; pour l'eau nécessaire aux hommes, il fallut creuser la terre; encore l'eau qu'on trouva avait-elle un goût nauséabonde. On traversa le lendemain une plaine que les pluies récentes avaient couverte d'un tapis de gazon et de bruyère; par-ci par-là on apercevait des bouquets de bois; sur la gauche on découvrait deux montagnes assez élevées, le Winterberg et l'Elandsberg, ou Montagne d'Hiver et Montagne des Élans. Vers midi on passa la rivière de Zondag, que les pluies avaient grossie considérablement; les voitures ne la traversèrent pas sans danger. Pendant qu'on dîna sur l'autre rive à l'ombre des mimosa, une foule de Cafres vinrent traverser la rivière à la nage pour faire visite aux Européens : il y avait dans le nombre beaucoup de jeunes filles de quatorze à dix-huit ans, dont quelques unes pouvaient réellement passer pour jolies. Elles se familiarisèrent bientôt et furent très gaies, sans manquer pourtant à la décence. M. Barrow prétend que lorsqu'on demande aux jeunes femmes

cafres si elles sont mariées, elles découvrent, pour toute réponse, leur sein; selon M. Lichtenstein, elles ont trop de pudeur pour en agir ainsi.

Le soir, nos voyageurs trouvèrent leur camp déjà établi sur la même rivière auprès de laquelle ils avaient dîné. Ils y furent encore importunés par des Cafres du kraal de Ialuhsa, qui tous sollicitaient des bagatelles, surtout des boutons de métal, dont ils étaient extrêmement épris. On traversa le lendemain le plateau d'une colline couverte de buissons, surtout de mimosa. Avant l'invasion des Cafres, il y avait dans cette contrée boisée beaucoup d'éléphants, de rhinocéros et de buffles; dans une plaine appelée Quaggas-Vlakte, nos voyageurs aperçurent des troupes de quatre-vingts à cent couaggas, ainsi qu'une quantité de spring-bocken, dont les sauts amusaient beaucoup la société. Ces animaux, à la vue du danger, se mettent à courir de toute leur force; mais quand ils rencontrent un buisson ou une roche, ils s'élancent à quatre ou cinq pieds de terre, et franchissent un espace de dix à douze pieds; puis, s'étant arrêtés un instant pour voir s'ils sont encore poursuivis, ils se mettent de nouveau à courir et à sauter alternativement. Une troupe de ces animaux sauteurs en fuite présente un coup d'œil vraiment plaisant. Le spring-bok est blanc comme la neige; seulement, depuis les épaules jusqu'aux cuisses de derrière, se prolongent deux raies brunes auquelles se joint, du côté du ventre, une large raie couleur isabelle; au dos, le poil est plus long qu'ailleurs, et les cornes se rapprochent

par leurs pointes en forme de lyre. Un spring-bok adulte pèse soixante à quatre-vingts livres. Les chasseurs du convoi en tuèrent six, dont la moitié fut donnée aux Cafres; le reste vint à propos approvisionner la cuisine de nos voyageurs.

On passa la nuit auprès de la rivière des Boschimans, et non loin de la colline où, quatre ans auparavant, le général Vandeleur avait été envoyé par les Cafres; heureusement pour lui le veld-commandant Zendsburg était accouru à son secours.

En attendant les chefs des Cafres, que le commissaire général avait fait avertir de son arrivée, on resta campé auprès de la rivière des Boschimans; la chaleur y était insupportable, et les mouches étaient en si grande abondance, que le soir la toile des tentes en était noire. Un bruit singulier, qu'on entendait dans l'obscurité, provenait d'un grand scarabée (*copris hamadryas*), qui s'enfonce dans la terre sous la bouse des bœufs, pour que ses petits, en venant à éclore, y trouvent aussitôt de la pâture. Les Cafres continuaient d'affluer au camp : on vit même un kraal entier changer de demeure. Le convoi était ouvert par une quantité de bœufs et de veaux qu'on engraissait; venaient ensuite les bœufs qui portaient les bagages, surtout les ustensiles de ménage, pardessus lesquels on avait placé les petits enfants. Ceux qui étaient plus grands et les adultes portaient des vases à lait pleins, et d'autres objets. Les hommes restèrent une journée au camp, après avoir ordonné d'un ton de maître aux femmes de suivre les troupeaux.

Le 16 janvier était le centième jour du voyage; on avait déjà fait cinq cents lieues : cependant, comme parmi les cent jours il y avait quarante jours de repos, il ne revenait pour chaque jour de voyage qu'environ huit lieues et demie. Ayant appris le 18 que les chefs des Cafres étaient absents à cause de la chasse, et soupçonnant qu'ils évitaient une entrevue avec un magistrat hollandais, qui aurait pu les forcer à la soumission, M. de Mist fit lever le camp, et passa la rivière des Boschimans. Une grande ferme en ruines reçut les anciens propriétaires, qui arrivaient avec huit voitures; on passa auprès du Hassagay-Bosch, bois insignifiant, qui est marqué sur les cartes presque comme une forêt. Nos voyageurs n'y trouvèrent pas plus d'ombrage que d'eau, et il fallut continuer le voyage jusqu'à une source qui jaillit du pied d'un rocher dans une vallée petite et étroite, appelée Hofmans-Gat. Les mimosa, qui ne sont que des buissons dans le karroo, deviennent ici de véritables arbres, mais dont les branches portent quelquefois d'énormes excroissances d'une couleur noire; les cosses même gonflent prodigieusement, et noircissent, probablement à la suite de la piqûre d'un insecte : la gomme qui découle de ces tumeurs végétales est opaque, et a une mauvaise odeur.

Les quatorze tentes du camp, dressées dans un bosquet et éclairées en dedans, firent le soir un singulier effet dans cette vallée, où les feux des gardes jetaient d'ailleurs de grandes clartés. Dans le lointain, les hyènes et les jakals firent entendre des

hurlements sans discontinuer; les bœufs et les chevaux s'agitèrent, et on eut de la peine à les contenir. La nuit suivante, pendant que l'on campait à un lieu nommé Dirks-Kraal, au-delà de la rivière de Zwartwater, les hyènes pénétrèrent dans le camp même, et dispersèrent les brebis : elles en enlevèrent quatre; on retrouva les autres le lendemain matin. On vit des traces de rhinocéros, et on ramassa le crâne d'un de ces animaux. Les chasseurs rapportèrent des bois un miel sauvage délicieux.

Le lendemain, on traversa un pays aride, que Sparrmann a désigné sous le nom, maintenant oublié, de Quammadakka (1); on tua à la chasse plusieurs spring-bokken, ainsi qu'un steen-bok, et quelques poules pintades : ces oiseaux fréquentent beaucoup le voisinage des rivières de ce pays. On campa la nuit auprès de la petite Visch-Rivier; la plaine qu'on traversa le lendemain, en se dirigeant sur les montagnes de la Cafrerie, fourmillait de spring-bokken : on s'amusa à leur faire la chasse, mais on se contenta d'en tuer deux; comme ils se serrent dans leurs courses, un seul chasseur peut en tuer six à huit d'un seul coup tiré avec un de ces grands fusils dont on fait usage dans ce pays à cause du gros gibier. On les charge ordinairement de balles de deux onces; et pour la chasse aux éléphants, on prend des fusils particuliers, chargés de balles dont cinq à six pèsent une livre, et dont un tiers consiste en étain. Le

(1) Ce nom n'est pas entièrement oublié, puisqu'on trouve encore, sur la carte des voyages de Burchell, la station ou le lieu nommé Kommedakka. W.

spring-bok n'habite que les grandes plaines, et la peur des bêtes féroces l'éloigne des bois; aussi les chasseurs ont-ils soin de pousser la troupe vers un bois : il ne leur est pas difficile alors de prendre les jeunes tout vivants. Cependant on n'a pu bien réussir encore à les apprivoiser, et ils s'échappent, ou ils meurent bientôt dans leur captivité. Les colons en ont quelquefois parmi leurs troupeaux, mais ils ne sont jamais sûrs de les garder.

On arriva de bonne heure à la Modder-Fontein, qui est le lieu le plus méridional du district d'Agter-Bruintjès. Le propriétaire n'avait pas encore osé y revenir, et on ne trouva qu'une pauvre veuve, qui elle-même avait été chassée de sa propriété par les Cafres. Cependant elle fut à même de régaler les voyageurs de lait, de beurre frais et de légumes, choses qui parurent des friandises à des hommes qui depuis huit jours vivaient de viande et de biscuit. Les messagers que le commissaire général avait envoyés au roi Geïka pour l'inviter à un rendez-vous sur la grande rivière aux Poissons, revinrent avec la réponse, portant que le roi était sur le point d'attaquer ses sujets rebelles, qu'il n'attendait plus que des secours des Tamboukkis, et qu'il priait le commissaire général de descendre la rivière jusqu'à une distance de trois journées, à un endroit appelé Herrmannus-Kraal, où il arriverait lui-même sous peu de jours. M. de Mist y consentit; il laissa une partie des voitures et des bagages dans ce lieu, envoya les dames dans une des meilleures fermes du district, et partit avec sa suite et un renfort de colons armés

pour le lieu du rendez-vous. On passa à gué la petite rivière aux Poissons, dont le lit est ombragé de divers arbres, entre autres de quelques saules africains, et d'une espèce rare de mimosa, dont la fleur est blanche, et tellement sensible, qu'elle se ferme la nuit, et ne s'ouvre que lorsque la chaleur augmente. On éprouva le lendemain un vent chaud comme le sirocco, et on campa, pour la nuit, sur la grande Visch-Rivier, à une lieue au-dessous de son confluent avec la petite rivière de ce nom, et auprès des ruines d'une grande ferme. Dans les décombres se trouvaient une quantité de scorpions et de solpuges (espèce de grandes araignées venimeuses). M. Lichtenstein ayant couché par terre, vit, le lendemain, quelques uns de ces insectes dangereux sous la couverture de son lit : heureusement il en fut quitte pour la peur. La plus grande des solpuges que le naturaliste ramassa pour sa collection avait, avec ses jambes étendues, plus de quatre pouces de long.

On ne vit pas plus de Cafres que de colons dans cette contrée, mais on observa par-ci par-là des habitations brûlées. Le gibier abondait : on eut occasion de voir la troupe la plus nombreuse de springbokken qu'on eût encore rencontrée dans ce voyage : il y en avait au moins deux mille. On rencontra beaucoup d'autres troupes, mais moins considérables, ainsi que des hartebeest, des steen-bokken, des lièvres, des couaggas et des autruches. On cerna une grande troupe de couaggas. M. Lichtenstein ayant monté un coursier très alerte, acheté auprès de Zwellendam, fut entraîné par cet animal au milieu de la

troupe, au risque d'être tué par la morsure ou une ruade de ces chevaux sauvages, qu'on n'a pu encore apprivoiser assez pour s'en servir comme montures; ils sont d'ailleurs trop méchants, et coûtent trop à dompter.

Pendant huit heures de marche, on fut exposé à toute l'ardeur du soleil, et ce ne fut qu'après avoir éprouvé une soif brûlante qu'on put enfin l'étancher dans la Visch-Rivier, dont les bords escarpés n'avaient pas permis, pendant toute la marche, d'approcher. Les gens de la suite de M. de Mist se jetèrent à plat ventre pour s'abreuver comme les animaux, puis ils se déshabillèrent pour se baigner. On prit quelque repos sur cette rivière, et on fit encore huit lieues pour atteindre le lieu du rendez-vous, où l'on n'arriva qu'à dix heures du soir, au clair de la lune, après avoir passé par un petit défilé appelé Israelitische-Kloof, parce que les premiers colons, dans leur simplicité, prirent les tombeaux hottentots qu'on y trouve, et qui consistent en grands amas de pierres, pour les tombeaux des enfants d'Israël dans le désert. L'abondance de la végétation annonçait dans cette contrée le voisinage de la mer; la campagne était couverte de buissons et de plantes. Au milieu des herbes, on distinguait le sentier que prenait le gibier pour s'abreuver à la rivière. On trouve encore assez de rhinocéros, et les colons de Camdeboo et de Bruintjès-Hoogte viennent ici leur faire la chasse. Nos voyageurs avaient pris leurs précautions en route contre ces animaux, en se faisant toujours précéder de quelques chasseurs. Le rhinocéros est en effet l'animal le plus dangereux pour les voya-

geurs, parce qu'il se précipite avec une fureur irrésistible sur tout objet étranger, dont son ouïe ou son odorat fin lui a trahi l'approche. On a des exemples de voitures renversées et écrasées pendant la nuit par ces animaux monstrueux. Ce n'est jamais en pleine campagne qu'on leur fait la chasse; c'est par les buissons, et au-dessous du vent, que le chasseur approche à la distance d'une trentaine de pas pour viser à l'œil de l'animal. Si le coup manque, l'animal se jette avec fureur sur l'endroit d'où est parti le coup, et à la vue de son ennemi il court sur lui, en sillonnant la terre avec la corne de son museau. D'habiles chasseurs savent se détourner assez tôt pour éviter le rude choc de l'animal. Pour être plus sûr, on le guette la nuit au clair de la lune, entre les roches qui bordent la rivière, et on tire sur lui presque à bout portant.

Geïka ne paraissant point, M. de Mist envoya de nouveaux messagers pour lui dire qu'on ne pouvait l'attendre que deux jours. En attendant, on s'amusa à la chasse. Cependant le gros gibier était dispersé, à cause d'une grande chasse qu'un colon, Philippe Botha, avait faite, il y avait quelques semaines, sur la grande Visch-Rivier : dans vingt jours il avait tué cinq hippopotames, huit rhinocéros, neuf haartebeesten, deux sangliers et cinq spring-bokken ; il avait presque dédaigné ces derniers animaux, ainsi que le petit gibier. Il avait fallu trois grands chariots pour transporter chez lui le lard des hippopotames, les peaux, et la viande séchée, qui suffisait pour approvisionner trois familles pour plusieurs

mois. On se proposait de vendre une partie du produit de cette chasse au premier voyage que l'on ferait à la ville du Cap.

M. Lichtenstein, de son côté, fit la chasse aux insectes, et entreprit des excursions de botanique. Il recueillit beaucoup d'objets nouveaux, qu'il ne rencontra plus dans la suite de ses voyages. On tua un grand serpent d'un beau jaune de citron, tacheté de noir : il avait plus de cinq pieds de long. On était incommodé par les vautours et les aigles, qui cherchaient à enlever toute la viande exposée au grand air. Les Hottentots ayant étalé sur les buissons la chair d'un jeune bœuf découpé en lanières, selon leur usage, furent obligés de se mettre en sentinelle pour empêcher les oiseaux de proie de leur enlever ces provisions.

Il vint un nouveau messager de Geïka pour annoncer que son maître ne pouvait pas encore venir, étant toujours sous les armes, et attendant les secours des Tamboukkis, ainsi que le kraal de Ialuhsa, qui s'était détaché des autres chefs insurgés pour faire sa soumission. Geïka fit prier le seigneur du pays des chrétiens de l'attendre encore quelques jours; mais le commissaire général ne crut pas qu'il convînt à la dignité de la puissance qu'il représentait, d'accorder un nouveau délai. Il renvoya le messager, en le chargeant de dire à son roi que le commissaire général hollandais avait vu avec peine Geïka manquer de parole; qu'il regrettait de ne pouvoir renouveler la paix avec lui, et de lui remettre les présents qui lui avaient été destinés; qu'il espérait

que le roi traiterait ses ennemis avec clémence, et qu'il empêcherait ses sujets de troubler le repos de la colonie.

On retourna donc à la Modder-Fontein, où l'on arriva le 30 janvier; on rencontra en route des Cafres du kraal de Sambeh, qui se disposaient à faire leur soumission à leur roi Geïka; cependant on ne put leur faire comprendre qu'il fallait abandonner le territoire de la colonie : ils prétendaient que la paix étant faite, les chrétiens étaient leurs amis, et qu'ils pouvaient aller vivre avec eux. Il paraît qu'en effet les Hollandais n'obtinrent point des Cafres l'évacuation entière de la colonie : les chefs rentrèrent à la vérité sous l'obéissance de Geïka; cependant leurs gens continuèrent de faire des excursions et d'importuner les colons, et le kraal de Sambeh ne quitta même pas le territoire hollandais.

On retrouva les dames à la ferme de Berend-Greiling, au milieu du district d'Agter-Bruintjès-Hoogte, qui est borné à l'est par une montagne considérable couronnée de bois, et appelée par cette raison Boschberg. Vers le milieu de cette montagne part une croupe qui se dirige à l'ouest, et qui forme la chaîne connue sous le nom de Bruintjès-Hoogte : ce qui est situé au sud de cette croupe s'appelle Agter-Bruintjès, ou Arrière-Bruintjès; de même que le pays situé au-delà, vers Graaff-Reynett, est désigné sous le nom de Voor-Bruintjès, ou Bruintjès antérieur. Quoique le district présente un aspect très aride, il est pourtant très propice aux bestiaux; ce qui tient probablement à la qualité nourrissante

des herbes; circonstance qui n'a pas encore été suffisamment approfondie dans l'agriculture africaine. Au pied du Boschberg jaillissent d'ailleurs un grand nombre de sources. Avant l'invasion des Cafres, ce district passait pour un des plus riches de la colonie, en bétail, chevaux et moutons. Les barbares avaient tout dévasté. Il ne restait que cinq à six familles, qui n'avaient pu encore économiser assez pour rebâtir leurs habitations. Nos voyageurs eurent une peine incroyable pour trouver un peu de grain, et du fourrage pour les chevaux. Le grain, au reste, n'a jamais abondé dans ce district, quoique le terrain soit très bon ; apparemment la difficulté de la vente avait détourné les colons de l'agriculture. Dans la ferme où séjournèrent nos voyageurs, il y avait en ce moment onze familles, dont cinq attendaient le temps favorable pour rentrer dans leurs possessions; les autres étaient venues de la baie d'Algoa pour parler au commissaire général. M. Barrow peint les habitants de Bruintjès-Hoogte comme des aventuriers, uniquement disposés à porter le trouble dans la colonie. M. Lichtenstein admet qu'il peut y avoir eu quelques aventuriers parmi eux, et que les habitants n'étaient pas des plus civilisés; mais il soutient qu'en général les colons de Bruintjès-Hoogte n'étaient pas pires que les autres, et qu'ils descendaient en partie de familles du Cap. Ils se soulevèrent à la vérité contre les autorités anglaises: cette insurrection ne déplut pas à la Hollande, et M. Lichtenstein assure qu'il y avait parmi les insurgés de très braves gens.

On se plaignit dans ce district du brigandage des Boschimans, qui choisissent leur repaire dans les montagnes solitaires au nord-est, et fondent de là sur les colons en leur volant leur bétail, et en assassinant quelquefois les maîtres. Leur esprit destructeur a exaspéré au dernier point les habitants de cette contrée contre des hommes aussi sauvages. Il n'y a pas long-temps qu'un des colons trouva, un matin, tout son troupeau égorgé, consistant en deux cents brebis, une quarantaine de bœufs et quelques chevaux, sans qu'il en manquât un seul. Un Hottentot, qui en était le berger, avait été assassiné, et on n'avait pas même épargné les chiens. Sur le Boschberg, ils mettent quelquefois le feu aux forêts, et réduisent en cendres de vastes étendues de bois.

Le 2 février, nos voyageurs traversèrent la chaîne de Bruintjès-Hoogte, et passèrent deux petites rivières, le Vetkuil et la Blyde-Rivier, qui descendent du Boschberg, et se jettent plus bas dans la Zondag-Rivier. On s'arrêta chez un fermier sur la Vogel-Rivier : les Boschimans avaient récemment enlevé à ce colon beaucoup de bestiaux. C'est le triste sort des habitants de ces contrées d'avoir pour voisins de féroces Boschimans, d'avides Cafres; d'avoir à redouter les bandes vagabondes d'esclaves enfuis et d'Hottentots; enfin, de vivre sous un climat où l'ardeur du soleil dessèche tout et tarit les sources. Il faut du courage pour consentir à vivre dans les déserts, et à lutter sans cesse contre tant de maux. Heureusement l'insouciance des colons africains ne

leur laisse pas sentir ce que leur position a de triste et de désespérant. Ils ont d'ailleurs des compensations : ce sol, à demi brûlé par le soleil, produit encore assez pour nourrir un troupeau de brebis qui suffit à l'entretien d'une famille, sans que le chef ait besoin de travailler. Ces animaux sont d'une telle fécondité que, malgré toutes les pertes, le troupeau, au bout de l'année, se trouve accru de la moitié : ainsi, sur deux mille brebis, on compte un millier d'agneaux. Pour nourrir la famille, avec les esclaves et les domestiques hottentots, il faut cinq à six cents moutons par an ; car bien des familles ne mangent toute l'année que du mouton ; ainsi il reste encore quatre cents brebis que l'on vend à des marchands ambulants, et qui rapportent une somme de cent louis, sans que le fermier ait eu d'autre peine que d'envoyer tous les matins son troupeau avec des Hottentots au pâturage, et de le compter le soir en rentrant. Si le colon est très soigneux, il visite son troupeau encore dans la journée, et assiste à l'agnelage des brebis ; le reste du temps il peut se reposer ou aller à la chasse.

Dans les contrées propices au bétail, la vie du colon est moins monotone et son sort plus heureux : dans ces lieux la terre est susceptible de culture, et peut fournir assez de grain pour la famille ; le laitage lui offre une nourriture saine, et le beurre que l'on envoie au Cap lui donne le moyen de se procurer des objets d'agrément. Si le colon est laborieux, il peut encore tirer parti du jardinage, et pousser l'agriculture assez pour avoir de quoi ex-

porter des grains, ou les échanger contre des toiles, des draps, des ustensiles et meubles, etc. Mais rien ne garantit le fermier contre les dangers des invasions des Cafres, des brigandages des Boschimans; contre les sécheresses ou les inondations, et contre les épizooties qui en sont la suite. Il n'y a que la facilité de réparer ses pertes, grâce à la fécondité de ses troupeaux, qui puisse le rendre insensible à ces chances. Le colon du Cap s'habitue à vivre du peu qu'il a, et se passe aisément de ce que la nature lui refuse; son esprit devient apathique comme son corps par suite du long repos; il vit pour soi, et s'embarrasse peu du reste du genre humain.

Nos voyageurs entrèrent dans les plaines arides de Camdeboo, qui se confondent vers l'ouest avec le grand Karroo. Il avait fallu se pourvoir d'eau à la rivière aux Oiseaux pour toute la journée. Dans le Camdeboo on ne voyait pas une goutte d'eau, pas un brin d'herbe; l'argile durcie du sol réfléchissait avec force les rayons du soleil, et on ne pouvait penser à se reposer, puisque nulle part il n'y avait la moindre ombre. Les chevaux africains, quoique moins forts que ceux d'Europe, sont habitués à ces fatigues; ils peuvent faire de grands voyages sans manger et sans boire dans les plus vives chaleurs, pourvu que de temps en temps on leur ôte la selle, pour les laisser se vautrer par terre et étendre leurs membres. Ce petit exercice leur convient infiniment. Après s'être roulés et étendus tout à leur aise, ils se relèvent rafraîchis comme s'ils sortaient de l'écurie : aussi, quand un voyageur arrive à une

ferme, les premiers mots qu'on lui dit ordinairement sont : *Zit af, mynheer, laat rollen!* (Descendez, monsieur, laissez le cheval se rouler). Alors un esclave mène promener le cheval pendant quelques minutes pour le laisser essouffler, et lui ôte ensuite la selle afin qu'il puisse se vautrer. Rarement on trouve une écurie, et il n'y a guère d'autre fourrage qu'une herbe maigre.

On arriva le soir, très fatigué, à une ferme sur la Melk-Rivier, où une mare, alimentée probablement par une source souterraine, fournit de l'eau toute l'année. On avait tant souffert de la chaleur, que l'on préféra rester le lendemain dans la ferme, et partir la nuit pour Graaff-Reynett, éloigné de dix lieues. On partit un peu après minuit ; vers le matin le froid fut si vif, que l'on s'estima heureux d'avoir des redingotes et des couvertures. Le pays que l'on traversa parut moins aride; on apercevait des fermes à droite et à gauche, et on traversa un bosquet de mimosa assez étendu, qui, selon l'assertion du guide, est infesté de lions; on en avait aperçu sept il y avait une semaine, et on en avait tué un. A la pointe du jour on aperçut le mont de Spandau auprès de Graaff-Reynett. Il n'y a pas long-temps que la montagne, auparavant sans nom, a été désignée ainsi par un invalide prussien, à qui les roches de la cime faisaient l'effet d'une forteresse de son pays natal. Au pied de la montagne, et à une lieue de Graaff-Reynett, le commissaire général fut reçu par le veld-commandant et les heemraden, ou conseillers du district; tous portaient des vestes et de

larges pantalons, et étaient armés d'un sabre.

Le village de Graaff-Reynett fut fondé, en 1786, par les soins du gouverneur de la colonie Van de Graaff, et nommé à l'instar de Stellenbosch et Zwellendam, d'après lui et sa femme, née Reynett. Il consiste en une seule rue, large et tirée au cordeau, que forment une vingtaine de maisons et les jardins qui en dépendent. Les habitants sont des artisans qui ont assez d'ouvrage, et de petits merciers dont les boutiques sont mal fournies. La maison du droste et l'église étaient dans un mauvais état. A l'extrémité de la rue on voyait les ruines de casernes anglaises, qui auparavant avaient servi de fort. Le district de Graaff-Reynett avait été peuplé par des aventuriers européens à qui le gouvernement hollandais avait distribué trop facilement des terres; ils y apportèrent leurs vices et leur turbulence; aussi ce district fut-il le plus mutin de toute la colonie. Voilà ce qui détermina le gouvernement à y fonder un village, avec un magistrat pour contenir les habitants; mais les premiers drostes qu'on y envoya ne furent pas choisis avec assez de discernement, et eurent peu d'influence sur la conduite de leurs subordonnés. Lorsque la révolution française eut changé aussi le gouvernement batave, il se forma dans la colonie un parti de patriotes, et une insurrection éclata, en 1794, dans le district de Graaff-Reynett; le landdrost Meinier, qui s'était fait détester, fut obligé de s'enfuir, et Graaff-Reynett devint le siége d'une autorité populaire, dont les procès-verbaux se trouvent encore aux archives de la dros-

tie, et sont, dit-on, fort curieux. L'insurrection avait déjà gagné les districts voisins lorsque les Anglais débarquèrent, et exigèrent le serment de fidélité : on le refusa dans le district de Graaff-Reynett; mais un détachement de troupes eut bientôt dispersé les mutins. Lord Macartney eut le tort de faire réinstaller, par M. Barrow, son secrétaire, le même Meinier, qui s'était rendu odieux par son caractère dur et inflexible, et de caserner un corps de Hottentots récemment organisé pour contenir les colons. Rien n'était plus humiliant pour ceux-ci que d'être gardés par leurs anciens bouviers devenus soldats au service d'Angleterre. En 1798, ils s'insurgèrent de nouveau; les troupes tirèrent des casernes sur les maisons où se rassemblaient les rebelles : quelques uns s'enfuirent, d'autres furent saisis et conduits à la ville du Cap, où on leur fit le procès. Les Anglais envoyèrent un autre droste, et abandonnèrent du reste le district à son sort. Lorsqu'après la restitution de la colonie aux Hollandais, par suite du traité d'Amiens, le général Janssens vint visiter Graaff-Reynett, il le trouva dans l'état le plus déplorable. Beaucoup de familles avaient émigré; la moitié des fermes était abandonnée et en ruine par suite des violences des Cafres. Les possesseurs des autres, obligés sans cesse de faire tête aux Boschimans, étaient à peine capables de payer leurs impôts; les caisses du district étaient vides, les édifices publics délabrés, et les charges de l'état remplies par des hommes ignorants ou faibles, bref, toute la population était démoralisée. Dans ce pays, les querelles

particulières s'enveniment d'ui
ble : chaque habitant s'empress
témoins les mots injurieux qu'
dans la chaleur de la discuss
servent quelquefois, au bout
pour motiver des procès. Chac
amas de paperasses de cette e
sans cesse pour en tirer parti ei
part dans leur voyage le génér
le commissaire général de Mis
d'autant de plaintes, de dépo
rédigés par écrit, que dans le C
part ils n'avaient vu tant d'ins
prits opiniâtres et vindicatifs. L
tenté d'exhorter les habitants
l'oubli du passé, laissant au co
soin de rétablir l'administratio
organisé. M. de Mist appela pou
taire du district de Zwellendam
nommé Stockestrôm ; il chan
heemraden ou conseillers, don
secours pour rebâtir la drostie e
dant que le district pût avoir un
venu que celui de Zwellendam
par an faire quelque séjour à
voulut appeler aussi des maîtr
et comme le district était trc
facilement régi par un seul land
fut détachée pour faire un distı
le nom de district de la baie d'A
casernes et d'autres monument

XVIII.

furent déblayés, et on traça une nouvelle rue pour les colons qui viendraient s'établir dans le village. M. de Mist ne négligea rien pour faire comprendre aux habitants que leurs malheurs passés venaient en grande partie de leur insociabilité, et qu'il fallait renoncer à leurs misérables querelles pour vivre heureux.

En voyant le village de Graaff-Reynett, bâti sur un terrain nu et aride, et entre des montagnes où la réverbération du soleil rend la chaleur presque insupportable pendant les mois d'été, on s'étonne d'abord qu'on ait pu choisir une position aussi désavantageuse; cependant, la facilité de se procurer de l'eau est une grande compensation pour les habitants: immédiatement derrière le village, la Zondag-Rivier fait une chute, et, par le moyen de petits canaux, ses eaux ont pu être dérivées dans les champs et les jardins, qui, grâce à l'arrosage, produisent abondamment. En remontant la rivière on trouve des plaines beaucoup plus fertiles, mais qu'on ne peut arroser à cause du peu de pente du niveau de la rivière et de la profondeur de son lit. Alimentée par les eaux copieuses des montagnes neigeuses, la Zondag-Rivier ne tarit jamais; quelquefois seulement ses eaux se trouvent trop réduites pour servir à l'arrosage; aussi n'y a-t-il qu'une partie de la plaine de Graaff-Reynett qui paraisse susceptible de culture. En raison de la chaleur et des vents secs du nord qui soufflent une partie de l'année, le climat n'est ni agréable ni très sain; au moins M. Lichtenstein n'a trouvé nulle part, dans ses voyages, autant de malades qu'à

Graaff-Reynett; lors de son passage la dysenterie, les fièvres de rhume, les ophthalmies et les éruptions cutanées atteignaient presque toutes les maisons, et les maux hystériques étaient communs. Un ancien chirurgien de marine s'était établi dans la contrée; mais il se plaignait de n'avoir pas de pratiques, quoique les malades abondassent malheureusement.

Un vieil invalide prussien, nommé Warner, qui a gagné beaucoup d'argent au métier de tanneur, et qui tient une maison presque splendide, cultive de beaux fruits, entre autres des raisins, et fait un vin médiocre; on pourrait probablement améliorer ce vin par un apprêt plus soigné. Cet homme est très hospitalier, comme le sont tous les Allemands établis dans la colonie; ils tiennent plus à la société que les autres colons, et s'habituent difficilement à la solitude. M. Lichtenstein leur reproche seulement d'oublier trop facilement leur patrie, leur langue et leurs usages nationaux : il est vrai que plusieurs d'entre eux, ayant été obligés de quitter leur patrie par suite d'une jeunesse orageuse, n'ont pas trop de motifs de se souvenir avec plaisir de leurs foyers domestiques.

Pendant le séjour du commissaire général à Graaff-Reynett, on lui annonça de la baie d'Algoa que le roi Geïka s'était réconcilié avec les deux chefs Ialuhsa et Conga; qu'on espérait que le parti de Sambeh, qui s'affaiblissait de plus en plus, allait également se soumettre, et que déjà une horde de Cafres, menacée par les colons de la perte de son bétail, avait quitté le territoire hollandais pour rentrer dans

la Cafrerie, et que probablement la seconde et dernière suivrait cet exemple (1). Il était temps, en effet, que la colonie respirât de tous ces ravages : d'après le calcul fait à la drostie de Graaff-Reynett, les Cafres, dans la dernière guerre, avaient enlevé ou tué aux colons plus de 850 chevaux, près de 4,500 bœufs de trait, plus de 34,400 vaches et veaux, 34,000 brebis, et près de 2,500 chèvres. Le bétail est pourtant la principale ressource des colons, et la ville du Cap même en dépend pour son approvisionnement. En 1800, la viande devint si rare au Cap, que le gouverneur anglais fut obligé d'envoyer des commissaires chez les Briquas pour acheter du bétail ; on n'atteignit pas le but qu'on s'était proposé, mais on gagna au moins à cette mission une connaissance plus exacte des Betjouanas.

Après huit jours de repos, les voyageurs quittèrent, le 13 décembre, le village de Graaff-Reynett, après que le détachement de chasseurs de Waldeck eut repris le chemin de la baie d'Algoa ; cependant leur capitaine Alberti accompagna le commissaire général. On fit un petit détour vers le nord pour voir les montagnes neigeuses, ou les Sneeuw-Bergen, groupe dans lequel s'unissent la deuxième chaîne pa-

(1) Vingt-cinq ans, qui se sont écoulés depuis, ne paraissent pas avoir beaucoup changé l'état des choses. En 1829, on a été forcé de chasser de la lisière, ou de ce qu'on appelle territoire neutre, le chef Makomo, fils de Geïka ; et le gouvernement anglais, pour mettre cette frontière à couvert des incursions des Cafres, avait l'intention de diviser le terrain en lots, et de les louer aux agriculteurs hottentots. *South African commerce advertiser*, du 10 juin 1829.

rallèle venant de l'ouest, une chaîne non moins considérable venant du nord-est, et enfin une chaîne plus petite venant du sud. Le plus haut point de cette chaîne, qui est le Compass-Berg, est de trois cents pieds plus élevé que la cime du Komberg, et par conséquent son élévation au-dessus du niveau de la mer est d'environ cinq mille cinq cents pieds. Ce groupe diffère des autres montagnes de l'Afrique méridionale par l'absence des escarpements brusques et des précipices. Tenant de tous côtés à d'autres montagnes, les Sneeuw-Bergen s'abaissent par des pentes douces; leurs cimes sont arrondies, et leurs vallées ouvertes et assez étendues : en quelques endroits ce sont de véritables plaines. Le groupe a plutôt un aspect nu et monotone que grandiose et pittoresque. Faute de pente dans les vallées, les eaux, au lieu de s'écouler, s'infiltrent dans le sol, et le rendent très favorable à la végétation. Aussi, dans les marécages des bas-fonds, le bétail trouve d'excellents pâturages, et les hauteurs et croupes des montagnes sont couvertes de petites herbes aromatiques semblables à celles du Roggeveld, et offrent une très bonne pâture aux brebis. Dans les hautes régions, le climat est froid, et, en hiver, la neige séjourne sur les cimes pendant des semaines entières. Les colons qui habitent cette région élevée ont ordinairement un endroit sur la pente où ils séjournent pendant les grands froids. Au reste, il fait ici, pendant l'hiver, un temps serein, tandis que le Roggeveld est rempli de brouillards nuisibles aux troupeaux.

Trois rivières sont alimentées toute l'année par les neiges fondues des Sneeuw-Bergen : c'est d'abord la Zondag-Rivier, qui en découle au sud, puis la Visch-Rivier, qui reçoit beaucoup de ruisseaux de ces montagnes; et enfin au nord la rivière aux Hippopotames, qui se jette dans la rivière d'Orange, parcourt avec ce petit fleuve un espace de plus de deux cents lieues, et se jette dans la mer sur la côte de l'ouest, tandis que les deux autres rivières se dirigent en droite ligne sur la côte du sud.

La terre de ces montagnes est une argile grasse, couverte presque partout de pierres roulées, qui entretiennent la fraîcheur du sol. Vers la cime, les Sneeuw-Bergen se composent de grès à gros grains, dans lequel est mêlé du quartz par-ci par-là. Plus bas, on voit du schiste plus ou moins compacte : nulle part on n'aperçoit de granit. Ces montagnes n'ont point d'arbres: les grands vents d'hiver ne laissent pas croître les plantations. Ce n'est que là où les rivières entrent dans les plaines, que leurs bords commencent à produire des mimoses : dans les hautes régions, elles roulent sur des couches de schiste, ou tombent d'une assise de cette roche sur l'autre en formant de très belles cascades, surtout dans la saison pluvieuse. Faute de bois, on est obligé de se servir de bouse de vache pour combustible. On ne peut cultiver la terre que lorsqu'il y a des sources pour l'arroser : encore des nuées de sauterelles viennent détruire les moissons, et même les pâturages; il ne reste pas un brin d'herbe après le passage de ce fléau redoutable. Les lions et les panthères menacent les

troupeaux; mais le plus cruel ennemi du colon de cette contrée, c'est le Boschiman; le colon y compte annuellement une perte de cinq pour cent de son avoir, que lui font éprouver ses voisins sauvages; quelquefois une seule de leurs excursions ruine un fermier pour plusieurs années.

Les troupeaux sont la principale ressource des colons. C'est ici, et au Roggeveld, qu'on trouve les plus gros moutons, et la viande la plus succulente de toute la colonie. Il y a des fermiers qui possèdent des troupeaux de six à sept mille brebis, et il y en a peu qui en aient moins de trois mille. On a récemment introduit des béliers espagnols, et, malgré le préjugé des paysans contre cette race, tout fait espérer que les Sneeuw-Bergen trouveront bientôt une ressource nouvelle dans le débit des laines.

Le bétail est compté aussi parmi les richesses de cette contrée; les vaches y donnent un meilleur lait qu'ailleurs, et le beurre du pays est recherché au Cap : toutefois, il faut des circonstances très favorables pour qu'un troupeau de cinquante vaches puisse donner par semaine cent livres de beurre, ce que M. Barrow regarde comme un produit ordinaire. Les chevaux sont exposés ici, plus que dans d'autres districts, aux ravages des épizooties, et on est obligé d'en faire venir du dehors. Sans avoir un caractère aussi tranché que le dit M. Barrow, les habitants du pays, grâce à la fraîcheur du climat, à leur aisance et à leurs relations avec la capitale, sont recommandables sous plusieurs rapports : ils sont plus actifs que dans d'autres districts, et il y a des familles chez les-

quelles un étranger trouve beaucoup d'agréments. Mais, en général, les colons des Sneeuw-Bergen ont les défauts de leurs voisins. Plusieurs d'entre eux se sont rendus coupables de graves sévices envers leurs subordonnés, surtout envers les esclaves, et se sont comportés cruellement envers les Boschimans. Pour faire voir à quelle réception il faut quelquefois s'attendre chez ces colons, M. Lichtenstein raconte l'histoire d'un officier qui, allant en mission dans ce district, et ayant fait prévenir le colon chez lequel il devait s'arrêter la nuit, ne trouva qu'un invalide et un vieil esclave borgne, à qui le maître avait ordonné en partant de servir à l'officier des brebis mortes de maladie. Ce maître brutal avait crevé un œil à son esclave, et une petite fille boschimane, enlevée à ses parents, se plaignait des coups qu'elle recevait du maître de la maison. On aurait tort de juger tous les colons sur celui-là; mais d'un autre côté, on se tromperait aussi en adoptant le portrait trop flatteur que M. Barrow trace des habitants du pays, d'après quelques individus très estimables que cet agent anglais avait eu occasion de connaître dans l'exercice de sa charge.

Nos voyageurs s'arrêtèrent à la ferme de Matjes-Fontein, et firent de là une excursion à une autre ferme, Houd-Constant, en traversant un défilé où le chemin longeait un précipice dans lequel se jette un ruisseau pendant la saison pluvieuse: l'œil plongeait dans cet abîme, dont les roches humides étaient tapissées de verdure; plus loin un ruisseau, en contournant la montagne, se perdait dans une vallée

inaccessible. Le lendemain la société se dirigea vers la cime des Sneeuw-Bergen ; on s'arrêta vers midi à la ferme de Cobus van Heerden, qui régala les voyageurs de gibier, et, ce qui était plus rare, de fruits récoltés sur la ferme. La nuit précédente, les chiens avaient déchiré une hyène tachetée, qui avait voulu pénétrer dans le parc aux brebis; deux chiens avaient péri dans le combat, et les autres étaient blessés. Presque tous les colons ont de gros chiens, très méchants et très courageux, qui se battent contre les hyènes et les léopards; on les nourrit des déchets des brebis abattues : ordinairement leur maigreur extrême fait pitié. La race ordinaire est une grande espèce de lévriers, qu'on dresse de bonne heure à la chasse, et qui épargnent souvent à leur maître la poudre et le plomb, objets rares dans un pays aussi solitaire. Ces chiens, au nombre de trois à quatre, vont quelquefois seuls à la chasse, et quand ils ont tué une pièce de gros gibier, tels qu'un boschbock, un hartebeest, ou un spring-bock, l'un d'eux accourt à la maison, et fait connaître par son agitation que la présence d'une personne est nécessaire. Les autres chiens veillent auprès du gibier jusqu'à ce que l'on arrive pour l'enlever. M. Lichtenstein a été témoin de ce fait extraordinaire. A la ferme d'un sieur Meiburgh, sur l'Eerste-Rivier, un chien accourut auprès de son maître en faisant toutes sortes de mouvements. On reconnut à ce signe que les chiens avaient été à la chasse : on suivit ce messager quadrupède, et on trouva les deux autres à trois quarts de lieue de la maison, couchés auprès d'une antilope

à laquelle ils avaient arraché la gorge. Pour récompense, on leur donna les intestins de l'animal. Ces chiens, si incommodes pour l'étranger, sont d'un grand secours aux colons, qu'ils défendent non seulement contre les bêtes féroces, mais aussi contre les Boschimans; il n'y a pas de domestiques qui rendent aux fermiers autant de services : aussi ceux-ci tiennent-ils beaucoup à cette race, quelque laide qu'elle soit, et n'en veulent pas d'autre. Les Anglais ont introduit les chiens de Terre-Neuve; mais il paraît que le climat ne leur convient pas. Une circonstance remarquable, c'est que l'on ne connaît point dans la colonie la rage des chiens, soit que la température élevée, la qualité de l'atmosphère, ou celle de l'eau, qui est généralement imprégnée de nitre, préserve le pays de ce fléau, soit que des circonstances inconnues aient cet effet.

Dans presque toutes les fermes il y a un piége aux hyènes : c'est une espèce de cabane grossièrement construite en pierre, et munie d'une trappe au-dessus de laquelle on suspend un appât; aux environs de la rivière aux Éléphants, on détruit les hyènes par le moyen de viande empoisonnée : ce poison se prépare par la cuisson de la viande et d'un fruit semblable à la noix, qui, étant cueilli avant d'être mûr, est un poison mortel pour les hyènes. M. Lichtenstein n'a point vu l'arbre qui produit ce fruit, et qui ne croît que dans cette contrée ; il a seulement ouï dire que les feuilles de l'arbre ressemblent à celles du laurier.

On passa la nuit dans une belle ferme sur la Re-

noster-Fontein (fontaine aux Rhinocéros), appartenant à un colon très estimable, nommé Barend Bürgers, qui, à force de travail, est parvenu, dans cette contrée élevée, à former de superbes jardins: grâce aux canaux d'arrosage, dont l'un a plus d'une lieue de long, ils produisent en abondance les plus belles espèces de pêches, d'abricots, de grenades, de bananes, d'amandes, de figues, de raisins et d'oranges. Dans les régions inférieures, on voyait de vastes champs couverts de chaume; et, le soir, de nombreux troupeaux de brebis, de chèvres, de bestiaux et de chevaux rentraient du pâturage. La maison du colon avait une apparence de richesse, et était entourée de petits bâtiments propres, servant de granges, de magasins, d'ateliers, de demeures pour les Hottentots et les esclaves. Peu de fermes dans le voisinage de la capitale pourraient se comparer à celle de Renoster-Fontein; et, ce qui vaut encore mieux, les maîtres et les serviteurs y menaient une vie douce et égale.

Le lendemain nos voyageurs traversèrent à plusieurs reprises la rivière aux Buffles, et eurent à la droite le Compass-Berg; on passa auprès des ruines d'une ferme considérable qui avait appartenu au frère de Bürgers, et qui était devenue inhabitable depuis que les sources avaient tari. Ce tarissement subit et inattendu est un des malheurs auxquels le colon du Cap est exposé. Dès ce moment ses maisons, ses plantations, ses jardins, tout est perdu; il est obligé d'abandonner un terrain frappé de stérilité, et de s'établir ailleurs : heureux encore si ce

terrain perdu pour lui n'est pas grevé de dettes!

Un fils du même colon Bürgers tenait une ferme dans la Riet-Valley; nos voyageurs y arrivèrent à midi, et le soir ils s'arrêtèrent chez un gendre de Bürgers, à l'extrémité du district de Sneeuw-Bergen. Ainsi toute cette route est peuplée de la même famille : le dimanche, le grand-père réunit auprès de lui tous ses enfants et petits-fils; on célèbre le service divin dans sa ferme; on se promène, ou cause, on prend les repas en commun; et le lundi matin, chacun regagne son habitation particulière : tel est ici le bonheur d'un colon laborieux, père d'une nombreuse famille.

Le dernier endroit s'appelle Brakke-Fontein, ou source saumâtre; l'eau y était en effet détestable; cependant la plupart de nos voyageurs s'étaient déjà habitués à la mauvaise eau, surtout depuis un certain jour où la soif les avait forcés de boire à une mare d'eau croupissante et tellement vaseuse, qu'on ne put en retirer le liquide qu'en posant dessus à plat un drap pour le faire imbiber. On entra ensuite dans le Nieuwe-Veld, ou la Campagne neuve, qui a été peuplée et cultivée très tard : elle porte encore le nom hottentot de Koüb, qui signifie champ, canton. Ce pays uni fait partie du grand Karroo, et, à l'exception de quelques endroits, il est pendant une grande partie de l'année trop aride pour pouvoir être habité. Pendant les sept journées suivantes, la société avait la triste certitude de ne rencontrer que deux maisons : dans la haute région des Sneeuw-Bergen, la chaleur avait été modérée; mais dans le Nieuwe-Veld,

elle était insupportable. Ici, comme dans le Camdeboo, il semblait que la terre fût une fournaise, tant cette argile, dure comme la pierre, s'échauffe au soleil. La ferme de Tower-Fontein, ou de la Source-Enchantée, se présente sur ce sol stérile comme une oasis dans les sables. C'est une source abondante qui cause la grande fertilité autour de cette ferme; le sol du Karroo bien arrosé devient d'une fécondité extraordinaire. A la Tower-Fontein, les fruits et les légumes prospèrent; les espèces médiocres s'améliorent d'elles-mêmes. Nos voyageurs trouvèrent le vin ici supérieur à celui de Graaff-Reynett, et ils virent des amandiers bien plus beaux que partout ailleurs. Malheureusement la position isolée de la ferme et la difficulté du débit ne laissent pas tirer de cette abondance tout le parti nécessaire : dans cette solitude, on est d'ailleurs exposé davantage aux bêtes féroces et aux incursions des Boschimans. Le propriétaire raconta que son prédécesseur avait tué quelques sauvages de cette nation, qui lui avaient enlevé des bœufs, et que leurs squelettes gisaient encore sur le sol. M. Lichtenstein, désirant vivement posséder un crâne de Boschiman, voulut engager, par une promesse d'argent, un Hottentot ou esclave à lui en aller chercher un; mais tous refusèrent avec horreur. Tout au plus l'un d'eux voulut-il servir de guide à M. Lichtenstein, qui se détermina à y aller lui-même. Il ne trouva que les ossements de quatre hommes tellement déchiquetés et rongés par les lions, qu'il eut de la peine à rassembler les fragments de deux crânes.

Il rejoignit ensuite ses compagnons, qui étaient campés auprès de la rivière aux Buffles dans un endroit couvert de joncs, et appelé par cette raison Karree-Bosch (d'après le mot Karree-Boom, jonc). Il y avait encore un peu d'eau dans cet endroit; on en disputa pour la nuit la possession aux bêtes féroces, qui firent retentir les solitudes de leurs hurlements. Le lendemain, on rencontra beaucoup de gibier : c'étaient des troupes de couaggas, hartebeesten, une espèce de chamois (antilope-oryx, Pall.), des élans-antilopes et des autruches; vers le soir, on vit un jakal, un chat sauvage et trois sangliers. En allant voir un élan-antilope qu'un des voyageurs venait de tuer, on trouva en pleine campagne un nid d'autruche, avec dix-neuf œufs. L'élan qu'on avait tué était un mâle pesant environ huit quintaux : cette antilope est la plus grande espèce, ayant sept à huit pieds de long, et un peu plus de quatre pieds de haut; son poil est gris et un peu clair-semé; par la forme du corps et de la tête elle ressemble à un jeune bœuf, mais elle est plus svelte, et porte des cornes contournées, et implantées droit au front : de toutes les antilopes, c'est la seule espèce qui ait la queue du bœuf. Sur les frontières de la colonie, on voit encore des troupes de vingt à trente antilopes; ailleurs on n'en voit ensemble que huit ou dix. Elles se nourrissent des mêmes herbes aromatiques que les brebis. L'élan court très vite, cependant il se fatigue bientôt; sa chair a le goût du bœuf, mais avec un petit goût accessoire qui devient désagréable quand on est obligé de manger de l'élan plusieurs jours de

suite. La viande fumée perd ce goût, et les tranches dites biltong sont une véritable friandise. Ne pouvant tout emporter, on laissa un Hottentot auprès du gibier, en le chargeant d'en couper les meilleurs morceaux, et de les porter au camp qu'on allait établir sur la Zout-Rivier; mais il n'en apporta que peu de morceaux, ayant été chassé au crépuscule par les lions, qui avaient usé du droit du plus fort. Les œufs d'autruche étaient à moitié couvés; cependant les Hottentots en mangèrent avec beaucoup d'avidité.

A cause de la grande chaleur, on resta campé pendant le jour, afin de faire, la nuit suivante, les douze lieues jusqu'à la rivière aux Lions. Le soir, au moment où l'on s'apprêtait à partir, se montra un lion à une distance de trente pas; l'animal paraissait irrité de ce que la société occupait si long-temps le seul endroit où il y eût de l'eau. Le grand nombre de voyageurs parut lui imposer; il s'arrêta, bâilla, et se coucha; puis, en faisant entendre un mugissement sourd, il se leva, recula de quelques pas, et se coucha de nouveau, regarda la société pendant quelques moments, et se leva de nouveau pour s'enfuir. Les gens du pays ne tirent sur le lion que lorsqu'il se couche à peu de distance, parce qu'alors ils sont à peu près sûrs de ne pas manquer sa tête. Si l'on se met à fuir, on est perdu.

Un sanglier sauvage (*sus æthiopicus*) se présenta aussi comme pour chercher de l'eau, et le mugissement des lions dans le lointain avertit nos voyageurs qu'il était temps de céder la place aux bêtes féroces. Ils

partirent, et arrivèrent à la pointe du jour chez le veld-commandant de Klerk aux sources du Chamka, ou de la grande rivière des Lions. Le plus prochain voisin de ce colon est celui que nos voyageurs avaient quitté, et qui demeure à vingt-quatre lieues de là. C'est un grand seigneur dont le domaine n'a pour ainsi dire pas de limites : il entretient un troupeau de huit mille brebis; quand les pâturages viennent à manquer autour de la ferme, il fait conduire ses brebis et ses bestiaux à quelques lieues de là; ou si l'épizootie fait des ravages parmi les chevaux, il se transporte avec eux sur un autre terrain; mais aussi il est seul à tenir tête aux lions et aux panthères de cet immense désert. M. de Klerk, âgé de quarante-six ans, avait déjà tué trente-un lions et neuf panthères : il ne comptait pas les hyènes et le gros gibier mangeable qui étaient tombés sous ses coups. Dans la guerre des Cafres il s'était signalé par son courage tempéré par la douceur, et avait mérité l'estime du gouvernement anglais. Sa mère, âgée de soixante-quinze ans, qui gouvernait encore la maison, et qui commandait à son fils comme s'il n'avait pas été majeur, assurait s'être défendue plus d'une fois contre les sauvages. Les femmes des colons sont généralement apathiques; mais, dans les circonstances critiques, elles montrent une résolution et une énergie qu'on n'attendrait pas de leur part.

Les champs de la ferme étaient cultivés en blé et en orge; les jardins et les vergers donnaient d'excellents fruits; les pêches et les raisins y abondaient : on voyait les esclaves occupés à sécher le raisin

au soleil sur des nattes tressées de feuilles de roseau; on exporte le fruit séché pour la ville du Cap. Nos voyageurs furent étonnés, à la vue de si beau raisin, de trouver le vin très médiocre : il y a probablement quelque vice dans les procédés de la préparation.

La plaine dans laquelle est située la ferme de M. de Klerk s'appelle Hooyvlakte, ou la Plaine au Foin; elle est arrosée par la grande rivière des Lions, qui, ainsi que la petite, entrecoupent le Karroo dans toute sa largeur, et se jettent dans la rivière des Éléphants, qui, à son tour, va grossir la rivière des Gaurits, et se jeter avec celle-ci dans la mer: malheureusement les deux bras du Chamka sont à sec. Pendant la plus grande partie de l'année, et même pendant des années entières, lorsqu'il tombe des pluies abondantes dans les montagnes de Nieuweveld, où les deux rivières prennent naissance, et qui sont une des chaînes les plus considérables de l'Afrique, l'eau n'arrive guère que jusqu'à la moitié du cours de Chamka, étant absorbée par l'argile du Karroo, ou s'étant évaporée à cause de la grande chaleur. Les montagnes de Nieuweveld, parallèles aux Zwarte-Bergen, ou montagnes Noires, bornent le Karroo au nord, tandis que les montagnes Neigeuses forment la limite orientale de cette plaine immense : des chaînes intermédiaires unissent les montagnes de Nieuweveld aux montagnes Neigeuses. Au nord, il se détache des premières une ramification qui se dirige vers l'équateur, et sur laquelle naît la rivière aux Hippopotames, qui se jette ensuite dans celle d'Orange, sous vingt-neuf degrés

trente minutes de latitude méridionale. M. Barrow croit que les Nieuwevelds atteignent parmi les montagnes de l'Afrique méridionale la plus grande élévation; mais on n'a pas vérifié encore si les cimes des montagnes Noires ne sont pas plus élevées.

Nos voyageurs avaient laissé à droite un district peu fréquenté, et qui n'a même commencé à être peuplé par des colons que depuis l'an 1790; c'est celui qu'arrose la rivière des Hippopotames. Auparavant, ce district n'étant presque pas compris dans la colonie, était abandonné aux Boschimans. M. Barrow le visita pour connaître cette nation remarquable, et peu d'années après le général hollandais Janssens s'y rendit aussi pour examiner l'état de la population. Comme M. Lichtenstein a eu à sa disposition le journal du voyage du général, il interrompt la relation de son propre voyage, pour donner un précis de celui de M. Janssens à la rivière des Hippopotames (1). Nous allons en présenter les principaux détails.

Ce fut au mois de juillet 1803 que le général Janssens traversa la croupe orientale des Sneeuw-Bergen au milieu d'une espèce de givre : les jours suivants on passa les Roode-Bergen, ou montagnes Rouges, qui appartiennent au même groupe que les montagnes Neigeuses et celles des Rhinocéros, dont les cimes s'élèvent à une hauteur considérable. Les sources qui en découlent au sud vont grossir la Brakke-Rivier et la grande rivière aux Poissons, qui

(1) *Reisen*, etc., tom. II, pag. 61 et suiv.

se jettent dans la mer des Indes, tandis que les ruisseaux du revers septentrional se jettent dans la rivière des Hippopotames, et se dirigent sur l'Océan Atlantique. On descend de ces montagnes vers la rivière qui vient d'être nommée. Dans ce trajet les Hollandais rencontrèrent un grand nombre de gnous, de hartebeest, et surtout d'élans-antilopes ; les gens de l'escorte tuèrent inutilement dix-sept de ces derniers, et eurent ainsi un amas de quelques milliers de livres de viande dont ils n'avaient pas besoin. Auprès du Tower-Berg, ou Mont enchanté (non montagne de la Tour, comme le traduit M. Barrow), on alluma sur les collines des feux qui furent des signaux pour faire approcher les Boschimans. Dans cette contrée, et en général sur les grandes rivières où ils peuvent se nourrir de poissons, les Boschimans n'ont pas la férocité des sauvages qui habitent les contrées arides du Karroo, du Roggeveld, etc. Il s'en présenta plusieurs munis du carquois et de l'arc ; on leur donna de la viande d'élan ; ils la firent rôtir à moitié, et l'avalèrent. On les renvoya avec quelques petits cadeaux. Vers le soir on tua un gnou, animal singulier, qui a, comme on sait, la crinière et la queue du cheval, la tête et les cornes du bœuf, les jambes et le corps de l'antilope. Depuis ce temps le général Janssens a envoyé en France un gnou vivant, et tous les habitants de Paris ont pu le voir au Jardin des Plantes.

Le lendemain matin, ils arrivèrent à la rivière d'Orange, qui descend des hautes montagnes sur la limite du pays encore peu connu des Mathimbas,

des Maduanas et des Immbos. Les fréquentes averses d'orages qui tombent en été dans ce pays grossissent cette rivière d'une manière prodigieuse. C'est alors un beau fleuve que resserrent des rives escarpées, et que bordent deux chaînes de montagnes assez considérables; en quelques endroits elles se rapprochent, et ne laissent qu'un défilé pour le passage des eaux; dans la saison des grands débordements, les arbres et les pierres qu'il entraîne s'amoncellent dans ces défilés; le fleuve grossit, et passe enfin par-dessus la digue; il reçoit les rivières des contrées des Coranas et des Betjouanas : cependant, arrivée dans les sables de la côte de l'ouest, qui opposent une barrière à l'agriculture, au commerce et à la population, la rivière d'Orange, d'un beau fleuve qu'elle était, redevient une petite rivière; ses eaux s'évaporent ou s'absorbent dans les dunes, et elle n'atteint même pas la mer. Si quelquefois elle se fait une embouchure, les sables mouvants en ont bientôt effacé la trace.

Le 18 juillet, jour où le général Janssens arriva au bord de la rivière, à quelques lieues au-dessus de son confluent avec la rivière des Hippopotames, l'eau était basse; mais, par les troncs d'arbres suspendus sur les rives, on pouvait juger de la hauteur qu'elle avait atteinte dans les débordements. Cette rivière est remplie d'hippopotames; on en voyait plusieurs avancer de temps en temps la tête au-dessus de l'eau. On résolut de leur faire la chasse; mais on ne s'y prit pas assez adroitement : effrayés par les coups de fusil qu'on tira sur eux, ces animaux se retirèrent vers l'autre rive, qui était à une portée de

fusil. Il se présenta plusieurs Boschimans d'une très petite taille, et qui semblaient exténués par la faim. On en mesura un qui paraissait âgé de quarante à cinquante ans; il n'avait que quatre pieds trois pouces : les femmes étaient encore plus petites et très laides. Ils avaient le teint plus clair que les Hottentots; quelques uns étaient même moins basanés que les Espagnols de Ténérife; mais on distingue rarement le teint sous la crasse qui couvre la peau. Ils étaient vêtus de peaux d'antilopes, d'où les Hollandais conclurent que cette tribu gagnait son vêtement à la chasse, et non par le vol de brebis comme les autres; leur assurance marquait d'ailleurs une confiance qui honorait les colons : il paraît qu'en effet on a commencé à vivre moins hostilement avec ces voisins sauvages. Les hommes portaient encore une peau de jakal autour du corps, et les femmes avaient plusieurs morceaux de cuir les uns sur les autres, en guise de tabliers. Leur parure se réduisait à des colliers faits en boyaux tordus et en morceaux de coquilles d'œufs d'autruche enfilés, et mis sur la tête. Les hommes comme les femmes paraissent avoir un grand penchant pour le tabac; aussi leur en donna-t-on copieusement. Ils se montrèrent fort adroits à tirer sur la rive où était la société, un hippopotame qu'un chasseur avait tué sur le bord de la rivière, et qu'un courant avait entraîné sur l'autre rive. Ils arrivèrent épuisés de fatigue et de froid; aussi se hâta-t-on de les restaurer. Le général leur distribua des vêtements; il exhorta les colons à traiter toujours ce peuple avec beaucoup de douceur.

Il annonça aux Boschimans que le gouvernement serait leur ami tant qu'ils vivraient paisiblement, et que le veld-commandant Vander Walt, dont les possessions étaient le plus près de leur territoire, était chargé de leur accorder tout ce qui serait juste et raisonnable. A ces mots ils exprimèrent leur contentement par des gestes et par des sons chantants, inintelligibles pour les Européens. Le général apprit l'année suivante, par le veld-commandant, que les Boschimans s'étaient abstenus de vols pendant toute l'année, et qu'ils étaient venus quelquefois pour demander un peu de tabac et de vivres. Dans la disette qui avait régné par suite de la grande sécheresse, un Boschiman était venu le trouver, et l'avait prié de remettre son enfant, âgé de dix ans, entre les mains du général, pour en prendre soin, puisque les Boschimans n'avaient pas assez pour eux-mêmes. M. Janssens prit en effet soin de l'enfant, et en 1807 il l'amena avec lui à Paris, où ce jeune Boschiman fut probablement le premier venu de sa nation.

Lorsque le général avec sa suite se fut remis en route, il fut abordé par une autre troupe de ces sauvages, qui demandèrent du tabac, et firent entendre des sons de joie lorsqu'ils eurent obtenu ce qu'ils désiraient. Ils habitaient plusieurs fosses, deux grandes et d'autres plus petites; quelques uns d'entre eux suivirent les Hollandais jusqu'à la rivière des Hippopotames (Zee-Koe-Rivier), où fut établi le camp pour la nuit. On alla à la chasse du gros gibier pour leur procurer de la viande.

On pénétra ensuite dans le pays arrosé par la rivière des Hippopotames, et au bout de la journée on atteignit la limite où le gouverneur Plettenberg, en 1778, avait fait ériger une colonne sur un piédestal. Ce piédestal était encore en place; mais la colonne avec les armes de la Compagnie des Indes était brisée, et les débris gisaient autour de la base. Dans cet endroit, M. Janssens reçut par un courrier des dépêches du Cap, qui lui annonçaient la rupture de la paix et le renouvellement des hostilités entre la France et l'Angleterre; ce qui le força de retourner promptement à la capitale, en laissant sa suite en arrière. Il fit en dix jours les cent soixante-dix lieues qui le séparaient du Cap. Ses compagnons, sous la conduite du capitaine Paravicini, continuèrent à petites journées leur voyage le long de la rivière des Hippopotames. Arrivés à l'extrémité nord-ouest des montagnes Neigeuses, appelée Africa's-Hoogte, ils revinrent par le Koub et le Nieuweveld; c'était à peu près le même chemin dans lequel nous avons suivi ci-dessus le commissaire général de Mist.

Nous reprenons maintenant le récit du voyage de M. Lichtenstein, que nous avons laissé avec le commissaire général et les autres voyageurs dans la ferme de Klerk sur le Chamka, et prêt à traverser le désert du Karroo. On se mit en route le 21 février, après avoir envoyé les chariots en avant. On longea d'abord le Chamka, et on le traversa à plusieurs reprises sans y voir une goutte d'eau; on campa la nuit sur le bord de cette rivière; les jours suivants, on passa le temps le plus chaud de la jour-

née sous les tentes et sous les halliers les plus épais de mimosa : on ne se remit en marche que le soir, lorsque le temps se rafraîchissait. Pour se procurer de l'eau, on était obligé de creuser dans le lit de la rivière à une profondeur de quatre à cinq pieds ; encore l'eau qu'on trouvait après ce travail était-elle imprégnée de parties salines, ou d'autres substances hétérogènes. On n'avait pas cette ressource comme on voulait : il n'y a que peu d'endroits où l'eau séjourne dans des creux profonds, encombrés de sable, d'argile et de pierres roulées. On reconnaît ces endroits aux bancs de roche, qui, traversant le lit de la rivière plus bas, ont servi de digue aux eaux : ordinairement le courant, au-dessus de ces réservoirs naturels, a une pente plus rapide. Le défaut d'eau potable fut d'autant plus sensible à nos voyageurs, que le vin avait fermenté, et que les vivres commençaient à manquer. Pendant plusieurs jours on fut réduit à se nourrir de viande de mouton et de biscuit. Dans tout le trajet du Karroo, on ne rencontra pas un seul gibier. A mesure que l'on avançait vers le sud, on voyait s'élever davantage la masse des montagnes Noires ou Zwarte-Bergen, qui forment une barrière presque insurmontable entre le Karroo stérile et les contrées fertiles des côtes ; et en jetant un regard en arrière sur les montagnes au nord du Karroo, on distinguait un groupe qui avait une ressemblance frappante avec celui qui cerne la ville du Cap et la vallée de la Table : au milieu s'élevait une haute montagne avec un plateau considérable, et étant en-

tourée d'autres montagnes moins élevées, et formées en cône. La montagne Plate s'appelle aussi montagne de la Table, et les deux pics les plus proches et les plus élevés portent les noms de Montagne du Diable et Tête de Lion, comme au Cap. Au bout de la quatrième journée de voyage dans le désert, nos voyageurs virent arriver au-devant d'eux un colon, qui invita le commissaire général à se détourner d'une demi-journée, pour se reposer des fatigues, et se dédommager des privations de son voyage. Il apportait quelques cruches d'excellent vin rouge de son crû, qui achevèrent de persuader les voyageurs; ils devaient trouver d'ailleurs chez ce colon du fourrage pour leurs chevaux, qui commençaient à en manquer; enfin, la fille de M. de Mist, malade depuis quelque temps, avait besoin de confortatifs. On consentit donc volontiers à se rendre à l'invitation du colon, appelé Samuel de Beer, veld-cornet de son district. Il repartit la nuit pour tout préparer, et la compagnie se mit en route le lendemain matin pour le suivre. A la moitié du chemin on trouva, pour la première fois depuis l'entrée dans le désert, une habitation : ce n'était qu'une cabane de jonc, habitée par une famille de ces colons nomades, qui n'ont point de propriété foncière, et changent de place selon les besoins de leur troupeau. Dans les contrées reculées de la colonie, il existe beaucoup de ces familles errantes, qui ne passent pas pour la partie la plus estimable de la population; n'ayant que peu de rapport avec le monde civilisé, elles sont retombées dans la condi-

tion des barbares; aussi se sont-elles rendues fréquemment coupables de cruauté envers les hordes de sauvages, de rébellion contre le gouvernement, et de violence envers les colons établis. Voilà ce qui a déterminé le gouvernement à défendre cette vie nomade; mais il est difficile de veiller à l'exécution des lois dans des contrées désertes et sur la frontière d'une colonie.

A l'approche des Zwarte-Bergen le sol devient montueux; sur les collines arides croît le *geranium spinosum*, qui, dépouillé de ses feuilles lors du passage de nos voyageurs, ne présentait que des tiges ligneuses hérissées de longues épines. Après avoir traversé un ruisseau d'eau limpide, le Zwarte-Rivier, on entra dans la Kweek-Valley, où résidait le veld-cornet qui les avait invités. Voulant faire les honneurs de son domaine et de son poste, il avait mis sous les armes tous les hommes de son district, au nombre de vingt; lui, ayant tiré l'épée qui pendait à un large baudrier, commandait l'exercice. Les vingt hommes étaient rangés en deux haies; deux petits garçons faisaient les fonctions de fifres. A l'approche du commissaire général, le veld-cornet fit présenter les armes, et après le passage du cortége, il commanda le feu de la mousqueterie. Il harangua M. de Mist, et prit ses ordres; puis, se dépouillant de ses marques militaires, il fit chez lui les honneurs de sa maison. Son repas valait mieux que son grotesque cérémonial. Au sortir du désert, ce fut pour les voyageurs une véritable surprise de voir une table couverte de plats de légumes frais,

de viande de veau, de volailles, et puis d'excellents raisins, de melons, d'autres fruits très bons, et de vins délicieux. Tous ces bienfaits ont leur origine dans une source abondante qui jaillit d'un ravin de montagne derrière la maison; sous ce climat doux, il ne faut qu'une source d'eau intarissable pour faire produire au sol même le plus ingrat les meilleures productions de l'Italie, de la France et de l'Allemagne : si les terrains bien arrosés étaient en plus grand nombre et moins éloignés des parties les mieux peuplées, enfin, si on s'appliquait à tirer encore plus de parti de ces lieux avantageux, la colonie pourrait parvenir à un haut degré de prospérité. Le vin de Kweek-Valley se vend très cher au Cap, et un échantillon que M. Lichtenstein a porté en Europe a été jugé presque égal au Constance (1). Plus loin, dans les montagnes, il y a encore des terrains non moins fertiles. Un Danois, nommé Nielsen, qui y possède une propriété où règne une grande abondance de fruits, surtout d'oranges, a su en tirer parti en s'adonnant à l'extraction de l'huile éthérique des fleurs et du zest de ces derniers fruits. Il cultivait aussi de la menthe, de l'anis et du fenouil pour les pharmacies du Cap, auxquelles il vendait également son huile éthérique. Dans l'année 1804, il avait apporté au marché du chef-lieu quatre-vingt-trois boisseaux de pêches séchées, et quatre quintaux de raisins secs; ce qui ne l'empêchait pas de faire encore beaucoup de vin. Il possé-

(1) Lichtenstein, *Reisen*, t. II, p. 112.

dait deux cent quarante-quatre plants d'orangers et de mandariniers.

La vigne ne produit pas sur tous les terrains d'assez bon raisin pour qu'il valût la peine d'en faire du vin : aussi se contente-t-on d'en tirer de l'eau-de-vie. Cette liqueur conserve malheureusement ce goût de terroir qui est propre à toutes les liqueurs distillées de la colonie. Un habile chimiste du Cap, nommé Polemans, est pourtant parvenu, par le moyen d'une seconde distillation et du charbon pulvérisé, à leur ôter ce goût accessoire, et à donner à l'eau-de-vie de ce pays le goût du meilleur cognac. On dit que dans les caves de Londres on donne aux liqueurs du Cap bien d'autres goûts encore.

Le veld-cornet de Beer, chez lequel logeaient nos voyageurs, avait l'habitude de rassembler tous les matins de bonne heure ses enfants, ses esclaves et ses Hottentots, pour chanter avec eux un psaume, et pour leur lire une longue prière et un chapitre de la Bible : cet usage existe dans la plupart des fermes.

Le 29 février, la société continua sa route sur la lisière de Zwarte-Bergen, dans la direction de l'ouest. La sécheresse du terrain parut surpasser tout ce qu'on avait vu dans ce genre. On traversa pour la dernière fois le lit desséché du Chamka, et au bout d'une petite journée on s'arrêta au Kat-Rivier, dont le lit était également à sec : un colon y avait élevé quelques misérables cabanes. On y trouva le premier puits qu'on eût encore vu pendant ce voyage. Creusé auprès du lit de la rivière à une profondeur de

quarante pieds, il ne donnait qu'un peu d'eau saumâtre; les puits, en général, ne paraissent pas être une grande ressource pour les colons dans les districts où l'eau courante est rare.

Plusieurs personnes vinrent porter leurs plaintes au commissaire général, entre autres un Hottentot, qui élevait une réclamation au sujet des gages dus pour son service. Il montrait, par la longueur de l'avant-bras et du bras entier, la différence qui existait entre le temps qu'il avait servi, et celui pour lequel son maître voulait le payer. Il montra aussi une baguette carrée sur laquelle il avait fait autant d'entailles qu'il avait servi de mois. Après l'enquête faite sur les prétentions du plaideur et de l'intimé, il se trouva que le Hottentot avait un peu exagéré ses services, et le maître son refus.

Le lendemain on campa sur la rivière de Dweika, qui fait la limite entre les districts de Stellenbosch et Graaff-Reynett, et se jette dans la Chamka. Du haut d'une colline, M. Lichtenstein put suivre des yeux la vallée par laquelle les deux rivières se fraient un chemin vers la côte, et il avait en arrière la gorge de montagnes qu'elles ont traversée pour arriver dans la plaine. Personne ne put lui donner de renseignements sur le pays au-delà de ce défilé. On n'apercevait que roches sans aucune végétation; on aurait dit un paysage ébauché que la nature avait négligé d'embellir. Il paraît que les vallées qui s'enfoncent entre ces montagnes désertes abondent en gros gibier. Le zèbre, devenu si rare ailleurs, y existe encore; le bontebok et le reebok s'y trouvent

en grand nombre, et on assure que quelques individus du blaauwbok ou bouc bleu, exterminé presque partout, y vivent encore, mais solitairement.

M. Nielsen, homme digne de foi, dont il a été question plus haut, assura à M. Lichtenstein que ces montagnes sont infestées de lions. Ce colon, ayant un jour fait une partie de chasse, avait dételé les bœufs de son chariot auprès d'un bois : il aperçut tout à coup une troupe de vingt-deux de ces animaux féroces; il y en avait huit adultes; tous les autres n'étaient que des lionceaux. A cet aspect, Nielsen prit sur-le-champ le parti de se réfugier avec ses Hottentots sous la tente dressée sur son chariot, abandonnant son attelage à la voracité des lions, qui égorgèrent et dévorèrent six de ses bœufs.

La société de M. de Mist voyagea encore pendant une journée sous un soleil ardent sans avoir de l'eau; mais elle en trouva le soir à la Wolfe-Fontein, petite rivière qui ne tarit jamais entièrement, se jette dans celle des Buffles, et de là dans la Dweika. Les mimosa qui croissaient sur les bords de cette rivière avaient un feuillage plus vert, et étaient armés d'épines de cinq pouces à cinq pouces et demi de long. L'eau stagnante dans le lit de la Wolfe-Fontein avait le goût du natron; mais on s'en procura de meilleure en creusant dans ce lit à un ou deux pieds de profondeur. On prit le parti de faire un petit puits pour chaque tente; mais on remarqua que l'eau était tantôt pure, tantôt saumâtre : apparemment d'étroits filons de natron traversent le sol; c'est ce qui expliquerait pourquoi plusieurs

fermiers ont d'excellentes vignes à la lisière d'un arpent de terre, tandis qu'à l'autre extrémité le sol imprégné de nitre ne laisse pas prospérer un cep; phénomène que l'on remarque particulièrement sur le célèbre terrain de Constantia.

Le lendemain, ayant fait un petit détour, on termina la journée à une ferme appelée Geelbeks-Fontein, et située dans une gorge de montagnes : on n'y trouva que quelques cabanes construites en jonc; mais les habitants reçurent les voyageurs très amicalement, et leur cédèrent leur petite provision de lait. On passa la nuit chez eux. Après avoir traversé le lendemain à sec la rivière des Buffles, on entra dans la plaine Salée (Zoute-Vlakte), nommée ainsi à cause des efflorescences de nitre qui la couvrent. On fit dix lieues sans voir une maison et sans trouver une goutte d'eau. La chaleur exténuait les chevaux. Pour arriver plus tôt à une source, on voyagea une partie de la nuit au clair de la lune, et on arriva vers huit heures du matin à la ferme de Riet-Fontein : c'était une misérable chaumière sans croisée et sans cheminée. On s'y arrangea le mieux que l'on put; dans l'absence du maître, un vieil invalide allemand, chargé de la surveillance du bétail et des esclaves, fit les honneurs de la cabane. On fut ravi de trouver dans le jardin des haricots verts et des figues pour le déjeuner. Le vieil invalide entretint les voyageurs de son triste sort : le maître étant absent une grande partie de l'année, ce serviteur ne voyait d'autres êtres humains que les deux esclaves noirs qui lui étaient subordonnés; et sa

nourriture consistait, d'un bout de l'année à l'autre, en viande de brebis et en biltong (élan séché); encore avait-il toujours les hordes vagabondes des brigands de la contrée à craindre : il n'y avait que peu de semaines qu'ils étaient venus enlever quelques bœufs et une grande partie des ustensiles, en le menaçant de la mort dans le cas où il bougerait. Ces valets de ferme, qui sont en général des invalides, mènent en effet une vie misérable et digne de pitié.

Le lendemain, après s'être remis en route, nos voyageurs quittèrent leur direction occidentale pour s'approcher des montagnes du sud, en passant à quelques lieues du mont Tower-Berg, qu'on avait vu de près lors du premier voyage dans le Karroo, le 17 novembre passé. Au lieu d'une plaine, on eut à traverser des collines et des défilés jonchés de blocs de granit; les regards plongeaient sur de longues vallées désertes. Après avoir traversé une de ces vallées, appelée Pinaars-Kloof, on trouva la ferme de Klip-Fontein, ou Fontaine de la Roche. La maison est appuyée contre des pans de roches de grès, qui se prolongent à la distance d'un quart de lieue; les champs sont couverts de quartiers de granit roulés du haut des montagnes voisines. Entre les roches, surtout au côté méridional des roches de grès, croissaient des plantes aromatiques, dont plusieurs furent nouvelles pour M. Lichtenstein. La demeure du fermier était bâtie, moitié en terre glaise, et moitié en chaume; il était pauvre, mais il put régaler le commissaire général d'eau excel-

lente, de lait et de bouillon de poule : c'était un vrai festin pour des gens qui, dans le Karroo, avaient manqué d'eau.

On attendit la fraîcheur du soir pour continuer le voyage, espérant trouver un bon gîte dans la ferme de Draay, située dans la grande plaine dite Constapels-Vlakte, et à l'endroit où se croisent le chemin de Hex-Rivier et celui qui du Bokkeveld-Froid mène à Constapels; mais les maîtres étaient allés faire des visites à vingt ou trente lieues de là : point de lit, point de souper; tout était fermé, et on ne trouva que quelques esclaves; il fallut se contenter d'une grange et du plein air pour se reposer. De pareilles visites, qui ailleurs seraient des voyages, sont une des distractions rares des colons du Cap; on les fait ordinairement à cheval : les femmes mêmes soutiennent parfaitement le galop; ce n'est que dans les districts plus riches que l'on voyage dans de légers chariots. Sans ces visites, sans les noces et les ventes à l'enchère, qui sont un motif de réunion et de régal, les colons passeraient quelquefois une bonne partie de l'année sans voir une âme. Comme on était très mal à Draay, on prit le parti de se remettre en route au milieu de la nuit. Il fallut traverser un défilé bordé par des rochers escarpés, et appelé par cette raison *de straat* (la rue). A la pointe du jour on sortit de ce défilé, pour entrer dans une espèce de labyrinthe entre les roches, et l'on descendit dans la vallée de Hex-Rivier, vallée profonde, mais peu large, arrosée par la rivière des Sorcières (Hex-Rivier), qui sort, avec ses

affluents, des ravins d'une chaîne de montagnes couverte de neige pendant tout l'hiver. Ayant coulé à travers une vallée longue de quatre à cinq lieues, la rivière entre par un défilé dans la plaine, et s'unit à la Rivière Large auprès de Brand-Valley. Le nom d'Hex-Rivier vient, dit-on, du colon qui, le premier, remonta la vallée jusqu'à la source de la rivière. Ce pays fertile a quatre fermes; nos voyageurs arrivèrent le matin à celle de Buffels-Kraal, appartenant à un riche colon nommé Wouter de Vos. En sortant du Karroo, on est agréablement surpris de voir une propriété consistant en jardins, vignobles, orangerie, prés, etç. La table fut servie splendidement comme chez les habitants opulents du Cap. On fait dans cette ferme de très bon vin de l'espèce du Madère. Au lieu d'occuper les chambres offertes par le maître de la maison, la société préféra dresser ses tentes dans un petit bois de châtaigniers et de noyers.

La nuit suivante, on s'arrêta dans une autre ferme de la vallée, appelée Vendutie-Kraal, où l'on fut régalé d'un mets africain qu'on nomme kalebass-bredi : c'est un mélange de pulpe de calebasses, ognons hachés, poisson salé et poivre de Cayenne, assaisonné, comme tous les mets, avec la graisse de la queue de mouton. En longeant la Hex-Rivier, on visita une autre ferme, et on s'engagea ensuite dans le défilé par lequel la rivière débouche dans la plaine, et où le chemin traverse cinq fois le lit du torrent rempli de cailloux. A la sortie de ce défilé, on aperçoit à une distance de quelques lieues les

montagnes de Bosjesveld, de Brand-Valley et de Goudinie, et on rentre sur le territoire de Roodezand, dont il a été parlé plus haut. On retrouve en même temps la nombreuse famille des Du Toit, qui occupe la plupart des fermes du pays. La société dîna chez un colon de ce nom, à la sortie de la vallée de Hex-Rivier, et elle coucha chez un autre Du Toit, possesseur d'un terrain considérable sur la Breede-Rivier. Le Du Toit de midi paraissait avoir voulu servir des échantillons de tout ce que fournissaient ses jardins, ses étables et sa basse-cour. Dans les grands repas de la colonie, on suit les usages de Batavia : un bouillon succulent de poule, de mouton ou de veau, assaisonné de poivre rouge et de gingembre, ouvre la série des plats : c'est ce qu'on nomme kerri. Au lieu de pain, on sert avec cette soupe du riz à moitié cuit. Vient ensuite du poisson de mer ou du bouilli, avec maintes sauces, avec de l'atjar et du sambal. On appelle atjar, des végétaux, tels que jeunes fèves, concombres, limons, maïs vert et bourgeons de bambou confits au vinaigre et aux épices. Le sambal est un mélange de tranches fines de concombres, ognons et sardines confits au vinaigre et au poivre de Cayenne. Non contents de toute cette épicerie, les indigènes ont encore auprès de leur assiette des cosses vertes du même poivre, qu'ils mangent pendant tout le repas. Dans toutes les saisons, on trouve sur la table des colons des légumes verts en abondance. Un cochon de lait, un dindon ou un morceau de gibier, accompagné de six à huit plats élégants de fruits confits au sucre,

forment le service du rôti, suivi de pâtés de poule et de pigeons. Les dames de la maison mettent de l'émulation dans l'apprêt des bons pâtés; on en sert dans toutes les fermes, et nos voyageurs en eurent une si grande quantité, que leurs gens mêmes purent s'en régaler. Mais ce qui charme surtout le voyageur européen, c'est le brillant dessert dans lequel les colons étalent, en corbeilles et en pyramides, toute la richesse de la Pomone africaine : ce sont des melons, des anguries, diverses espèces de raisin, des mûres, pêches, abricots, grenades, ou bien des oranges douces, mandarins, figues, bananes, amandes, châtaignes rôties, sans compter les fruits communs en Europe; quelquefois les colons font paraître aussi des fruits de l'Inde, cultivés dans leurs jardins, tels que gouyaves, mangoustes, etc. Une foule d'esclaves servent les convives, ou chassent les mouches par le moyen de grands éventails en plumes d'autruche.

Le 10 mars, on s'arrêta vers midi dans une ferme située sur une petite hauteur au bord de la Rivière Large, d'où la vue se portait sur la belle vallée de Goudinie, arrosée par maints ruisseaux, et très bien cultivée. Le commissaire général y trouva rassemblés beaucoup d'habitants de la contrée, qui avaient une requête à lui présenter. Il s'agissait d'obtenir la permission de garder dans leur contrée un missionnaire d'Europe, à qui la faiblesse de sa santé ne permettait pas de se rendre à sa destination, c'est-à-dire de travailler à la conversion des sauvages. Il se présenta, en effet, un homme en veste de toile,

perclus de ses membres, ayant la tête enveloppée de mouchoirs sales, pouvant à peine se tenir debout, et ne sachant rien dire : c'était le missionnaire pour lequel s'intéressaient les hommes, et surtout les femmes. Le commissaire crut devoir refuser la demande qui tendait à détacher les habitants de leur paroisse de Roode-zand, pour les mettre sous l'influence d'un homme sans capacité, et n'ayant subi aucun examen ecclésiastique. Déjà plusieurs missionnaires, envoyés à grands frais d'Europe pour convertir les sauvages d'Afrique, avaient trouvé plus commode de rester dans les fermes des riches colons, et de s'y laisser bien nourrir : quelques uns, pour faire croire en Europe qu'ils remplissaient leur tâche avec zèle, avaient ramassé quelques Hottentots pour leur faire le catéchisme, et avaient envoyé en Europe quelques pièces d'écriture de ces pauvres gens. On a imprimé pompeusement ces pièces, comme une preuve des progrès que faisait le christianisme chez les sauvages; et voilà comme la bonne foi des chrétiens fervents en Europe a été prise pour dupe. Malgré toutes les instances des colons, M. de Mist déclara avec fermeté que le gouvernement n'autoriserait point l'établissement de missionnaires dans l'intérieur de la colonie : peut-être tous les missionnaires étaient-ils suspects à cause de l'appui que leur donnait l'Angleterre. Le missionnaire pour lequel on intercéda n'en est pas moins resté dans la paroisse; et il paraît que dans la suite les autorités ont eu beaucoup de peine à obtenir des colons qu'il ne s'établît point de culte

et d'enseignement religieux indépendants des supérieurs ecclésiastiques (1).

De retour au village de Roode-zand, la société s'y arrêta quelques jours, et le 15 mars elle reprit le chemin du chef-lieu. On passa par une charmante vallée plantée d'arbres et de buissons, appelée Roodezands-Kloof, par laquelle débouche le petit Berg-Rivier pour se réunir à la grande rivière du même nom. C'est un ravin d'une demi-lieue de long; une famille du pays a le bail perpétuel du péage, à la charge d'entretenir la route en bon état : cette clause, vu la perpétuité du bail, est assez mal remplie. En sortant de cette vallée étroite, on a la vue sur un pays bien cultivé; on voit une roche de grès isolée, et plus loin les montagnes Honigberg, Riebeks-Casteel et Paardeberg. A la droite de la sortie du ravin, le chemin conduit au district des Vingt-quatre Rivières; tout droit, ou dans la direction de l'ouest, on trouve le Zwartland et la baie de Saldanha; enfin, au sud, la route qui longe le pied de la montagne mène à Stellenbosch et à la ville du Cap. Nos voyageurs passèrent auprès du bassin d'un assez grand lac, qui alors était à sec, et qu'on nomme Vogel-Valley (Vallée des Oiseaux), à cause des oiseaux aquatiques, surtout des flamants, albatros, et d'autres qui s'y attroupent en foule dans la saison des pluies. Les montagnes que les voyageurs eurent à leur gauche donnent naissance à des sources abondantes: l'une surtout, appelée Montagne-Verte

(1) Lichtenstein, *Reisen*, t. II, p. 150.

à cause de la verdure qui la couvre de haut en bas, et qui contraste à cause de cette parure végétale avec la nudité des montagnes voisines, alimente des sources qui vont arroser un pays riche en grains, en vin et en fruits, et habité principalement par des laboureurs et des jardiniers. Les terrains des fermes dans ce pays, au lieu d'avoir une lieue de long, comme dans les districts à grande pâture, n'en ont que la moitié, et ne paient aussi que la moitié du tribut ou bail ordinaire. On y trouve aussi beaucoup de terrains de cinquante arpents, qui ont été vendus ou donnés par le gouvernement en toute propriété, et qui, par cette raison, sont bien mieux entretenus que les vastes terrains affermés, qui, d'ailleurs, ne sont susceptibles de culture qu'en partie. Dans la colonie du Cap, le gouvernement est le grand propriétaire du pays; il afferme toutes les terres qui ne sont pas devenues propriété particulière; il peut casser le bail quand il lui plaît : selon M. Lichtenstein, les Hollandais n'ont jamais fait usage de ce droit sans tenir compte aux fermiers sortants des améliorations qu'ils avaient faites aux fermes. On a souvent conseillé au gouvernement de se désister de son droit et d'aliéner ses domaines : notre auteur ne s'explique pas sur les raisons qui ont fait rejeter cette proposition : la Hollande a dû s'en repentir quand elle a perdu la colonie.

Après avoir passé la nuit au pied et au nord de la montagne Verte, la société traversa le lendemain un pays charmant, appelé Wagenmakers-Valley, et consistant en une pente bien arrosée qu'enferment la

montagne Verte et la grande chaîne à laquelle tient cette montagne : c'est la partie la mieux cultivée de tout le district; partout on voit des fermes où l'on récolte de très bon vin, et qui fournissent au Cap une quantité considérable de fruits, surtout de citrons, d'oranges, de mandarins et de figues. La campagne est couverte de buissons de divers genres, surtout de protéacées, entre lesquels les bœufs et les chevaux paissent toute l'année. Au pied de la montagne coule la grande Berg-Rivier, qui naît sur les hauteurs de Drakenstein, et dont les bords ont été défrichés jadis par des réfugiés français que la révocation de l'édit de Nantes força, vers la fin du dix-septième siècle, de chercher le repos ailleurs. Leurs descendants, les Rousseau, de Villiers, Joubert, Desmarets, Ménars, Leroux, Malan, Villon, Rétif, Jourdan, Malherbe, possèdent encore de charmantes propriétés créées par leurs ancêtres : toutes les familles d'origine française se sont propagées, et peu de familles hollandaises et allemandes se sont établies au milieu d'elles; cependant l'idiome et les mœurs de la France se sont éteints dans cette colonie, ainsi que les traits nationaux de la physionomie, et les noms mêmes s'écrivent actuellement suivant la prononciation hollandaise. Les descendants des émigrés français sont devenus africains; à peine conservent-ils la tradition de l'émigration de leurs ancêtres. Ceux-ci avaient répandu dans la colonie le goût de la piété, qui, en quelques endroits, a dégénéré en mysticisme, et ils avaient donné aux localités des noms de la Terre-Sainte,

espérant trouver dans cette colonie une seconde terre de Chanaan.

La vallée qu'arrose le Berg-Rivier au bas de la montagne a reçu le nom de Val-Josaphat; en sortant de cette vallée, on voit le village de Paarl s'étendre au pied de la montagne : c'est une seule rue qui n'a que cinquante maisons; mais elles sont séparées par de si longs espaces, qu'il faut une demi-heure pour aller d'une extrémité à l'autre : une avenue de chênes conduit au presbytère, auquel sont attenants des jardins remplis d'arbres fruitiers. Un Allemand dirigeait à Paarl un pensionnat, le seul qu'il y eût alors dans la colonie. Un autre Allemand avait converti une île de la rivière en un beau jardin, et, par le moyen de canaux et d'écluses, il conduisait les eaux dans toutes ses propriétés, en sorte qu'elles se distinguaient par leur rapport. Le nom de Paarl (perle) vient d'une roche granitique de trente à quarante pieds de haut, arrondie comme une perle, qui se trouve implantée sur la cime d'une montagne couverte de verdure : une roche anguleuse qui se trouve dans le voisinage a reçu le nom de Diamant.

Une députation de Stellenbosch vint à Paarl recevoir le commissaire général. Entre ces deux villages s'avance une branche de la chaîne de montagnes de grès ferrugineux, qui s'étend parallèlement à la côte jusqu'à False-Bay, dont les cimes nues et ébréchées dominent cette contrée, et dont les eaux répandent la fécondité sur les terrains adjacents. Le Fransche-Hoek (Coin des Français), et le Donker-Hoek (Coin sombre), sont pour ainsi dire des impasses, en-

fermées entre la chaîne principale et la ramification: c'est par le Fransche-Hoek que la Berg-Rivier débouche dans la plaine. Le long de cette rivière, au-dessus de Paarl, les colons vivent généralement de leurs vignes et de leurs vergers; sans être riches, ils possèdent en abondance les choses qui peuvent rendre agréable la vie matérielle: c'est un coup d'œil enchanteur de voir leurs maisons blanches entourées de vignobles, de vergers et d'allées de chênes, disséminés sur les pentes de la montagne, qui sont revêtues d'une verdure perpétuelle.

Vers Stellenbosch, les habitations sont moins rapprochées, et le sol présente plus de moissons. Sur la route de ce village, on a à droite un domaine du gouvernement appelé Klapmuts, ou Bonnet, à cause d'une montagne de cette forme. Ce domaine, productif en foin et en orge, sert à l'approvisionnement de la cavalerie. On voit aussi quelques grandes fermes, entre autres celle de Nooitgedagt, qui appartenait à un des plus riches propriétaires de la colonie, nommé Cloete, et frère du possesseur de Constantia. Ce colon avait dans son service cent huit esclaves : c'est le plus grand nombre qu'on trouve chez un habitant du Cap.

Le landdrost et les heemraden, ou conseillers municipaux de Stellenbosch, ainsi que la cavalerie bourgeoise, que le général Janssens avait organisés dans l'attente d'une prochaine attaque de la part des Anglais, vinrent recevoir le commissaire général, qui fit, sous leur escorte et sous celle d'un détachement de dragons, une entrée solennelle dans

le village. Stellenbosch consiste en trois rues, longues et parallèles, coupées à angles droits par plusieurs rues transversales : les maisons, grandes et bâties solidement, ne sont pourtant couvertes, pour la plupart, qu'en chaume. Des allées de chênes presque aussi vieux que le village, sont plantées des deux côtés des rues. Un incendie réduisit Stellenbosch en cendres, l'an 1710; des esclaves y mirent encore le feu en 1803 : les coupables, qui avaient voulu profiter de la confusion pour piller, furent découverts et mis à mort; vingt maisons furent détruites dans ce désastre; il en resta à peu près quatre-vingts. Les habitants sont au nombre de mille, y compris les esclaves et les Hottentots. Parmi les édifices, on remarque la maison du landdrost, dans laquelle il y a une salle de conseil et les archives du district. La classe moyenne est peu à son aise; chacun, outre sa profession, pratique un peu l'agriculture, et, faute d'ouvriers, il entretient à grands frais des esclaves; d'un côté, c'est la main-d'œuvre qui est rare et chère; de l'autre, c'est la consommation qui manque. Sans les vaisseaux qui s'approvisionnent au Cap, et sans la garnison, la colonie n'aurait presque pas le débit du peu de marchandises qu'elle livre au commerce; il en était du moins ainsi lors du voyage de M. Lichtenstein.

Les riches habitants du Cap et les étrangers ont la coutume de faire des parties de plaisir à Stellenbosch; voilà ce qui a engagé quelques habitants de ce village à arranger leurs maisons pour la réception des voyageurs. Les deux principales auberges de ce

genre étaient tenues, l'une par un Anglais, l'autre par un Allemand; moyennant douze francs par jour on était bien servi.

De Stellenbosch le commissaire général fit une excursion au district de Hottentotsch-Holland, qui n'en est éloigné que de quelques lieues. On y trouve des fermes qui, en fertilité et en agréments, surpassent toutes les autres de la colonie : quelques unes datent du temps du gouverneur Simon van der Stell, fondateur de Stellenbosch, qui introduisit dans la colonie la culture de la vigne et des fruits, et qui fit venir des arbres fruitiers et des graines de toutes les parties du monde. On voit encore les camphriers qu'il a plantés, et qui égalent les plus grands peupliers : malheureusement ces beaux arbres menacent de périr de vieillesse, et on n'a pu réussir encore à les propager par rejetons; peut-être aussi ne sait-on pas traiter ces arbres, dont on ne tire aucun parti. On fait dans ce district de très bon vin : il y a des espèces qui, en vieillissant, sont préférées par les connaisseurs au Constantia. Les maisons des fermiers sont en général bien bâties et commodément distribuées. On y voit régner beaucoup d'aisance, et à l'aspect de leurs tables, si copieusement servies, on ne se douterait pas que plusieurs de ces fermes sont endettées. Les fermiers ont pour la plupart reçu de l'éducation, et quelques uns peuvent être comptés au nombre des habitants les plus estimables du Cap.

La société gravit ensuite le Hottentotsch-Hollands-Kloof, sur lequel passe un chemin bien entretenu, et souvent décrit par les voyageurs. Le point le plus

élevé de cette route de montagnes, qui mène du Cap à Zwellendam, est à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et on jouit de là d'une vue admirable. Vers l'ouest, on a à ses pieds les riches cultures de Hottentotsch-Holland, qui séparent les déserts sablonneux de l'isthme d'avec la péninsule du Cap. Le mont de la Table et la Tête du Lion se présentent d'une manière très pittoresque. Le premier cache en partie la montagne du Diable. Dans un temps serein, on aperçoit par la lunette d'approche, et même à la simple vue, les vaisseaux qui stationnent dans la baie de la Table. Plus loin, au sud, on peut suivre les abaissements progressifs des montagnes presque jusqu'au véritable cap de Bonne-Espérance. A la gauche du spectateur, la baie du cap Faux s'avance dans les terres : en hiver, lorsque les vaisseaux viennent se réfugier dans le golfe, il présente, avec les navires, avec ses îlots et rochers, un coup d'œil magnifique. Vers l'est enfin, les regards plongent dans les montagnes, et suivent sur les hauteurs éloignées la route de Zwellendam; la vue est arrêtée à l'extrémité de l'horizon par les pics des montagnes auprès de Baviaans-Kloof et de la rivière Sans-Fin. La société dîna dans une ferme, où l'on servit entre autres une grande variété de poissons pêchés dans la False-Bay. Le 23 mars 1804, elle retourna de Stellenbosch à la ville du Cap, où le commissaire général fit son entrée au bruit du canon; son voyage avait duré cent soixante-sept jours, pendant lesquels il avait parcouru avec sa suite environ huit cents lieues.

§ III.

Excursion à Zwellendam et aux environs, en 1804.

Pendant l'absence de M. de Mist, la ville du Cap avait pris un aspect belliqueux; le général Janssens, dès qu'il avait eu la nouvelle de la rupture de la paix entre la France et l'Angleterre, s'était hâté de mettre la colonie en état de défense contre une attaque de la marine anglaise, qui ne pouvait manquer d'avoir lieu. Les bourgeois et les colons avaient été inscrits dans la milice à pied et à cheval pour soulager la garnison, qui n'était que de deux mille hommes; un bataillon de Hottentots avait été formé, et on exerçait fréquemment les nouvelles troupes. Tous ces moyens ne pouvaient néanmoins empêcher un débarquement de la part des ennemis : aussi le général Janssens chercha-t-il une position militaire où il pût se retirer en cas d'une descente des Anglais, et défendre encore la colonie après la perte du chef-lieu. Déjà M. Degrandpré et d'autres officiers ont signalé les avantages militaires de la chaîne de montagnes de Hottentotsch-Holland, et de la route qui passe sur le Kloof ou la montagne de ce nom, et dont il a été parlé ci-dessus. Ce fut aussi là le point que choisit le gouverneur pour s'y retrancher avec ses troupes en cas de besoin. A cet effet, il fallait former sur ces montagnes des magasins de vivres, de poudre, etc. M. Janssens chargea, vers la fin d'août, un capitaine d'artillerie, nommé Palavicini, de se rendre

sur les lieux avec quelques autres officiers, et d'y faire les préparatifs nécessaires. M. Lichtenstein, qui avait employé les derniers mois à faire des excursions de botanique dans la péninsule du Cap, et qui désirait vivement explorer aussi le pays au-delà des montagnes, où la végétation brille de tout son éclat dans les mois de septembre et d'octobre, obtint facilement la permission d'accompagner ces officiers. Ils se mirent en route le 2 septembre, et traversèrent d'abord la plaine sablonneuse du Cap dans la direction de l'est. A midi, ils s'arrêtèrent à la ferme de Philippe Meyburgh, sur l'Eerste-Rivier, que les voyageurs qui passent au Cap en allant dans l'Inde ou en revenant, visitent ordinairement pour avoir une idée des grandes fermes de la colonie. Ce fermier, homme très hospitalier, entretient un grand nombre d'esclaves et de valets, qui servent non seulement aux travaux des champs, mais qui pratiquent dans ses ateliers toute sorte de métiers, tels que ceux de charrons, forgerons, menuisiers, tailleurs : aussi plusieurs de ses voisins commandent chez lui les outils et autres ouvrages dont ils ont besoin. On voit des ateliers semblables dans plusieurs grandes fermes du pays. Meyburgh avait fait dans sa jeunesse de grands voyages hors des limites de la colonie; il avait examiné entre autres tout le cours de la rivière d'Orange, en vivant, pendant des mois entiers, de lard d'hippopotame. Consulté par le capitaine Palavicini sur les projets du gouvernement, Meyburgh, qui connaissait parfaitement les localités, lui donna de très bons

avis, dont on se trouva bien dans la suite. Dans les fermes voisines de la ville, les femmes ont plus d'éducation et d'amabilité que dans les districts reculés. Outre les soins du ménage, elles ont encore des occupations sédentaires auxquelles elles se livrent avec les femmes esclaves dans la partie la plus retirée de la ferme; c'est ainsi que les filles et les nièces de Meyburgh étaient occupées à tresser de la paille pour les chapeaux de femme; elles vendaient leur ouvrage aux marchands de modes du Cap, et gagnaient, par ce moyen, de quoi pourvoir à leurs menus plaisirs. La paille du blé du Cap passe pour excellente sous ce rapport, à cause de son éclat et de sa souplesse: quelques échantillons envoyés en Angleterre avaient provoqué aussitôt des commandes considérables.

Après midi, les voyageurs se dirigèrent vers les montagnes de Hottentotsch-Holland; à mesure que le terrain s'élève, il montre plus de fertilité et une meilleure culture. Dans les plaines sablonneuses que l'on quittait, les mésembryanthèmes, et quelques petites plantes seules trouvaient de quoi subsister; d'autres n'avaient plus que leurs tiges desséchées; sur les collines, au contraire, la végétation était dans toute sa vigueur; des protéacées, en forme de buissons, étalaient leurs fleurs, qui attiraient de jolis petits oiseaux à bec effilé et à longue queue; ces buissons étaient entremêlés de gorteries, de gnidies et de bruyères; une espèce de *gladiolus*, qui a échappé à l'attention d'autres botanistes, et que M. Lichtenstein a apportée en Europe, est estimée dans le pays à cause de

son parfum délicieux (1). Le chemin conduit auprès de plusieurs fermes bien entretenues; sur les hauteurs, la vue domine sur le golfe de False-Bay et sur la chaîne de montagnes qui forme le cap de Bonne-Espérance. On passa la nuit dans une de ces fermes, et le lendemain on gravit le Hottentotsch-Hollands-Kloof, que M. Lichtenstein avait déjà traversé dans le premier voyage ; mais alors c'était pour la végétation la saison morte : cette fois le sol se cachait sous une foule de végétaux intéressants. En Europe, on n'a pas d'idée du changement que produisent la chaleur et la pluie sur la végétation d'Afrique. Les bruyères s'élèvent sous ce climat à des hauteurs gigantesques, et se couvrent de fleurs de toutes les nuances de rouge; ce sont surtout les diverses formes des protéacées, justement nommées ainsi à cause de leur diversité, qui intéressent le botaniste : on les reconnaît à leur feuillage argenté et quelquefois laineux, et aux grappes de leurs fleurs. Sur les hauteurs, ces plantes dominaient parmi les autres végétaux; on remarquait surtout le *protea sceptrum*, dont les fleurs s'élèvent droites à l'extrémité de chaque branche. Bien d'autres espèces sont particulières à ces hauteurs, et ne se trouvent même pas dans la presqu'île du Cap, tandis que quelques protéacées de cette presqu'île, telles que le protée d'argent (*protea argentea*), n'existent nulle autre part que là. On remarquait encore sur les hauteurs de jolies bruyères à fleurs jaunes et à grosses fleurs d'un rouge

(1) Willdenow lui a donné le nom de *gladiolus papilionaceus*. Lichtenstein, *Reisen*, etc., t. II, p. 186.

vif (*erica Petiverii* et *erica Plukenetii*). Sur le plateau de la montagne, une seule espèce de bruyère (*erica Banksii*) couvrait les roches, et tapissait de ses longs festons les fissures. M. Lichtenstein, laissant aller ses compagnons en avant, fit une ample récolte de belles élichryses, diosmées, gnidies, etc., pour son herbier. Les insectes auxquels il faisait ordinairement la chasse eurent cette fois du repos, et l'auteur aurait voulu avoir auprès de lui quelques amis de la botanique, pour l'aider à recueillir les richesses qui se présentaient en foule sous ses pas.

Les ruisseaux qui découlaient des montagnes à la gauche des voyageurs, en se rendant à la côte, étaient dans cette saison dangereux à passer, parce qu'il n'y avait pas de ponts; quelques uns ont des lits vaseux avec des creux très profonds, qu'il faut connaître pour pouvoir les passer à gué sans risque de perdre la vie, ou d'y laisser les chariots avec leurs attelages. Un médecin anglais, nommé Patridge, avait péri, peu d'années auparavant, dans le gué du Palmiet-Rivier, qui tire son nom du roseau appelé palmite (*acorus palmita*), et dont le lit est rempli de vase. Nos voyageurs couchèrent dans une ferme au-delà de cette rivière, et le lendemain ils traversèrent le défilé tortueux de Houdhoek (1), qui conduit dans la plaine arrosée par le Bot-Rivier. M. Lichtenstein y observa, entre autres végétaux remarquables, des protéacées de quinze à vingt pieds de haut. La plaine sablonneuse du Bot-Rivier produisait plusieurs es-

(1) Nommé erronément Oude-Hoek par Le Vaillant, et Houw-Hoek par d'autres voyageurs.

pèces d'élichryses, dont les fleurs jaunes, justement nommées immortelles, servent aux colons à orner leurs demeures, et sont un article d'exportation pour l'Europe. Après les protéacées et les bruyères, ce genre de plantes est un des végétaux caractéristiques du sol de l'Afrique méridionale. On atteignit le soir l'extrémité du versant de la montagne Noire, et on s'arrêta dans une ferme sur le Diep-Rivier, et le lendemain on fit un détour de quelques lieues pour visiter de nouveau l'établissement des hernutes à Baviaans-Kloof. Sur la rivière Sans-Fin, M. Lichtenstein cueillit beaucoup de plantes intéressantes : les *hallaria lucida* et *hallaria elliptica* portaient des fleurs d'un beau rouge. On traversa avec quelque peine la rivière, dont le courant était rapide, et qui avait jusqu'à trois pieds et demi d'eau. Dans la plaine fertile, au-delà de cette rivière, l'église de Baviaans-Kloof, avec les maisons groupées à l'entour et les hautes montagnes qui s'élèvent derrière l'établissement, enfin avec le défilé à l'entrée duquel le village est situé, se présentait sous un aspect très pittoresque. Les frères moraves reçurent les voyageurs aussi cordialement que lors du premier voyage de M. Lichtenstein, et avant le repas le chœur des Hottentots chanta un cantique comme la première fois. Ayant visité encore en passant quelques belles fermes, on se rendit à Zoete-Melks Valley, en longeant le pied des montagnes, et traversant plusieurs ruisseaux qui en découlaient, et dans l'un desquels croissait une bruyère, l'*erica urceolaris*, de douze à quinze pieds de haut. Zoete-

6.

Melks-Valley, étant un domaine du gouvernement, et ayant des édifices assez vastes, avait été désigné pour servir de magasin de vivres et de dépôt de munitions de guerre. Aussi le capitaine Palavicini prit, avec le régisseur, les arrangements nécessaires pour exécuter les ordres du gouverneur, pendant que M. Lichtenstein sécha les plantes de son herbier, qui avaient été mouillées au passage de la rivière Sans-Fin, par la chute d'un bœuf du chariot : dans cet accident le bœuf s'était embarrassé dans les guides, et avait été étranglé.

Le 7 septembre, en continuant le voyage, on traversa la rivière de nouveau, et on entra dans un pays d'un aspect aride; depuis cinq mois il n'y était pas tombé de pluie; le bétail dépérissait faute de fourrage; plusieurs habitants avaient émigré dans les montagnes avec leurs troupeaux. Vers midi on passa le Breede-Rivier dans un bac, dont le revenu est affermé à un colon du pays; sa maison est située sur une colline voisine. Cette rivière, justement appelée large (Breede), est la seule de la colonie qui présente une nappe d'eau comme on est habitué à les voir en Europe; ses bords sont couverts de buissons touffus. Le soir, les voyageurs arrivèrent à Zwellendam; ils s'y arrêtèrent quelques jours, pour faire les dispositions prescrites; un hangar dans le cimetière fut pris pour servir de fabrique et magasin de poudre, et un des officiers avait été désigné avec quelques artilleurs invalides pour diriger cet établissement. Suivant des goûts plus paisibles, M. Lichtenstein, fit pendant les préparatifs militaires de ses

compagnons, une excursion de botanique au Duivelsbosch, ou Bois du Diable : il parle avec chaleur des jouissances qui l'attendaient dans ce bois, et de toutes les conquêtes qu'il fit dans son expédition scientifique. Les bords de la rivière étaient embaumés par l'odeur camphrée des fleurs de diosmées; dans le bois, d'immenses festons du *cynanchum obtusifolium* passaient d'un arbre à l'autre; les colons les nomment cordes de singes, parce que ces animaux s'en servent pour s'élancer : les tiges de cette plante rampante atteignent quelquefois une épaisseur de deux à deux pouces et demi de diamètre : elles poussent toujours en avant, au lieu de pousser des rejetons latéraux; aussi une seule plante peut enlacer dix à douze arbres. Ce n'est qu'aux extrémités des dernières pousses que l'on voit des feuilles placées deux à deux. En Afrique, il ne saurait y avoir de bois que là où l'humidité est perpétuelle, dans les fissures des montagnes où l'eau s'infiltre, et sur les pentes abritées où le soleil ne peut exercer son pouvoir torréfiant. Là où les bois existent, ils deviennent eux-mêmes les protecteurs du sol, et empêchent l'humidité de s'évaporer : voilà pourquoi tous les ravins couverts de bois donnent naissance à des ruisseaux dont l'eau a ordinairement une teinte brune, provenant de la décomposition des végétaux.

Des papillons et des scarabées voltigeaient autour des fleurs partout où le soleil pouvait atteindre, et, dans le fond du ravin, les singes faisaient retentir de leurs cris les échos des rochers. M. Lichtenstein

retourna chargé de butin. Il eut occasion de voir, dans une maison de campagne du landdrost, un botaniste allemand nonagénaire, Jean-André Auge, né en 1711, à Stollberg, auprès du Harz. Dans sa jeunesse, il avait appris le jardinage en Hollande, avait suivi les leçons du célèbre Boerhaave, et était venu en 1747 au Cap, où il avait reçu d'abord l'emploi d'aide-jardinier au jardin de botanique de la compagnie des Indes. Devenu dans la suite inspecteur de ce jardin, il l'avait enrichi des plantes curieuses qu'on y voit encore, mais qui paraissent avoir été négligées depuis. Il avait fait partie d'une expédition envoyée dans le pays des Namaaquas, et en avait rapporté des plantes intéressantes, qui depuis ont été décrites par ses amis d'Europe. Dix ans plus tard, il accompagna Thunberg et Masson dans une de leurs excursions, et il fit aussi la connaissance de Sparrmann. Dans la suite, la faiblesse de sa vue le força de se retirer avec une petite pension chez un vieil ami, sur la rivière du Chamtoo. Aveugle et septuagénaire, il espérait finir paisiblement ses jours dans cette retraite; mais le sort lui avait réservé des épreuves cruelles. L'invasion des Cafres ruina son ami, et le força de chercher lui-même un asile chez autrui. Vint ensuite la descente des Anglais, qui fit supprimer la pension; heureusement le botaniste aveugle fut charitablement accueilli par le landdrost M. Faure, qui lui accorda une retraite dans sa maison de campagne, auprès de Zwellendam. On peut juger si une entrevue avec un vieux botaniste, qui pen-

dant plus de cinquante ans avait herborisé dans la colonie, devait avoir de l'intérêt pour M. Lichtenstein. Auge avait oublié sa langue maternelle, et ne parlait que le mauvais hollandais des colons; mais il se souvenait encore des noms de toutes les plantes africaines : il s'informait avec chaleur de l'état du jardin du Cap; il demandait : « Mon *heliconia alba*, « mon *corallodendron* (1), vivent-ils encore? » Et quand M. Lichtenstein lui eut répondu affirmativement, Auge voulut savoir quelle grosseur, quelle hauteur ces végétaux avaient atteinte; il témoigna le désir de les tâter encore avant de mourir. Notre voyageur eut le plaisir de lui apprendre que Thunberg avait appelé en son honneur une plante du Cap *augea capensis*; mais il ne put lui dire de mémoire laquelle. Le vieillard déplorait la perte de son herbier détruit par les Cafres; il était réduit pour toute distraction à la société d'un vieil esclave noir qui le soignait. M. Lichtenstein, de retour au Cap, sollicita et obtint pour lui le rétablissement de son ancienne pension; mais comme les Hollandais perdirent la colonie peu de temps après, il est douteux que Auge ait pu en profiter.

Une pluie abondante, qui venait de tomber, avait grossi les ruisseaux que nos voyageurs avaient à traverser en retournant au Cap; cependant, à l'aide d'un bon guide, ils passèrent heureusement le Klip-Ri-

(1) Auge employait la terminologie de Burman : dans le système moderne, les deux végétaux que Auge avait apportés, l'un du pays des Namaaquas, et l'autre de la Cafrerie, s'appellent *strelitzia alba* et *erythrina cafra* : ils sont encore au nombre des principaux ornements du jardin du Cap. Lichtenstein, *Reisen*, etc., t. II, p. 224.

vier et le Poespas-Valley, ainsi que le Breede-Rivier; et ils se rendirent d'un trait à la rivière Sans-Fin. La pluie avait subitement changé l'aspect de la contrée; la végétation s'était développée, et déjà les plus belles fleurs brillaient sur les plantes. Dans l'Hassaquas-Kloof, des diosmées, des liliacées superbes paraient les champs et les bords de la rivière. De retour à Zoete-Melks-Valley, nos voyageurs changèrent de direction, après avoir traversé la rivière Sans-Fin, et avoir visité auprès de ses bords la petite grotte qui, dans les premiers temps, servait de lieu de repos aux malades, pendant les voyages que les colons faisaient au Cap; on y voit encore inscrits des noms de colons de la fin du dix-septième siècle, dont les descendants sont au nombre des principaux habitants du Cap: on l'appelle toujours ziekenhuis, ou hôpital. Les voyageurs se dirigèrent ensuite vers le versant oriental du Zwarteberg; à Speelmans-Rivier, les officiers firent des expériences pour savoir si les signaux établis sur les montagnes jusqu'à la côte pouvaient entretenir une communication assez rapide entre cette côte et le dépôt de Zwellendam. Comme les personnes chargées des signaux demeuraient en partie à quelque distance de la ligne, il était difficile de mettre une grande promptitude dans la succession des signaux; il en résulta que, lorsque l'année suivante les Anglais opérèrent un débarquement, la nouvelle n'en arriva à Zwellendam qu'après huit heures, quoiqu'il n'y ait en droite ligne, jusqu'à la ville du Cap, qu'une distance de vingt-deux milles.

Ayant passé le Roodebloems-Kloof à l'extrémité

méridionale du Zwarteberg, nos voyageurs visitèrent la source thermale qui coule au bas de la montagne. Il y avait quelques maisonnettes pour les malades qui venaient prendre des bains. Un fermier les servait à haut prix et très mal; aussi, l'année suivante, le service des bains fut donné à un médecin allemand, qui prit avec le gouvernement l'engagement de bâtir une auberge, où les malades trouveraient tout ce qui leur serait nécessaire. La source jaillit sur une pente où l'on voit percer des roches noires, qui paraissent être d'abord de la lave en décomposition; mais en les examinant de près, on voit que c'est une pierre ferrugineuse qui recouvre en monceaux et en dalles un souterrain invisible; du moins on entend résonner la terre sous les pieds : c'est entre ces pierres noires que l'eau thermale vient à sourdre avec plus ou moins d'abondance : en creusant, on en trouve encore une plus grande quantité. Il y a trois sources principales séparées l'une de l'autre par des distances de quinze à vingt pas : celle dont la position est la plus élevée a une température de vingt-neuf degrés de Réaumur; les autres en ont trente : le fer et l'acide carbonique paraissent être les principaux ingrédients de ces eaux, dont la teinte est un peu jaunâtre, et qui déposent beaucoup d'ocre. On regarde ces sources thermales, que l'on prend intérieurement et en bains, comme les plus salutaires de toutes les eaux minérales de l'Afrique méridionale, et comme très efficaces contre les rhumatismes chroniques, les maux de nerfs et les maladies cutanées; on cite même des exemples de leur efficacité contre les maladies syphilitiques invé-

térées ; mais ce n'est, dit-on, qu'après les avoir prises pendant plusieurs années de suite qu'elles guérissent la syphilis. On les prend ordinairement depuis octobre jusqu'en décembre, parce que dans cette saison la chaleur est supportable au Zwarteberg, et qu'on se procure assez facilement des vivres.

Aux environs des bains croissent de belles espèces de bruyères; elles étaient parées alors de fleurs charmantes. On y trouvait une plante, l'*eucomis*, dont les fleurs en forme de ruche touchaient immédiatement les feuilles qui couvraient la terre, tandis que dans nos serres chaudes cette plante s'élève en tige : ce n'est pas la seule plante africaine qui, dans la chaleur artificielle des serres, perde sa forme primitive, et s'élance au lieu de se consolider. Le buisson à cire (*myrica cordifolia*), qui croît également auprès des bains visités par M. Lichtenstein, atteint dans les serres une hauteur de douze pieds, mais sans produire de fleurs. Sur les lieux, c'est une plante qui n'a pas plus de deux pieds, mais dont la tige est solide et ligneuse, et toute cachée dans les fleurs et les grappes : ce sont les baies de ces grappes qui, étant cuites, donnent une espèce d'huile ou graisse, laquelle, en se figeant, devient une cire ou un suif d'une nature particulière, qu'on peut aisément réduire en poudre. On fait la récolte des baies au mois de novembre; six à sept livres de fruits donnent une livre de cire : on tire cette substance encore d'une autre espèce du même buisson, le *myrica cerifera*. Les colons ne mettent pas assez de soins à la préparation de la cire végétale; aussi est-elle rarement très pure.

On la mêle à du suif animal pour en faire des bougies, parce que seule la cire végétale ne donne qu'une lumière douteuse et une flamme bleuâtre. Les Hottentots mangent les baies cireuses, et beaucoup d'oiseaux en sont très friands.

Par Houdhoek et le Hottentotsch-Hollands-Kloof, les officiers et M. Lichtenstein revinrent le 20 septembre au Cap. Le général Janssens, instruit des préparatifs qui se faisaient en Angleterre pour une expédition contre les colonies hollandaises, avait jugé à propos de se mettre en état de défense. Pour habituer son petit corps d'armée aux fatigues de la guerre, il campa avec ses troupes dans la plaine à l'est de la montagne de la Table, et auprès de la rivière de Liesbeck, tandis que la milice bourgeoise faisait le service de la garnison. Il avait mis son fils, âgé de quinze ans, et élève de M. Lichtenstein, comme sous-lieutenant dans le bataillon Waldeck, et il donna à notre voyageur le poste de chirurgien-major au bataillon d'infanterie légère hottentote. Malheureusement des épidémies ne tardèrent pas à se manifester dans le camp; pendant le jour, il était exposé à une chaleur insupportable, et, pendant la nuit, à des vents humides venant de la mer, qui faisaient disparaître toute chaleur, au point que dans une heure de temps il s'opérait dans la température un changement subit, qui allait jusqu'à quarante degrés Réaumur. Aussi fallut-il lever le camp, et le transporter au-dessous de la montagne de la Table, sur le terrain appelé les Vignobles. Des centaines de soldats, surtout les Allemands, avaient été les victimes

de ces épidémies. M. Lichtenstein lui-même, obligé d'être sur pied nuit et jour, pour donner ses soins aux malades, fut attaqué de fièvres, et contraint de retourner à la ville : sa convalescence fut longue, et ce ne fut qu'en février 1805 qu'il put reprendre son service comme chirurgien-major.

Au désastre du camp se joignirent une mauvaise récolte, qui empêchait de remplir les magasins qu'on avait disposés pour la retraite de l'armée, et l'explosion de la poudrière qu'on venait d'établir auprès de l'église de Zwellendam, explosion qui coûta la vie au lieutenant Meier, un des compagnons de M. Lichtenstein dans la dernière excursion. Heureusement l'hiver était venu, et, dans cette saison, les vents du nord-ouest mettaient la colonie à l'abri d'une attaque du côté de la mer : aussi le général Janssens, vers la fin de mars, fit rentrer les troupes dans la ville. M. de Mist, ayant terminé sa mission, s'embarqua pour l'Europe, après avoir organisé la colonie. D'après la nouvelle organisation, on avait distrait la moitié de l'immense district de Graaff-Reynett, et une partie de celui de Zwellendam, pour en faire un nouveau district sur la frontière de la Cafrerie, lequel, d'après un nouveau village et chef-lieu bâti non loin de la rivière de Zwart-Kop, devait porter le nom d'Uiten-Hage. On avait de même distrait la partie septentrionale du district de Stellenbosch pour en faire un district particulier, dont Roode-zand était le chef-lieu, et qui devait porter le nom du gouverneur Tülbagh, homme qui, pendant une administration de vingt ans, avait beaucoup contribué à

faire prospérer cette partie de la colonie. Par ce moyen, on rapprochait les autorités publiques des colons, et on mettait l'administration à même de mieux veiller au maintien de l'ordre public et à la sûreté de la frontière, souvent menacée par les sauvages. Le nouveau landdrost de Tülbagh fut chargé de visiter les frontières de son district, et d'entrer en arrangement avec les Boschimans, qui erraient sur la lisière de la colonie. Ce fonctionnaire réunit, en décembre 1804, un bon nombre de ces sauvages sur le Sack-Rivier, et traita avec eux. Il prit pour orateur l'un d'eux, qui paraissait avoir de l'influence sur la multitude, et qu'on appelait le capitaine Goed-hart (Bon-Cœur); le landdrost aurait voulu le faire reconnaître comme chef par tous les autres, afin de savoir toujours à qui s'adresser en cas de réclamation; mais ses efforts échouèrent; les Boschimans témoignèrent même de la jalousie en voyant les distinctions accordées au capitaine, et tout ce qu'ils promirent, ce fut de se comporter paisiblement, moyennant un don annuel en bestiaux, que leur ferait la colonie. En les quittant, le landdrost leur fit présent d'un troupeau de brebis, et leur promit de revenir avant six mois avec divers cadeaux, pour conclure solennellement un traité de paix avec eux. En effet, au mois de mars 1805, le landdrost reçut ordre du gouverneur de conclure un traité avec les Boschimans, et d'étendre son voyage au-delà du Sack-Rivier, afin d'examiner l'état et la conduite des Hottentots de Groot-Rivier, puis d'observer les missions qui s'étaient établies dans ce pays, et qui étaient très

suspectes aux Hollandais; enfin, de recueillir des renseignements sur la nation que l'on ne connaissait auparavant que sous le nom vague de Briquas, et qui depuis le voyage d'une commission anglaise, chargée en 1801 d'acheter chez ce peuple des bestiaux, était désignée sous le nom de Betjouanas. Le gouverneur adjoignit M. Lichtenstein au landdrost pour cette mission, en confiant spécialement à notre voyageur le soin d'explorer la contrée située au-delà de la rivière d'Orange. Cette commission plut infiniment à M. Lichtenstein, et, quoique languissant encore, il se hâta de se préparer à ce voyage. Le landdrost, M. de Graaf, vint au Cap au mois d'avril, et là, les deux commissaires organisèrent leur suite de la même manière que l'avait été celle du commissaire général, quoique dans de moindres proportions (1).

§ IV.

Voyage dans le pays des Boschimans, des Koranas et des Betjouanas, en 1805.

M. Lichtenstein partit de la ville du Cap le 24 avril, et eut encore une entrevue avec le gouverneur Janssens dans la terre de Maestricht, où ce général séjournait alors. Le lendemain, il se dirigea sur le Paarlberg; dans les campagnes, il vit les habitants occupés des travaux des champs : on laboure et on sème l'orge après les pluies d'automne, qui ont amolli la terre; mais c'est en avril ou en mai qu'on

(1) Lichtenstein, *Reisen*, t. II, p. 252.

laboure et qu'on fume la terre destinée au froment : on sème ce grain en août, et on le récolte à la fin de novembre ou au commencement de décembre. La récolte est ordinairement abondante lorsqu'il tombe beaucoup de pluie au temps de la floraison, c'est-à-dire en octobre. Au reste, les procédés de l'agriculture varient beaucoup dans les divers districts de la colonie, et l'attachement à la routine empêche les colons de les améliorer. Un des fermiers du bas du Paarlberg renommé pour sa fertilité, travaillait dans les champs avec ses esclaves ; sa ferme se voyait de loin, au milieu d'une double avenue de vieux chênes ; il invita M. Lichtenstein à venir la voir à son retour. Mais, cinq mois après, lorsque M. Lichtenstein repassa par ce pays, Ménard n'était plus, ayant été assassiné d'un coup de hache par un esclave malai, exaspéré d'une punition qu'il avait subie. Notre voyageur, dans ses relations, signale beaucoup de crimes de ce genre, qui semblent venir à l'appui de ce que M. Barrow a dit du traitement cruel que les esclaves éprouvent non pas dans la ville du Cap, mais chez les colons des campagnes.

En passant le Berg-Rivier, notre voyageur trouva le lit de cette rivière à sec, quoiqu'il eût plu pendant trente-huit heures sans discontinuer, et quoique d'autres voyageurs, ayant voulu passer la rivière à sept lieues plus haut, eussent trouvé le gué impraticable à cause des hautes eaux. Ainsi ces eaux n'étaient pas encore parvenues à l'endroit où M. Lichtenstein traversa le lit de la rivière. Ceci tient à un phénomène qu'il faut connaître ; c'est que

tous les torrents de ce pays ont leur lit rempli de palmites (*acorus palmita*), plante aquatique dont les racines pénètrent profondément dans le lit du torrent, et qui pousse une tige creuse et épaisse de deux à trois pouces, dont l'extrémité est couronnée de feuillage. Ces couronnes de verdure se touchent souvent au point de cacher la rivière; elles empêchent l'évaporation, et conservent l'eau même dans la saison de la sécheresse, d'autant plus que chaque tige creuse est un petit réservoir, par lequel l'eau est obligée de filtrer. Long-temps après que les montagnes ont cessé d'alimenter les torrents, ils ont encore de l'eau, grâce aux palmites. Cependant la provision finit par s'épuiser; et vers la fin de l'été les plantes aquatiques ne sont plus préservées du dépérissement que par la verdure rafraîchissante de leurs couronnes. Dès que les pluies recommencent, l'eau dans le lit des torrents est partout interceptée par les tiges des palmites, et n'avance qu'en passant par toutes les tiges promptes à l'aspirer; de là vient que lorsque les pluies sont modérées, l'eau n'arrive point dans la plaine, et lorsqu'elles sont fortes, l'eau n'y arrive qu'après plusieurs jours. Des voyageurs qui, douze heures après M. Lichtenstein, passèrent le même gué, y trouvèrent deux pieds et demi d'eau; il avait fallu quatre jours pour que l'eau de la montagne pût franchir un espace de sept lieues.

Le lendemain, vers midi, notre auteur arriva au Roode-zands-Kloof: beaucoup d'espèces d'*oxalis*, *hypoxis* et *moræa* étaient en fleurs; de pareils bulbacées sont dans ce climat les précurseurs de la floraison,

qui commence en hiver, car la saison morte pour la végétation d'Afrique est celle de la grande sécheresse; au reste, cette végétation ne perd jamais son feuillage, à l'exception de quelques espèces; seulement le feuillage se dessèche, et prend une teinte sombre vers la fin des grandes chaleurs. Le printemps commence aux premières pluies vers le temps des plus longues nuits. Les oiseaux muent, les arbres d'Europe se couvrent d'un feuillage tout nouveau, et au mois de septembre la nature est dans tout son éclat. Sur les roches du défilé, on voyait des amaryllis et d'autres plantes à couleurs vives, et les plus grands liliacées poussaient des tiges vigoureuses.

A Tülbagh, M. Lichtenstein logea chez le landdrost, son futur compagnon de voyage, et concerta avec lui les détails de l'expédition. Un beau-frère du landdrost, un secrétaire et un messager devaient en faire partie. On chargea trois chariots de tentes, lits de camp, d'une cuisine, de vivres, tels que farine, fruits secs, vin, eau-de-vie, de quelques caisses de mercerie, etc. Ces chariots, obligés de faire un long détour par la vallée de Hex-Rivier, vu que le passage du Witsemberg n'était pas praticable, furent envoyés en avant le 1er mai, et ce ne fut que le 7 que nos voyageurs partirent de Tülbagh, avec un seul chariot pour les effets, dont il fallut ensuite charger la moitié sur un second en gravissant le Mosterts-Hoek, qui est l'extrémité méridionale du mont escarpé de Witsemberg. Une gorge profonde par laquelle la Breede-Rivier se rend dans le Bokkeveld, sépare le Mosterts-Hoek du Zwarte-Bergen. Les bancs de roche s'in-

clinent des deux côtés vers ce profond ravin; ce qui paraît indiquer un ancien affaissement produit par des causes violentes. On voit le torrent ronger de gros quartiers de roche qui ont roulé dans le précipice, tandis que d'autres, restés suspendus sur la pente, menacent d'une chute imminente. Ce défilé a beaucoup de sinuosités, et le chemin pratiqué par un colon, nommé Jean Mostert, le long du torrent, en traverse le lit sept à huit fois; après les grandes pluies, le passage est impraticable.

A la sortie du défilé s'étend la plaine du Bokkeveld-Chaud, un des districts les plus fertiles et les plus agréables de la colonie. Elle a quatre lieues de long sur trois de large; des montagnes la bornent de toute part : à l'est, ce sont celles de Hex-Rivier; au nord, les plateaux du Bokkeveld-Froid; à l'ouest, le Schurfde-Berg ou Mont-Teigneux; et au midi, le Zwarte-Berg. Cette plaine est située à environ quinze cents pieds plus haut que Tülbagh; le climat y est assez tempéré pour que les colons puissent y demeurer avec leur bétail toute l'année, et la chaleur de l'été n'y est jamais excessive. M. Lichtenstein vit le thermomètre le matin, au lever du soleil, marquer ordinairement huit degrés, et vers midi dix-sept degrés. Sous ce climat modéré, les fruits d'Europe, tels que pommes, poires, prunes, réussissent mieux que dans d'autres parties de la colonie, et les cerises ne viennent qu'ici et sur les fermes de la partie inférieure du Bokkeveld-Froid. Les pâturages aussi sont excellents dans ce district, surtout pour les bestiaux. A la ferme de François Van-

der Merwe, on présenta aux voyageurs de très bon raisin ; ils virent de superbes orangers, et un figuier dont le tronc avait plus d'un pied de diamètre : le propriétaire leur assura qu'il y en avait de bien plus gros dans le pays, et que chez un de ses voisins il existait un figuier de trois pieds de diamètre ; le landdrost de Stellenbosch, qui a mesuré ce géant de son espèce, lui a trouvé, en effet, une circonférence de onze pieds du Rhin. M. Lichtenstein vit un couagga apprivoisé qui allait paître avec les chevaux, et qui se laissait volontiers caresser ; mais on n'avait pu encore le dresser, et le propriétaire le gardait seulement pour améliorer la race de ses chevaux.

Le 18 mai, les voyageurs traversèrent en diagonale la plaine, qui a la forme d'un parallélogramme, et ils se dirigèrent vers le nord-ouest, où naît la petite rivière de Bussinka. Le terrain commence à s'y élever par terrasses, en présentant vers la cime des bancs horizontaux de roche ; c'est ce que les colons appellent klip-kransen (couronnés de rocher). Beaucoup de bancs, étant ébréchés ou cassés sous des angles droits, ont tout-à-fait l'aspect de fortifications régulières lorsqu'on les regarde d'en bas. Les montagnes dont ces collines forment la base séparent, comme une barrière insurmontable, le Bokkeveld-Chaud de la vallée de Hex-Rivier ; pour se rendre d'un district à l'autre, il faut faire un grand détour par le Bokkeveld-Froid. Une route escarpée conduisit nos voyageurs dans ce dernier pays. Ils s'arrêtèrent d'abord dans la ferme de Laken-Valley, qui est à six cents pieds au-dessus du Bok-

keveld-Chaud. Le fermier, de la famille nombreuse des Vander Merwe, avait déjà un fils qui était grand-père, et un charmant enfant âgé seulement de huit ans. Le lendemain matin, ils rejoignirent leurs voitures à l'Uitkomst, ferme que M. Lichtenstein avait déjà vue dans son premier voyage. Ils continuèrent ensuite leur voyage par le défilé de Karroos-poort, à la sortie duquel la vue s'étend sur une partie considérable de l'immense plaine du Karroo, et sur trois montagnes isolées qui s'élèvent dans cette plaine : ce sont le Towerberg, le Paarlberg et le Zoutpans-Kopjes : cette dernière, qui a une double cime, tire son nom d'un petit lac d'eau salée (Zoutpan), où les habitants du Roggeveld et du Bokkeveld viennent se pourvoir de sel, lorsqu'en hiver ils descendent dans le Karroo.

Malgré les pluies qui étaient tombées, les eaux ne paraissaient pas être parvenues dans la plaine, qui avait encore un aspect presque aussi aride que lors de la première excursion. Les voyageurs campèrent la nuit auprès d'une source dite Pretoris-Kraal, au pied du Paardeberg : M. Lichtenstein y découvrit une belle liliacée encore inconnue aux botanistes ; elle a reçu le nom de notre voyageur (1). A son retour, il la trouva en graine. Le lendemain matin, on gravit les hauteurs au nord du Karroo : il y a un rocher dont la cime très saillante a reçu le nom de Hanglip (Lèvre pendante), comme un autre rocher plus

(1) *Lichtensteinia undulata*. Voyez *Verhandlungen der Berlin. Gesellschaft naturforsch. Freunde*, année 1807; et Lichtenstein, *Reisen*, etc., t. II, p. 272.

grand qui termine la False-Bay au sud-est. De là on remonta la rivière d'Orange, qui, dans ces montagnes, reçoit les eaux des torrents après les pluies; par-ci par-là une faible source vient à sourdre à travers les rochers. Ces endroits sont occupés pendant l'hiver par les colons des hauteurs. Nos voyageurs en virent plusieurs qui déclarèrent, les larmes aux yeux, que les invasions des Boschimans les avaient forcés de se réfugier plus tôt que de coutume au Karroo, où leur bétail ne trouvait pas encore de pâture suffisante, et périssait de besoin. Les voyageurs descendirent ensuite dans la vallée de Goudsbloem-Rivier; cette rivière, qui ne coule aussi que pendant quelques mois, a reçu son nom de la quantité de fleurs jaunes du genre des gortéries, qui croissent sur ses bords. Nos voyageurs furent assez heureux de découvrir une source avec une cabane abandonnée; la source était comblée de végétaux et d'animaux putréfiés : mais, en nettoyant le réservoir, ils obtinrent de la bonne eau potable; et comme le gouverneur du Cap les avait chargés de chercher dans ce désert un endroit où l'on pût établir une auberge, afin de faciliter, pour la saison de la sécheresse, les communications entre le Roggeveld et la partie mieux habitée de la colonie, nos voyageurs choisirent le lieu où ils étaient, et qui est précieux à cause de sa source. Le gouvernement allait y établir un sous-officier invalide pour tenir auberge, lorsque la descente des Anglais fit tomber ce projet. Peut-être l'a-t-on repris depuis ce temps; car, ainsi que le dit M. Lichtenstein, le besoin d'un pareil établissement est trop grand pour que le gouvernement anglais

puisse le perdre de vue. Les guides avertirent nos voyageurs que les vieux murs des cabanes sont ordinairement infestés de lézards venimeux, appelés geitjes. Notre naturaliste aurait voulu en voir, et il promit une récompense à celui qui lui en apporterait; mais personne ne put lui en fournir. Il présume que la crédulité des colons attribue à quelques animaux des qualités malfaisantes qu'ils n'ont pas. On parle beaucoup du geitje; il faut que cet animal soit rare, si toutefois il existe réellement; peut-être n'est-il venimeux que dans certaines circonstances.

Sur une colline où les voyageurs passèrent le lendemain, ils virent une cabane sans habitants, enveloppée de fumée, provenant du fumier d'alentour qui brûlait. Ce fumier, extrêmement sec, prend aisément feu, et brûle comme de la tourbe pendant des mois et même des années; après de fortes pluies, la fumée ne fait qu'augmenter, et à chaque changement de vent le feu se ranime, au point que le possesseur de la cabane, incapable d'éteindre l'incendie, est quelquefois obligé de s'établir ailleurs.

Ayant franchi la colline, nos voyageurs traversèrent la Tanqua, rivière dont le lit était alors à sec, mais dont les débordements en hiver causent beaucoup de ravages : elle n'est marquée sur aucune carte (1). Dans une cabane au bas de la montagne de Roggeveld, où les voyageurs arrivèrent le soir, ils trouvè-

(1) Cela s'entend seulement de l'époque à laquelle écrivait M. Lichtenstein; car depuis ce temps la rivière, qui se jette dans Kleine-Dorn-Rivier, a été tracée sur la carte que Gottholdt a dressée pour accompagner les voyages de M. Lichtenstein, et encore plus exactement sur la grande carte des voyages de Burchell.

rent rassemblés les principaux habitants du district. Au lieu de tenir prêts les attelages qu'on leur avait commandés, ils n'eurent que des excuses, des plaintes et de mauvaises nouvelles à donner. Les Boschimans venaient d'enlever deux cents pièces de bétail et beaucoup plus de brebis, sans compter les troupeaux qu'ils avaient volés sur le Nieuweveld; ils avaient assommé les bergers dans les campagnes; un messager, que nos voyageurs avaient envoyé en avant sur la Sack-Rivier pour appeler les Boschimans au rendez-vous, avait été assassiné par ces sauvages; un fermier avait trouvé son corps percé de flèches empoisonnées au détour d'un chemin de montagnes, où les scélérats avaient pu commettre leur crime sans sortir de leur retraite; ils lui avaient enlevé son fusil et sa poudrière, et ils avaient coupé les boutons de son habit; le fermier rapportait les papiers qu'il avait trouvés sur ce malheureux, qui laissait une femme et beaucoup d'enfants. La nouvelle de son assassinat décourageait les colons; ils refusaient de fournir des hommes pour l'expédition, et cherchaient à détourner nos voyageurs de leur projet, dont ils regardaient l'exécution comme impossible, à cause des dangers évidents qu'ils allaient courir. L'épizootie avait d'ailleurs fait des ravages parmi les chevaux: ceux qui restaient étaient maigres et sans force, à cause de la sécheresse de l'été; à entendre les fermiers, on ne pouvait espérer de leur faire faire un aussi long voyage, d'autant plus qu'au-delà de la Sack-Rivier on ne trouverait pas une goutte d'eau, et que nulle part il n'y aurait de la pâture. Pour surcroît de malheur, les colons, déjà assez embarrassés

par les incursions des Boschimans, étaient en discorde, et se dénonçaient au lieu de se secourir. Cependant, voulant remplir leur mission, le landdrost et M. Lichtenstein persistèrent dans leur projet; ils se bornèrent à demander six à huit jeunes gens, et ils envoyèrent demander des chevaux et des bœufs chez les fermiers sur les montagnes. Dès que ces secours furent arrivés, ils se mirent en route, après avoir envoyé d'autres messagers sur la Sack-Rivier. Ils furent étonnés de rencontrer une troupe de Cafres : c'était une horde qui, depuis plusieurs années, habitait les environs de la source de la Chamka, et qui venait tous les ans mendier chez les colons des vivres et du bétail vivant. Ils étaient furieux contre les Boschimans, qui les avaient pillés aussi. Le landdrost les chargea de dire à leur capitaine que le gouvernement les voyait avec déplaisir mendier chez les colons, qui, cette année, n'avaient pas trop de vivres pour leurs propres familles; il ajouta que si les Cafres étaient dans le besoin, ils n'avaient qu'à se mettre au service des colons.

Auprès de la fontaine des Jakals, et sur les pentes des montagnes, des buissons à résine (harpuis-bosjès) couvraient le sol; la résine qui découle de cet arbuste, lors de la floraison, sert aux colons de baume contre les blessures : elle est visqueuse, transparente, et a une odeur pénétrante. Thunberg ne parle pas de cet arbuste, qui, selon Willdenow, appartient au genre *cineraria*. A la première ferme où nos voyageurs s'arrêtèrent, de nouvelles plaintes sur le brigandage des Boschimans parvinrent à leurs oreilles : ils avaient volé, la nuit précédente, le bétail du fer-

mier, et celui-ci était avec ses Hottentots à la poursuite des voleurs. Plusieurs familles de colons, qui émigraient pour fuir ces sauvages, passèrent auprès de nos voyageurs sans s'arrêter. Après la rivière de Kuilenberg, le terrain se penche vers le nord. On traversa le défilé de la petite Riet-Rivier, et on passa la nuit chez un colon nommé van Wyck, à qui les sauvages venaient d'enlever aussi tout le bétail; cependant il s'était mis aussitôt à leur poursuite, et avait tout rattrapé; mais ces barbares avaient eu le temps, avant de fuir, de couper les jarrets à trois de ses bœufs.

Le lendemain matin, toute la contrée était couverte de gelée blanche; dans les marmites, il y avait un pouce de glace. Ce fut une merveille pour les esclaves mosambiquois de nos voyageurs : ces gens ne pouvaient comprendre comment l'eau avait pu devenir un corps solide; mais après dix heures, le soleil fit disparaître cette blancheur, et les montagnes apparurent dans leur teinte noircie. On remarquait le Bonteberg, dont le plateau n'est accessible que par un défilé escarpé. Comme il y a une source au haut de la montagne, les Boschimans la gravissent avec le bétail volé pour être en sûreté; en effet, si un colon ose s'engager dans le défilé pour reprendre son bétail, les Boschimans, cachés entre les rochers, l'assaillent à coups de flèches empoisonnées. Non loin du Bonteberg, la Riet-Rivier s'est frayé un chemin à travers les montagnes; le défilé, long de trois quarts de lieue, est connu sous le nom de Riet-Riviers-Poort. Au milieu des roseaux qui couvrent le lit de

la rivière, il reste des mares d'eau saumâtre : en hiver, l'eau perd pourtant le goût du natron dont la terre est imprégnée ici. Auprès d'une de ces mares, l'hôte de nos voyageurs avait une demeure, où il les conduisit. Il leur raconta une aventure qui lui était arrivée en cet endroit deux ans auparavant. Un jour que sa femme était assise devant la maison, ayant auprès d'elle ses enfants qui jouaient, un gros lion paraît, et se couche sur le seuil de la porte. A cet aspect effrayant, la femme reste immobile de terreur, les enfants se réfugient à grands cris dans son giron. Le colon, qui était occupé aux voitures, accourt, et voyant l'entrée de la maison barrée par la bête féroce, qui ne l'apercevait pas, il se glisse vers la croisée de la chambre où était son fusil chargé. Heureusement cette arme était à sa portée; il la prend tout doucement; le lion fait un mouvement, peut-être pour s'élancer; van Wyck, au risque de blesser un de ses enfants, ajuste, et la balle frappe le front du lion au-dessus de l'œil; l'animal tombe roide mort.

Nos voyageurs passèrent à Seldery-Fontein. Le pays était monotone et désert; auprès de la petite Riet-Rivier, dont les roseaux étaient secs et jaunes comme de la paille à cause du manque d'eau, ils s'installèrent dans une cabane vide. Ils ne voyaient plus d'arbres, et un *lycium* haut de deux pieds, ou un buisson d'*euphorbium*, d'un vert jaunâtre, leur paraissaient des raretés. En quelques endroits, la rivière avait encore de petites mares d'eau trouble, et les rives étaient couvertes d'une croûte de natron. Cependant ces mares fourmillaient de poisson;

on fit une pêche abondante de carpes, au nombre de quinze cents pièces, dont la plupart pesaient plus d'une livre : il y avait dans le nombre une belle carpe jaune de près de deux pieds de long. Il y a peu de poissons dans les rivières de la colonie; les carpes surtout y sont rares. On sala la plus grande partie du produit de cette pêche. On en emporta deux tonneaux pleins.

La nuit, on tint bonne garde à cause du voisinage des Boschimans, dont on voyait les feux sur les collines. On voyagea toute la journée du lendemain sans trouver d'eau; le soir, s'arrêtant sur la Quagga-Fontein, on s'en procura un peu en creusant; on prit pour la nuit les mêmes précautions que la veille, et le lendemain on arriva, par une contrée très aride, au Sack-Riviers-Poort, défilé entre des rochers de grès noir, que traverse une source d'eau limpide et intarissable. La verdure des bords de ce ruisseau contraste avec la teinte noire des rochers, teinte qui vient ou de la qualité ferrugineuse des roches, ou de l'influence de l'atmosphère. Cet enduit noir couvre tous les grès de l'intérieur du pays et de toute l'Afrique tropicale. En Égypte, les roches de craie même en sont revêtues. Auprès de ce défilé, un missionnaire, nommé Kicherer, avait fondé, en 1799, un établissement pour la colonisation des païens (1). Il y attira les Hottentots et des Boschimans, bâtit une église et des cabanes, et acheta un troupeau considérable;

(1) Kicherer avait fondé une autre mission au-delà de la rivière l'Orange; c'est celle dont parle M. Barrow dans le 2e volume de son voyage. Lichtenstein, *Reisen*, t. II, p. 302.

mais quand ce troupeau fut mangé, les convertis, à qui on s'était borné de prêcher l'Evangile, et d'enseigner des prières, se dispersèrent; quelques uns ne revinrent que pour voler ce qui restait de bétail. Kicherer alla quêter en Europe de nouveaux secours, en présentant comme élèves de sa mission trois Hottentots, qui plusieurs années auparavant avaient été baptisés au Cap, et il publia un écrit avec leurs portraits; mais il paraît qu'il ne revint pas dans la colonie. Il s'était fait remplacer dans sa mission par un colon nommé Botma, homme simple et désintéressé qui demeurait dans l'église même, où l'on ne voyait qu'une chaire à prêcher et quelques bancs; du reste point d'autel, point de croix. Auprès de cette église il y a quelques cabanes en treillis de jonc recouvertes d'argile; d'autres cabanes ont la forme demi-sphérique usitée chez les Hottentots. Il n'y avait que quarante habitants, pour la plupart de la race des Hottentots bâtards; quelques uns avaient le teint entièrement blanc. Ils possédaient trois cents brebis et quarante jeunes bœufs; l'insouciance et la paresse étaient, selon l'assurance du chef, les traits dominants du caractère des convertis : on s'en apercevait assez à l'état de pauvreté et d'abandon des habitations. Les Boschimans venaient d'attaquer la mission l'un des Hottentots bâtards, blessé par une flèche empoisonnée, était mort une heure après; un autre blessé à la partie inférieure du bras, avait retiré la flèche dans la même minute; cependant le bras s'était gonflé, et il s'était formé une plaie extrêmement douloureuse. M. Lichtenstein le soigna, et deux

mois après, lors de son retour, il trouva cet homme à peine guéri.

Nos voyageurs, en s'informant du capitaine des Boschimans avec lequel ils voulaient traiter, et pour lequel ils apportaient des présents, apprirent que c'était lui qui avait fait tant de ravages dans la contrée; on supposait qu'il s'était retiré dans les montagnes Karree, avec quatre cents pièces de bétail enlevées aux colons. Les voyageurs offrirent de l'argent à des Boschimans civilisés pour porter un message à ce chef; mais ils s'y refusèrent, en disant que Goedhart avait menacé de la mort tous les compatriotes qui continueraient de séjourner chez les chrétiens. Il paraît que ces Boschimans qu'on croyait civilisés ne valaient pas mieux que les autres; car un mois après ils attaquèrent pendant la nuit une ferme, assommèrent les chiens, et enlevèrent le bétail. Le fermier, aidé de ses voisins, les poursuivit le lendemain, en tua deux à coups de fusil, et reprit ses bestiaux. On amena devant le landdrost plusieurs autres Boschimans qui avaient commis des vols dans le pays, entre autres un qu'on avait souvent arrêté, mais qui s'était toujours évadé. Craignant d'être fusillé, il tremblait de tous ses membres. A la question pourquoi il volait toujours, il tira la peau pliée de son ventre, pour faire voir qu'il lui fallait beaucoup de nourriture pour le remplir. Cet homme avait l'esprit hébété et affaibli par l'âge; cependant, pour l'empêcher de faire encore du mal, le landdrost le fit conduire à Tülbagh, ainsi que sa femme et ses enfants. Les deux fonctionnaires écrivirent en même temps au gouverneur pour l'informer de la position

déplorable des colons, qui ne demandaient pas mieux que de faire une levée en masse pour repousser leurs voisins sauvages. M. Lichtenstein fut d'avis que, dans le cas où cette levée aurait lieu, il fallait épargner la vie des Boschimans, se contenter de les faire prisonniers, et de les réunir en colonie dans le voisinage du chef-lieu; mais il paraît que le projet d'une levée en masse ne fut pas approuvé par le gouverneur.

En se portant en avant, l'escorte de nos voyageurs diminua : plusieurs fils de colons s'absentèrent sous prétexte d'affaires, et ne revinrent pas; il ne resta auprès d'eux que trois hommes, qui, à la vérité, en valaient beaucoup d'autres pour cette mission : c'était d'abord Jacques Krieger, homme qui, ayant commis un délit, s'était évadé de la prison avec ses complices, et avait erré pendant trois ans dans la plus grande misère parmi les hordes de Koranas: un de ses frères périt chez les sauvages. Jacques Krieger rentra enfin dans la colonie, et obtint sa grâce en considération du service qu'il rendit en fournissant des renseignements précieux sur un peuple très peu connu. Cet homme fut le principal guide de nos voyageurs : il était taciturne, avait un air menaçant, et portait un fusil à éléphants, tirant des balles d'un quart de livre. Le second, Gerrit Vischer, était un jeune homme de dix-huit ans, et fils d'un colon qui avait souvent traité avec les sauvages. Son fils l'avait accompagné dans ses voyages, et avait appris de lui la langue des sauvages. Enfin le troisième, Jean Vander Westhuizen jeune, compagnon du précédent, avait un courage éprouvé,

et passait pour un des meilleurs tireurs du pays. Ainsi toute la caravane se composait, outre M. Lichtenstein et le landdrost, de six chrétiens, de douze Hottentots et de six esclaves. Pour traîner leurs trois chariots, ils avaient près de cent bœufs, sans compter ceux qui étaient destinés à être abattus : on emmenait encore quatre-vingts moutons pour servir de provisions, et quatre chèvres pour fournir du lait. Ces derniers animaux soutinrent très bien les fatigues du voyage, tandis que les huit chevaux qu'on emmena périrent, à deux près.

Le 30 mai, on quitta la Sack-Rivier, à laquelle les Hollandais ont reculé la limite de la colonie, tandis que, sur la foi des anciennes cartes, M. Barrow désigne encore pour limite la Riet-Rivier. Il est probable que les Anglais, depuis qu'ils ont pris possession de la colonie, se sont empressés de rectifier leurs cartes sous ce rapport (1). Selon les observations astronomiques de M. Lichtenstein, le défilé de Sack-Rivier, qui est à un quart de lieue de la rivière, est situé sous trente degrés seize minutes de latitude méridionale. La Sack-Rivier a sa source dans les montagnes de Nieuweveld, borne la colonie sur un espace de trente milles, et se perd ensuite dans une plaine sablonneuse ; en sorte que l'on suit avec peine les traces de son lit : on prétend que plus loin ses eaux se rassemblent pour former la rivière de Hartebeest, qui se jette dans celle d'Orange.

(1) En effet, sur la grande carte de Burchell, la rivière de Sack ou Zak forme la limite de la colonie, ou des possessions anglaises dans l'Afrique méridionale.

Nos voyageurs trouvèrent le lit de la Sack-Rivier entièrement à sec, et, selon l'assertion des colons, elle n'avait pas coulé depuis six ans.

Au-delà de cette rivière s'étend un pays assez uni, et montrant seulement par-ci par-là quelques mamelons. Nos voyageurs campèrent pour la nuit sur la Brakke-Rivier, et se dirigèrent à la pointe du jour sur la Patrysse-Fontein (Source des Perdrix), petit ruisseau qui coule entre deux collines, et dont les bords produisent un peu d'herbe. On tua ce jour quelques lièvres et bouquetins, ainsi qu'un couagga que les Hottentots dépecèrent sur-le-champ pour en emporter les meilleurs morceaux. Les Européens goûtèrent de cette viande, mais elle leur parut mauvaise. Ne trouvant plus d'eau, on voyagea la nuit, en tenant les fusils prêts à tout événement; et ce ne fut qu'à trois heures du matin qu'on arriva à la Fontaine-des-Lions (Leeuwen-Fontein), où il y avait heureusement une quantité d'eau suffisante. Au jour, on vit une vallée traversée par le lit d'une rivière à sec, mais couverte de roseaux fanés. On y mit le feu, tant pour chasser le gibier que pour annoncer par la fumée, aux Boschimans, la présence des chrétiens; du reste, on ne trouva même pas assez de broussailles pour faire bouillir la soupe, et on s'estima heureux de trouver de la bouse sèche pour servir de combustible.

A la Klip-Fontein, où l'on s'arrêta ensuite, on eut également de l'eau : cette source traversait un profond défilé entre des roches de schiste ardoisé, dont les feuillets étaient traversés par des veines ferrugineuses ; les côtés exposés à l'air avaient une

surface lisse, comme s'ils étaient émaillés. Dans le lointain, on voyait les cimes des monts Karrée, qui se présentent toutes au même niveau, et se terminent en plateau. Le matin, l'eau était gelée dans le ruisseau; mais vers dix heures le soleil avait déjà fondu toute la glace. On avait assuré nos voyageurs que le capitaine Goedhart errait dans cette contrée: pour lui donner une preuve de confiance, M. Lichtenstein résolut de se porter à sa rencontre, sans armes, et accompagné seulement de trois hommes déterminés de son escorte. Arrivé au bas des monts Karrée, il traversa plusieurs vallées, et descendit le long de la rivière de Schiet-Fontein; on y vit des restes de feu, des os, et d'autres marques d'un séjour tout récent d'êtres humains; mais il paraît que les Boschimans avaient pris la direction de l'ouest, pour ne pas être rejoints par les chrétiens : ils avaient avec eux beaucoup de bœufs et de brebis, et dans cet état ils ne songent ordinairement qu'à la fuite.

A la Schiet-Fontein, toute la caravane vint rejoindre M. Lichtenstein, et s'y reposa le lendemain. Ce naturaliste en profita pour faire, avec un bon chasseur hottentot, une excursion dans les vallées orientales des monts Karrée. De profondes vallées sans arbres, sans buissons et sans ruisseaux, y sont bordées par des montagnes isolées, dont les unes ont la forme de tours et de cônes, et les autres celle de tables. Les vallées se joignent et s'embranchent de manière à présenter l'aspect d'un vaste labyrinthe. Nulle part on n'aperçoit une trace de culture ni d'un être humain. Il n'y a pas d'ailleurs de plante qui

puisse servir à sa nourriture. Les montagnes se prolongent dans la direction de l'est-sud-est; il faudrait faire, dit-on, six journées pour en voir la fin; leurs plateaux sont les points les plus élevés de l'ouest de l'Afrique méridionale : il est vrai qu'on n'a pas encore mesuré la hauteur des montagnes de l'est, qui donnent naissance à la rivière d'Orange.

M. Lichtenstein ne s'enfonça qu'avec beaucoup de circonspection dans les vallées de ces montagnes. Au détour d'une de ces hauteurs, il aperçut une troupe d'autruches, qui prit la fuite à son aspect, étant suivie d'une troupe de couaggas : ces deux espèces d'animaux se tiennent, par instinct, l'une près de l'autre; les autruches servent aux couaggas à découvrir plus tôt le danger, et ceux-ci, à leur tour, attirent par leurs fientes de gros scarabées, que recherchent les autruches. Un énorme rhinocéros prit également la fuite.

Le lendemain, ayant passé entre les deux principaux groupes des monts Karrée, la société entra dans une plaine longue d'une douzaine de lieues, et bordée par des montagnes en forme de quilles et de tours. Quelques uns des gens de l'escorte, envoyés en avant pour frayer le chemin, surprirent quelques Boschimans, et voulurent les aborder; mais les sauvages disparurent avec une vitesse extrême entre les montagnes. Dans cette plaine, il y avait plus de végétation qu'au sud des monts Karrée; M. Lichtenstein remarqua entre autres un buisson dont les rameaux sont toujours triples et se terminent en pointe; il n'avait ni fleurs ni feuilles; les colons le nomment

dredoorn, triple épine. De tous les côtés, on voyait paître ou errer des troupes de gibier, tels que couaggas, élans, hartebeesten, autruches; les voyageurs à cheval se dispersèrent de tous les côtés pour leur faire la chasse; puis ayant établi le camp auprès d'une mare d'eau que l'on découvrit, on envoya un chariot pour emporter tout le gibier qu'on avait tué: il se trouvait dans le nombre deux élans pesant l'un cinq cents livres, et l'autre sept cents; un hartebeest, quelques bouquetins, et une autruche. Les chevaux des colons sont excellents pour la chasse, et sont dressés à cet effet: les chiens ne servent guère qu'à la chasse aux tigres et aux lions. On employa la matinée du lendemain à saler et à boucaner les meilleurs morceaux: l'odeur de la viande attira une nuée de corbeaux voraces, dont un bon nombre suivit même les Européens pendant une partie du voyage. On nomma le lieu du campement Kraayen-Kuil, Mare ou Fosse aux Corbeaux.

Le soir on s'arrêta à une source, que Krieger, un des compagnons de nos voyageurs, avait nommée Graft-Fontein (Source du Tombeau), parce que son frère est enterré dans ce lieu. Pendant leur exil, les deux frères, demeurant chez les Koranas, au-delà de la rivière d'Orange, venaient quelquefois chasser aux éléphants dans ce lieu. Ayant rencontré un jour une troupe de ces animaux, ils les poursuivirent en diverses directions. L'aîné des deux frères ayant poursuivi un éléphant de trop près, et ayant manqué son coup, fut tué par l'animal. Les sauvages, qui avaient suivi les chasseurs, trouvèrent son corps

horriblement mutilé sur la pente de la montagne; mais au lieu d'attribuer sa mort à l'éléphant, ils en accusèrent les Boschimans, leurs ennemis mortels, dont ils avaient rencontré une troupe auprès de la source. Aussitôt ils assaillent ces malheureux à coups de kirris et de hassagaies, et les massacrent tous. Lorsque Krieger le jeune revint de la chasse, il eut la douleur non seulement de trouver son frère mort, mais encore de voir le sang d'hommes innocents versé par une vengeance aveugle. Il enterra son frère auprès de la source, et lui érigea un tombeau en dalles de schiste argileux. Quelque temps après cet accident, il obtint la permission de rentrer dans la colonie.

Par un autre défilé, les voyageurs sortirent des monts Karrée, et ils entrèrent dans un pays sablonneux et peu fertile. Ne trouvant point d'eau à la Bies-Fontein, on fut embarrassé, car on était encore éloigné de la rivière d'Orange de trois journées. Heureusement, le lendemain, les gens qu'on avait envoyés en avant à la découverte trouvèrent une mare d'eau sale, alimentée par un petit filet d'eau presque imperceptible. Ce fut un trésor pour les hommes et les bestiaux altérés : on commença par retenir les bestiaux jusqu'à ce que les hommes eussent nettoyé la source et puisé l'eau qui leur était nécessaire. Auprès de la source s'étend une plaine basse d'une lieue de tour, qui, dans la saison des pluies, est tout inondée; mais, pendant la sécheresse, se couvrant d'une croûte épaisse de natron, elle prend l'aspect d'un lac gelé. Cet endroit se nomme Kalk-Fontein (Fontaine de Chaux), à cause d'une colline de pierre calcaire

blanche, au pied de laquelle elle est située. Le lendemain on trouva une autre source, située également auprès d'un lac salé : on s'empara d'un Boschiman isolé, qui avoua appartenir à une petite horde occupée depuis quelques jours à la chasse dans ces contrées. On lui donna quelques morceaux de gibier, un peu d'eau-de-vie et de tabac; il se prépara aussitôt un os creux pour s'en servir en guise de tuyau, puis il aspira la fumée du tabac avec tant d'avidité, qu'il finit par tomber par terre tout étourdi, et comme enivré; revenu à lui, il disparut.

Auprès de cette source, appelée Modder-Fontein, commence une chaîne de collines qui se prolonge très loin vers l'est, et consiste en quartz vert demi-transparent, qui forme une seule masse; il s'en est détaché de grosses colonnes qui restent debout, et d'énormes cubes qui gisent au pied de la colline : à la surface, le quartz se décompose et perd sa transparence.

Dans une autre plaine ou vallée couverte de sel, les voyageurs aperçurent au loin cinq Boschimans; ils voulurent fuir, mais par l'appât du tabac on réussit à les conduire au camp. L'interprète eut beaucoup de peine à les comprendre, parce qu'ils parlaient avec un accent particulier : ils prolongeaient quelques sons pendant quatre à cinq secondes, et les dernières syllabes de leurs phrases ressemblaient à des cris de joie. Outre le tabac et des morceaux de gibier, on leur fit présent d'une brebis vivante pour la porter à leurs femmes; mais ils la tuèrent, l'apprêtèrent au feu, et à mesure que les morceaux com-

mençaient à cuire, ils les avalaient avec leur voracité ordinaire. Dans une heure de temps les cinq hommes avaient mangé toute la brebis, qui avait pesé à peu près trente-six livres. Le lendemain matin ils disparurent.

Les voyageurs passèrent par un défilé entre deux hautes montagnes, appelées par les colons Groot-Riviers-Poort; ils y virent des mimosa; cependant ils ne trouvèrent pas d'eau; aussi on se hâta d'arriver au bord de la rivière d'Orange. Dans la vallée fertile que l'on traversa, de belles plantes inconnues attiraient l'attention de M. Lichtenstein : c'étaient des aloès, des végétaux odoriférants, appartenant aux genres *justicia*, *salvia*, *acanthus*, *roellia*, etc. En voulant saisir quelques superbes scarabées, il fut accroché, ainsi que son Hottentot, par les épines recourbées d'un buisson à feuilles pennées; et il fallut couper une partie des vêtements pour s'en détacher. Krieger assura qu'il avait transplanté ce buisson à sa demeure, et qu'il en faisait des haies impénétrables aux bêtes féroces. Diverses espèces de *lescium* et de *cestrum* avaient attiré de brillants insectes, entre autres le *buprestis interpunctata*, un des plus beaux scarabées de l'Afrique méridionale, et le *gryllus mola*, animal d'une forme très singulière. Sur les buissons, M. Lichtenstein découvrit une plante parasite, à laquelle un botaniste allemand donna ensuite le nom de ce naturaliste (1). Les roches lui offrirent aussi des objets curieux, tels que le quartz fibreux.

(1) Willdenow ramena cette plante au genre *loranthus*. Lichtenstein, *Reisen*, t. II, p. 361.

En rejoignant la société, après avoir fait une ample récolte pour l'histoire naturelle, notre voyageur trouva ses compagnons campés sous de grands arbres au bord de la rivière d'Orange. Quoique le niveau des eaux fût alors très bas, l'aspect d'un fleuve, après tant de privations, fut une grande récréation pour les voyageurs. Quelquefois les eaux s'élèvent par-dessus les rives, qui ont une vingtaine de pieds de haut, et inondent toute la plaine jusqu'au pied des montagnes, où l'on voit des troncs d'arbres charriés par les vagues. On estime sa crue, dans ses débordements, à une cinquantaine de pieds; mais elle vient moins de la quantité d'eau qu'elle reçoit, que de l'encombrement de son lit dans une gorge de montagnes située à quelques lieues plus bas. Autrefois, peut-être, cette gorge n'existait pas. Les montagnes formaient alors une digue, et, au lieu de rivière, la plaine contenait un lac dont la pression aura fini par rompre la digue, et se frayer une route vers la mer. Des arbres, en partie assez gros, ombragent les bords de la rivière : ce sont des mimoses, des saules, des karrée (nom sous lequel les colons comprennent toute sorte de rhus), l'épinier de buffle (*zyzyphus mucronatus*, Willd.), dont les branches sont hérissées d'épines placées deux à deux, l'une étant droite et l'autre courbée en arrière.

On profita de l'abaissement des eaux pour passer la rivière à gué : deux brebis seules furent entraînées par le courant et noyées. On établit le camp sur l'autre rive, et on tira quelques coups du gros fusil de Krieger, pour avertir de la présence de la cara-

vane les Boschimans et les Koranas du voisinage. Quelques heures après, il vint en effet deux Boschimans, en saluant, selon leur coutume, par les mots *'t abeh*, et en mendiant du tabac. Dès qu'on leur en eut donné, ils s'accroupirent auprès du feu pour bien humer le plaisir du tabac fumé. En les contemplant, M. Lichtenstein fut frappé de la ressemblance entre ces sauvages et les singes, tant pour la physionomie que pour les gestes. L'un d'eux, vieil enfant d'une cinquantaine d'années, avait le front, le nez, les joues et le menton enduits de crasse; autour de ses yeux éraillés seulement la peau formait un anneau blanc. La vivacité des yeux et la mobilité des sourcils, des muscles autour de la bouche, et même des oreilles, exprimaient, comme chez ces animaux, le changement rapide de désir et de méfiance; pas un trait n'annonçait quelque sentiment élevé au-dessus des sensations animales : il aurait fallu le voir saisir d'abord avec méfiance, puis avec avidité, un morceau de viande qu'on lui présenta, le porter au feu en clignant des yeux et regardant autour de lui avec la crainte d'être troublé dans sa jouissance physique : on aurait cru qu'il avait appris tous ces mouvements des singes du pays. Bientôt il retira la viande de la cendre, l'essuya rapidement avec la main, et en arracha à coups de dents des morceaux à peine demi-cuits. Après avoir rongé l'os, il en cassa les deux bouts, remplit le creux de tabac, et se mit à fumer, en avalant les bouffées de fumée. Ces deux Boschimans ne surent donner aucun renseignement sur leur nation.

Bientôt après on vit paraître une troupe de Cafres, peuple qu'on ne s'attendait pas à voir dans cette contrée; les chefs s'annonçaient comme neveux de Sambeh; ils erraient depuis quelque temps dans le pays, après s'être séparés de leur nation, vivant chétivement du petit nombre de leurs bestiaux et de chasse, et se battant de temps en temps contre les Boschimans; leur interprète, aventurier qui commandait plus que les chefs, se vantait effrontément des massacres exercés sur les Boschimans et les Koranas; il parla d'une troupe de chrétiens qui exerçait des brigandages : cette troupe se composait, à ce qu'il paraît, de déserteurs hollandais et anglais, et de mauvais sujets de la colonie. Les Cafres demandèrent avec instance de l'eau-de-vie et du tabac; et comme ils étaient supérieurs en nombre à nos voyageurs, on fut obligé de les satisfaire autant qu'on put. Ils effrayèrent les voyageurs en leur annonçant que la petite-vérole faisait en ce moment de grands ravages chez la nation qu'on allait visiter. L'idée seule de ce fléau effraya les Africains de la caravane, au point qu'ils refusèrent d'aller plus loin. Cependant, comme ils ne pouvaient s'en retourner seuls, ils se laissèrent persuader à suivre M. Lichtenstein et son collègue. On quitta le gué de la rivière d'Orange, appelé Priskab (1), et remarquable

(1) La carte de Burchell porte *Brieskap-ford*, pour ce lieu de passage. Cette carte est la seule où l'on trouve les détails qui éclaircissent cette partie des voyages de Lichtenstein. Celle que Gottholdt a dressée pour l'ouvrage même de ce voyageur, ne s'étend pas au-delà des limites de la colonie.

par une île qui divise le courant en deux branches. En poursuivant, avec quelques uns de ses compagnons, une troupe de gnous, M. Lichtenstein rencontra une petite société de Boschimans, parmi lesquels était le sauvage vorace qu'on avait si bien régalé la veille. Ils tendirent tous les mains en s'écriant : *twak, twak!* et, dès qu'ils eurent reçu du tabac, ils se mirent à parler tous à la fois, et enfoncèrent le tabac dans des os creux. Les jeunes filles criaient plus fort que les autres, et allongeaient extraordinairement les dernières syllabes : c'étaient des éclats de voix à se boucher les oreilles : les enfants étaient fort laids et aussi gros que les vieux étaient maigres. La saillie de la partie postérieure de leur tête et leurs petits yeux entr'ouverts, qui étaient presque enfoncés dans la masse de la chair, leur donnaient quelque chose de hideux : les enfants entre huit et quatorze ans étaient les plus beaux ou les moins laids : ceux qui étaient au-dessus de cet âge étaient grêles, et leur peau était flasque comme chez le reste de la nation. Les vieux avaient la peau pendante sur la poitrine et sur le ventre, où elle formait des plis. On les invita par signes à venir au camp; mais apparemment ils ne comprirent pas ces gestes, car ils ne vinrent pas. En revanche, il y eut le soir une noce au camp : la sœur d'un Hottentot bâtard, qui se rendait, avec sa famille, à la mission d'Anderson, et qui s'était jointe à la caravane, avait gagné le cœur d'un Hottentot de la suite de nos voyageurs : les deux amants célébrèrent leur mariage autour d'un grand feu au milieu des libations d'eau-

de-vie, mais sans aucune cérémonie particulière. Le jeune époux excellait sur le goerrah, instrument de musique qu'on n'entend plus bien jouer, chez les Hottentots, que par de vieux bergers. Il consiste en un bâton de bois dur et courbé, sur lequel on a tendu une corde faite de boyaux tordus. A l'extrémité inférieure, elle est attachée au bâton par le moyen d'un crin de cheval auquel tient un tuyau de plume. En soufflant avec plus ou moins de force dans le tuyau, le musicien fait vibrer la corde de diverses manières, et produit une demi-douzaine de tons de la gamme. Les Hottentots, pour en jouer bien commodément, se couchent par terre, et tiennent l'instrument debout devant la bouche. L'amoureux dont parle M. Lichtenstein, durant les dernières semaines du voyage, en jouait des nuits entières, quoique le soin du bétail dût le fatiguer passablement dans le jour. Entendu de loin, le son monotone du goerrah a quelque chose de mélancolique.

On avait campé à un endroit où le fleuve fait un coude et change de direction; il y reçoit les eaux venant de deux gorges de montagnes, bordées de roches rougeâtres, en partie affaissées, ce qui a fait donner à toute la contrée le nom de Roode-Gebroken-Klip (rocher rouge rompu). On voit aussi des roches ferrugineuses bleuâtres, dont les couches feuilletées s'avancent dans le fleuve. On rencontra deux missionnaires qui, peu de mois auparavant, s'étaient rendus chez les Briquas, et qu'une guerre entre les tribus de ce peuple forçait, à ce qu'ils disaient, d'abandonner le pays. Cependant, en les interrogeant sé-

parément, on apprit d'eux que c'était la discorde née entre eux et deux autres missionnaires, qui les avait déterminés à quitter le pays des Betjouanas. M. Lichtenstein engagea beaucoup l'un d'eux, nommé Kok, à se joindre à la caravane pour servir d'interprète auprès du roi de ce peuple, qui lui avait témoigné beaucoup de bienveillance. Il se présenta encore d'autres Boschimans, hommes, femmes et enfants, armés de hassagaies et de flèches empoisonnées : les filles et les enfants avaient la tête tondue, à l'exception d'une couronne de cheveux, qui étaient couverts, ainsi que le visage, d'un enduit d'ocre jaune. On leur offrit divers objets pour leurs arcs et leurs flèches; mais ils refusèrent constamment de se défaire de leurs armes.

Après s'être préparé à continuer le voyage, en salant la viande de quelques jeunes bœufs, en faisant cuire du pain, fondre des chandelles et des balles de fusil, et s'être muni de quelques troncs d'arbres taillés en essieux, on se remit en route le 15 juin, de bonne heure, tandis que la gelée blanche couvrait encore la plaine. Le pays qu'on traversa parut fertile; des espèces inconnues d'herbes couvraient le sol : mais comme on était en hiver, elles étaient fanées. Dans cette saison, il règne un froid sec; mais le temps est généralement serein. Après le coucher du soleil, la température s'abaisse au-dessous du point de congélation; mais une heure après le lever de cet astre, la gelée blanche a disparu, et vers midi, les rayons du soleil acquièrent assez de force pour incommoder. Il fait frais à l'ombre, et un vent du nord toujours égal souffle dans

la plaine. Ce n'est guère qu'à la nouvelle lune que la température se dérange. Nos voyageurs remarquèrent qu'à cette époque le vent tournait d'abord un peu à l'ouest, puis s'établissait dans le nord-ouest; des brouillards remplissaient l'air; la gelée blanche devenait plus forte, le ciel se couvrait, et il tombait tantôt de la pluie, tantôt de la neige. Les chevaux et les bœufs souffrirent beaucoup du froid et du manque de fourrage, et les hommes même trouvèrent pénible de camper daus une pareille température. En août et en septembre, la chaleur recommence, le vent tourne au sud; cependant il fait sec jusqu'à ce que les averses d'orage annoncent le printemps. Ces averses font sortir une végétation dont la vigueur et la crue rapide surpassent, au dire des missionnaires, toute croyance. Avant les orages, il fait quelquefois une chaleur insupportable. Les mois d'automne sont secs et très chauds; c'est, selon les mêmes missionnaires, la saison la plus désagréable de l'année.

Après une longue journée, la caravane arriva le soir au premier village de Hottentots bâtards, appelé Aa'-T-Kaap par les Koranas, et Laauwaters-Kloof, ou simplement Basterts-Kloof par les Hollandais; c'est un des six endroits réunis sous le régime paternel des missionnaires. Cette petite république n'était connue que depuis peu de temps, même du gouvernement colonial; et M. Lichtenstein et son collègue étaient chargés de prendre des informations sur cet établissement. D'après les bruits qu'on avait répandus, les Hottentots de la mission se procu-

raient de la poudre dans la colonie en y portant de l'ivoire en contrebande. L'existence d'un établissement qui, situé auprès de la colonie, faisait la contrebande avec les colons, et se munissait d'armes, avait inquiété les autorités hollandaises, d'autant plus que l'on soupçonnait l'Angleterre de favoriser cet établissement par le moyen de ses missionnaires. Voici le résultat de l'enquête de M. Lichtenstein et de son collègue. Un territoire d'environ quatre cents lieues carrées est habité par un millier d'Hottentots bâtards d'origine chrétienne; c'est-à-dire descendants de ceux qui, dans le dernier siècle, servaient dans la colonie, y avaient adopté le christianisme dans les familles de colons dont ils faisaient, pour ainsi dire, partie, et avaient fini par s'établir pour leur propre compte auprès des colons. N'ayant pas les droits de citoyens, ces Hottentots furent, dans la suite, chassés par les colons des terres qu'ils avaient occupées; et, obligés de reculer de plus en plus, ils passèrent enfin la rivière d'Orange, et y demeurèrent en paix.

Lorsqu'en 1801 le missionnaire Kicherer fonda son établissement de Riet-Fontein, il attira les familles dispersées de ces Hottentots bâtards restés chrétiens. Des hordes de Hottentots purs, qui, à ce qu'il paraît, menaient une vie plus vagabonde, vinrent se joindre à eux, et remplirent la mission de mauvais sujets, qui ne furent chrétiens que de nom. Il y vint aussi des Namaaquas. M. Lichtenstein les a vus, et a appris d'eux qu'au sud de la rivière d'Orange, il y avait encore quatre kraals des petits Namaaquas, que M. Barrow croyait entièrement éteints. Ne pouvant

ır vingt-cinq malades à peu
. un, quoiqu'on n'eût employé
ıes purgatives ou vomitives;
adie, on avait pris du laitage.
ıidémie était venue de l'inté-
Koranas, chez lesquels elle a
on, à de certaines époques,
us de Cafres. Or, comment ce
epuis long-temps chez des peu-
qui n'ont pas eu de relation
et qui soutiennent qu'il leur
nord? Voilà un sujet digne de

n recensement de cette mission,
ages vigoureux au lieu des bœufs
ı chez les Hottentots, les voya-
route le 17 juin. A peine étaient-
septentrionale du kloof, qu'ils
uée de sauterelles : on aurait cru
ıeige tombant à gros flocons.
piquant des deux son cheval,
ur où la nuée paraissait être le
pprochant, il entendit un bruit
l'une roue de moulin : l'air était
ar ces insectes; une quantité étaient
chaque mouvement de la cravache
eurs. Toutes les sauterelles que
amassait étaient endommagées; il
étaient les malades et les blessés de
els, dans le vol, les voisins avaient
ou les ailes : celles qui volaient à une

maaquas et de Hottentots de Groot-Rivier. On reconnaît les Hottentots bâtards à leurs vêtements de drap et de toile, et à la propreté et la grandeur de leurs cabanes, tandis que les autres, moins civilisés, s'affublent de peaux, et habitent des cabanes malpropres. Les premiers portent, pour la plupart, des noms de colons connus, et ont en partie des troupes considérables de bestiaux. Ils ne sont pas sans vanité au sujet de leur supériorité. Les missionnaires célébrèrent le service divin en présence des voyageurs. On chanta d'abord quelques psaumes, qui furent accompagnés par les deux missionnaires au son de la clarinette et du violon. L'un d'eux ayant déposé ensuite son instrument, déclama un sermon hollandais de Klinkenberg, dont les Hottentots ne durent pas comprendre beaucoup. Après le sermon, on reprit le chant.

Ces missionnaires étaient des jeunes gens arrivés depuis quelques mois, et déjà dégoûtés de leur situation, ne pouvant s'habituer à vivre de la chasse ou à devenir laboureurs, pour donner l'exemple à leurs paroissiens; ils s'étaient imaginé apparemment, dit M. Lichtenstein, qu'une mission chez les Hottentots promettait une vie commode, comme dans une bonne cure en Europe. Il vaudrait mieux que les fonctions de missionnaires chez les Hottentots et les Cafres fussent confiées à des colons intelligents, qui, familiarisés avec le climat, le sol, les habitudes des peuples sauvages, et parlant leur langue, exerceraient sur eux une influence plus directe et plus utile.

La petite-vérole avait régné dans la colonie de-

puis quelques mois; sur vingt-cinq malades à peu près, on en avait perdu un, quoiqu'on n'eût employé que des herbes indigènes purgatives ou vomitives; dans le cours de la maladie, on avait pris du laitage. On prétendait que l'épidémie était venue de l'intérieur du pays par les Koranas, chez lesquels elle a toujours régné, dit-on, à de certaines époques, ainsi que dans les tribus de Cafres. Or, comment ce mal a-t-il pu exister depuis long-temps chez des peuplades de l'intérieur, qui n'ont pas eu de relation avec les Européens, et qui soutiennent qu'il leur est venu du côté du nord? Voilà un sujet digne de nouvelles recherches.

Après avoir fait un recensement de cette mission, et avoir pris des attelages vigoureux au lieu des bœufs fatigués, qu'on laissa chez les Hottentots, les voyageurs se remirent en route le 17 juin. A peine étaient-ils sortis de l'issue septentrionale du kloof, qu'ils remarquèrent une nuée de sauterelles : on aurait cru apercevoir de la neige tombant à gros flocons. M. Lichtenstein, piquant des deux son cheval, monta sur la hauteur où la nuée paraissait être le plus épaisse. En approchant, il entendit un bruit semblable à celui d'une roue de moulin : l'air était presque obscurci par ces insectes; une quantité étaient tombés à terre, et chaque mouvement de la cravache en abattait plusieurs. Toutes les sauterelles que M. Lichtenstein ramassait étaient endommagées; il en conclut que c'étaient les malades et les blessés de la troupe, auxquels, dans le vol, les voisins avaient cassé les cuisses ou les ailes : celles qui volaient à une

élévation d'une vingtaine de pieds étaient obligées de se reposer tous les cent pas; d'autres volaient à une hauteur de cinquante ou soixante pas. La masse se dirigeait obliquement à l'égard du vent. Quoiqu'il n'y eût qu'une heure qu'elle s'était montrée, tous les buissons étaient déjà dépouillés de leurs feuilles. La nuée avait deux à trois mille pas de long sur une largeur d'une centaine de pas. Pour expliquer comment cette masse d'insectes peut naître et subsister dans un pays généralement dépourvu de feuillages, il faut supposer que les grandes pluies, en développant promptement la végétation, font sortir les jeunes insectes, et leur procurent pour le moment une pâture suffisante; cependant il resterait à expliquer comment cette nuée fait pour subsister dans les grandes sécheresses et dans des contrées où il n'y a pas de végétation. On a cru que la sauterelle de l'Afrique méridionale est de la même espèce que celle qui fait de si grands ravages en Asie, et même dans le sud-est de l'Europe, et que les naturalistes appellent *gryllus tataricus;* mais les individus apportés par M. Lichtenstein prouvent que c'est une espèce différente (1).

Après quelques heures de marche, on arriva à Riet-Fontein. C'est le lieu où le missionnaire Kicherer avait d'abord réuni les Hottentots : on y voit une église d'un aspect misérable. Kramer, successeur de Kicherer, étant parti pour la colonie du Cap, un Hottentot bâtard, nommé Salomon Kok, le plus riche

(1) Elle a reçu le nom de *gryllus devastator.* Lichtenstein, *Reisen*, t. II, p. 407.

habitant du lieu, le remplaçait; c'était le fils d'un Hottentot bâtard, Cornelis Kok, qui demeurait encore à l'embouchure de la rivière d'Orange, et qui a accompagné le colonel Gordon dans tous ses voyages. Étant grand chasseur, cet homme a tué beaucoup d'éléphants, et s'est enrichi, dit-on, par la contrebande de l'ivoire. Il avait vendu une peau de girafe à un voyageur français, qui était probablement Le Vaillant. Les colons du lieu s'informaient auprès de nos voyageurs s'ils n'avaient pas d'habits et de poudre à vendre; ils se plaignaient des incursions des Boschimans et du fléau de la petite-vérole.

Le soir, la caravane arriva à Witwater, où la plupart des colons sont Hottentots. Comme la petite-vérole régnait dans cet endroit, la société campa en plein air. Pendant la nuit, l'approche des jackals et des lions épouvanta les bœufs et les brebis de la caravane; ils se détachèrent, et on eut de la peine à les tenir réunis. On repartit le lendemain matin par un temps très froid. Une petite troupe de Koranas fit, pendant quelque temps, route avec nos voyageurs. Ces Koranas sont les plus anciens aborigènes du pays; ils vivent dans des hameaux ou kraals, sous des tentes demi-sphériques, et ne subsistent que de leur bétail. Le principal siége de la nation est sur les bords de la Hart-Rivier et de la Vaal-Rivier, où ils se partagent en plusieurs tribus, dont les principales sont celles de Khare-Mankeis et de Khoure-Mankeis. La troupe consistait en une dizaine d'hommes, et leur chef, nommé Sigeb, qui avait, avec plusieurs de

ses gens, servi chez des colons hollandais. Ils avaient voulu retourner dans leur pays; mais ayant trop à redouter des Boschimans, ils se proposaient de revenir chez les Hollandais. Les femmes se montrèrent aussi, au grand mécontentement des hommes, qui, assis sur des bœufs, permettaient à peine à leurs femmes de courir auprès des chariots de la caravane: on leur distribua de petits présents; elles disparurent ensuite. Toutes avaient l'énorme grosseur des fesses, qui est particulière aux Hottentotes.

Nos voyageurs ayant dépassé le plus petit village hottentot de la mission, celui de Taaybosch-Fontein, situé sur leur gauche, entrèrent dans une plaine remplie d'antilopes-élans, de gnous et de springbokken. En chassant, M. Lichtenstein aperçut aussi une troupe de grosses autruches, et, à quelque distance de là, une troupe de buffles, qu'il se garda pourtant bien d'attaquer, étant seul et à pied. Vers le soir, il tomba de la pluie et de la neige, et, arrivé à Leeuwen-Kuil, on eut beaucoup de peine à dresser les tentes à cause de la tempête; il fallut se passer de souper, et travailler dans l'obscurité faute de feu. Pour surcroît de malheur, un lion pénétra dans le camp, dispersa les bestiaux, et enleva la meilleure chèvre à lait; on entendit long-temps les cris de la pauvre bête, sans pouvoir l'arracher à son ravisseur.

On se trouvait auprès du plus grand village hottentot : il avait trois à quatre cents âmes, et servait de résidence au missionnaire Anderson. Il était malade alors : on le trouva couché dans sa cabane, qui ressemblait à celle des Koranas; mais elle était plus grande

et assez propre. Anderson avait une trentaine d'années, et habitait depuis quatre ans la mission. Il regrettait de n'avoir pas obtenu encore beaucoup de résultats de ses efforts pour civiliser les sauvages : il espérait néanmoins parvenir à leur faire quitter la vie nomade pour l'état agricole; il était occupé à leur faire défricher la terre, creuser des canaux, et bâtir un oratoire avec une demeure pour les missionnaires. Leeuwen-Kuil est une longue vallée entre deux plateaux de montagnes; le ruisseau qui l'arrose en fait un marécage : ce n'est que dans le bas que les eaux coulent dans un lit régulier. Les pentes des deux côtés du ruisseau sont d'une fertilité extraordinaire. On y voit plusieurs petites maisons en pierre; auprès de la source s'élevait, à moitié achevé, l'oratoire, semblable, pour la grandeur, à celui de Sack-Rivier; une jolie maison, bâtie en briques et en bois, se distinguait dans une position isolée : elle appartenait à l'un des principaux Hottentots bâtards, nommé Moses, et avait un jardin potager où l'on cultivait, outre les légumes, du tabac et du maïs. Le missionnaire Anderson paraissait tout-à-fait propre à faire fleurir cet établissement, et nos voyageurs pensèrent que le gouvernement hollandais, loin d'avoir rien à en redouter, ferait bien de l'encourager. Ils s'assurèrent qu'à la vérité il s'était fait une contrebande entre les colons hollandais et les Hottentots de la mission, qui donnaient volontiers de l'ivoire, des plumes d'autruche, et d'autres objets précieux, pour se procurer des fusils et de la poudre; mais on ne pouvait se dissimuler que les armes

leur étaient nécessaires pour repousser les Boschimans; d'ailleurs, les éléphants commençaient à disparaître du pays, et les Hottentots perdaient la ressource de troquer de l'ivoire contre de la poudre.

M. Lichtenstein et le landdrost exhortèrent les colons à l'obéissance envers le digne Anderson, leur firent sentir la nécessité de s'adonner à l'agriculture, et leur promirent leurs bons offices pour obtenir, pour les productions de leur sol, un débouché dans la colonie du Cap. Avant de se remettre en route, ils expédièrent deux Hottentots montés sur des bœufs, avec des dépêches pour le gouverneur de la colonie hollandaise, et, le 21 juin, ils se dirigèrent à l'ouest vers le pays des Betjouanas. Ils traversèrent une plaine où il n'y avait que de l'herbe fanée. Le long des lits secs des ruisseaux, M. Lichtenstein remarqua des espèces inconnues de mimosa; plus loin, le pays était couvert de buissons de *tarchonanthus camphoratus*, que les Boschimans préfèrent pour s'y blottir, ou, comme dit M. Lichtenstein, pour y faire leurs nids. Les esclaves malais de la caravane mâchèrent avec délices les feuilles aromatiques de ce buisson, qui leur rappelaient, par le goût, des plantes de leur patrie. Après avoir franchi quelques collines, on s'arrêta le soir à Ongeluks-Fontein, ou la Source de Malheur, nommée ainsi, parce que, quelques années auparavant, un Hottentot bâtard y avait tué, par maladresse, son compagnon de chasse. C'est le lieu le plus septentrional de la mission d'Anderson. Il n'était habité que par des Namaaquas et des Hottentots de Groot-Rivier : ils apportèrent du lait, des

peaux de panthères, et amenèrent quelques pièces de bétail en échange des marchandises d'Europe qu'on leur vendit. On passa la nuit dans ce lieu, parce qu'on ne devait trouver une source qu'à une journée de là. Les Namaaquas assuraient que les Boschimans du pays où nos voyageurs allaient se rendre étaient plus méchants et plus nombreux que ceux du voisinage de la colonie du Cap, et que de là jusqu'aux Betjouanas, les voyageurs ne trouveraient plus d'habitation humaine; que d'ailleurs, avec des chevaux exténués de fatigue, et avec leur faible provision de poudre, ils seraient incapables de résister aux attaques des sauvages. Nos voyageurs consultèrent Kok, leur compagnon de voyage; il ne dissimulait pas ses craintes; deux familles de Hottentots qui devaient le suivre de près dans sa retraite n'avaient pas encore été rencontrées par notre caravane; il craignit qu'il ne leur fût arrivé un malheur, et qu'un sort semblable n'attendît la caravane dans le pays inhospitalier où l'on voulait pénétrer.

Cependant, déterminés à remplir leur mission, M. Lichtenstein et le landdrost voulurent pousser leur entreprise jusqu'au bout, et par conséquent la caravane se remit en marche : aux yeux des Européens, elle aurait eu quelque chose de très grotesque. Les chrétiens portaient de longues barbes, ne pouvant se raser, parce que l'eau, imprégnée de natron, ne dissolvait pas le savon. Ils étaient vêtus d'ailleurs de vieux habits arrangés de toute façon : l'un était en veste de chasse, bonnet de nuit et bottes four-

rées; un autre en uniforme, avec de gros bas de laine passés par-dessus le pantalon de peau; les colons conservaient leur costume léger : voilà pour les blancs : les Mosambiquois noirs avaient le costume malai, avec des coiffures semblables à des turbans, et d'amples hauts-de-chausse; les Malais, basanés, avaient leurs chevelures nouées en longues tresses autour de la tête; à côté d'eux marchaient des Boschimans, pour ainsi dire apprivoisés, demi-nus, et ayant la peau couverte d'un enduit de cendre; des Hottentots, ayant le teint plus jaune, et étant affublés de peaux de brebis et de bonnets fourrés; des Hottentots bâtards, vêtus en vestes et culottes de cuir, grands chapeaux de feutre blanc, surmontés de plumes d'autruche noires : quand toutes ces nations étaient groupées autour d'un grand feu, leur teint, leur physionomie et leur costume présentaient le tableau le plus singulier.

On longea une chaîne de collines; la pente était fréquemment entrecoupée de ravins, pénibles à passer pour les bœufs attelés aux chariots; faute de route, on était obligé de se guider à l'aide de la boussole et de la direction des montagnes. En arrivant au lieu où l'on devait camper, une scène déchirante attrista les voyageurs : M. Lichtenstein, marchant en avant avec le missionnaire Kok, qui lui donnait des renseignements sur la langue des Betjouanas, aperçut dans les buissons la tente d'un chariot. A l'aspect des femmes et enfants qui se tenaient auprès de la voiture, Kok s'écria : Ah, voilà mes familles hottentotes! et accourut. Au moment

où les femmes et les enfants aperçurent le missionnaire, ils se jetèrent à ses pieds, en sanglotant, sans proférer une parole. Une des femmes montra un garçon d'une douzaine d'années occupé, à quelques pas de là, à creuser une tombe pour le cadavre de son père, qui gisait par terre, enveloppé de nattes. « Les Boschimans l'ont assassiné ! » s'écria-t-il en jetant sa bêche et poussant des cris. Peu à peu on apprit les détails du crime qui avait fait périr les deux pères de famille et un de leurs enfants. Ces deux frères hottentots, de la race bâtarde, avaient accompagné Kok dans sa mission chez les Betjouanas, par attachément pour sa personne : ils s'étaient fait aimer comme lui par ce peuple, dont ils avaient appris la langue. A son départ, ils suivirent de loin, avec leurs familles, le missionnaire, malgré les avis des Betjouanas, qui leur firent sentir le danger de traverser, avec de mauvais chariots, une contrée infestée par les Boschimans. Ils emportaient de l'ivoire, dont ils espéraient tirer bon parti dans la ville du Cap, et ils emmenaient une soixantaine de bœufs, leur propriété. La société consistait en deux frères, leur mère, leurs femmes et quatorze enfants. Dès le premier jour du voyage, des Boschimans vinrent se joindre à eux, et demander les déchets du gibier que les deux frères avaient tué : on leur accorda cette demande. Dès lors les sauvages, entraînés par la cupidité, à la vue du troupeau de bœufs, résolurent de détruire les deux familles par trahison, étant trop lâches pour les attaquer ouvertement. Le lendemain matin,

pendant que l'un des deux frères raccommodait seul les harnais de la voiture, les traîtres le cernent et lui enfoncent une hassagaie dans le dos. Une petite fille de huit ans, voyant le coup qu'on allait porter à son père, pousse un cri; aussitôt un Boschiman la perce de sa lance. Appelé par ses cris, l'autre Hottentot accourt, et, armé d'une petite hache, il fond sur les meurtriers, qui, au nombre de huit, se sauvent lâchement, en jetant leurs carquois et leurs lances pour courir plus vite. Il en blesse un à l'épaule; mais tous disparaissent en un clin d'œil. On plaça les mourants sur un chariot, et on continua le voyage, de peur que les Boschimans ne revinssent en plus grand nombre. Pour soustraire les corps des deux victimes à la férocité des sauvages, qui déterrent et maltraitent les corps de ceux qu'ils ont assassinés, on ne les enterra que la nuit. Le jour suivant, on aperçut les Boschimans, qui, de loin, sur les pentes des montagnes, suivaient ou accompagnaient la caravane, guettant le moment de la surprendre sans péril. Ce moment fatal se présenta en effet le lendemain, lorsque les deux familles hottentotes furent obligées de passer auprès d'un bois de mimosa. C'est ce bois que les Boschimans avaient choisi pour leur guet-apens. Une grêle de flèches empoisonnées fondit de là sur les malheureux voyageurs; quelques uns des enfants en furent frappés; les autres personnes se trouvaient garanties par des morceaux de viande provenant d'un buffle tué, que l'on avait suspendus sur les deux côtés de la voiture pour les faire sécher. Un coup

de fusil, lâché par le Hottentot survivant, mit les assassins en fuite. Cependant, à l'abri du bois, ils approchent de nouveau, tirent sur les bœufs des attelages, pour empêcher les voyageurs de continuer leur route : le Hottentot se hâte de remplacer les bœufs qui tombent morts ; mais, pendant cette occupation, il est blessé, ainsi que le garçon aîné : déjà onze enfants ont été atteints de flèches ; le dernier jour, qui était celui de l'arrivée de M. Lichtenstein et de sa société, les sauvages, divisés en plusieurs troupes, se montrèrent sur les hauteurs voisines ; toutes les flèches sont dirigées sur le malheureux père de famille, qui, défendant les siens jusqu'à son dernier soupir, tomba au moment où il venait de tirer un coup de fusil sur eux. A la vue de la chute du seul homme de la caravane, les assassins poussent des cris féroces, et entraînent le troupeau de bœufs, qu'ils ont guetté pendant plusieurs jours. Qu'on se figure la situation des pauvres femmes ! Leurs maris étaient tués, leurs enfants blessés, leurs troupeaux enlevés ; pour surcroît de malheur, l'essieu de leur chariot vint à rompre ; les voilà au milieu d'un désert, et s'attendant à voir les Boschimans, qui se montraient sur les hauteurs, fondre sur eux pour les achever ; peut-être la nuit suivante aurait été la dernière pour ces deux familles, sans l'arrivée de la société de nos voyageurs. Les pauvres femmes les regardèrent comme des anges envoyés du ciel pour les sauver. On s'occupa sur-le-champ des soins que réclama leur position. Trois Hottentots bien armés furent renvoyés à On-

geluks-Fontein, pour aller chercher des Namaaquas qui pussent servir d'escorte aux femmes et enfants. On enterra le corps du Hottentot : quoiqu'il n'eût expiré que depuis quelques heures, son corps était dans une putréfaction complète, tant l'effet du poison avait été rapide; les plaies étaient béantes et la chair à l'entour gonflée. M. Lichtenstein donna ensuite ses soins aux enfants blessés; heureusement leurs blessures étaient légères; aussi le docteur se borna-t-il à faire faire des frictions d'huile chaude sur tout le corps; remède qu'on a trouvé jusqu'à présent le plus efficace pour la guérison des plaies faites par les flèches empoisonnées des Boschimans. Quant aux plaies plus profondes, il les traita par le moyen de l'onguent mercuriel, et il tâcha de dilater les plaies les plus fraîches; aussi dès le lendemain eurent-elles un aspect plus satisfaisant. On confia aux mères une petite provision de médicaments, et on leur recommanda beaucoup de propreté. Grâces à ces soins, on les conserva tous en vie; cependant, en revoyant ces enfants quelques mois après chez les Hottentots bâtards, le docteur ne trouva pas les plaies fermées, et quelques uns des enfants étaient encore très malades.

Les Namaaquas arrivèrent pour conduire tous ces malheureux; on leur fit présent de quelques brebis vivantes, de vin et de pain; on avait raccommodé leur chariot, et c'est sur cette voiture et sur les bœufs qu'on les ramena dans la mission. Nos voyageurs continuèrent leur route dans une direction opposée. Ils trouvèrent deux bœufs tués par les traits des

Boschimans, et gonflés énormément; on ramassa des centaines de flèches. Les Boschimans abandonnent les flèches qui ont manqué leur but; mais ils font grand cas de celles qui l'ont atteint. Toutes ces flèches avaient été fraîchement empoisonnées; la pointe en fer avait presque la forme d'un cœur. Nos voyageurs campèrent la nuit auprès de la fontaine de Jean Blom, nommée ainsi d'après un colon proscrit, qui s'était rendu redoutable, il y avait dix ans, par ses brigandages. De tous les blancs, il était le premier qui eût fait connaissance avec les Betjouanas, mais ce n'était pas pour leur être utile; il leur enlevait au contraire leurs bestiaux; il avait même une fois incendié un de leurs villages : son repaire était auprès de la source; là il rassemblait son butin, et il envoyait par ses esclaves les bestiaux volés, pour les faire échanger dans la colonie du Cap contre de la poudre, du plomb et d'autres objets nécessaires. Sa conduite avait exaspéré les Betjouanas, au point qu'après sa mort ils ne tolérèrent aucun chrétien dans leur voisinage. Leurs préventions ne furent effacées que lorsque les frères Krieger, et surtout le missionnaire Kok, eurent été introduits chez eux.

Nos voyageurs trouvèrent auprès de la source des restes d'autres bœufs tués par les sauvages; la chair en avait été enlevée par les lions et les hyènes, qui ne dédaignent pas les animaux tués par des flèches empoisonnées, pourvu que le gonflement et la putréfaction n'aient pas commencé. On déterra l'ivoire que les familles hottentotes avaient enfoui,

afin de le soustraire à la rapacité des Boschimans. Pendant la nuit la société se tint en garde, parce que l'aboiement des chiens annonçait l'approche clandestine des sauvages, dont le voisinage fut trahi aussi par l'arrivée d'un chien étranger attiré par l'odeur de la cuisine du camp. Les chiens des Boschimans ont une ressemblance frappante avec les renards de l'Afrique méridionale : il paraîtrait que c'est la même race domptée anciennement par les sauvages, et dégénérée peu à peu. Ces chiens n'aboient jamais : les colons prétendent que c'est parce que leurs maîtres les ont forcés au silence. Le rugissement d'un lion qu'on entendit la nuit fut presque un signal de joie pour le camp, parce qu'il forçait les sauvages à déguerpir. On vit le lendemain des traces autour du camp, jusqu'à quelques pas des voitures. A ce sujet, M. Lichtenstein regrette de ne s'être pas pourvu pour cette expédition de fusées et de chandelles romaines, qui auraient servi à éclairer les alentours, et à faire voir le voisinage du danger. Ce spectacle aurait d'ailleurs pu effrayer et éloigner les sauvages.

D'après les observations de M. Lichtenstein, la Fontaine de Jean Blom est située sous vingt-six degrés vingt-sept minutes de latitude méridionale (1). Le lendemain, on passa auprès de la montagne de Blink-Klip, qui est surmontée de quelques cônes isolés. Cette montagne, toute composée de manganèse, a son flanc oriental percé d'une grotte qui s'enfonce

(1) Burchell, dans sa carte, place Bloem's-Fontein à vingt-huit degrés vingt-deux minutes de latitude méridionale.

dans une couche d'argile ferrugineuse grasse de diverses teintes, telles que rouge, jaune et brune : elle est entremêlée de cristaux de glimmer friables. C'est dans cette grotte que les Betjouanas se pourvoient d'argile molle pour la mêler avec de la graisse, et s'en enduire la peau et les cheveux. Ils appellent cette caverne Sibihlong ; c'est l'extrémité méridionale de leurs excursions. La société, munie de lanternes, pénétra dans la grotte ; après avoir fait une trentaine de pas en descendant, il fallut passer en rampant sous une voûte très basse ; un corridor conduisit à une salle haute et vaste, à laquelle aboutissaient six à huit cavernes semblables. Les cristaux de glimmer attachés à la voûte réflétaient avec un vif éclat la lumière des lanternes, et les habits et les mains même des voyageurs s'étant couverts de la poussière du glimmer pulvérisé, brillaient comme s'ils étaient parsemés de paillettes. De grosses masses de glimmer se détachaient des parois et de la voûte au moindre attouchement. Kok assura que peu de semaines auparavant trois Betjouanas, ayant trop imprudemment frappé le roc, en avaient fait tomber une partie qui leur avait fermé l'issue, et en venant à leur secours, on avait trouvé une caverne entière écroulée. Avertis par cet exemple, les voyageurs n'allèrent pas plus loin : deux d'entre eux pénétrèrent encore dans une cavité qui commençait auprès de l'entrée, mais y ayant aperçu de la fiente de lion, ils revinrent promptement sur leurs pas.

La caravane traversa ensuite une plaine, qui était presque toute dégarnie de terre, et consistait en un quartz gris, d'où sortaient par-ci par-là de grosses

masses de cristaux. Dans les enfoncements entre ces blocs saillants, on voyait croître quelques mésembryanthèmes et stapélies. Ayant aperçu une troupe considérable de buffles, on leur fit la chasse, et on en tua un très gros. On le dépeça aussitôt, et on chargea de ses quartiers découpés un chariot vide. Sur une colline à la gauche de la route, on aperçut aussi la tête d'un grand animal s'avancer au-dessus des buissons; on approcha, et on reconnut deux girafes, la mère et le petit, qui paissaient tranquillement. On les cerna, puis les ayant attaqués, on les vit galoper à leur manière lourde et gauche. On tua le petit; M. Lichtenstein blessa la mère, mais elle s'échappa, et le cheval de notre chasseur était trop harassé pour pouvoir la poursuivre. Comme la nuit approchait, on se hâta de dépecer la jeune girafe, et de mettre de côté les meilleurs morceaux pour la cuisine. Pendant qu'on ôtait la peau des jambes, un dernier effort des muscles renversa ou repoussa les chasseurs : les deux Hottentots qui tenaient les pieds de derrière furent jetés à trois ou quatre pas de là. M. Lichtenstein a remarqué cette irritabilité des muscles chez tous les grands animaux, particulièrement chez les buffles. Il présume qu'elle vient d'une plus longue conservation du calorique. Il fit emporter les parties principales du squelette, en abandonnant le reste de l'animal aux Boschimans, dont on apercevait déjà les feux sur les montagnes. On tanna la peau épaisse le mieux que l'on put, et on la tendit par-dessus le chariot pour la faire sécher; elle le couvrit tout entier. L'animal avait eu treize pieds quatre pouces de haut, mesuré

sur le devant. On fit un excellent souper composé de gibier. Le cuisinier mosambiquois avait déployé tout son talent pour bien accommoder un bouillon de viande de buffle, un ragoût de bouquetin, une fricassée de poules pintades et un rôti de girafe. Ce dernier était tendre et d'un goût délicat; la chair était blanche, et semblable au veau. On convint unanimement que, de toutes les espèces de gibier de l'Afrique méridionale, la viande de girafe était la meilleure.

En arrivant à l'endroit où les deux familles hottentotes, dans leur fuite, avaient enterré leurs premiers morts, les voyageurs trouvèrent les cadavres du Hottentot et de sa fille déterrés, et mutilés par la férocité des Boschimans. La nuit suivante, il fallut de nouveau veiller dans le camp, parce que l'aboiement des chiens et d'autres marques prouvaient le voisinage des Boschimans. D'après les vestiges imprimés dans le sable, qu'on vit le lendemain, il y avait eu au moins une cinquantaine d'hommes autour du camp.

Le lendemain, après deux lieues et demie de marche, on abreuva les bestiaux dans un lac à moitié desséché, et couvert de roseaux, d'où s'envolait une foule de poules d'eau et de canards sauvages. Les Betjouanas appellent ce lac Rissipien : le soir, on trouva aussi de l'eau dans la rivière de Koossi, qui traverse une jolie vallée. Les chasseurs, qui avaient pris les devants, avaient tué une belle girafe de vingt pieds de haut; ne pouvant l'emporter, ils l'avaient couverte de broussailles pour l'aller chercher

le lendemain matin. Mais quand le matin on arriva sur les lieux, on ne trouva plus que les intestins de l'animal : dans la nuit, les Boschimans étaient venus enlever le reste. « Nous leur aurions fait grâce de la viande, dit M. Lichtenstein, si au moins ils nous avaient laissé la peau et le squelette. » En retournant au camp, on aperçut une troupe d'antilopes d'une espèce peu connue dans la colonie du Cap ; c'est celle qu'on appelle bastard-eland (élan bâtard) : elle se distingue par son pelage foncé et par ses cornes recourbées en arrière. Elle passe pour la plus méchante de toutes les espèces d'antilopes ; quand elle peut atteindre son adversaire, elle le blesse avec ses cornes pointues, et ces blessures sont quelquefois mortelles. La troupe échappa à la vue des chasseurs : ceux-ci tuèrent quelques couaggas, ainsi qu'une quantité de perdrix et de poules pintades. Les perdrix se trouvaient en si grand nombre, qu'on en tuait une quinzaine d'un seul coup. Les poules pintades s'enfuyaient avec une rapidité étonnante dans les buissons, et il fallait les faire lever par les chiens pour les tirer au vol. Dans la suite, les chasseurs, plus avisés, allaient les tuer à la nuit sur les arbres, où ces volatiles étaient perchés en troupes. Cependant, comme la chair n'en est pas agréable, on finit par les laisser en repos, et par ne prendre que leurs œufs. On apprivoisa des petits, au point de pouvoir les lâcher le soir au camp ; ils allaient se percher sur les arbres de la contrée pendant la nuit, et revenaient le matin pour recevoir leur pâture et se faire remettre en cage.

Le lendemain, pendant la marche, on continua de faire la chasse aux antilopes et aux couaggas; on poursuivit avec beaucoup d'ardeur une troupe de girafes, et on en blessa une; cependant la fatigue des chevaux, et des accidents arrivés aux fusils, donnèrent à ces animaux le temps de s'échapper. Après cette poursuite, on dédaigna de faire la chasse aux couaggas, aux hartebeesten et aux autruches qu'on voyait passer; mais on ne put résister à la tentation d'attaquer une troupe d'une dizaine de gnous; on en tua un : c'était une femelle pleine. M. Lichtenstein résolut d'emporter la peau, le crâne et le fœtus pour sa collection. Il fallut beaucoup de temps pour dépecer l'animal, et quand on fut prêt, il faisait nuit: on était loin du camp, et les chevaux ne pouvaient plus aller. M. Lichtenstein envoya un de ses compagnons au camp pour aller chercher des chevaux frais, et suivit lentement avec un colon : son cheval était si harassé qu'il fallut le quitter. Après une heure de marche, ils arrivèrent sur un terrain plus bas et couvert de buissons : ils n'étaient pas sans inquiétude par rapport aux Boschimans; à peine furent-ils arrivés qu'ils entendirent à quelques centaines de pas le rugissement d'un lion. M. Lichtenstein était d'avis de s'arrêter et d'allumer du feu; mais son compagnon s'écria qu'ils seraient perdus, si le feu trahissait leur présence aux sauvages : cependant il aurait été imprudent d'aller au-devant du lion. On prit donc le parti de rétrograder sur la hauteur. De là, ayant remarqué à la faible lueur de la lune qu'il y avait possibilité de tourner le bois, on prit ce

parti, quoiqu'il fallût chercher le chemin à travers les roches ; arrivé dans le bas, le cheval de M. Lichtenstein, sentant peut-être le voisinage de quelque bête féroce, fit un saut et s'enfuit au galop : on eut de la peine à le rattraper, et on perdit la peau de gnou dont on l'avait chargé, et qui était tombée dans les buissons. Après de longs tâtonnements dans l'obscurité, on retrouva la trace des voitures, et on se traîna au pied d'une montagne voisine où l'on espérait rencontrer les autres voyageurs : n'ayant pas mangé depuis vingt-quatre heures, on était exténué de besoin. On ne vit personne ; on gravit les montagnes, pour jeter de là un coup d'œil sur la contrée ; point de feux nulle part ; dans le bas hurlaient un grand nombre de jackals, compagnons ordinaires des lions. Le colon, se croyant perdu, maudissait le gnou, le landdrost et M. Lichtenstein. Celui-ci revint à son premier avis ; il représenta à son compagnon qu'en allumant du feu on donnerait un signal aux autres voyageurs, et qu'il valait encore mieux défendre sa vie contre les lâches Boschimans que de l'abandonner aux bêtes féroces. Sans attendre son assentiment, il fit du feu, se mit en sentinelle le fusil sur l'épaule, et bientôt ils virent arriver leurs compagnons. Faute d'eau, ceux-ci avaient établi leur camp plus loin, et voilà ce qui avait retardé les secours. Ce ne fut qu'après minuit que les deux chasseurs gagnèrent leur gîte, et purent se réconforter.

Le lendemain matin, ils sortirent de la chaîne de collines pour entrer dans le territoire des Betjouanas.

Les premiers hommes qu'ils aperçurent étaient des bergers couchés sous un gros acacia de girafe (*acacia girafæ*, Willd.), tandis que leurs nombreux troupeaux de bœufs couchaient à l'entour. Ils saluèrent les voyageurs du mot *morra* (bonjour), imité du hollandais; et voyant le missionnaire Kok parmi les étrangers, ils témoignèrent leur joie par des battements de mains et par un rire éclatant. Au premier village où l'on arriva, hommes, femmes et enfants témoignèrent également leur joie, et accablèrent Kok de questions sur son retour inattendu, et sur les deux familles hottentotes qui l'avaient suivi. Kok, assis sur le devant d'un chariot, leur raconta en détail la catastrophe de leur voyage. Pressés autour de lui, les villageois ne perdaient pas un mot, répétaient les expressions qui les avaient frappés, et à la fin d'une phrase ils s'écriaient unanimement *eh! eh!* qui signifie oui. Ils finirent par des lamentations, et en répétant d'un ton plaintif les avis qu'ils avaient donnés aux Hottentots de ne pas se mettre en route. Ensuite ils demandèrent du tabac; et lorsqu'on en eut donné à l'un, tous tendirent la main pour en avoir, et quand chacun eut sa petite ration, ils se mirent à parler; on entendit surtout les mots de *manati* (bon), et *makoua* (blanc), pendant qu'ils remplissaient de ce tabac des os creux. Ils se placèrent autour des voyageurs, qui prirent leur repas par terre : discrets d'abord, ils se contentèrent de ce qu'on leur donnait; bientôt, devenus plus familiers, ils approchèrent; les femmes surtout ne se firent pas prier pour participer au repas : une jeune femme de quatorze à quinze ans, et d'un air

fripon, qui allaitait son enfant, ne faisait aucune cérémonie, et enlevait les morceaux de l'assiette et des mains des blancs.

Nos voyageurs passèrent le long de la rivière de Kuruhman, et ayant traversé un bois d'épiniers, ils aperçurent, derrière un autre bois composé de mimosa, le village où résidait le roi Moulihawang. Le peuple accourut en foule, et se pressa autour de Kok, que l'on fut charmé de revoir. Ils montrèrent de loin le roi qui s'avançait : c'était un homme, en apparence, au-delà de la soixantaine, portant un ample manteau, et coiffé d'un bonnet pointu; quatre hommes vêtus de même, et paraissant avoir le même âge, marchaient en rang derrière lui; le peuple les accompagnait en foule. Moulihawang tendit la main droite aux voyageurs; il salua cordialement Kok, qui fut obligé d'expliquer le motif de son retour inattendu, et de raconter de nouveau le malheur arrivé aux deux familles hottentotes. Nos voyageurs se retirèrent ensuite sur le bord de la rivière, où l'on avait retrouvé la cabane de Kok; et à peine s'y fut-on arrangé pour la nuit, que le roi avec sa suite vint leur faire une visite. Kok lui exprima alors le désir du gouvernement hollandais de l'avoir pour ami, et lui annonça que l'on était chargé de quelques présents pour lui. Le roi répondit avec assez de dignité, et sans faire attention à la promesse de présents, que des étrangers ayant des vues pacifiques étaient bien venus dans son pays, surtout lorsqu'ils étaient introduits par son ami Kok. Moulihawang était suivi, comme la première fois, de ses conseillers, ainsi que de deux de ses fils, Méthibé,

héritier présomptif, avec une physionomie agréable (1), et Molîmo, son troisième fils, jeune homme laid et d'une taille lourde. Tous deux avaient la tête nue, et la chevelure partagée en petites tresses et enduite d'une graisse brillante comme du métal. Quand le roi ouvrait son manteau, on voyait une quantité d'anneaux d'ivoire au bras, et des colliers avec des amulettes en os. Tous portaient des hauts-de-chausse en cuir, ainsi que des sandales; des courroies enveloppaient leurs jambes; le reste du corps était nu.

On présenta au roi et aux princes de petites pipes d'argile à fumer; aussitôt tout le monde s'accroupit sur les talons, et avala à longs traits la fumée; cependant le roi fit bientôt passer sa pipe à ses conseillers; les pipes des jeunes princes circulèrent également dans leur escorte. Un petit homme plaisant, valet du roi, et espèce de bouffon de cour, voulut absolument fumer aussi; le roi ordonna de lui faire passer la pipe : le petit drôle avala la fumée avec tant d'avidité qu'en peu de minutes il fut tout étourdi, et amusa la cour par ses contorsions. Quelques gens de la suite le couchèrent par terre, lui foulèrent le ventre avec leurs pieds, et firent sortir ainsi la fumée qu'il avait avalée. Pendant que le missionnaire Kok ramena le roi, la foule approcha, et

(1) Méthibé, appelé par les Anglais Mateebe, était roi en 1829; sa femme Machuta avait alors une cinquantaine d'années. Il fut visité cette année par des Anglais dans sa résidence, qui présentait un aspect aussi pauvre que lors du voyage de Lichtenstein. Voyez le *South african advertiser* de l'an 1829.

demanda avec instance du tabac. M. Lichtenstein, ayant appris un peu de betjouana, déclara que les distributions n'auraient lieu que le lendemain. Tout étonnés d'entendre un étranger parler leur langue, ils s'écrièrent : *Mountho si boua beetjouana* (cet homme parle betjouana), et accablèrent notre savant de questions et d'observations dont il ne comprenait rien, et auxquelles il ne put par conséquent répondre. Il n'y avait dans la foule aucune femme: on apprit qu'elles étaient obligées de vaquer aux devoirs du ménage. Le lendemain matin, les indigènes reparurent dans le camp, portant leurs plus beaux manteaux de jackals et de chats sauvages, et s'étant enduits de nouvelle terre brillante. Un jeune courtisan, avec une mine noble, et portant beaucoup d'anneaux d'ivoire au bras gauche, vint les prendre pour les conduire chez le roi. En route, des femmes occupées à couper du bois accoururent, et mendièrent du tabac. Le courtisan chassa à coups de canne les plus importunes ; il conduisit les voyageurs à travers le village ou la ville, qui a six cents maisons et cinq mille habitants, jusqu'à une place ombragée d'un grand acacia à girafe. Le roi et ses conseillers y étaient couchés par terre au grand soleil. Ils se levèrent aussitôt ; Moulihawang tendit la main à chacun des blancs, et les fit asseoir à l'ombre. Kok répéta alors les assurances d'amitié de la part du gouvernement hollandais, et présenta M. Lichtenstein et le landdrost comme ambassadeurs de ce gouvernement. On lui remit ensuite les présents, consistant en une grosse canne à pomme de métal,

un rouleau de tabac pesant une ...
de la verroterie de toute ...
zaines de boutons d'acier, ...
cuivre, etc. Le roi avait ...
en cachette les objets de ...
que ses gens ne fussent ...
avec lui. En répondant à ...
consentit à ce que ...
son pays, pourvu qu'il ...
Il promit également ...
mais il désira surtout ...
de lui, parce qu'il ...
avait enseigné au ...

Pendant les négociations ...
jour de la députation ...
de quantité de petits ...
tribuer; malheureusement ...
de la distribution ...
les, les cris et la ...
ce : le roi lui-même ...
... malgré ses ordres ...
... mmes étaient plus ...
... perdit patience, ...

monde
Bos-
ntots.
allié
s su-
jour.
de ses
pondit
r de-
endre
ndaise
un n'a
les ; il
et que
Mouh-
izaine,
antage.
herbe,
de lui;
s mou-
s d'au-
conver-
istribua
dont il
se mit
t voulut
de cette
à la be-
A la vue
rent des
monde

choisissent une aire, enfoncent des pieux de bois de mimosa en cercle, et les entourent d'un treillage solide en branches du même bois, qu'ils crépissent ensuite d'un mélange d'argile et de bouse de bœuf. Sur ce mur, ils élèvent un toit en jonc ou en chaume artistement tressé. Ces maisons ou cabanes sont solides, et garantissent de la pluie et du soleil; l'air y circule librement, et on n'y remarque aucune mauvaise odeur. Quelques maisons ont un réduit qui leur sert de garde-manger. Les habitants laissèrent entrer les étrangers, et visiter leurs ustensiles et même leurs armes, sans témoigner aucune défiance ; ils se retirèrent même au dehors pour laisser leurs hôtes entièrement libres.

Kok mena les deux ambassadeurs chez le grand-prêtre du lieu. C'était un homme âgé, avec un air maussade : il parut à peine faire attention à la visite, continua de coudre un manteau de peaux de jackals, et ne répondit que par monosyllabes aux propos que lui adressa Kok. Il accepta du tabac, de la verroterie et des boutons dont on lui fit présent, et les déposa auprès de lui, sans dérider le front. Ce prêtre est chargé de circoncire, tous les deux ans, les jeunes gens parvenus à l'âge de la puberté, de bénir le bétail avant les excursions guerrières, et de faire certaines cérémonies après la victoire. Il a des connaissances en médecine, observe le cours des astres, et taille des dés à jouer qui portent bonheur, à ce que croit fermement le peuple.

Nos voyageurs firent encore une promenade sur une montagne à l'ouest du village. De là on avait la vue sur toutes les habitations, dont ils évaluèrent

le nombre à cinq ou six cents. Auparavant, la tribu des Mourouhlong était unie à celle-ci; son chef Makrakki et Moulihawang commandaient ensemble sur une population de quinze mille âmes, selon le rapport des commissaires anglais Truter et Sommerville, qui, en 1801, la trouvèrent établie à trois journées plus loin, du côté du nord-est, auprès de la source de Takuna : ils appellent ce lieu Litakoo; mais M. Lichtenstein (1) fait observer que ces établissements n'ont jamais de nom propre, et qu'on les désigne d'après le nom du chef et de la localité: ainsi le village visité par ce voyageur s'appelait Kuruhman, à cause du voisinage de la rivière de ce nom. Depuis l'an 1801, Makrakki, avec sa tribu, s'est séparé des Maatjaping. Kok, qui en 1803 avait fait un voyage au nord, assura que les villages des Mourouhlong et des Matsaroquas étaient en général beaucoup plus considérables que celui que l'on visitait.

Sur la roche de la montagne, on vit gravées toute sorte de figures symétriques : les indigènes assurèrent qu'elles n'avaient aucune signification, et qu'elles avaient été tracées par des bergers désœu-

(1) *Reisen*, t. II, p. 493. La Gazette du Cap parlait, en 1829, d'un New-Latakoo, établi à quelque distance de l'ancienne résidence du roi, et à trois milles nord-ouest des sources du Kuruhman. Cette position répond à celle de la ville de Kruman ou Kuruhman des cartes de Burchell et de Thompson, dressées en 1822 et en 1827, et c'est certainement aussi celle dont parle ici M. Lichtenstein; mais lors du voyage de Burchell, en 1812, cette ville était en ruine. Conférez ce passage avec celui des voyages de Truter et Somerville, t. XVII, p. 377. La mappemonde de Gardner distingue Old-Latakoo de Latakoo, et cette dernière est la même que le Kuruhman de la carte de Burchell.

vrés. On se fit ramener au camp par un berger qui s'appelait Manong, vautour; son oncle avait le nom de Tjoni, singe, et un autre parent celui de Phakouhje, jackal. Il n'y a que le peuple qui porte des noms d'animaux : les chefs ont des noms particuliers, que M. Lichtenstein croit dérivés de l'arabe : chaque personnage distingué a même plusieurs noms. Un étranger reçoit promptement un sobriquet; ils appelaient le commissaire anglais Truter Angokorra, visage fâché, à cause de son regard un peu sombre; et M. Lichtenstein reçut le nom de Thammakouhna, cou rouge, à cause du collet de son uniforme.

A l'heure du dîner, le roi se rendit, avec sa suite au camp des Hollandais; on lui montra d'abord diverses inventions européennes, telles qu'un fusil, une montre, une boussole et un verre convexe pour faire du feu. Ce dernier objet causa une joie puérile au prince Molîmo, et il s'amusa quelque temps à brûler le dos de ses gens, au grand divertissement de tous les indigènes. Pendant le dîner, la foule se pressa autour des convives, et fut très bruyante. Le roi fit de temps en temps porter à ses gens des morceaux pris sur son assiette. Après avoir bu trois verres de vin, il fut plus parlant, et Kok eut de la peine à interpréter tous ses discours. Il dit aux agents hollandais qu'ils n'avaient vu qu'environ la sixième partie de tous ses sujets; que beaucoup d'hommes adultes étaient à la chasse; qu'une autre partie, conduite par son second fils Telekella, faisait en ce moment une expédition vers la rivière d'Orange ou 'Tgarieb, pour se faire des alliés, et qu'une autre partie était chez les Koranas. Il re-

grettait de n'avoir pas actuellement assez de monde pour marcher avec les Hollandais contre les Boschimans, et venger l'assassinat des deux Hottentots. Il se plaignit de la perfidie de son ancien allié Makrakki, qui enlevait les troupeaux de ses sujets, ce dont il espérait tirer vengeance un jour. Pour changer de conversation, on s'informa de ses femmes, qu'on n'avait pas encore vues; il répondit qu'elles ne manqueraient pas de venir pour demander des cadeaux. Il fut très étonné d'apprendre que plusieurs personnes de la députation hollandaise n'étaient pas mariées, et qu'en Europe chacun n'a qu'une femme. Il trouvait ces usages absurdes; il ajoutait que, pour lui, il avait cinq femmes, et que son beau-frère, qui était roi d'une tribu de Mouhroulong, en avait eu, il y a huit ans, une dizaine, et qu'en ce moment il en avait sûrement davantage.

Après le dîner, le roi fit sa sieste sur l'herbe, tandis que ses conseillers étaient assis autour de lui; et Mutini, son valet et bouffon, chassait les mouches avec un long plumeau fait en plumes d'autruche : M. Lichtenstein eut à soutenir la conversation avec les trois fils du roi. Il leur distribua de petits présents, entre autres un rasoir, dont il leur expliqua l'usage. Le prince Méthibé se mit sans façon entre les jambes de l'agent, et voulut être rasé sur-le-champ par lui. Charmé de cette marque de confiance, notre voyageur se mit à la besogne, et s'en acquitta tant bien que mal. A la vue du menton rasé du prince, ses frères poussèrent des cris de joie et des éclats de rire, et tout le monde

avança son menton pour être rasé de même. M. Lich
tenstein eut beaucoup de peine à s'en défendre.

On ouvrit ensuite une espèce de marché, en con
vertissant un des chariots en boutique, où l'on o
frait en échange le tabac et toutes sortes de baga
telles. A peine eut-on donné deux petits rouleau
de tabac, longs d'un doigt, contre une paire d'an
neaux de cuivre, que tous les Betjouanas se pres
sèrent autour du chariot, tenant en l'air des bra
celets, des colliers, des pendants d'oreilles, pour le
échanger contre du tabac; d'autres coururent che
cher dans leurs cabanes des hassagaies, des cui
lères, des couteaux et des ustensiles : les amateur
se poussèrent et demandèrent à grands cris la pré
férence, dans la crainte de voir les provisions d
tabac épuisées avant que leur tour vînt. On voya
bien qu'ils n'avaient pas l'esprit du trafic, car i
étaient rarement contents de la quantité de taba
qu'on leur donnait; quelques uns voulaient mêm
l'avoir pour rien. Quelques colons hollandais, voyan
que les Betjouanas attachaient tant de prix au tabac
cherchèrent à obtenir par ce moyen du bétail : mai
les indigènes ne voulurent en échanger que contr
des outils ou des barres en fer, des vêtements, de
tissus en soie, des toiles, etc. Nos voyageurs re
grettèrent de n'avoir pas apporté plus de quincail
lerie, dont ce peuple connaît tout l'avantage, sur
tout des limes et des scies. Pour obtenir un de
manteaux, si artistement cousus, des Betjouanas
M. Lichtenstein fut obligé d'acheter d'abord deu
bœufs, et de les donner ensuite contre le manteau

qu'il désirait avoir. L'ivoire était à bien meilleur marché; les indigènes donnaient des dents d'éléphants de douze à seize livres contre des rouleaux de tabac de la longueur du doigt.

Le nombre des femmes augmenta de plus en plus; elles montraient beaucoup de décence, et s'offensaient de quelques libertés que les Hollandais voulaient prendre avec elles. Kok assura que le respect était le moyen le plus sûr de gagner leur estime. Elles aussi recherchaient avidement le tabac, et s'empressaient de le fumer à l'aide d'os creux, après l'avoir rôti ou converti en cendre. Kok fit connaître à nos voyageurs deux femmes du roi : l'une, nommée Makaitchoæh, était sa troisième femme; elle avait à peu près vingt-deux ans, une très belle taille, et une physionomie agréable et régulière; l'autre, la plus jeune du harem royal, et nommée Marani, avait à peine quinze ans; elle était petite, et avait les yeux vifs; mais sa physionomie ressemblait un peu à celle des nègres. Toutes deux portaient des manteaux en peaux de lièvres sauteurs, bordés de fourrure de chats sauvages; l'aînée portait sur l'épaule gauche un bouquet de queues de chats gris; l'une et l'autre avaient le sein couvert d'un morceau de peau tannée, sur laquelle pendaient des colliers en verroterie, des morceaux d'os, et de petites plaques de cuivre. Elles avaient aussi des tabliers de cuir, qui ne descendaient qu'au milieu des cuisses; leurs jambes étaient enveloppées de cuir, et elles étaient chaussées de sandales. Makaitchoæh avait au bras soixante-douze anneaux en fil de cuivre; leur chevelure, dressée à

l'aide d'une pommade grasse, formait une coiffure éle vée. On offrit du thé à ces dames, puis du vin, qu'elle préférèrent. M. Lichtenstein pense que l'eau-de-vi aurait été encore davantage de leur goût. Dans la con versation, l'aînée montra beaucoup de jugement. Au sujet de la coutume des Européens, de n'épouser qu'une seule femme, elle fit observer que cette cou tume ne serait pas bonne pour les Betjouanas, chez lesquels les guerres diminuent beaucoup le nombre d'hommes, en sorte qu'il y a beaucoup plus de femmes En souriant, elle faisait voir des dents superbes. Le roi avait épousé cette femme, qui était d'une condition inférieure, à cause de sa beauté et de son esprit; la petite était la fille d'un prince de la tribu des Cho-jaas. La soirée se passa très agréablement, et il étai presque nuit lorsque Kok ramena les deux prin-cesses, après qu'on leur eut fait divers petits cadeaux

Le roi envoya le lendemain deux beaux bœufs ta-chetés de noir, ainsi qu'une vache et un veau de la même race. Nos voyageurs se procurèrent encore par échange, quatre bœufs de cette espèce, afin de pouvoir présenter au gouverneur du Cap un attelage complet de la belle race bovine des Betjouanas M. Lichtenstein alla faire une visite au roi, qui n'ayant pas de maison particulière, demeure alter-nativement chez l'une de ses femmes. Cette fois, il se trouvait chez la plus âgée : elle était occupée à tailler un vase en bois de mimosa, et parut faire peu d'attention à la visite de l'Européen. Le roi fit présent à M. Lichtenstein d'une peau de léopard à crinière (*felis jubata*); il le mena ensuite voir un d

ses parcs à bestiaux, et fit avec lui une visite à Makaitchoæh, qu'ils trouvèrent avec ses quatre enfants; les deux aînées avaient toute la tête, le haut du nez et les alentours des yeux enduits d'ocre très jaune. Beaucoup d'enfants, dans les rues, étaient peints de la même manière. M. Lichtenstein fut étonné de la propreté qui régnait dans les ménages, malgré le défaut de linge. Chez l'héritier présomptif, il vit aussi deux femmes : ce prince avait un arc de Boschiman, avec un carquois plein de flèches empoisonnées; il apprit à notre voyageur qu'autrefois les Betjouanas détruisaient ces armes meurtrières et perfides de leurs ennemis, mais que la nécessité leur avait fait prendre le parti de s'en servir contre eux. M. Lichtenstein se fit encore une fois conduire par Kok chez le prêtre Pollacheni, dont on lui avait beaucoup vanté les connaissances astronomiques; cet homme morose était occupé à raccommoder les claies de son parc à bétail, et ne répondit pas plus que la première fois. Kok mena notre voyageur chez un autre vieillard, qui avait fait plusieurs voyages chez les autres tribus de Betjouanas; il fournit à ses hôtes divers renseignements, que M. Lichtenstein a consignés parmi ceux qu'il donne sur ce peuple, et dont nous parlerons ci-après.

En revenant, ils virent des femmes bâtir une cabane. Ce sexe se charge de tous les travaux pénibles: six femmes suffisent pour construire une cabane dans l'espace de huit jours; faute de clous, on attache les solives de traverse aux poteaux de soutien par des courroies et des cordes faites en écorce. La foule

afflua de nouveau dans le camp pour faire des échanges; dans le nombre se trouvait un homme qui offrit à vendre deux enfants de huit à dix ans qu'il avait pris dans une guerre contre les Chojaas. Il ne demandait qu'une brebis pour chacun, en disant qu'il n'avait pas de quoi les nourrir. Nos voyageurs repoussèrent cette offre avec indignation. Tous les riches Betjouanas sont servis par des esclaves qui proviennent des prises faites à la guerre. Comme les provisions de tabac tiraient à la fin, nos voyageurs se pressèrent moins de faire des échanges; cependant M. Lichtenstein ne put résister à la tentation de se procurer de ces dés de fortune que les riches portent au cou; il lui en coûta deux jeunes bœufs pour en avoir une paire : ces dés sont faits de pattes d'antilope, et taillés en forme de pyramides; il n'y a que quelques individus qui sachent les faire. Pour en connaître l'usage, M. Lichtenstein pria le possesseur de lui dire s'il aurait un heureux retour. Aussitôt le Betjouana s'agenouilla, prit les dés entre les pointes des doigts, et les jeta par terre en faisant divers mouvements avec les mains, et en prononçant des mots inintelligibles; puis il se pencha sur les dés pour observer la position de chacun, et leur direction respective. Au bout de deux minutes, il déclara que le voyage se passerait sans accident.

Le roi, à son tour, vint faire une nouvelle visite au camp, admira l'adresse des chasseurs dans le tir, et fit danser quelques hommes et femmes du pays. C'étaient les mêmes contorsions et les mêmes hurlements que chez les Koossas; les deux danseurs aux

extrémités de la rangée des hommes portaient une coiffure hérissée de pointes de porc-épic. Le soir, le roi fit proposer par son ami Kok un pacte d'alliance avec les Hollandais, afin de faire la guerre à Makrakki à l'aide de leurs chevaux et de leurs fusils, qui auraient fait un effet merveilleux dans cette expédition. Mais M. Lichtenstein et son compagnon n'avaient point la mission de se mêler des hostilités des Betjouanas. Le premier aurait voulu poursuivre le voyage au nord par le pays des Koranas; mais son compagnon le landdrost représenta que leurs chevaux étaient épuisés de fatigue, et qu'il y avait peu d'espoir de trouver de meilleurs pâturages du côté du nord; les approvisionnements tiraient d'ailleurs à la fin, et les voitures n'étaient pas très solides. On résolut donc de retourner sans délai dans la colonie. Les Betjouanas, parmi lesquels il y a d'habiles forgerons, aidèrent à mettre les chariots en bon état, quoiqu'ils n'eussent d'autre enclume que des pierres, ni d'autres tenailles que des branches d'arbre. On se rendit chez le roi pour lui exprimer le regret de ne pouvoir l'assister dans son expédition contre ses ennemis, et d'être obligés de songer au retour dans la colonie. Le roi parut plus fâché du départ précipité des agents que de leur refus; deux de ses fils accompagnèrent les voyageurs pendant quelque temps, et se firent donner par Kok la promesse qu'il reviendrait. On longea d'abord les rives du Kuruhman, en le remontant jusqu'à sa source, qui jaillit en pleine campagne de dessous un banc de roche de vingt-cinq pieds de haut. On pénétra dans la caverne, dont la voûte est héris-

sée de stalactites : le fracas de l'eau tombante allait toujours en croissant; le froid était pénétrant, et les stalactites rendaient la marche difficile; aussi on prit le parti de ne pas poursuivre l'investigation. Kok assura qu'il se montre de temps à autre, à l'entrée de la grotte, un gros serpent, que les Betjouanas regardent comme sacré. Ils croient qu'à sa mort la source de la grotte tarira. Cette source est renommée chez eux sous le nom de Klaborougani (1). Kok pense qu'elle tire son origine des montagnes du sud-est, et qu'elle coule sur un espace de plusieurs lieues dans un canal souterrain entre les bancs horizontaux des roches, et il assure que quelques lieues plus bas elle se perd, et coule de même sous terre pour ne reparaître qu'à six lieues de là.

A la chute du jour, on atteignit les montagnes qui forment la limite du pays des Betjouanas. On revint, le lendemain matin, à la vallée de Koossi, tout en faisant la chasse aux girafes et aux antilopes : on tua un beau mâle dans une troupe de l'espèce d'antilope appelée phalla par les Betjouanas; elle est remarquable par ses grandes cornes cannelées, et par une raie noire qui descend le long du dos, et forme un croissant sur les deux cuisses. En revenant, le 5 juillet, à la Klip-Fontein, on y éprouva un froid si vif, que plusieurs bœufs et chevaux, déjà exténués de fatigue, furent incapables de continuer le voyage: on fut obligé de les laisser en arrière. Il était temps de regagner la colonie, car les animaux ne trouvaient

(1) Sur la carte de Burchell, cette source, qui est double, se nomme Klibbolikhonni, avec les épithètes de grande et de petite.

pas de pâture; et les provisions des voyageurs diminuaient de plus en plus. On accéléra le voyage; le 8 juillet, on atteignit l'Ongeluks-Fontein; puis, laissant à gauche le Leeuwen-Kuil, on se dirigea sur Witwater, et on y prit un jour de repos chez les Hottentots bâtards, qui échangèrent vingt bœufs très faibles et deux chevaux contre dix bœufs frais. A Laauwaters-Kloof, on reprit aussi les bœufs qu'on y avait laissés lors du départ, mais dont l'embonpoint ne s'était pas amélioré; on échangea encore, avec beaucoup de perte, des bestiaux fatigués contre des bestiaux frais, et on partit pour la rivière d'Orange, où l'on campa le 11. Deux jeunes Betjouanas, qui s'étaient enfuis de chez leurs parents, et qui avaient suivi la trace des chariots de la caravane, vinrent supplier nos voyageurs de les prendre à leurs gages. Après les avoir engagés en vain à retourner dans leur famille, on consentit à les garder. Ils se rendirent utiles par toute sorte de services, et apprirent passablement le hollandais : le landdrost les retint après comme domestiques; mais un jour ils disparurent, n'emportant que les vêtements qu'ils avaient sur eux : on présume qu'ils sont retournés dans leur pays.

Les gens de la suite de nos voyageurs ayant trouvé dans la vallée une quantité d'ognons, et les ayant rôtis sous la cendre, ce qui leur donnait un goût de châtaigne, furent saisis de violentes coliques; cependant de prompts secours les mirent en état de continuer le voyage. La nuit précédente, pendant la pleine lune, les Koranas, qui, sous la conduite de leur vieux chef Sigeb, avaient rejoint la caravane,

s'étaient livrés aux chants et à la danse: celle-ci avait un caractère particulier. Tandis qu'un des hommes se tenant au milieu, et appuyé sur deux bâtons comme sur des béquilles, frappait la terre en cadence, huit à dix femmes accroupies sur leurs talons, et tendant les bras vers lui, formaient un cercle autour de ce coryphée, et hurlaient de toutes leurs forces. Parmi les hommes, assis en dehors du cercle, quelques uns accompagnaient le chant du son très sourd de petits tambours; c'étaient des vases en bois d'aloès, et servant de pots au lait, sur lesquels ils avaient tendu une peau bouillie de brebis. Le coryphée, appuyé sur ses bâtons, se penchait alternativement vers les femmes à sa droite et à sa gauche, et tombait enfin dans les bras tendus de l'une d'elles, et avec elle par terre; tous deux se relevaient, et les autres continuaient de tourner et de sautiller en rond. Leur chant ressemblait à celui des autres peuples sauvages de l'Afrique méridionale, en ce que les intervalles entre les tons de la gamme ne sont jamais exacts, selon notre échelle tonique, et que les tons diffèrent toujours d'un quart ou de quelque chose de plus de ceux que nous mettrions à leur place si nous avions de pareils chants à noter.

Le 12 juillet, on longea le bord méridional de la rivière d'Orange, où l'on revit enfin des mimosa-karroo, qu'on n'avait point observés au nord de cette rivière. Là, ces arbres sont remplacés par quelques autres espèces analogues, telles que l'acacia de girafe, l'épinier d'éléphant, et l'ébénier rouge. Les troncs n'ont guère que quatre pouces de diamètre, mais le bois est dur et compacte; celui de l'ébénier rouge sur

passe même l'ébène noire en dureté et en pesanteur; ce serait un excellent article d'exportation. M. Lichtenstein ayant apporté en Europe plusieurs échantillons de ce bois, s'est fait faire une flûte en ébénier rouge : elle a le son beau et plein. Une nuée de sauterelles traversa la rivière; il en tomba dans l'eau une si grande quantité, que bientôt toute la surface en fut couverte. La nuit suivante, on fit la chasse aux hippopotames de la rivière; mais on ne put en tuer aucun, parce que ces animaux n'élevaient que le museau hors de l'eau. On ne fut pas plus heureux le lendemain à la chasse du lièvre sauteur (*pedates cafer*), qui avait percé une quantité innombrable de trous au bas d'une montagne : quoique tous les Hottentots de la caravane travaillassent à coups de pioche à mettre les gîtes à découvert, on ne put prendre les animaux, parce que les passages souterrains se liaient tellement entre eux, qu'ils formaient comme un labyrinthe. Pour prendre facilement ces lièvres, il faut chercher à introduire l'eau d'un ruisseau dans ces trous; car l'humidité ôte aux lièvres cette force élastique qui leur fait faire dans la plaine des bonds de six à huit pieds, en sorte qu'ils échappent aisément aux chiens.

Le 13 juillet, on traversa le défilé ou poort de Groot-Rivier. On tua à la chasse plusieurs antilopes, entre autres une jolie femelle rayée de l'espèce des koudous (*antilope strepsiceros*), et on campa la nuit au Baviaans-Bak, où l'on fut obligé encore d'abandonner quelques bœufs malades : outre la fatigue, ces animaux souffraient aussi d'une gale qui s'était manifestée dans le troupeau. Tous ces bestiaux et

chevaux, qu'on fut obligé de laisser en arrière, tombèrent probablement en proie aux Boschimans; aussi nos voyageurs ne furent plus épiés par ces sauvages, et la nuit, les chiens du camp ne trahissaient plus leur approche perfide. Malheureusement on fut obligé de laisser aussi en arrière des Koranas épuisés de fatigue; et comme ils ne rejoignirent point nos voyageurs, ainsi qu'ils l'avaient promis, il est à craindre qu'ils n'aient été égorgés par les Boschimans.

Dans le voisinage de l'Etang salé, on essuya des pluies froides qui rendirent le voyage très pénible. M. Lichtenstein au moins put s'envelopper dans le manteau à fourrure qu'il avait acheté chez les Betjouanas, et dont le dehors, enduit de graisse et de glimmer, ne laissait pas pénétrer la pluie; mais les gens de service n'ayant que des camisoles de cuir, et point de chemise, souffrirent d'autant plus qu'on ne trouva pas de bois pour alimenter le feu. Il neigea enfin beaucoup la nuit, et le lendemain le soleil apparut sous une couleur pourpre. On laissa encore six bœufs en route, et on traversa la grande plaine auprès des monts Karree, dont les cimes couvertes de neige jetaient un éclat extraordinaire. On tua assez de gibier pour s'approvisionner pendant quelques jours, et le 18 juillet, on fut de retour à la Fontaine des Lions. Ayant aperçu dans le bassin de cette source de gros poissons, on jeta le filet, et on en prit un bon nombre : c'étaient des *silurus anguillaris*, Linn.; il y en avait de trois pieds de long et du poids de huit livres. M. Lichtenstein ne concevait pas comment cette grosse espèce, qui vit dans la ri-

vière d'Orange, pouvait habiter une mare d'eau; mais ayant remarqué un nid de la grosse oie sauvage, il présuma que cet oiseau aquatique transporte le frai du poisson d'un endroit à l'autre. La base de ce nid était solidement construite en tiges de roseaux, et avait une forme carrée : l'intérieur était garni de plumes, et de duvet de plantes.

En arrivant le 20 à la Brakke-Rivier, on y trouva campés les deux missionnaires et leurs familles, qu'on avait rencontrés sur la route du pays des Betjouanas; la petite-vérole, qui s'était déclarée parmi ces gens, les avait empêchés de rentrer dans la colonie. De retour sur la Sack-Rivier, le landdrost et son compagnon visitèrent les petits établissements formés par des familles hottentotes qui se sont séparées de la mission de Kicherer, et n'y viennent que le dimanche pour assister au service divin. Chacune de ces familles occupe une misérable cabane auprès d'une faible source, sur un terrain nu et aride; un parc de huit à dix pièces de bétail fait toute sa richesse; la malpropreté règne dans les cabanes.

Le 26 juillet, on campa sur la Quagga-Fontein : toute la nuit le mugissement des lions y épouvanta les bestiaux. La veille, en passant auprès des monts Karree, on avait vu s'élancer hors de leur repaire un couple de lions avec leurs lionceaux; ces animaux avaient pris la fuite. Le lendemain on eut affaire à des animaux bien différents. C'était une marche ou une émigration de chenilles. Serrées les unes contre les autres, et formant des bandes qui se prolongeaient à perte de vue, ces chenilles se portaient en avant,

toutes dans la même direction, et sans s'arrêter aux plantes qu'elles rencontraient. Chaque bande ou sillon avait, dans sa largeur, cinq ou six de ces insectes, et était éloignée de la suivante d'un pied à un pied et demi. L'origine de cette énorme quantité de chenilles, et la cause de leur migration, dit M. Lichtenstein, sont encore plus difficiles à approfondir que celles de la migration des sauterelles (1). On trouva dans cette contrée aussi beaucoup de nids d'autruche, et on fit une abondante récolte d'œufs Cependant les Boschimans, qui se plaisent à tout détruire, avaient déjà visité les nids et cassé beaucoup d'œufs. On dit qu'ils ont une antipathie contre les autruches, parce que ces oiseaux étant toujours sur le qui-vive, trahissent aux antilopes et aux couaggas l'approche des chasseurs. En faisant une pêche dan la petite Riet-Rivier, auprès du Ganna-Kraal, on pri beaucoup de carpes; ce qui donna à nos voyageurs l moyen de varier leur nourriture, qui, pendant longtemps, avait consisté en viande.

Dans le Roggeveld, la neige couvrait la campagne, et les maisons étaient vides, les habitant n'étant pas encore revenus du Karroo. En descendant des hauteurs, un des chariots tomba du hau d'un rocher; la collection de crânes et d'os d'animaux que M. Lichtenstein avait formée avec tant d zèle et de soin fut brisée dans cette chute. Dans l Karroo, nos voyageurs furent bien accueillis par le habitants, qui s'empressèrent de les dédommager d

(1) *Reisen*, t. II, p. 564.

leurs privations. M. Lichtenstein reçut des nouvelles du Cap, et apprit, entre autres détails, la mort de son élève le lieutenant Janssens. Le 4 août, ce voyageur et son compagnon prirent congé des gens du pays qui les avaient accompagnés dans leur voyage, et, ayant traversé à cheval le Karroo, où régnait une température très agréable, ils franchirent le Witsemberg, et revinrent le 7 à Tülbagh, après une absence de trois mois, pendant lesquels ils avaient parcouru environ sept cents lieues. Ils goûtèrent de nouveau les douceurs de la vie civilisée, en couchant dans des lits, et en se rasant. En attendant les ordres du gouverneur, à qui M. Lichtenstein avait écrit, pour lui proposer de prendre des mesures de précaution contre l'invasion du fléau de la petite-vérole, M. Lichtenstein fit de fréquentes excursions de botanique dans la vallée de Roode-zand, dont la végétation déployait alors toute sa beauté. Un habitant du pays, venant de prendre un léopard vivant, invita toutes les personnes de sa connaissance à assister à un combat de cet animal féroce contre ses chiens, qui devaient le mettre à mort. L'animal était encore dans le piége où il avait été pris, et qui n'était qu'une souricière en grand. On chercha d'abord à attacher les quatre pattes, puis on le tira dehors; on le musela, ensuite on le traîna sur le lieu du combat, où on fit passer par un de ses jarrets l'anneau d'une chaîne, pour l'attacher à un poteau; on débarrassa enfin les jambes, en sorte qu'il pût se mouvoir librement. Le léopard du sud a un mouvement rampant; en suivant sa proie, il traîne son ventre presque par terre,

et son corps s'agite de part et d'autre, et de bas en haut, comme un serpent. Se fiant à la chaîne, qui avait été bien examinée d'avance, les curieux approchèrent, et agacèrent l'animal au moment où l'on allait lâcher les chiens sur lui. Tout à coup l'anneau se brise, et la bête furieuse s'élance sur M. Lichtenstein et le landdrost qui s'étaient le plus avancés. Saisis de frayeur, ils se mettent à fuir; ils entendent derrière eux le souffle haletant de la bête : mais déjà les chiens fondent sur elle; le meilleur de ces chiens est tué à l'instant d'un coup de dent; mais les autres la saisissent par les oreilles et la gorge; deux d'entre eux l'égorgent, pendant qu'elle se défend encore par ses griffes, et blesse grièvement un de ses adversaires, qui expira le lendemain. M. Lichtenstein acheta la peau pour le prix courant, qui était d'environ quarante francs, et prit le crâne pour sa collection.

Au milieu d'août, notre auteur reçut du Cap l'ordre de retourner sans délai sur la frontière de la colonie, et d'y propager parmi les colons la vaccine, comme il l'avait proposé. En conséquence, muni de vaccin, il repartit, le 17 août, de Tülbagh pour le Roggeveld, et s'établit chez des colons au bas des montagnes de la contrée. Il eut quelque peine à persuader ces paysans, ennemis de toute innovation, de l'efficacité du préservatif contre la petite-vérole; mais en commençant par les Hottentots qui étaient à leur service, il leur prouva clairement que ce moyen était aussi facile à pratiquer qu'efficace contre les effets funestes de la contagion. On vint de tous les

[illegible] les amener [illegible]
[illegible]; et les [illegible]
vaccine. [illegible]
M. Lichtenstein [illegible]
envoya [illegible] sur la Sack-
[illegible]er; et [illegible] veld-cornets se
chargèrent [illegible] davantage ce bienfait; en
sorte que l'auteur pouvait regarder sa mission comme
remplie, et la [illegible] de la colonie garantie des ra-
vages de la petite-vérole.

Dans le Roggeveld, il fut obligé de [illegible]
les paysans. Tous les repas consistaient en [illegible]
mouton. On tuait tous les jours, dans [illegible]
demeurait, deux ou trois de ces animaux [illegible]
[illegible] on en servait les pieds et [illegible]
[illegible] qui, dans toute la colonie, [illegible]
nom de pens-en-pootjes, ainsi que [illegible]
également rôties. Au dîner, on avait [illegible]
et un rôt de mouton, et au souper [illegible]
[illegible]illies; le tout bien accommodé: il n'y avait [illegible]
pain, et peu de sel; l'eau même [illegible]
natron, était mauvaise; on ne pouvait [illegible]
en thé: a[illegible] servait du thé aux trois repas [illegible]
avait a[illegible] boisson; de temps en temps
une m[illegible]aissant envoyait à M. Lich[illegible]
[illegible] Son hôte, voyant combien
[illegible] sensible à notre voyageur,
[illegible] les environs; mais tout ce
r[illegible]isit à une petite mesure
on[illegible]it de temps en temps une
Il p[illegible] saison des colons qui se

rendent du Bokkeveld dans le Karroo : l'un d'eux céda quelques livres de sel à la famille chez laquelle logeait M. Lichtenstein ; et celui-ci s'estima heureux de pouvoir acquérir du même colon une provision d'excellentes grenades et une bouteille de mauvaise eau-de-vie.

Il passait son temps à donner aux veld-cornets des instructions sur la vaccine et sur les précautions à prendre en cas d'épidémie, à visiter les malades du pays, à aller à la recherche des plantes et des insectes il essaya pendant quelques jours à tirer de la soude des plantes salines appartenant aux genres *salsola* et *salicornia*, qui abondent dans le pays ; les échantillons qu'il a rapportés en Europe peuvent soutenir, selon son assertion, la comparaison avec la meilleure barille d'Espagne. Il n'y avait dans la maison d'autres livres que quelques liturgies et qu'une Bible, dans laquelle le père de famille lisait tous les matins à haute voix un chapitre à sa famille et à ses gens assemblés, après qu'on avait chanté un psaume. Le soir on en faisait autant ; chaque séance durait longtemps ; le dimanche, il y avait service solennel, suivi d'un long sermon, que l'on lisait dans un des livres liturgiques. Comme on voyait quelquefois M. Lichtenstein lire attentivement la Bible, on conçut une idée très favorable de ses sentiments religieux, et on le pria de présider à l'acte de dévotion du soir, et d'expliquer la Bible, comme faisaient les missionnaires qui passaient par ce pays. M. Lichtenstein ne fut pas fâché d'avoir cette occasion de répandre chez les colons une piété plus saine que celle de certain

missionnaires, qui mettaient toute la vertu dans un piétisme outré. Notre voyageur choisit donc des passages de la Bible qui pouvaient lui fournir le moyen d'inspirer des sentiments de bienveillance, de tolérance, de douceur. Ces sermons plurent, et bientôt les voisins vinrent y assister. Il se garda bien d'avouer qu'il était luthérien ; car ce mot aurait suffi pour détruire tout l'effet de ses sermons, et pour le faire regarder comme un hérétique par ces réformés exagérés.

Le bruit courut que les Boschimans venaient d'incendier une maison vide sur les montagnes. Pour vérifier le fait, M. Lichtenstein s'y rendit avec le veld-cornet et deux Hottentots, dont l'un, très habile tireur, avait souvent pris part aux combats contre les sauvages, et se vantait d'avoir tué maints Boschimans. Arrivés sur les lieux, on vit que l'édifice brûlé n'était qu'un hangar, où le feu pouvait avoir pris par inadvertance. Le soir, en revenant, on allait traverser un petit bras de la rivière des Rhinocéros ; on était descendu de cheval, et on longeait le pied d'une colline ; le veld-cornet marchait devant avec un Hottentot, et M. Lichtenstein suivait avec l'autre ; tout à coup on entend partir un trait : dans ce moment, le Hottentot qui marchait auprès de M. Lichtenstein s'écrie qu'il est blessé ; une flèche lui avait percé le flanc : on s'empressa de la retirer ; mais la pointe en fer empoisonné, qui ordinairement se détache, resta dans la plaie. On transporta le malheureux à la plus proche habitation, et on lui fournit tous les secours qu'il fut possible de lui donner ;

néanmoins la violence du poison fut telle que le Hottentot expira au bout d'une heure et demie dans les convulsions les plus horribles.

On présumait que les Boschimans avaient guetté nos voyageurs pendant toute leur marche, et qu'ils avaient choisi pour leur victime ce Hottentot, qui leur avait souvent fait du mal. Des plumes d'autruche qu'il portait sur son chapeau le rendaient reconnaissable dans le crépuscule, qu'ils avaient choisi pour le tuer impunément. S'ils l'avaient manqué, M. Lichtenstein, qui marchait auprès de lui aurait peut-être péri à sa place.

Ce guet-apens acheva de déterminer notre voyageur à quitter une contrée où l'on est environné d'assassins cachés. Le 25 septembre, il fut de retour à Tülbagh, et à la fin du mois il revint au Cap accompagné du missionnaire Kok. Celui-ci retourna quelque temps après chez les Betjouanas; mais en 1808, ayant eu une querelle avec un individu de cette nation, il fut tué par son adversaire; sa veuve revint dans la colonie, après que le roi lui eut promis solennellement de punir le coupable.

Habitué à la vie errante, M. Lichtenstein fit encore, vers la fin d'octobre, une excursion avec deux officiers hollandais dans les montagnes où se trouvent les sources de la rivière Zonder-End. Ils arrivèrent aux eaux thermales du Zwarteberg le jour où le docteur Hassner y posait, en présence d'une société nombreuse, la première pierre de nouveaux bains; ils passèrent aussi à la Mission morave de Baviaans-Kloof, où les hernutes venaient d'établir une au-

berge; de là, on parcourut les bords de la rivière Sans-Fin, les montagnes boisées du voisinage et la Zoetemelks-Valley. On y éprouva, le 2 novembre, un des ouragans les plus terribles dont on se souvienne dans la colonie du Cap. Une forte averse fit enfler la rivière d'une manière prodigieuse. Ces excursions de M. Lichtenstein ne paraissent avoir donné lieu à aucune remarque intéressante; du moins il n'en a consigné aucune dans la relation de son voyage.

A la fin de 1805, on eut les premières nouvelles de l'approche d'une flotte anglaise qui devait prendre possession de la colonie du Cap; le 4 janvier 1806, à la pointe du jour, on l'aperçut du haut des montagnes; elle était forte de soixante-trois voiles : le soir, elle jeta l'ancre entre le Robben-Eiland et la côte. En sa qualité de chirurgien, M. Lichtenstein accompagna le bataillon, qui, après une faible tentative pour empêcher la descente des Anglais, se retira vers le corps d'armée. Le 8 janvier, un combat décida du sort de la ville du Cap, qui fut obligée, le lendemain, de capituler. Fidèle à son premier plan, le général hollandais Janssens se retrancha, avec les quinze cents hommes de troupes qui lui restaient, sur les hauteurs de Hottentotsch-Holland; mais les Anglais ayant tourné cette position forte, il fut obligé de renoncer à la défense de la colonie. Une capitulation honorable, conclue au pied de la montagne le 23 janvier, lui assura un libre départ, avec ses troupes, pour la Hollande. M. Lichtenstein accompagna le général à la ville du Cap, où il fut accueilli

avec distinction par l'amiral Popham et les généraux Baird et Beresford. L'embarquement ne s'effectua que dans les premiers jours de mars; M. Lichtenstein revint en Europe au mois de juin, avec le gouverneur et sa famille, après avoir fait des observations d'histoire naturelle à Sainte-Hélène.

§ IV.

Observations de M. Lichtenstein sur les Cafres, les Boschimans, les Betjouanas et les Koranas.

Nous allons réunir les détails que ce voyageur a donnés sur les peuples sauvages qu'il a eu occasion d'observer dans le cours de ses voyages. Nous commençons par les Cafres.

Sous le nom de Cafres, ou plutôt de Kafer (mécréants), les Mahométans, que les Portugais, lors de la découverte du cap de Bonne-Espérance, trouvèrent en possession du commerce des côtes, désignaient vaguement les peuples de l'intérieur et au nord de ces côtes. On ne chercha, en Europe, à le connaître que lorsque les Hollandais, ayant fondé une colonie au Cap, les eurent pour voisins.

Cependant on ne considéra comme Cafres que la tribu habitant à l'est de la colonie hollandaise, en le distinguant des Tambouckis, des Imbos, des Briquas et surtout des Mosambiquois. M. Lichtenstein, au contraire, est persuadé que tous ces peuples appartiennent à la même race, et qu'il faut regarder comme Cafres tous les peuples sauvages situés au

sud de Quiloa ou du neuvième degré de latitude sud, et à l'est de la colonie du Cap; du côté de l'ouest, l'auteur porte leur territoire jusqu'au méridien du cap des Aiguilles, et, dans l'intérieur, jusqu'à la latitude de 25° sud; de là il faut tirer la ligne de démarcation qui les sépare des Korana-Hottentots, des Boschimans et des colons du Cap, dans la direction du sud-est vers les sources de la rivière d'Orange, et puis tout droit au sud.

Par la taille, les Cafres se distinguent de tous les autres peuples de l'Afrique, étant grands, vigoureux et bien proportionnés; les traits de leur visage ne permettent pas de les classer dans aucune des races humaines adoptées dans les livres de géographie : ils ont, en effet, de commun avec les Européens, le front haut et l'os du nez relevé; avec les Nègres, les lèvres épaisses; et avec les Hottentots, les pommettes de la joue saillantes. Leur teint est basané, leur chevelure noire, courte et laineuse; ils ont peu de barbe, plus pourtant que les Hottentots. Ils parlent une langue pleine, douce et sonore; les mots radicaux ont une ou deux syllabes, les voyelles sont simples; ils prononcent lentement, et accentuent l'avant-dernière syllabe; leur idiome a beaucoup de dialectes : cependant les tribus les plus éloignées les unes des autres se comprennent mutuellement.

Les Cafres sont demi-nomades, ne changeant de demeure que rarement et forcément : on reconnaît, à la plus grande stabilité de leurs demeures, ceux d'entre eux qui sont les plus avancés en civilisation. Ils subsistent de leur bétail et d'un peu d'agriculture : le seul grain qu'ils aient est une espèce de millet

(*holcus Cafrorum*), et ils ne boivent que du lait
Ils se vêtissent de peaux de bêtes tannées : leur
armes sont les hassagaies et les kirris ou bâton
noueux ; quelques uns portent des boucliers ; tou
détestent l'empoisonnement des armes. Ils n'ont au
cune écriture ; ils savent travailler les métaux.

Les Cafres croient à un dieu invisible, mais san
lui rendre aucun culte, et sans le représenter pa
aucune image. Ils ont des sorciers et des devins ; o
bénit le bétail, et on circoncit les jeunes garçons
l'âge de douze à quatorze ans. Chez ce peuple, il
a plus de femmes que d'hommes : c'est qu'on épargn
la vie des femmes dans la guerre. Elles sont dans l
servitude, et la polygamie est générale.

Le Cafre est belliqueux et cruel envers ses enne
mis ; dévoué à ses amis, il est pourtant méfiant en
vers les siens. En temps de paix, il est paresseux
et il aime la propreté et la parure ; il est sobre
économe, et tient à la fidélité conjugale. La plupa
des Cafres montrent beaucoup de bon sens ; cepen
dant ils ne peuvent s'affranchir des superstitions.

Chacune des nombreuses tribus de ce peuple
son chef, dont la dignité se transmet aux descendant
ce qui n'empêche pas les usurpations et les révolt
des subordonnés envers leurs chefs : leurs guerr
intestines arrêtent beaucoup les progrès des lumièr
et de la population, laquelle, sous ce beau climat
chez un peuple vigoureux, serait innombrable. l
contraste entre Cafres et Hottentots est frappan
reculés à l'extrémité sud-ouest du pays, les Hotte
tots, inférieurs en vigueur corporelle et en beaut

n'ont qu'une langue pauvre, une intelligence bornée, point d'organisation civile ni de lois; en grande partie, ils sont même privés de propriété. Pour expliquer ce contraste entre deux peuples voisins, on est obligé de supposer que les Cafres sont un peuple venu du dehors. M. Barrow présume qu'ils descendent de la race bédouine de l'Arabie; mais, dans ce cas, ils auraient conservé quelques restes d'écriture et d'autres traces de la civilisation de leurs ancêtres. La circoncision, que l'on cite comme preuve, se pratiquait aussi chez les Troglodytes de l'Éthiopie: c'est dans ce pays que M. Lichtenstein cherche la patrie des Cafres; il présume que le midi de l'Afrique a été peuplé par les nations du nord de cette partie du monde, et que ces nations, en suivant les côtes, sont arrivées peu à peu, les unes à l'est du Cap, en donnant naissance à la race des Cafres; les autres, à l'ouest, en y laissant la race hottentote. A l'est, les tribus immigrées trouvaient un sol fertile et un beau climat; la civilisation pouvait s'y conserver en partie. Sur le sol desséché de l'ouest, au contraire, les hommes furent obligés de vivre de la chasse, et de s'étendre davantage vers le midi pour trouver quelque subsistance; en sorte que les Hottentots arrivèrent dans le midi quelques siècles avant les Cafres; ils s'étendirent même sur toute la Cafrerie et au-delà; les rivières et les montagnes y portent encore aujourd'hui des noms hottentots; cependant, se trouvant enfin en contact avec les Cafres, qui arrivaient du nord de l'Afrique, ils furent repoussés, et durent se resserrer dans le coin de terre qu'on leur laissa.

On voit que tout cela n'est qu'une pure hypothèse, comme on en fait sur tous les peuples. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Cafre a une physionomie qui le distingue des autres peuples indigènes de l'Afrique, et qu'il a en partie les traits de la race qu'on appelle improprement caucasienne. M. Lichtenstein fait remarquer, à l'appui de sa conjecture, qu'il y a une ressemblance frappante sous le rapport de la taille, des mœurs, etc., entre les Cafres, les Mosambiquois, les Madagascars, les Zanguebares, les Abyssins, e un mot entre tous les habitants de la côte oriental de l'Afrique.

On est loin, au reste, de connaître toutes les tri bus de la Cafrerie; celles que l'on connaît mainte nant le mieux, ce sont les tribus qui habitent la parti la plus méridionale de la côte de l'est, entre 29 e 33° de latitude sud. C'est aussi de celles-là qu M. Lichtenstein entretient les lecteurs, en prévenan qu'il évitera de répéter les détails que M. Barrow rapportés avec une grande exactitude.

Ces Cafres, qui se nomment eux-mêmes Kooss ou Kaoussas, sont inférieurs en civilisation aux Cafre de l'intérieur, aux Betjouanas : c'est qu'ils ont e des rapports fréquents avec les Hottentots, et pa raissent s'être établis sur l'ancien territoire de c peuple. Les Koossas donnent encore à leur nation l nom d'Ammakosina, et trouvent mauvais qu'on le appelle Cafres. Ils sont d'une taille svelte; la plupa ont cinq pieds six à neuf pouces de haut; ils ont l'œ vif, l'os du nez élevé et les dents d'une blancheu éclatante. Leur démarche est ferme et noble; tou

leur extérieur annonce la force et le courage. Les femmes, dont la taille n'excède guère cinq pieds, ont une peau fine, de belles dents et une physionomie agréable, qui exprime l'enjouement. Les hommes et les femmes s'enduisent le corps de terre rouge et de graisse; on renouvelle cet enduit tous les trois ou quatre jours. Il y a peu de Koossas qui soient tatoués. Chez les tribus cafres plus éloignées, le tatouage est assez général.

Les maladies sont rares chez ce peuple, qui vit sobrement, a peu de soucis, et prend suffisamment d'exercice. C'est après des fièvres accompagnées de symptômes gastriques qu'ont lieu la plupart des décès. Ils ont recours à des remèdes intérieurs et extérieurs dont l'expérience a prouvé l'utilité; ils n'en attribuent pas moins la guérison à la sorcellerie ou au désenchantement : aussi leur médecine est-elle remplie de pratiques superstitieuses. A de certaines saisons, les fièvres deviennent chez eux épidémiques, et se joignent aux rhumatismes; ils ont recours alors aux saignées, en faisant, avec un instrument tranchant, des incisions sur la peau du membre malade, et en y appliquant des ventouses faites en corne de bœuf. Cette manière de saigner a déjà été observée par Kolbe chez les Hottentots, et décrite dans son ouvrage. La petite-vérole fait souvent des ravages chez eux : aussi voit-on fréquemment des individus très marqués; ils ne connaissent point les maladies vénériennes. Un homme qui apporta une maladie de ce genre de la colonie, où il avait travaillé, fut chassé sur-le-champ par les Cafres. Il paraît, en général,

qu'à l'exception de la petite-vérole, ils n'ont point de maladies contagieuses. M. Lichtenstein cite comme une singularité, qu'il n'a jamais vu un homme de cette nation éternuer, bâiller ou tousser; d'où il conclut qu'ils n'ont ni ennui, ni rhume, ni catarrhe pulmonique. Ils sont très décents, et ne se permettent aucune incongruité en présence d'autres personnes.

On ne voit, chez les Koossas, aucun signe de culte: ils n'ont même, dans leur langue, selon l'assertion de Vander-Kemp, aucun terme pour l'être suprême auquel ils attribuent la création du monde; mais ils ont emprunté aux Gonaaquas le mot de *thiko*. Ils ont une foi robuste aux sortiléges. Leurs sorciers et devins ont en quelque sorte une autorité sacerdotale, et les missionnaires qui viennent chez eux passent inévitablement pour des sorciers étrangers. Vander-Kemp fut très embarrassé un jour que la reine-mère lui ordonna de faire venir de la pluie sous peine d'être traité en ennemi; heureusement la pluie vint à tomber; mais dans d'autres occasion il ne fut pas si heureux, et c'est là ce qui détermina ce missionnaire à quitter la Cafrerie. Le roi Geïka pensa, sous ce rapport, plus raisonnablement que ses sujets; mais il conseilla lui-même à Vander-Kemp d'éviter leur ressentiment. Les Koossas ont des sorciers bienfaisants et des sorciers méchants. On appelle les premiers pour guérir les malades; ce sont ordinairement de vieilles femmes qui font ce métier. La sorcière pose sur le ventre du malade des boules faites de bouse de vache, et les remue en faisant des gestes mystérieux, et en prononçant

des formules magiques. Elle finit par faire paraître un serpent, une tortue ou un lézard, en jurant que cet animal avait été introduit par sortilége dans le corps du malade, et que c'est là la cause de son mal. On lui donne ordinairement pour sa peine une pièce de bétail; mais si le malade ne guérit pas, elle est obligée de la rendre. Quelquefois on veut connaître celui qui avait jeté le sort sur le malade. A cet effet, la sorcière fait rassembler toute la horde, et tandis que les hommes et les femmes dansent et chantent, elle se retire dans une cabane pour dormir et voir le coupable en rêve. Sollicitée enfin de se montrer, elle sort, tenant quelques javelots dans ses mains presque nues, et ayant le côté droit teint en noir et le côté gauche en blanc. Aussitôt elle est entourée par le peuple, et couverte de manteaux. Pendant longtemps elle refuse de nommer le coupable; à la fin, se débarrassant des manteaux, elle se précipite, avec ses hassagaies, sur la foule, et frappe celui qu'elle veut désigner comme coupable. Sur-le-champ on s'empare de lui; mais, avant de le traîner au supplice, on veut que la sorcière indique l'endroit où il a caché son sortilége. Quand elle en indique un, on s'y transporte avec elle; elle retire de la prétendue cachette un crâne ou quelque autre reste d'un cadavre. Dès lors tout le monde est convaincu; le chef et ses conseillers condamnent le criminel à être enterré dans une fourmilière, ou sous un amas de pierres brûlantes. S'il résiste à ce supplice, on le bannit de la horde, on confisque son

bien, et on réduit sa cabane en cendres. On assure que quelquefois les chefs, pour s'emparer des biens d'un riche, le font accuser de sortilége par une sorcière qui leur est dévouée. Dans quelques cas, la sorcière fait assommer le prétendu coupable à coups de massue; d'autres fois l'accusé se sauve en accusant quelque sorcier inconnu d'avoir été l'instigateur du crime.

Dans de longues sécheresses, les Koossas ont aussi recours aux sorciers pour obtenir de la pluie : c'est ordinairement quelque Hottentot que l'on emploie à cet effet, moyennant un certain nombre de pièces de bétail. On tue un jeune bœuf; le sorcier trempe une verge dans le sang de cet animal, et en asperge tout autour de lui. Après cette cérémonie, il marche avec un air important en cercle, puis il se rend seul dans une cabane. On attend ensuite patiemment la pluie pendant un mois; mais si, au bout de ce temps, il n'en tombe pas, malheur au sorcier, si déjà il ne s'est esquivé! on s'empare de lui, et on l'assomme sans entendre ses excuses.

Il y a dans leur pays des endroits où personne n'ose passer sans y jeter une pierre, un rameau ou une poignée d'herbe : ils n'en savent pas le motif : ce sont probablement des tombeaux d'hommes qui ont joui de la considération publique, mais dont le nom et le mérite sont effacés de la mémoire du peuple. A l'embouchure de la rivière de Keisk (le Keiskamma des Hottentots) gît l'ancre d'un vaisseau naufragé. Chachabé, grand-père du roi Geïka, en fit abattre un morceau : l'ouvrier qui fut chargé

de ce travail mourut quelque temps après. Depuis lors l'ancre passe pour un être enchanté, qui se fâche des offenses et commande sur la mer : on lui a donné un nom par lequel le saluent tous les passants. Lorsqu'après une chasse longue et pénible on parvient à tuer un éléphant, on se confond en excuses auprès de l'animal, en lui disant que sa mort a été l'effet d'un accident; et, pour l'empêcher de leur faire du mal, ils lui coupent la trompe, et l'enterrent solennellement, en répétant ces paroles : L'éléphant est un grand seigneur, et sa trompe est sa main droite!

Ils ont des chants inintelligibles, qui leur viennent de la tribu de Mathimba (les Tambukis de M. Barrow). Cette tribu prétend qu'elle les a appris d'oiseaux à tête humaine, dont elle a épié le ramage pendant la nuit.

Les Koossas ont une tradition au sujet d'une grande caverne située très loin au nord; ils croient que leur bétail y a pris naissance, et qu'on en pourrait tirer encore des bestiaux, si l'on parvenait à découvrir la situation du souterrain, et à attirer les animaux au-dehors; quelquefois ils brûlent un bœuf vivant, et observent pieusement la fumée qui monte. Ils ont des idées particulières sur la pureté. Chez eux sont censés impurs tous les enfants jusqu'à ce qu'ils aient été admis au nombre des adultes par la cérémonie de la circoncision; toutes les femmes pendant leurs menstrues ou le premier mois après leurs couches; les veufs pendant la deuxième quinzaine, et les veuves pendant le pre-

mier mois de leur veuvage ; les mères pendant les deux premiers jours après la perte d'un enfant ; les hommes, en revenant du combat ; et toutes les personnes qui ont assisté à un accident funeste. Pendant le temps de l'impureté, tous ces individus sont obligés de s'abstenir de lait, et ne peuvent ni se laver ni se teindre la peau, ni communiquer avec d'autres personnes. Un sorcier est chez eux réputé impur et infâme ; il peut néanmoins, en renonçant à son métier, recouvrer son honneur, après avoir été lavé solennellement dans le fleuve. Quiconque a commis un homicide contracte également l'impureté : il est obligé de manger de la viande rôtie à l'aide d'un certain bois qui donne au mets un goût amer, et de prendre les charbons pour se teindre la figure en noir. Au bout de quelque temps, il lui est permis de se purifier, en se rinçant la bouche avec du lait, en se lavant, et en se teignant de brun au lieu de noir.

Quand un lion se montre aux environs d'un kraal, ils vont en foule, armés de hassagaies, de kirris et de boucliers, pour le tuer : ils cernent son repaire et resserrent de plus en plus le cercle ; ils l'irritent ensuite, jusqu'à ce qu'il s'élance sur eux ; le chasseur qu'attaque le lion se couvre de son bouclier en se jetant par terre ; aussitôt les autres percent l'animal de leurs javelots ; quelquefois le lion en fureur blesse ou tue plusieurs chasseurs. Celui qui lui a infligé la première blessure est célébré comme un héros, quoiqu'il contracte par son action une impureté passagère : aussi, au retour des chasseurs

on le force d'habiter une mauvaise cabane qu'on bâtit exprès pour lui; il enduit son corps de couleur blanche, et il n'y a que les garçons non circoncis qui puissent lui apporter de la nourriture. Au bout de quatre jours, il se lave, teint sa peau en brun, et on vient pour le ramener triomphalement au kraal, où l'on mange un veau en commun avec lui. Si la foudre tombe sur une cabane, on la démolit et on en bâtit une autre, après avoir purifié le lieu par l'immolation d'un certain nombre de bœufs : jusque-là personne ne peut communiquer avec les habitants de la cabane. Si l'accident arrive au kraal du roi, ou si celui-ci change de demeure par quelque autre motif, on immole une centaine de bœufs, qu'on abandonne aux pauvres et aux hyènes.

Quand un malade est près de mourir, on le porte dans un lieu solitaire, à l'ombre d'un arbre. On y allume du feu; on place auprès du moribond un vase avec de l'eau, et il ne reste auprès de lui que sa femme et ses plus proches parents. Dans ses derniers moments, on jette l'eau sur sa tête comme pour le ranimer; puis tous s'enfuient, à l'exception de l'époux ou de l'épouse. Les parents s'arrêtent pourtant à quelque distance, et se font avertir, par des cris, de son état et de sa mort. Quand le malade a rendu le dernier soupir, on abandonne le corps aux hyènes, qui sont réputées sacrées et qu'on ne tue jamais. La famille se purifie et retourne dans sa demeure. Quant à la veuve, elle prend un tison de feu allumé auprès du moribond, revient la nuit

au kraal, brûle sa cabane, et se retire pour un mois dans la solitude, où elle se nourrit de racines et de baies sauvages. A l'expiration de ce terme, elle jette ses vêtements, se lave tout le corps, se déchire, à l'aide de pierres aiguës, la poitrine, les bras et les jambes; se ceint d'un tissu de joncs, et revient, après le coucher du soleil, au kraal, où des garçons non circoncis lui tendent un tison pour allumer du feu sur l'emplacement de sa cabane. On lui donne aussi du lait frais pour se rincer la bouche, et dès ce moment elle est purifiée. Cependant la vache qui a fourni le lait devient impure, et on ne peut plus ni la traire ni la tuer. Les parents mangent avec elle la viande d'un jeune bœuf, et lui en donnent la peau pour se faire un manteau neuf; elle bâtit ensuite une autre cabane à l'aide de ses sœurs et belles-sœurs, et rentre dans la société. La purification du veuf est assujettie à peu près aux mêmes cérémonies. Il prend de plus les poils de la queue d'un bœuf, et s'en fait un collier. L'animal, devenu impur par là, ne peut plus être tué. Si un adulte meurt dans sa cabane, tout le kraal est censé souillé, et on l'abandonne tout entier, en laissant le cadavre dans la cabane. Si c'est un enfant qui est décédé, on se contente de fermer et d'abandonner la cabane.

Il n'y a que les chefs et leurs femmes que l'on enterre. On les laisse mourir dans leur cabane; on ensevelit ensuite le cadavre dans le manteau du décédé, et on l'enterre dans le parc aux bestiaux; après quoi on fait fouler la terre par des bœufs,

qui, par cette opération, deviennent impurs et ne peuvent plus être tués. Les veuves du chef décédé brûlent tous les ustensiles dont elles se sont servies en commun avec lui, se retirent pour trois jours dans la solitude, et se purifient à peu près comme d'autres veuves. Cependant tous les habitants quittent le lieu où est mort le chef; aucune horde étrangère même ne s'y établit. Si un chef perd sa femme, son deuil et sa retraite durent également trois jours, et on quitte aussi le lieu où la femme est morte et a été enterrée.

Dès qu'un enfant est venu au monde, on enduit son corps de terre blanche : la mère le nourrit pendant deux ans. Les maladies d'enfants sont rares chez ce peuple, et les personnes qui ont vécu chez les Koossas ont assuré à M. Lichtenstein qu'ils n'ont jamais entendu crier un petit enfant, ni vu pleurer un plus grand. Jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, les enfants restent sous la surveillance de la mère, sans que le père s'en occupe. A cet âge, les garçons commencent à garder le bétail, et les filles travaillent pour le ménage. A dix ou onze ans, on instruit les enfants publiquement et sous la surveillance du chef de la horde, savoir, les garçons, dans le maniement des armes et dans d'autres exercices du corps, et les filles dans divers ouvrages des mains.

Quand les garçons approchent de l'âge de la puberté, on les circoncit. Cette cérémonie a lieu non pas annuellement, mais lorsqu'un des fils du chef atteint l'âge requis. On amène alors au chef tous

les garçons qui sont à peu près du même âge, e
on les relègue pendant quelque temps dans un
cabane solitaire, où ils ne subsistent que du lai
d'un troupeau de vaches que l'on confie à leur
soins. Le chef se montre enfin avec une suite nom
breuse, et on fait subir la cérémonie de la circon
cision à chaque enfant, par un homme qui se se
pour cela d'une hassagaie aiguë. Après la céré
monie, on enfonce l'instrument dans le lit d'un
rivière; on panse la blessure des enfants à l'aid
d'herbes salutaires, et on leur fait enduire le cor
d'argile blanche. Tous les matins l'opérateur visit
les garçons dans leur cabane pour les panser :
est accompagné d'un officier du chef, chargé d
veiller à ce que chaque jour l'enduit des garçon
soit renouvelé. Après la parfaite guérison, qui n
lieu qu'au bout de deux mois, on brûle les vête
ments et les ustensiles dont ils se sont servis pe
dant leur isolement; ils se baignent dans la rivièr
et sont présentés au prince. On les exhorte à
conduire à l'avenir comme des hommes; les paren
leur présentent des manteaux nouveaux, et on l
régale de millet et de lait. Après le repas, les pèr
leur remettent des javelots et d'autres armes. Le ch
se fait promettre obéissance et fidélité, et une dans
générale termine cette journée solennelle. Depu
lors, les garçons marquent leur pudeur en attachan
au bas du ventre un morceau de cuir avec des ra
gées de coraux et d'autres ornements: ils sont dés
gnés sous le nom d'inkovala ou indoda, au lieu qu'
vant la circoncision on ne les appelait que quinquel

Il y a aussi certaines cérémonies pour l'admission des filles parmi les personnes adultes. Dès que les menstrues apparaissent chez une jeune fille, on la relègue dans une cabane isolée, où elle ne peut voir que des compagnes plus jeunes ; pendant ce temps, elle ne peut boire du lait. On tue pour elle un jeune bœuf, et on lui permet de passer le temps à chanter et à danser. Enfin on la lave, on enduit son corps de terre rouge : ses compagnes lui présentent des vêtements, des anneaux et d'autres objets de parure : les femmes et les filles la reçoivent avec des cris de joie à la sortie de la cabane ; elle se rince la bouche avec du lait, et on fait avec elle un repas commun, qui est comme son initiation à la société des femmes. Tant que les garçons et les filles ne sont pas reçus au nombre des personnes adultes, ils sont censés impurs, et ne peuvent manger avec les parents. Après leur réception parmi les adultes, ils ne couchent plus dans la cabane des parents.

Le jeune garçon reçoit de bonne heure une part de bestiaux ; à l'âge de puberté, on augmente cette part, qui lui sert alors à marchander une femme. Le prix d'une fille varie selon la considération dont jouit sa famille, et selon la fortune du prétendant : il est rare que ce prix excède dix vaches. On s'associe ordinairement à ses égaux, et il faut qu'une fille pauvre soit très jolie pour être demandée par un homme riche. La plupart des Koossas n'ont qu'une femme ; mais les rois et les chefs des kraals en ont cinq et davantage. La polygamie ne paraît donc pas être

aussi générale que l'auteur l'a assuré plus haut. Lors qu'au bout de quelques jours de négociations le mar ché est conclu, la fiancée, accompagnée de ses pa rents et amis, se rend à la cabane du futur, où s trouve le chef du kraal, avec son escorte, et suiv de la foule. Là, il faut que la jeune fille subisse, l'écart, une visite de la part de quelques femmes d la famille du jeune homme. On tue une quantité d bestiaux pour régaler les hôtes pendant quatre jour Au bout de ce temps, les compagnes enduisent l corps de la jeune fille, et la présentent nue, et muni seulement d'une ceinture, à la foule, afin que cha cun puisse se convaincre de sa bonne constitutio et de sa beauté. Le chef, qui a pris place dans u lieu public, accorde son consentement au mariage et exhorte la jeune femme à se comporter en fidèl épouse et bonne ménagère. Le jeune homme, qui s présente ensuite, reçoit des avis semblables : le che l'exhorte aussi à exercer l'hospitalité envers ses con vives, à payer exactement son tribut au roi de l nation et au chef du kraal. On fait boire ensuite à l jeune femme du lait des vaches du mari ou de l famille. Dès-lors l'union est contractée. Tous le assistants témoignent leur joie en dansant, et e s'écriant : Elle boit le lait! elle a bu le lait!

Quand le prétendant est d'un rang distingué, le préliminaires exigent plus de formalités. La jeun fille se rend la nuit, avec ses compagnes, à la de meure du prétendant; on assigne à cette troupe, qu prétend venir d'un pays lointain, une cabane vid où l'on allume du feu; le lendemain, les femmes d

la famille du prétendu s'assemblent pour examiner l'état physique de la jeune fille. La nuit suivante, on la laisse seule avec le jeune homme, et si le lendemain il déclare qu'il la veut pour épouse, on entame les négociations avec le beau-père. Si la femme meurt sans laisser d'enfants, celui-ci rend le prix d'achat. Les parents de la jeune femme ne boivent du lait des vaches reçues de leur gendre, que lorsque leur fille est accouchée pour la première fois : ils font alors présent de quelques bestiaux aux parents de leur gendre; et celui-ci, à son tour, fait quelque présent aux sœurs de sa femme. Le père du jeune homme ne peut voir sa bru qu'en présence d'autres personnes. Si, par hasard, il la rencontre seule, elle est obligée de prendre la fuite : la même réserve a lieu entre la belle-mère et le gendre. Si cet usage ne vient pas de quelque autre peuple, il faut qu'il ait été introduit à une époque où les mœurs avaient besoin d'une pareille sauvegarde.

Dans les premières semaines après l'accouchement, le mari ne se sert point des ustensiles de sa femme, et, tant qu'elle allaite, il ne boit pas dans le même vase; pendant ce temps, il ne couche point avec elle : aussi les grossesses ne se succèdent qu'à de grands intervalles; et peut-être faut-il attribuer à cette circonstance la conservation de la vigueur physique qui distingue les Koossas. Il est vrai que, pendant que sa femme allaite, le mari vit avec sa seconde femme, lorsqu'il en a une. Ordinairement chaque femme a sa cabane. Quelquefois pourtant les deux

femmes occupent une cabane en commun, et n'en vivent pas en moins bonne intelligence. Les divorces sont très rares, et les adultères ne sont punis que sur les femmes. Le mari qui surprend sa femme en adultère a le droit de tuer le coupable; mais ordinairement il se contente d'une rançon, qu'il partage avec le chef. S'il naît des enfants de ces adultères, le mari les élève comme les siens. Un homme qui a eu un commerce clandestin avec une fille en est quitte pour quelques pièces de bétail données aux parents. Des étrangers qui passent quelque temps avec une horde de Koossas trouvent aisément des filles complaisantes, moyennant quelque cadeau; et c'est chez ce peuple un acte d'hospitalité d'offrir une compagne à un voyageur. Le pauvre Vander-Kemp eut bien de la peine à se défendre contre cette politesse. Les femmes cafres de cette tribu passent néanmoins pour décentes et modestes : leurs vêtements leur couvrent tout le corps, et elles ont grand soin de ne pas en montrer une seule partie à nu.

Les femmes sont exclues de toutes les délibérations publiques, à moins que leur rang ne leur donne une grande autorité, comme celle de la mère du roi actuel, Geïka. Dans leurs maisons, les femmes sont maîtresses, et les maris les laissent régir leur bien commun. Les Koossas ont beaucoup d'égards pour leurs parents. Celui qui maltraiterait son père, s'attirerait le mépris de toute la horde et la punition du bannissement. Le père est consulté pour toutes les entreprises de ses filles, et, après sa mort, les

mêmes égards passent aux oncles. On prend soin des personnes âgées et infirmes; la famille vient au secours de ceux de ses membres qui tombent dans l'indigence.

De nombreuses occupations sont le partage des femmes; elles ont non seulement à soigner leur ménage et élever leurs enfants, mais ce sont elles encore qui construisent les cabanes, cultivent la terre, font les ustensiles, vont chercher le bois, etc. Les maris ne s'occupent, en temps de paix, que de la chasse et de soigner leurs troupeaux; ils les conduisent au pâturage, et se chargent même de les traire. Ils en prennent grand soin, les aiment avec une sorte de tendresse, et s'en font obéir. Ils contournent d'une manière bizarre les cornes des bestiaux; ils les distinguent à leur mugissement, et ils dressent les bœufs à les porter et à traîner des voitures. Les chefs des kraals montent des taureaux en guise de chevaux, et entretiennent des troupes de taureaux pour la pompe et pour leur divertissement, en les dressant de manière à ce qu'ils s'élancent sur les hommes qui poussent un certain cri. C'est un point d'honneur de montrer de l'adresse à éviter les coups de ces animaux furieux.

Le laitage de vache constitue la nourriture principale des Koossas; ils boivent le lait frais ou caillé; ils font aussi des fromages et du beurre, en secouant le lait renfermé dans des outres de cuir, ainsi que Kolbe le raconte des Hottentots; mais ils ne font point entrer le beurre dans les aliments : ils ne s'en servent que pour graisser la peau.

Les Koossas ne tuent leur bétail pour la nourriture que dans les occasions solennelles; le reste du temps ils se nourrissent du gibier qu'ils prennent à la chasse, soit à coups de hassagaies, soit dans des filets : dans les contrées boisées, ils construisent quelquefois des haies longues de quelques milles, dans lesquelles ils laissent des issues pour le gibier, mais en y tendant des embûches. Pour le gros gibier, tel que buffles, élans-antilopes, etc., ils creusent, sur le chemin que ce gibier prend pour aller s'abreuver, des fossés, et y plantent des pieux pointus. Ils enfoncent des pieux semblables, mais plus forts, sur les rives escarpées des rivières, entre les broussailles, où passent pendant la nuit les hippopotames pour gravir les hauteurs. Ils les guettent, et poussent des cris pour effrayer ces animaux, qui, voulant se jeter dans la rivière, tombent de tout leur poids sur ces pieux pointus. Pour surprendre la panthère, ils suspendent à la branche inférieure d'un arbre un morceau de viande, et dessous, ils fixent en terre une hassagaie très pointue. L'animal, en sautant pour attraper sa proie, tombe sur la pointe cachée de l'hassagaie, et se blesse mortellement. L'éléphant est, pour ce peuple, d'une chasse plus difficile. Ils n'attaquent jamais qu'un éléphant isolé qui s'est égaré du troupeau. S'ils le trouvent dans un lieu favorable, ils allument l'herbe autour de lui, et l'assaillent à coups de hassagaies, qui pourtant ne pénètrent pas profondément dans sa peau épaisse. Quand il cherche à se sauver, ils le poursuivent, mais très prudemment, et en se plaçant sur des hauteurs ou

dans des défilés, afin de lancer impunément leurs hassagaies. Sur des terrains unis, ils mettent de nouveau le feu à l'herbe autour de l'animal, le harcèlent à coups de flèches, et le tourmentent jusqu'à ce que l'éléphant, épuisé de fatigue et de sang, succombe à ses ennemis, qui accourent pour le tuer. Les Koossas ne mangent point la chair de cet animal, ils ne lui font la chasse que par passion; car quant aux dents de défense, ils sont obligés de les livrer au roi.

Outre le bétail, ils n'ont point d'animaux apprivoisés, si ce n'est des chiens laids et horriblement maigres. Ils n'ont pas de brebis, et leur territoire ne paraît pas favorable pour les bêtes à laine. Les Koossas n'ont pas non plus de poules, mais on en trouve une espèce sans crête chez les tribus cafres qui habitent plus au nord. Ils ne connaissent point la propriété territoriale; chacun trouve aisément un coin où il puisse semer du millet, des melons d'eau, ou du sarrasin. On ne laboure point; on sème, puis on remue la terre à la bêche; quand le millet est mûr, on le coupe à l'aide des hassagaies, qui servent à tout; on bat les épis avec des baguettes, et on dépose le grain dans des fosses profondes, que l'on recouvre de paille, de pierres, et de bouse de bœuf sèche. Les melons de Cafrerie ont un goût un peu amer. On n'en trouve point dans la colonie du Cap. Les Koossas cultivent aussi quelques herbes, qui leur tiennent lieu de tabac à fumer. Ils font avec le millet une espèce de pain qu'ils cuisent sous la cendre; ils savent en extraire aussi une sorte de bière qui enivre, mais qui se gâte facilement : ils la nomment tjola. Les divers

degrés de fermentation par lesquels ils font passer le millet, leur fournissent encore une espèce de vinaigre, et même une sorte de vin, qu'ils appellent inguhja; ils trouvent du levain dans de vieux vases à lait; et au lieu de cribles, ils se servent de nids de petits oiseaux du genre des loxies. Il n'y a que quelques kraals de la plage qui, faute d'autre nourriture, mangent des poissons et des mollusques; aussi sont-ils méprisés par le reste de la nation, qui ne mange jamais de poisson.

Quand un Koossa ouvre sa fosse au millet, il faut qu'il en envoie à tous ses voisins et à son chef; de même quand il tue un bœuf, ses voisins deviennent ses convives. Le roi n'est pas exempt de l'importunité de ses voisins : on envoie à ce prince un morceau de la poitrine, chaque fois que l'on abat du bétail. Il n'y a que les hommes qui puissent manger de la poitrine, de la tête, du cœur et des pieds de bœuf; les femmes n'en ont pas le droit. On apprête les peaux de bœuf pour en faire des manteaux appelés goubo ou ingoubo. Un manteau de peau de bête fauve s'appelle ounèbe. Les chefs portent aussi des manteaux de peaux d'antilopes et de panthères; toutes les peaux de la dernière espèce doivent leur être livrées; mais ils en font quelquefois présent à leurs favoris. On connaît par l'ouvrage de Barrow leur manière ingénieuse de tanner les peaux. Les manteaux de femmes sont ordinairement garnis de plusieurs rangées de boutons de cuivre, dont le nombre fait préjuger le rang et la fortune de la personne. Ces boutons font leurs délices; et si un voyageur en porte

sur son habit, il peut à peine se débarrasser de leurs importunités. Actuellement, peut-être, le voyageur peut-il être plus tranquille pour ses boutons; car les Anglais ont établi des foires sur la frontière, en sorte que les Cafres peuvent se procurer aisément les bagatelles qu'ils recherchent pour leur parure (1). Les femmes attachent aussi au haut de leurs manteaux des queues de chats sauvages, qui pendent des deux côtés. Pour coudre les peaux, elles prennent les nerfs du bétail. Lorsqu'il s'agit de gagner son premier manteau, la jeune fille est obligée d'accompagner une fois ses frères à la chasse : on lui donne alors une peau d'antilope pour sa part.

Tous les Cafres se frottent le corps de graisse mêlée à des substances minérales, telles que argile, ocre, etc. Les hommes ne se coiffent que d'une bande de cuir, à laquelle on attache quelquefois de petites lames de cuivre roulé, ou des rangées de coraux, ou bien une touffe de poils de zèbre ou de jackal. Chez les femmes, la coiffure consiste en une espèce de turban, formé d'une longue bande de cuir de busch-bock, ou d'un autre animal, qu'elles arrangent habilement, et dont elles se coiffent avec coquetterie : elles y attachent un gland en cuir avec de la verroterie ou de petits morceaux de cuivre. Pour colliers, les Cafres portent de petites chaînes de métal, des cordons avec de petites pierres rouges, des coquilles et de la verroterie, qu'ils aiment beaucoup; mais il paraît que le goût et la mode changent

(1) *Asiatic Journal*, 1829.

chez eux. Lors du séjour de Vander-Kemp, la vogue était pour de petits coraux qui venaient de la tribu des Imbos, et dont les Koossas étaient tellement épris, qu'ils donnaient une vache et un veau pour deux petites rangées : il paraît que ce n'était que de la verroterie. M. Lichtenstein présume qu'elle provient encore du temps des Portugais; mais on sait qu'aujourd'hui la verroterie passe en quantité de l'Europe dans le Soudan et les autres pays du nord de l'Afrique, et de là dans l'intérieur (1). Ne serait-il pas possible que celle qui arrive des Imbos chez les Koossas ait traversé toute cette partie du monde, depuis le nord jusqu'au sud?

Ils suspendent aux oreilles des cordonnets avec de la verroterie ou des boutons, des anneaux de fil de cuivre, etc. Les anneaux d'ivoire qu'ils portent au bras gauche sont des marques distinctives venant du chef. Ils portent aussi des bracelets de cuivre et de fer; aux doigts des mains et des pieds, ils ont des anneaux de fil des mêmes métaux. Les hommes ont des ceintures de cuir entièrement couvertes de boutons et de petites plaques de cuivre et de fer. Les femmes portent, depuis leur naissance, plusieurs tabliers de cuir appelés inkyo; ils sont placés l'un sur l'autre; le plus long est chargé de boutons et de verroterie. La plupart des femmes se couvrent aussi la poitrine d'un morceau de cuir attaché sur le dos.

Les Koossas sont armés de hassagaies, de boucliers et de kirris. Leur hassagaie est un javelot ou une

(1) Voyage de Burckhardt en Égypte et en Nubie.

ance longue de cinq à six pieds, et munie d'une pointe en fer d'un pied à un pied et demi. Cette pointe, toujours tranchante sur les deux côtés, est artistement insérée dans le bois, fait d'une tige du *Curtisia faginea*, et amincie vers le bout inférieur. Il faut beaucoup de force et d'adresse pour lancer cette arme avec succès. Il y a des Koossas qui la lancent jusqu'à cent pas de distance; mais la portée ordinaire est de soixante à quatre-vingts pas : on fait parcourir à l'arme une ligne courbe, ce qui fait qu'elle manque souvent le but. Les hassagaies sont aussi chez ce peuple une espèce de monnaie courante et un article commun de commerce, avec lequel on achète et paie tous les autres. Le kirri ou la massue se lance aussi quelquefois : c'est encore un outil de labourage, qu'on emploie au lieu de soc, comme on emploie la hassagaie en guise de faucille.

Les Koossas sont braves comme toutes les tribus cafres, et guerroient souvent contre leurs voisins; cependant, loin d'avoir un esprit belliqueux, ils aiment beaucoup la vie paisible des pasteurs. Mais, en cas de besoin, et quand leurs chefs les conduisent au combat, aucun homme en état de porter les armes ne s'en exempte, et la fuite serait une honte ineffaçable. C'est surtout contre les Boschimans, leurs voisins au nord, qu'ils se battent souvent, pour se venger des actes de brigandage que ce peuple exerce contre leurs troupeaux. Cependant, comme les Boschimans n'osent résister en rase campagne, préférant se porter dans des retraites sûres, pour lancer de là leurs flèches empoisonnées, on

en vient rarement à une bataille avec eux, et tout se réduit à des hostilités continuelles entre les individus des deux nations. Les Koossas, ainsi que toutes les autres tribus de Cafres que connaît M. Lichtenstein, ont tant d'animosité contre les Boschimans, que lorsqu'un individu de cette nation tombe entre leurs mains, de quelque âge ou sexe qu'il soit, il est massacré sans pitié. A leurs yeux, les Boschimans sont comme des bêtes féroces qu'il faut exterminer partout où on les trouve. M. Lichtenstein cite un exemple frappant de cette animosité. En 1804, le député d'une horde cafre ayant été accueilli dans la maison du gouverneur du Cap, aperçut, par hasard, parmi les domestiques du général hollandais, un garçon boschiman âgé de onze ans. Malgré la ressemblance entre ce Boschiman et les autres Hottentots, il le distingue aussitôt comme étant issu d'une race odieuse, et court sur lui pour le percer de sa hassagaie. On accourut aux cris de l'enfant, et on demanda au Cafre la cause de sa fureur. Comment, s'écria-t-il encore tout agité, un Boschiman dans cette maison! J'ai voulu délivrer le général d'un être malfaisant!

Entre eux aussi les Cafres sont souvent en guerre, par suite de la défection de quelques chefs tributaires, ou pour des querelles au sujet du bétail et des pâturages; mais les hostilités sont toujours précédées d'une déclaration de guerre faite par des députés, qui portent à la main, pour marque de leur mission hostile, des queues de lion ou de panthère. Chaque chef assemble son monde, et tous les chefs,

en qualité de vassaux du roi, sont obligés de se rendre auprès du prince avec leurs gens. Lorsque toute l'armée est assemblée, on tue une quantité de bestiaux; on danse et on se livre à de grandes réjouissances. Le roi distribue, parmi les chefs et les plus braves, des panaches d'une espèce de grue qu'ils mettent sur la tête. Cette distinction leur impose le devoir de combattre à la tête des autres. S'ils reculaient, ils encourraient la peine de mort; comme on punit aussi tout Cafre qui abandonne son chef. S'étant mise en marche, avec autant de bestiaux qu'il lui en faut pour sa consommation, l'armée se porte sur l'endroit où l'ennemi a choisi sa retraite; mais, avant d'attaquer, on lui envoie un nouveau message; s'il déclare que ses forces ne sont pas encore réunies, et qu'il n'est pas prêt au combat, on campe dans une plaine, jusqu'à ce qu'il plaise à l'ennemi de commencer. Quand il approche enfin, on avance jusqu'à une distance de soixante-dix à quatre-vingts pas de lui; les deux armées marchent en ligne, et en poussant des cris de guerre. On lance une grêle de hassagaies, et on cherche à éviter celles de l'ennemi : le roi et sa suite sont au milieu; les autres chefs sont distribués sur les deux ailes, ou placés derrière, pour empêcher la retraite. Peu à peu on approche, et le combat finit par une mêlée générale dans laquelle le kirri décide le combat. Mais on en vient rarement à cette extrémité; ordinairement la fuite d'un des deux partis ou la nuit terminent ou suspendent les hostilités. Pendant la nuit on entame des négociations; si elles échouent,

on dénonce l'armistice avant de recommencer. Si l'ennemi prend la fuite, on le poursuit sur-le-champ, et on cherche à s'emparer de ses femmes et enfants, ainsi que de son bétail, dont on abat aussitôt une partie pour s'en régaler. Pour condition de la paix, on exige ordinairement que le vaincu reconnaisse le chef vainqueur pour son suzerain, et lui rende hommage. La soumission étant faite, le vainqueur renvoie les femmes et les enfants, et restitue une partie du bétail enlevé; et on se régale de nouveau avant de se séparer. Le nombre des morts est rarement considérable : dans la plus grande fureur, on épargne néanmoins la vie des femmes et des enfants; quelquefois, quand on craint que l'ennemi trop irrité ne massacre les messagers qu'on voudrait députer vers lui, on a recours aux femmes, que l'ennemi respecte toujours.

On a déjà parlé de l'adresse que les Koossas déploient dans la fabrication de plusieurs objets. Ils reçoivent les métaux des tribus cafres de l'intérieur; ces métaux sont en grande partie déjà travaillés : cependant les Koossas savent aussi les forger, quoiqu'ils n'aient pour marteaux que des pierres, et pour combustible que de la bouse de bœuf séchée. Ils font du feu en tournant avec rapidité une baguette dans un petit morceau de bois creusé d'avance, jusqu'à ce que la friction allume ce bois; ils alimentent ensuite le feu à l'aide de l'herbe sèche. Ils ont dans leur ménage de grosses cruches à long col, faites en argile durcie au soleil. Leur vannerie est si bien tressée que leurs paniers leur servent à conserver le

lait. Le Vaillant a été trompé lorsqu'on lui a dit qu'on faisait gonfler ces paniers dans l'urine avant d'en faire usage.

Les Koossas aiment la danse, et passent des nuits à danser au clair de la lune. Leur chant ressemble à un hurlement; ils n'ont pas d'autres instruments de musique que les Hottentots, encore les leurs sont-ils plus imparfaits. Ils ont une grande mémoire pour les objets qui tombent sous les sens; ils distinguent chaque pièce de bétail de leurs troupeaux; sur une troupe de cinq cents bestiaux qui rentre du pâturage, le maître voit tout de suite quels sont ceux qui manquent : cependant il y a peu de Koossas qui sachent compter au-delà de dix; aucun Koossa ne sait son âge, et ils n'ont aucun moyen pour fixer la chronologie des événements. D'après les conjectures des chrétiens qui ont séjourné quelque temps chez eux, le terme ordinaire de leur vie tombe entre cinquante et soixante ans. Quoique les Koossas occupent un territoire de quarante à cinquante milles géographiques de long, et de vingt à vingt-cinq de large, en prenant la grande Rivière aux Poissons pour limite occidentale, il paraît que cette vaste plaine n'a qu'une population de trente mille âmes; encore les Mathimbas ou Tambouckis paraissent-ils être compris dans cette évaluation. M. Lichtenstein ne croit pas que le nombre de Koossas obéissant au roi Geïka monte au-delà de vingt mille.

Nous connaissons encore très peu ce pays; selon Vander-Kemp, la grande Rivière aux Poissons reçoit, sur le territoire cafre, trois rivières considé-

rables, savoir, le Konab, le Kacha et le Gwengwe. Une autre grande rivière de ce territoire est le Keissi qu'Alberti nomme Keis-Kamma (en hottentot Kamma signifie eau ou rivière), qui, formée des rivières Sjemmi et Debe, se jette dans la mer sous trente-trois degrés douze minutes de latitude méridionale, et sous quarante-quatre degrés cinquante-six minutes de longitude orientale. Plus au nord, le Quakoubi et le Sileni se réunissent au Konga, qui débouche également dans la mer. Plus en avant dans l'intérieur, vers le nord-ouest, coulent le Goboussi et le Karoonga, qui tous deux se jettent dans le Tey-Noir: cette dernière rivière, s'étant unie au Tey-Blanc, prend le nom d'Amera ; c'est la rivière la plus considérable du pays des Koossas. Un autre fleuve considérable, le Basseh, avant de déboucher dans la mer, forme la limite entre les Koossas et les Mathimbas. La plupart des rivières qui arrosent le territoire des premiers sont issues des hautes montagnes de granit et de grès qui le terminent vers le nord-ouest, et dont quelques unes sont couvertes de neige jusqu'au milieu du printemps. Des forêts s'étendent au pied de ces montagnes; vers la côte, le pays est plus uni, et couvert d'une herbe nourrissante. Entre la grande Rivière aux Poissons et le Keissi croissent de grands arbres, surtout des mimosa ; au-delà du Keissi, il y a peu de grands arbres, mais beaucoup de végétaux légers : on y voit une espèce d'euphorbe (probablement *euphorb. officin.*) atteindre à une hauteur de trente-six à quarante pieds. Sous le rapport de la zoologie, le

Keissi fait aussi une ligne de démarcation : à l'ouest de ce fleuve errent de nombreuses troupes de petites antilopes et de couaggas; des animaux féroces y infestent la contrée, tandis que les grandes espèces d'antilopes (surtout l'antil. orcas) n'habitent qu'à l'est du Keissi, ainsi qu'une quantité énorme d'éléphants; le fleuve même est rempli d'hippopotames. Alberti assure avoir vu une troupe d'éléphants qui devait contenir au moins trois cents de ces animaux; et quant aux hippopotames, on en tua, dans un de ses voyages, vingt-deux de suite dans une seule rivière. La différence zoologique des deux rives vient de leur différence végétale; en deçà du Keissi, les terres sont de la qualité aigre dont les herbes ne conviennent qu'à des animaux plus grossièrement organisés. Cependant, amendées ou cultivées, ces terres sont encore d'un bon produit, et elles nourrissent une grande partie de la nation qui y subsiste de son bétail et d'un peu d'agriculture.

Le climat du pays des Koossas diffère essentiellement de celui du Cap; en effet, la saison hivernale, marquée au Cap par des averses fréquentes, est la plus sèche dans ce pays ; depuis mai jusqu'en août, époque où la longueur des nuits et l'obliquité septentrionale des rayons du soleil diminuent beaucoup la chaleur, il y pleut rarement; dans le jour, le temps est frais et serein; la nuit, il fait de la gelée blanche. En été, dès que les grandes chaleurs commencent, on voit se former aussi des orages; ils éclatent ordinairement vers trois heures après midi, et rafraîchissent l'atmosphère par des pluies abon-

dantes. A peine se passe-t-il, dans cette saison, une semaine sans deux orages au moins. Vander-Kemp, pendant seize mois de séjour, n'en a vu éclater qu'un seul le matin. Les coups de tonnerre sont terribles, et les éclairs ressemblent à des torrents de feu. Au milieu de la saison hivernale la température des plaines est rarement au-dessous de cinquante degrés du thermomètre de Fahrenheit; en été, elle est presque toujours entre soixante-dix degrés et quatre-vingt-dix. Avant les orages on reçoit quelquefois des bouffées d'une chaleur insupportable, qui font monter le thermomètre un peu au-delà de cent degrés. Pendant la saison chaude il s'élève quelquefois la nuit des brouillards épais qui ne se dissipent que vers midi, et humectent la terre : ce phénomène, qui serait un bienfait extrême dans la colonie du Cap, ne se manifeste avec quelque régularité qu'au-delà du Keissi. Grâce à tous ces avantages le pays des Koossas, cultivé par des Européens, serait un des plus beaux de l'Afrique; aussi le capitaine américain Stout, qui, en 1796, fit naufrage à l'embouchure de l'Amera, proposa à son gouvernement d'établir ici une colonie. Les arbres gardent leur feuillage pendant toute l'année, et la verdure conserve à peu près la même vivacité. Les oiseaux ne cessent de chanter; seulement les perroquets et les tourterelles se font entendre davantage en été, et les hirondelles disparaissent en automne; dans le pays des Mathimbas, on les voit même en hiver.

Il y a pourtant des années où les pluies sont rares; telles furent les années 1804 et 1805. La sécheresse

qui régna alors dans la colonie, et qui y produisit une disette, se fit sentir également chez les Koossas; ils perdirent une partie considérable de leur bétail faute de pâture, et des peuplades entières pénétrèrent dans la colonie pour chercher des terrains moins desséchés que les leurs.

Les Koossas habitent ensemble par kraals ou villages, qui ont rarement plus de quarante à cinquante familles; l'un des pères de famille les plus riches est le chef, ou, comme disent les Hollandais, le capitaine du kraal; après sa mort ses sujets en élisent un autre, en le prenant ordinairement dans sa famille : quelquefois un seul chef est reconnu par plusieurs kraals. Tous les chefs de villages sont censés les vassaux du roi, et ont besoin de sa sanction pour occuper leur poste. Autrefois ils s'arrogeaient le droit de vie et de mort sur les habitants de leurs kraals; mais le roi Geïka a défendu à ses vassaux d'exécuter aucune sentence capitale sans son assentiment. Chaque chef forme un conseil des six à huit principaux habitants du kraal, qui l'entourent sans cesse, et sans l'avis desquels il n'entreprend presque rien. A leur tour, les chefs du kraal forment le conseil du roi.

Ce prince a un pouvoir absolu; toutefois il est contrôlé par l'opinion publique. S'il se conduit de manière à déplaire généralement, il en est averti par l'un des chefs les plus anciens et les plus estimés; cet avis reste-t-il sans effet, on voit les kraals les plus éloignés disparaître l'un après l'autre pour s'établir sur les frontières du pays. Cette démarche

manque rarement son
tinait à gouverner d
dépasseraient la fron
les autres. Vander-K
prendre ce parti : l
Geïka, ayant défer
tice eux-mêmes, v
celui qu'il avait su
la seconde fois il
quelle il s'arroge
mourraient sans
fallut qu'il révo
tives; les maris
affront, et les
parents.

Du reste, l
exécute ses ar
est entre ses r
minel, il le
Faites que j
avertissemen
criminel au
tant on le
de son cri
sentiment
de vie et
des cas c
consistan
un parc
Koossas
qué par

cas difficiles, le roi consulte des hommes versés dans les affaires administratives, et appelés *pagati*.

Le titre du roi est *inkoossi*, qui signifie seigneur. En le rencontrant, les Koossas saluent le roi en mettant la particule *ann* devant son nom; par exemple, Ann-Coossa. Dans ses voyages, il est suivi de ses conseillers et de ses femmes; partout où il passe on abat du bétail pour le régaler; mais il ne boit d'autre lait que celui des vaches qu'il traîne à sa suite. Ses revenus consistent en un tribut que paie chaque sujet en bétail, suivant sa fortune: il a aussi une part de la récolte, le morceau de poitrine de chaque bœuf que l'on tue, de chaque élan-antilope que l'on rapporte de la chasse; enfin toutes les dents d'éléphants, les peaux de panthères, et toutes les plumes de grues. Lorsqu'un père marie sa fille, il donne au roi quelques unes des vaches stipulées dans le contrat, comme récompense de ce que la jeune fille a été instruite dans les travaux du ménage sous la surveillance du roi.

La maison du souverain ne se distingue des autres que par quelques queues de lions ou de panthères suspendues au faîte du toit; c'est par une queue semblable portée à la main que se font connaître les messagers du prince. Tous ses fils sont des chefs nés, et les enfants qui ont été circoncis avec eux forment leur garde ou leur escorte. Le successeur du roi n'est pas toujours son fils aîné: c'est celui de ses fils dont la mère est la première des femmes du prince par sa famille et par sa richesse. Les autres sont réduits à être chefs des petits kraals qu'ils forment

en partie eux-mêmes, en s'établissant dans un lieu particulier avec leurs femmes et leur jeune escorte. Il paraît néanmoins que le roi a la faculté de choisir un successeur dans une autre famille, sans égard à ses fils. Si au décès du roi l'héritier est encore mineur, ses tuteurs gouvernent à sa place.

Ce que l'on peut savoir de l'histoire des Koossas se réduit à quelques traditions sur les événements des dernières générations; encore ces renseignements ne se conservent que chez une classe particulière d'hommes, qui sont comme les conservateurs des traditions nationales. Leur connaissance ne remonte qu'à un roi nommé Toguh, auquel succéda Goude, puis Tsijo : celui-ci eut deux fils, Tgareka et Palo; le premier régna; le second ne fut pas roi, comme le dit par erreur Le Vaillant, qui le nomme Farao : mais ses descendants furent puissants; Chachabeh, un de ses fils, est célébré comme un héros dans le souvenir des Cafres. Le roi Khauta, dont il fut le cousin et le conseiller, laissa de côté ses propres enfants pour choisir Oumlao, fils de Chachabeh pour son successeur; mais Oumlao mourut jeune d'une blessure que lui avait infligée son propre père dans un accès de colère; il ne laissa qu'un seul enfant, Geïka : c'est lui que Khauta élut alors pour son héritier; cet enfant était sous la tutelle de Sambeh son oncle, quand Khauta mourut. Sambeh gouverna pendant la minorité de son pupille, et quand celui-ci atteignit l'âge de dix-huit ans, le tuteur voulut le priver de ses droits, en mettant dans ses intérêts les fils de Khauta et son frère Ialuhsa. La

paix fut troublée par cette faction; Geïka, conseillé par sa mère, qui est une fille du roi des Mathimbas, marcha contre les rebelles, les battit, et fit son oncle prisonnier : ce fut en 1796. Sambeh fut gardé à vue pendant deux ans : M. Barrow le vit à cette époque; ce voyageur vante avec raison la conduite généreuse du jeune Geïka envers ce tuteur perfide. Geïka lui rendit ses femmes, ses gens, ses bestiaux, en lui disant en présence de Vander-Kemp : « Oncle, je dois à votre instruction des sentiments de générosité; voilà pourquoi je veux oublier vos mauvais desseins sur moi, et j'agirai envers vous comme vous m'avez enseigné. Allez, et apprenez de moi à vous comporter en sujet fidèle. »

Ne pouvant plus tramer de complots, Sambeh et ses partisans se retirèrent sur la côte au-delà de la grande Rivière aux Poissons; là ils menacèrent la sûreté de la colonie hollandaise que les Anglais venaient d'occuper; des Hottentots échappés de la servitude vinrent se joindre aux Koossas émigrés, et leur servirent de guides dans les incursions sur le territoire colonial. La terreur se répandit dans le district de Graaff-Reynett : tout le territoire entre la rivière des Boschimans et le Visch-Rivier tomba au pouvoir des Cafres, qui brûlèrent les habitations des colons, enlevèrent le bétail, et tuèrent les propriétaires qui voulurent défendre leurs foyers. Dans ce moment critique, le commandant Tjaard Vander Walt, ayant essayé en vain la voie de la douceur, qui lui avait réussi auprès de ces barbares dans d'autres circonstances, rallia les colons, et marcha con-

tre les brigands; mais il tomba frappé d'une balle que lui avait tirée un Hottentot embusqué dans un hallier. Sa mort dispersa les colons. Vers le même temps, les paysans s'insurgèrent contre l'administration anglaise; M. Barrow et le général Vandeleur apparurent avec un détachement de troupes pour étouffer cette insurrection sur laquelle Barrow, dans le deuxième volume de sa relation, donne des détails suffisants. Le même général Vandeleur, se voyant inquiété dans sa marche par les Caffres, les rejeta sur la rivière des Boschimans; ce qui ne les empêcha pas de lui couper les vivres. Délivré par les colons, il s'embarqua avec ses troupes dans la baie d'Algoa; il abandonna la colonie à la fureur des Cafres, qui continuèrent de marquer, par des incendies et des massacres, leur passage le long de la côte. Ils ne furent repoussés au-delà de la rivière de Zwart-Kop qu'au commencement de 1800. Pendant ce temps, le général Dundas, gouverneur du Cap, avait fait construire le fort Frédéric, pour empêcher de pareilles invasions à l'avenir. Les sujets de Geïka n'avaient pris aucune part à ces hostilités; elles étaient l'ouvrage du parti mécontent qui s'était séparé du reste de la nation.

Lorsque Sambeh eut été fait prisonnier avec ses partisans, parmi lesquels se trouvaient les fils du roi Khauta, Geïka, clément envers son oncle, fut sans pitié envers ces princes; il en tua un de sa propre main, et il fit mourir les autres, à l'exception du plus jeune, nommé Hientza, dont il prit soin, et à qui il désire même laisser son royaume.

La rivière de Basseh sépare, comme nous l'avons dit, les Koossas et la tribu moins considérable des Tamboukkis ou Mathimbas, qui obéit aussi au roi Geïka, à ce qu'il paraît; les deux peuples ont la même langue, et sont depuis long-temps alliés. En remontant la côte, on arrive à une tribu; plus loin, sur la côte, habite une tribu connue sous plusieurs noms; les Gonaquas et les habitants de la colonie l'appellent Mamboukki, tandis que les Koossas la nomment Immbo; Van-Reenen, dans son voyage, la désigne sous le nom de Hambona : toutefois il est incertain si tous ces noms s'appliquent à la même tribu ou à plusieurs. Au midi du Basseh, vers l'intérieur, habitent les Abbatoanas, et en longeant cette rivière, on arrive chez les Maduanas, tribu nombreuse et paisible, qui, dit-on, ne diffère guère des Koossas par la langue et les mœurs.

Plus vers le nord-ouest, et dans l'intérieur, les Koossas connaissent un peuple nommé Maquina, qui fournit, disent-ils, aux autres tribus le cuivre et le fer. M. Lichtenstein a entendu dire aussi par les Betjouanas que tout à l'est de leur territoire il y a un pays très étendu, traversé par une grande chaîne de montagnes, dont un côté fournit du fer, tandis qu'au revers on exploite des mines de cuivre. On ne connaît pas, ajoutent-ils, le nombre d'habitants de ce pays; aucun voyageur n'est parvenu jusqu'à ses limites : les Maquinas font partie de la nation des Betjouanas; mais ils sont supérieurs à toutes les autres tribus en force et en savoir.

Les Koossas parlent, en outre, d'un peuple sin-

gulier qui habite tout au nord, n'a rien de commun avec les Cafres, et s'appelle Mathola; aucun Koossa ne l'a vu ni visité : la tradition n'en assure pas moins qu'ils ont le teint jaunâtre, et une longue chevelure plate qu'ils tressent pour s'en coiffer; peut-être ce bruit vient-il de ce que quelques Européens se sont établis à diverses époques sur la côte. La tradition au sujet d'un peuple lointain et à longue chevelure a été accréditée plusieurs fois en Afrique; la société que le gouverneur Tülbagh envoya à la découverte en 1761, entendit raconter la même chose au sujet des Briquas, et nous savons maintenant que ce peuple a les cheveux aussi crépus que les autres Africains du sud : sur la côte orientale, la tradition d'un peuple à longue chevelure s'était propagée depuis long-temps, lorsque Van-Reenen trouva chez les Hambonas quelques vieilles Européennes qui avaient donné lieu à cette croyance. Ce qui rend quelquefois les assertions difficiles à vérifier dans ce pays, c'est le changement de demeure et les émigrations des petites hordes, qui tantôt se réunissent, et tantôt s'éloignent les unes des autres; en sorte qu'au bout de quelques générations elles n'ont plus qu'un souvenir confus les unes des autres, ou sont devenues mutuellement étrangères. C'est ainsi que chez les Koossas, lors de la rébellion de Palo, un essaim partit sous la conduite d'un certain Madjoagga en se dirigeant vers le nord; et, dans la suite, un autre chef, nommé Bakha, prit avec sa troupe la même direction, sans que les Koossas en entendissent plus parler. Une émigration semblable a eu lieu lorsqu'après une

guerre longue et violente entre les Cafres de la rive méridionale du Basseh et les Abbatoanas ; les premiers, guidés par Baai, prirent le parti de remonter vers les sources de cette rivière, et d'y fonder un nouvel état. Passons maintenant aux Boschimans.

La patrie des Boschimans est le pays entre la rivière d'Orange et les montagnes qui s'étendent du Roggeveld vers l'orient ; c'est une contrée plus aride et moins hospitalière encore que le Karroo : dans ce dernier pays au moins la pluie vient rafraîchir la campagne, et une fois par an la verdure couvre la terre. Au-delà de la rivière d'Orange, il se passe des années sans pluie; le sol, couvert de pierres roulées ou de débris de roche, ne produit qu'un petit nombre de plantes. Il ne reçoit ni les pluies d'hiver qui contribuent tant à la fertilité du territoire de la colonie du Cap, ni les averses d'orage qui arrosent la Cafrerie dans la saison chaude : ce n'est qu'accidentellement que les nuages se déchargent dans le pays stérile des Boschimans. Il n'y est pas possible d'entretenir des bestiaux, et le nombre des quadrupèdes s'y réduit à peu d'espèces : ce sont le rhinocéros, l'élan-antilope, et la frugale brebis que la race humaine y a introduite. L'autruche habite également ces déserts. Le Boschiman, ne pouvant subsister du bétail, est obligé de se nourrir de serpents, de lézards, de fourmis et de sauterelles. Il n'est point attaché au sol, car ce sol n'a aucune valeur; aussi n'est-il pas sédentaire, et il ignore le droit de propriété. Il se fait une espèce de nid dans les buissons en recourbant les branches au-dessus de lui ; de là

son nom de Boschiman, ou plutôt de Bosjesman, c'est-à-dire homme des buissons (1). Une famille se blottit dans ces nids ou dans ces fosses pendant la nuit; chacun se courbe et se plie pour ainsi dire en deux, en se couvrant, en cas de pluie, d'une peau de mouton, qui suffit pour cacher un homme entier.

La physionomie des Boschimans a les traits caractéristiques de la race hottentote; mais leurs yeux sont beaucoup plus vifs et plus hagards, ils ont un air plus avisé, et tous leurs gestes sont plus agités. Obligé de chercher péniblement sa subsistance, et de vivre toujours sous un climat dur, le Boschiman acquiert une vigueur de corps extraordinaire, sans laquelle il périrait de misère dans son désert. Il passe quatre à cinq jours sans manger; quand il a tué une proie, il la dévore; cinq Boschimans mangent en une heure de temps une brebis grasse tout entière, et un couagga dans la moitié d'une nuit; ensuite ils se livrent à un repos absolu jusqu'à ce que la faim les force à chercher une autre proie; encore faut-il que la faim soit très pressante, car une fois livrés au repos, ils préfèrent se serrer le ventre par une courroie, à un mouvement qui contrarie leur paresse. Pendant des mois entiers le Boschiman se nourrit des ognons de divers liliacées qui croissent dans les bas-fonds; quand il peut trouver des termites, c'est un régal pour lui. Ces insectes se

(1) Lichtenstein, *Reisen*, t. II, p. 78, fait observer que c'est à tort que l'on a confondu le mot hollandais *Bosje*, buisson, avec *Bosch*, bois, forêt, et qu'on a fait des Boschimans des hommes des bois, tandis qu'il n'y a que des buissons dans leur pays.

creusent sous terre des passages qui se croisent en tout sens. On ouvre un de ces passages, et on y fait un trou assez profond; au bout de quelque temps il est rempli de termites qui y sont tombés en voulant parcourir ces passages. D'autres fois le Boschiman s'empare des sauterelles quand elles traversent en nuées son désert. Il mange les serpents les plus venimeux, après leur avoir arraché la tête et les poches de venin. Pour s'emparer plus facilement du gros gibier, il a imaginé d'empoisonner ses flèches. A cet effet, il tire le venin des poches qui se trouvent en arrière de la tête du serpent : il emploie aussi du poison végétal, tel que le suc exprimé de la bulbe du *hæmanthus toxicarius*. On a parlé aussi à M. Lichtenstein d'une substance vénéneuse d'une couleur brune, que ces sauvages trouvent sur les rochers; il pensait que c'était quelque résine minérale; mais on a prétendu que c'était un suc découlant d'une plante. Quand ils ont préparé le poison sur une pierre un peu creuse, ils y trempent la pointe de leurs flèches, en se gardant bien d'y toucher avec les mains, sachant combien l'effet de leur poison est prompt lorsqu'il pénètre dans le sang. A la chasse, dès qu'ils ont tué du gibier par le moyen de ces flèches, ils se hâtent de couper la chair autour de la plaie, et ils mangent, ou plutôt ils dévorent sur-le-champ tout le reste, après l'avoir légèrement rôti ou cuit.

Leurs armes sont pour ainsi dire leur seule propriété, et le seul produit industriel qui sorte de leurs mains. L'arc dont ils se servent a ordinairement

cinq pieds de long; il est fait grossièrement en bois très dur, et tendu par le moyen d'une corde en boyaux; les flèches ont généralement une longueur de deux pieds et demi, et sont faites d'une tige de roseau, à laquelle on attache, d'une part, une plume, et de l'autre un os pointu, et souvent aussi une petite plaque de fer en triangle : ils ont la perfidie d'attacher cette pointe peu solidement, afin qu'en arrachant la flèche de la plaie, on soit obligé d'y laisser la pointe, qui, étant empoisonnée, produit tout à l'entour un gonflement subit qui rend l'extraction impossible. Ils reçoivent des pays lointains le bois employé à leurs arcs, ainsi que le fer dont ils font les pointes de flèches, soit qu'ils échangent contre des flèches toutes préparées ces matériaux fournis par leurs voisins du côté de l'est, soit que le brigandage leur en procure une partie; on sait du moins qu'ils prennent les hassagaies des peuples cafres pour en faire des flèches à leur manière. Pour travailler le fer, ils ne connaissent point l'usage du feu; ils se bornent à marteler et à aiguiser les plaques à l'aide des pierres. Au reste, la plupart des flèches n'ont pas de pointe en fer; ils ne s'en servent, d'ailleurs, que contre les hommes, et jamais à la chasse. La fabrication de ces flèches et l'apprêt du poison sont des arts dont les secrets ne sont connus que de quelques uns.

Le carquois est une tige d'aloès creusé, et souvent recouvert de cuir; suspendu à une courroie sur l'épaule gauche, il glisse facilement sur le bras, et fournit de nouveaux traits; en sorte qu'un Boschi-

man tire cinq à six fois par minute. Pour tirer, il se place ordinairement sur une hauteur, et dirige ses traits vers le bas. Ils manquent souvent quant à la hauteur, mais jamais quant à la direction. Ainsi, quand ils tirent contre une haie élevée de trois pieds, leurs traits passent fréquemment par-dessus, tandis qu'ils manquent rarement un arbre dont la tige n'aurait que six pouces de diamètre. Ils tirent très bien jusqu'à une distance de quatre-vingts pieds; au-delà ils ne sont plus sûrs de leurs coups : une seule fois M. Lichtenstein a vu un Boschiman atteindre le but à une distance de cent cinq pas.

A la chasse, ils suppléent par la ruse à l'imperfection de leurs armes, et ils sont passés maîtres dans l'art de surprendre leur proie. Il faut, en effet, une grande adresse pour venir à bout de mettre le gibier à leur portée dans un pays uni et dégarni d'arbres, surtout ayant à surprendre des antilopes, qui s'effarouchent aisément, et des autruches, qui voient le danger de loin. Aussi les sauvages s'approchent tout doucement en se traînant sur le ventre; ils mettent dans ces ruses une patience incroyable, et ne calculent jamais le temps; ils se couvrent le corps et le vêtement de terre, et cessent de bouger dès que l'animal qu'ils veulent poursuivre devient attentif.

Pour s'emparer des hippopotames qu'ils ne peuvent attaquer ouvertement, ils creusent des fosses le long de la rivière, et les recouvrent de broussailles; dans ces fosses, ils plantent un pieu pointu, en sorte que l'animal, dans sa lourde chute, s'en-

fonce ce pieu dans le corps, et expire d'une mort lente et cruelle. Dans les plaines, ils recherchent les œufs des autruches, et en emportent autant qu'ils peuvent; quant au reste, leur esprit destructeur, ou quelque jalousie, les porte à les casser pour que personne n'en profite.

Leur unique boisson est l'eau, qu'ils boivent en se couchant à plat ventre sur le bord de la rivière. Ils peuvent se passer d'eau plusieurs jours de suite; ils prennent du poisson à l'aide de paniers pointus, semblables à ceux dans lesquels on pêche des anguilles dans quelques contrées d'Europe.

Les Boschimans sont des ennemis dangereux pour les colons et les peuples voisins; lâches et cruels, ils font le mal quand ils sont sûrs de pouvoir le faire sans éprouver de résistance, et par le seul plaisir de nuire. Ils épient avec leur patience inaltérable le moment propice, et tendent des embûches après avoir médité leurs coups long-temps d'avance. Sur la frontière de la colonie, on redoute surtout leurs irruptions nocturnes pendant le dernier quartier de la lune, parce qu'à cette époque ils exercent leur brigandage pendant l'obscurité, et profitent ensuite du clair de la lune pour fuir avec plus de sûreté. Ils aiment aussi à enlever les bestiaux en temps de pluie, sachant que les fusils des blancs sont peu à craindre quand il pleut. Quand ils se voient poursuivis et obligés de lâcher leur proie, ils préfèrent tuer les bestiaux ou leur couper les jarrets, que de les laisser rentrer vivants dans la possession des propriétaires. Quelquefois ils surprennent un berger

endormi dans une caverne, lui fracassent la tête d'un coup de pierre, et enlèvent les bestiaux qu'il est chargé de garder. De là cette exaspération des colons contre une race malfaisante, qui épie sans cesse l'occasion de leur nuire. Le Boschiman est trop sauvage pour avoir le moindre remords du mal qu'il cause; il va à la recherche de sa proie, comme le tigre et la panthère; et le colon, de son côté, ayant sans cesse ses propriétés et sa vie à garder contre des sauvages malfaisants, ne se fait aucun scrupule de les poursuivre à coups de fusil, comme il poursuivrait une bête féroce. M. Lichtenstein pense qu'il ne faut pas juger le brigandage des Boschimans et la vengeance des colons, comme on jugerait ces crimes dans un état bien policé. Ici c'est presque l'état primitif, la nécessité de vivre, et de défendre par la violence ce qu'on a acquis pour vivre.

Le Boschiman se trouve évidemment sur le dernier degré de l'échelle sociale : un peuple qui n'a rien en propre, qui ne prise que les armes dont il a besoin pour se procurer sa subsistance, qui n'a point de demeure, qui n'a d'autre ressource que la chasse, et qui connaît à peine les liens de famille, est assurément un peuple complétement sauvage. Dans la langue des Boschimans, il n'y a point de termes pour distinguer l'état de vierge d'avec celui de femme, d'épouse; l'homme et la femme vivent en commun, et élèvent leurs enfants presque par le même instinct qui unit un couple d'animaux; la femme peut s'en aller s'il lui plaît, l'adultère n'est point un crime, et le plus fort enlève quelquefois la femme du plus faible.

Ils vivent en petites hordes qui n'ont point de chef; le droit du plus fort tient lieu de commandement; les hordes ont peu de communications entre elles.

Il est rare que des Boschimans couchent deux nuits de suite dans le même endroit, à moins que leur voracité ne les ait engourdis pour quelques jours. En vain a-t-on essayé de leur inspirer le goût de la vie pastorale, en leur faisant présent d'un petit troupeau de brebis : ils tuent ces animaux sur-le-champ, en dévorent la chair, passent quelques jours à digérer l'énorme quantité de viande qu'ils ont avalée, et quand la faim les presse, ils vont chercher une autre proie. Autrefois ils se contentaient de la vaste contrée que traverse la grande rivière; mais depuis que les colons se sont établis dans le Roggeveld, dans les montagnes neigeuses et le district d'Agterbruintjès, leur richesse a attiré les sauvages, qui depuis ce temps cherchent sans cesse à piller les fermes et voler le bétail. M. Lichtenstein rappelle quelques passages des auteurs anciens qui parlent de peuples d'Afrique aussi sauvages que les Boschimans. Tels étaient les Struthiophages qui se nourrissaient d'œufs d'autruche, les Garamantes qui ne connaissaient pas le mariage, les Troglodytes qui habitaient les cavernes, et mangeaient des serpents, etc.

Betjouanas. — Toutes les tribus habitant la contrée qui s'étend depuis la rivière de Kuruhman au sud, jusqu'à trente ou quarante journées vers le nord, et jusqu'à la côte de l'est, s'appellent elles-mêmes Betjouanas ou Beetjouanas, Sihtjouanas ou

Mouhtjouanas. Les principales de ces tribus ont des noms particuliers, savoir : 1°. les Maatjaping, tribu qui ne compte qu'environ cinq mille âmes : c'est celle que M. Lichtenstein a visitée, comme nous l'avons vu dans le cours de ses voyages, et à laquelle s'appliquent spécialement les détails qu'il va rapporter des mœurs des Betjouanas; 2°. les Thammachas, tribu plus nombreuse, et éloignée de la précédente de dix journées, vers l'est ; répartie en plusieurs bourgades, elle est gouvernée par divers chefs alliés; 3°. les Chojaas, au nord-ouest des Thammachas, sont, dit-on, très nombreux ; les Maatjaping ne les connaissent qu'imparfaitement; 4°. les Mouchourouhzi, au nord des Chojaas, sont gouvernés par Sebochori, le plus brave des rois betjouanas; 5°. les Wanketsi, une des tribus les plus faibles, à trois fortes journées et au sud-ouest des précédents; leur chef s'appelle Mouranmouleta; 6°. et 7°. les deux tribus des Mouhroulongs: l'une a habité long-temps, avec les Maatjaping, le voisinage de la source de Takuna; mais vers la fin du dix-huitième siècle elle se sépara, et se dirigea au nord; depuis ce temps elle habite les bords du Setaabi; elle est forte de dix mille âmes; l'autre, qui était autrefois unie à la précédente, avant que celle-ci allât habiter chez les Mouhroulongs, demeure au sud-ouest des Wanketsi, sous les ordres des deux chefs Masjouw et Lessomo; 8°. les Matsaroquas, tribu paisible, à l'ouest des précédents, sur les bords du Kuruhman; leur chef s'appelle Heissi; enfin, 9°. les Macquini, au nord-ouest, et au-delà des Mouchourouhzi. C'est de cette tribu que les autres tribus ca-

fres reçoivent leurs métaux, qui, selon la tradition se tirent d'une grande montagne dont un côté donn du cuivre, et l'autre du fer. Pour les autres Betjouanas, et pour les Koossas, cette tribu est impor tante ; car c'est elle qui leur fournit, par échang contre les bestiaux, des couteaux, des hassagaies des épingles, des bracelets et des pendants d'oreilles (1).

Toutes ces tribus ne parlent qu'une langue, et n diffèrent pas beaucoup entre elles quant à leur manière de vivre et quant à leurs usages; et elles on de commun, avec la grande nation cafre, beaucoup de traits caractéristiques, en sorte que ce qui a ét dit plus haut sur les Koossas peut s'appliquer er grande partie aux Betjouanas; cependant ceux-c se distinguent par la solidité qu'ils donnent à leur demeures, par l'art avec lequel ils fabriquent leur armes et leurs outils, par l'autorité dont jouissen leurs chefs, et par l'espèce de constitution qui le régit. Le Koossa est plus belliqueux, et a des manières plus rudes, et des mouvements plus passionnés; le Betjouana est plus persévérant, plus industrieux, et attaché davantage à l'agriculture : cett différence s'exprime dans leurs physionomies. L Koossa annonce un caractère hardi, il est vigoure et de haute taille; le visage du Betjouana a quelq chose de doux; les femmes sont plus jolies que da la tribu des Koossas : on dirait que les Betjouan sont un peuple efféminé, en comparaison des Koo

(1) Lichtenstein, *Reisen*, t. II, p. 531.

sas, qui, tourmentés par les ennemis, ou subissant peut-être l'influence du séjour dans les montagnes, sont devenus plus barbares. Ce qui semblerait prouver que les deux peuples sont de la même race, c'est que les racines de leurs idiomes se ressemblent beaucoup; on n'a pu encore vérifier s'ils se comprennent mutuellement.

Les tribus de Betjouanas voisines l'une de l'autre sont souvent en guerre, ou alliées l'une à l'autre contre une troisième. Les fils des princes, surtout les héritiers présomptifs, servent d'ambassadeurs; aussi les chefs possèdent généralement les notions les plus complètes sur le pays.

Le principal moyen de subsistance de ce peuple est le bétail; les Betjouanas en font autant de cas que les Koossas, et ils en possèdent une plus grande quantité; de simples particuliers entretiennent huit à dix troupeaux, distingués chacun par la couleur ou par d'autres marques. Le laitage et le fromage sont leur nourriture favorite, et le soin du bétail est l'occupation exclusive des hommes. Ils ont, comme les Koossas, des purifications à l'aide du lait. Outre les bestiaux, ils entretiennent des chèvres d'une petite race, à poil brillant et bigarré. Ils ne connaissent les brebis que depuis peu de temps.

Les Betjouanas cherchent en outre à se procurer leur nourriture par la chasse; ils ne dédaignent aucune espèce de gibier, pas même les animaux de proie; en cas de besoin, ils mangent même la chair des hyènes. Ils s'appliquent à l'agriculture plus que les Cafres; ils entourent leurs champs de haies, et

y cultivent, outre le mil cafre, deux sortes de féves, des potirons et des melons d'eau : tous ces végétaux ont paru à M. Lichtenstein d'espèces non décrites par les botanistes. Ils récoltent leurs grains et légumes pour leur servir dans les mois plus froids; ils recueillent dans la même intention les fruits de plusieurs buissons sauvages. Tous les travaux agricoles sont exécutés par les femmes seules, qui se servent pour outils, de pioches en fer et de pieux en bois dur.

Les poissons et les amphibies sont, aux yeux des Betjouanas, une nourriture impure et détestable; ils n'osent même pas toucher ces animaux. Ils boivent rarement de l'eau, et préfèrent étancher leur soif avec du lait, ou avec le suc des melons et d'autres fruits. Ils ignorent l'art familier aux Koossas, de faire fermenter le grain, et d'en tirer des boissons acides et spiritueuses. Au lieu de sel, ils font usage de natron ou de la cendre de quelques plantes salines, et ils aiment à apprêter leur viande en la faisant cuire dans la cendre.

Ils n'ont d'autres vêtements que des peaux d'animaux tannées : les pauvres portent des peaux entières d'antilopes; les riches se font des manteaux de fourrures de jackals, gerboises, chats sauvages, etc. On porte le poil en dedans; mais le collet, composé de la peau de la tête des animaux, est fourré en dehors, et la peau des pieds sert en bas de bordure ; à l'aide de deux courroies, on attache ce manteau sur la poitrine; une ceinture, dont l'extrémité passe entre les cuisses, couvre le milieu du

corps : les femmes portent plusieurs tabliers par devant et par derrière, les uns sur les autres; elles y attachent une quantité de minces lanières de cuir.

Les deux sexes se parent de colliers de petites plaques de métal, de tissus de jonc ou d'os enfilés, servant d'amulettes. Ils suspendent aussi au cou des gaînes de bois avec des couteaux à deux tranchants, des écailles de tortue et de petits sacs contenant de menus objets. Les personnes distinguées portent, comme chez les Koossas, des anneaux d'ivoire au bras, avec la différence que les Betjouanas fixent ces anneaux à l'avant-bras. Faute de scie, la confection de ces anneaux est pour eux une opération difficile. Ils trempent l'ivoire quelques jours dans du lait aigri, pour en amollir la surface; ensuite ils taillent les anneaux à l'aide du couteau. Ils portent aussi des anneaux en fil de cuivre, artistement mais péniblement aplati à l'aide de pierres. D'autres, moins riches, portent des anneaux de cuivre massif. Le métal de ces anneaux se compose, selon l'analyse du chimiste Klaproth, de quatre-vingt-treize parties de cuivre et sept parties d'étain, en sorte que, par la composition, il ressemble au bronze des anciens. Or, comme on n'a pas encore trouvé, dans l'Afrique méridionale, de métal de cet aloi, M. Lichtenstein présume que le cuivre des Betjouanas leur vient du nord; et c'est peut-être un bronze ancien que les peuples cafres ont conservé dans leurs émigrations (1).

(1) Lichtenstein, *Reisen*, t. II, p. 537.

Les pauvres se contentent de bracelets en cuir de rhinocéros et d'hippopotame. Il n'y a que les vieillards qui se coiffent en bonnets de fourrure; les jeunes gens et les femmes ont la tête nue, et la chevelure enduite de graisse et partagée en mèches, différant en cela des Koossas, chez lesquels les femmes ne peuvent jamais paraître en public que coiffées.

Dans leurs cérémonies nuptiales et dans leurs mariages, les Betjouanas ressemblent aux Koossas; ils ont aussi les mêmes superstitions pour la guérison des maladies. Leurs rois ont un pouvoir beaucoup plus étendu que ceux des Koossas, parce que les sujets ayant des demeures plus fixes ne peuvent se soustraire aussi facilement à l'obéissance. Le roi des Betjouanas peut punir les délits à volonté, et personne ne peut s'opposer à l'exécution de la sentence. Les querelles particulières, même lorsqu'elles sont suivies de meurtre, ne regardent pas le souverain : c'est l'affaire des familles; cependant, quand une des parties invoque l'autorité du roi, il juge le procès, et punit quelquefois de sa propre main le coupable. Il a le titre de mourinna, seigneur, mot qui a évidemment de l'affinité avec celui de mourihno par lequel on désigne la divinité. Au lieu de tribut, on lui donne la langue de chaque pièce de gibier qu'on tue, le poitrail de chaque pièce de bétail qu'on abat. On lui remet aussi les dents d'éléphant, et les peaux des lions et des panthères. Il choisit ses conseillers parmi les sujets les plus riches et les plus considérés; c'est avec eux qu'il a coutume de déli-

bérer sur la paix et la guerre. Il existe chez ce peuple une sorte de caste noble : les fils du roi sont des généraux et des ambassadeurs-nés ; l'aîné succède au père. Les Maatjaping sont, depuis un temps immémorial, gouvernés par la famille qui règne actuellement.

Dans leurs guerres, les Betjouanas agissent ouvertement, et dédaignent la perfidie : leurs armes ne diffèrent guère de celles des Koossas ; seulement leurs hassagaies sont faites avec plus d'art, leurs boucliers sont beaucoup plus petits, mais leurs kirris sont plus longs. Un usage féroce des guerres des Betjouanas, est la fête qu'on célèbre après la victoire. Pour y être admis, il faut avoir tué un ennemi, et apporter du combat la peau de son ventre, y compris le nombril. Le prêtre admet, pendant la nuit, tous les guerriers qui présentent ce trophée dégoûtant, dans une cabane, dont on écarte la multitude ; ils se couchent autour d'un grand feu, enfoncent la chair de leurs ennemis dans la cendre brûlante, pour la cuire, et la dévorent ensuite. M. Lichtenstein assure que ce n'est pas par férocité qu'ils font ce festin de cannibales, mais par superstition, s'imaginant que cette nourriture abominable les rendra invincibles, et que la plupart des Betjouanas ne pratiquent cet usage qu'avec répugnance. Après le repas, le prêtre, muni d'une hassagaie très pointue, fait une incision le long de la cuisse de chaque guerrier ; c'est une marque d'honneur qui leur reste toute la vie, et dont ils sont fiers. Un des conseillers du roi avait onze incisions semblables. M. Lichtenstein a vu plu-

sieurs guerriers qui en avaient cinq ou six. Une danse prolonge la fête jusqu'au lendemain matin. A ce sujet, le missionnaire Kok a raconté à M. Lichtenstein un fait qui lui a été confirmé par deux témoins oculaires : c'est que peu de temps avant l'arrivée de notre voyageur dans le pays de Betjouanas, ce peuple avait détruit une horde de Boschimans, et cette victoire avait été suivie, comme de coutume, d'une fête des braves. Un guerrier n'ayant pas de chair ennemie à présenter, fut si humilié de se voir exclu qu'il versa des larmes de rage ; puis, par une inspiration soudaine, il courut chez lui, massacra son esclave, et apporta à la fête la peau de son ventre, pour avoir droit d'admission. Il paraît que les maîtres peuvent disposer de la vie des prisonniers de guerre dont ils font leurs esclaves.

Pour préserver le bétail du danger d'être enlevé par l'ennemi, les Betjouanas le font consacrer par le prêtre, qui, étant à genoux et marmottant des mots mystiques, trace des signes sur les cuisses de derrière de chaque animal. Les Betjouanas attachent aussi comme amulettes, au cou des enfants, les corselets d'un gros scarabée, le *brachycerus apterus*, pour faciliter la dentition et écarter les maladies. Ce peuple n'a qu'une idée vague d'une divinité suprême, qu'il appelle mourihmo; il attribue à cette divinité le bien et le mal qui lui arrive, mais il ne sait trop s'il doit la regarder comme bonne ou méchante. Il ne pratique aucun culte, et les missionnaires n'ont pu le convaincre que le culte est agréable à la divinité.

---

§ II.

Des divers dialectes des Betjouanas et des Hottentots.

Il reste à dire quelques mots de la langue des diverses nations dont nous venons d'étudier les mœurs. M. Lichtenstein fait observer, avec raison, que tous les renseignements que l'on possède jusqu'à présent sur les idiomes des sauvages de l'Afrique méridionale ne sont que partiels, ayant été recueillis dans quelques tribus seulement, et n'étant fournis souvent que par un petit nombre d'individus, à des voyageurs qui n'ont pas fait un long séjour chez ces peuples. Il faudrait connaître et comparer les divers dialectes de chaque langue, pour se faire une idée exacte de son génie.

On remarque, en général, que la langue des Cafres est pleine et sonore, et fait sur l'oreille de l'Européen presque l'effet de l'italien. Rarement les mots ont plus de deux syllabes; on accentue la pénultième, et chaque voyelle n'est accompagnée que de peu de consonnes. Les diphthongues *au*, *ou*, *eu* et *ai*, si fréquentes dans la langue des Hottentots, et si diversement accentuées par ce peuple, sont étrangères à la langue des Cafres. Le dialecte des Koossas n'a pas même la lettre R, mais en revanche il a adopté des Gonaaquas les sons éclatants particuliers aux Hottentots, et dont il sera parlé tout à l'heure. Il a le F ainsi que le V et le W, qui manquent dans les dialectes des Betjouanas. Tous les dialectes ont de commun les lettres mouillées qu'on prononce avec une sorte de bégaiement; ils n'ont point de

sons sifflants; ils n'ont pas non plus le X : après le K, le P et le T, on fait entendre dans beaucoup de mots une forte aspiration.

Les Koossas parlent lentement et d'une manière très distincte. Ils font des pauses entre leurs phrases, dont la construction est simple, et plus facile à saisir pour un Européen que celle de la langue des Hottentots. Leur déclamation est chantante et rhythmique. Quand ils veulent appuyer sur un mot, ils le répètent plusieurs fois de suite. Ces répétitions sont souvent de véritables fréquentatifs, indiquant que l'action a eu lieu plusieurs fois, ou rapidement, ou avec force. Avant de prononcer certains mots, surtout les substantifs commençant par une consonne, les Koossas serrent les lèvres, en sorte qu'on entend un M muet, ou bien Am, In, Om ou Oum. Ils n'ont ni articles, ni verbes auxiliaires, ni déclinaisons, ni conjugaisons. Ils ne sauraient exprimer l'idée simple, mais abstraite, *je suis;* la différence des temps des verbes se marque par les pronoms. Ainsi *je* ou *moi* au temps présent se dit *dia,* au temps passé *di* ou *indi*, et au temps futur *do*. De même *ils* au présent s'exprime par *paja,* au passé par *ebe*, et au futur par *bona.* Les mêmes pronoms personnels *je* et *ils*, lorsqu'il n'est pas question du temps, se rendent par *mina* et *luhmto*. La plupart des verbes terminent en *a,* et sont de deux syllabes, à l'exception des dérivés, qui ont plusieurs syllabes et finissent en *ana, ela* ou *essa.* Au lieu de verbes neutres, on se sert ordinairement des substantifs ou adjectifs de la même signification. Par exemple *lamba*, la faim, et avoir faim; *kuhmba*, méchant et se

fâcher; *tsala*, content et se réjouir. C'est le pronom qui donne à ces mots la forme de verbes. La terminaison *èle* est propre aux adjectifs qualificatifs; par exemple, *damma*, deuil; *dammâle*, triste; *longa*, droit; *longêle*, sincère, franc. M. Lichtenstein n'a pu rien apprendre de positif sur la formation des pluriels. Il donne un vocabulaire assez ample de la langue des Koossas (1). Nous allons en tirer quelques mots, que nous écrirons comme M. Lichtenstein, quoique la prononciation doive nécessairement se modifier en français.

Français.	Koossa.
Homme	Uhmto.
Gens	Umuhuto.
Père	Bao.
Mère	Mao.
Grand'mère	Uhmakulu.
Enfant	Uhmtoana.
Sœur	Udeda.
Oncle	Baolumi.
Tante	Maolumi.
Tête	Umklogo.
Bouche	Umloomu.
Main	Isanga.
Pied	Jenjao.
Lion	Guinjáma.
Chien	Inzja.
Bœuf	Kabi.
Buffle	Ureati.
Brebis	Immfu.
Cheval	Haassi.
Oiseau	Intaka.
Serpent	Ujoka.

1) *Reisen*, t. 1, p. 641.

Français.	Koossa.
Poisson	Tlaansi.
Chair	Jamma.
Lait	Ammaassi.
Arbre	Immihti.
Tabac	Ithuba.
Bois	Kuhni.
Cuivre	Bangala.
Pierre	Ilietjeh.
Terre	Umslaba.
Mer	Loaanse.
Fleuve	Umlaambo.
Feu	Umlilo.
Soleil	Lelanga.
Jour	Imine.
Neige	Seele.
Cabane	Insluh.
Pain	Isonka.
Sel	Tjua.
Cafre	Koossa, ou kaussa.
Beau	Jenkle.
Malade	Fah.
Mort	Publa.
Jeune	Ikhobōka.
Vieux	Indala.
Bon	Kajeeke.
Chaud	Sjuh.
Grand	Kuhlu.
Beaucoup	Sinienzi.
Blanc	Tslope.
Noir	Linjāme.
Donner	Pak, nika.
Trouver	Fumana.
Voir	Pôna.
Dormir	Lala.
Tuer	Pulaba.
Manger	Jesla.
Boire	Tseela.

Français.	Koossa.
Aujourd'hui	Namsla.
Demain	Gomso.
Un peu	Innani.
Un	Ihnje.
Deux	Mabini.
Trois	Mathatu.
Quatre	Mani.
Cinq	Maslanu.
Six	Sikana.
Sept	Sithandatu.
Huit	
Neuf	T'huōmne.
Dix	Sjume.

Les Koossas se servent peu des noms de nombre ; ils ne comptent point au-delà de dix. Les noms que donne Barrow pour les nombres plus élevés sont inconnus aux Cafres.

Voici encore quelques petites phrases en langue koossa :

D'où viens-tu ?	Vel ap'hina ?
Donne-moi du pain !	Di pe sonka !
Le lait est épais	Ammas avuthile.
Je suis un colon	Mina umlungho.
Je ne comprends pas	An diwa.
Allons-nous-en	Hamba si hambe.
Je suis las	Di diniwe.
C'est bon	Tjapi'le.
Il va pleuvoir	Ea ku fula.

La langue des Betjouanas n'est qu'un dialecte de la langue koossa, et on reconnaît dans les deux idiomes une grande analogie entre les mots radicaux. Cependant ils ont des différences plus considérables qu'il n'en existe entre deux dialectes d'une même langue en Europe. La langue des Betjouanas est

pleine, sonore, riche en voyelles, simple et pauvre en diphthongues comme le koossa; on la parle lentement, et en accentuant; mais on n'y trouve point les sons éclatants que les Koossas ont empruntés des Hottentots. Le R, banni du koossa, règne dans beaucoup de mots, tandis qu'on ne remarque point les lettres ou sons mouillés et bégayants. Les Betjouanas n'ont point de pronoms de temps, et ils possèdent des verbes auxiliaires; du moins ils ont celui d'*avoir*, *acho*, pour le passé, et celui de *rata*, *vouloir*, pour le futur; ils n'expriment point l'idée d'*être*, ils ne font pas précéder les mots de *am* ou *im*, et ils confondent fréquemment le B et le M. Voici quelques mots de leur vocabulaire (1).

Français.	Betjouana.
Homme	Muhntŏ.
Femme	Massari.
Père	Raacho.
Mère	Moacho.
Roi, seigneur	Murinna.
Tête	Kocho.
Bouche	Mulumŏ.
Main	Ssenakja.
Pied	Lonao.
Lion	Tau.
Jackal	P'hukujeh.
Girafe	T'hŏkoa.
Éléphant	Kau.
Buffle	Nerri.
Brebis	Ongkuh.
Oiseau	Nonjani.
Poisson	Tjapi.
Lait	Maassi.

(1) *Reisen*, t. II, p. 620.

Français.	Betjouana.
Tabac.	Montjuko.
Flèche.	Mula.
Terre, champ.	Lehantsi.
Eau.	Meetsi.
Arbre.	Moka.
Feu.	Mulehlo.
Soleil.	Leetshaatsi.
Lune.	Koehri.
Montagne.	Majeh.
Bon.	Manati.
Grand.	Buchuhlu.
Mort.	Sjoa.
Riche.	Koossi.
Blanc.	Mosjeho.
Noir.	Muhntju.
Manger.	Jah.
Boire.	Noa.
Aller.	Z'hamma.
Un.	Mongaheela.
Deux.	Babeeri.
Trois.	Tharro.
Quatre.	Innni.
Cinq.	
Six.	T'hanno.
Sept.	Liasjupa.
Huit.	Arrinnni.
Neuf.	
Dix.	Sjume.
Bonjour.	Krumehla.
J'ai faim.	Ke bola ke tjala.
Allez-vous-en.	Z'hammaja.
Je ne veux pas.	Ke channa (1).

(1) Ce qui prouve la pauvreté de la langue, c'est qu'il n'y a qu'un seul mot *hukoa* pour exprimer les verbes *entendre*, *flairer*, *goûter*, *sentir*, *entendre*, *trouver*, *observer*, *etc.*; aussi les gestes suppléent au discours.

La langue des Hottentots sauvages, qu'il ne faut pas confondre avec celle des Hottentots vivant dans la colonie, où elle est entremêlée de mots hollandais, se parle du creux de la poitrine, avec rudesse et une sorte d'enrouement; elle a de fortes aspirations, et des sons éclatants dans lesquels on entend prédominer des diphthongues prolongées et ouvertes, telles que *oo*, *oou*, *aau*, *uu*. La particularité la plus remarquable de cette langue consiste dans ces sons éclatants, que la conformation particulière du palais du Hottentot permet de former, et que l'Européen n'imite que très difficilement. Le Vaillant a été le premier à distinguer trois espèces de ces sons; Vander-Kemp en a découvert encore trois autres. Ce qu'il y a de plus difficile pour nous, c'est de prononcer une lettre ou une syllabe, tout en faisant entendre ces sons au fond du palais. Vander-Kemp, qui a composé et imprimé, en 1806, un catéchisme hottentot, a pris le parti d'indiquer dans l'écriture, par les chiffres 1, 2 et 3, les trois principaux degrés de ces sons particuliers. M. Lichtenstein a suivi cet exemple, et avec Sparrmann il a ajouté le T apostrophé qu'on prononce en même temps.

Les Hottentots n'ont point les lettres L, F, V, W et X; ils n'ont pas de sons sifflants; mais leur langue abonde en sons gutturaux, et on y retrouve les aspirations de l'arabe, du hollandais et de l'allemand. La prononciation des voyelles et diphthongues a des gradations à l'infini. Les Hottentots confondent fréquemment le D et le G, le B et le D; et ils distinguent par les diverses aspirations des mots qui pour-

raient nous sembler identiques. En voici un exemple : t'^{1}aub *cou*, t'^{2}aaub *sang*, daub *zèbre*, daaub *chemin*, gaub *gnou*, t'^{2}gaaub *froid*, t'^{2}kaub *serpent*, t'^{1}kaaub *buffle*, t'^{2}koaub *commandement*, t'^{2}kchaub *poisson*, t'^{3}kchaaub *champ*, koub *cœur*, t'^{2}koub *lard*, t'^{3}koub *parties génitales*, t'^{2}koob *chair*, t'^{1}khoob *gibecière*, t'^{2}kob *enfant*, et t'^{3}koobi *mort*.

Il n'y a point d'articles ni de déclinaisons; pour comprendre les rapports des substantifs, il faut avoir égard au sens de la phrase, à l'intonation et aux gestes. Il n'y a pas non plus de verbes auxiliaires ni de conjugaisons; aussi la langue hottentote a quelque chose d'incomplet et d'obscur, auquel la vivacité de la physionomie et des gestes ne supplée qu'imparfaitement. La construction même paraît arbitraire, et M. Lichtenstein avoue qu'il n'a pu découvrir aucune règle à cet égard. On intercale fréquemment des particules qui ajoutent encore à la difficulté de comprendre la langue; on prétend que c'est pour l'euphonie : ces intercalations ont lieu plus fréquemment chez les tribus tout-à-fait sauvages, telles que les Boschimans, que chez les tribus qui le sont moins, par exemple les Koranas. Les substantifs, adjectifs et verbes, qui expriment la même action ou le même état, sont identiques; il n'y a point de verbes auxiliaires, et on ne distingue point les pronoms personnels des pronoms possessifs. Le plus pauvre des dialectes hottentots est celui des Boschimans; il diffère d'ailleurs tellement des autres, que le Boschiman n'est pas compris d'autres Hottentots. C'est surtout ce dialecte qui fait usage des sons éclatants, auxquels

il joint des intonations nasales désagréables ; le discours du Boschiman se termine ordinairement par un son chantant prolongé pendant quelques secondes, et se perdant insensiblement dans un son plus grave.

Nous citerons quelques mots des vocabulaires comparés du korana et du boschiman (1).

Français.	Korana.	Boschiman.
Homme	Koehn	T'^{1}kubi.
Tête	Minnong	T'^{1}naa.
Bouche	T'^{2}kchamma	Tuh.
Main	T'^{1}koam	T'^{1}aa.
Pied	T'^{1}keib	T'^{2}noah.
Père	Aboob	Oa.
Mère	Eijoos	Choa.
Frère	T'^{2}kaam	T'^{2}kang.
Sœur	T'^{2}kaans	T'^{2}kaach.
Femme	Chaisas	T'^{1}aiti.
Enfant	T'^{2}kob	T'^{1}kat'^{1}koang.
Flèche	T'^{3}koab	T'^{1}gnoa.
Lion	Chamma	T'^{3}kaang.
Jackal	T'^{2}geu-eeb	T'^{2}kooru.
Eléphant	T'^{3}koaab	T'^{3}koah.
Buffle	T'^{3}kaaub	T'^{3}kau.
Bœuf	Dwiman	Dibi.
Oiseau	T'^{3}karinde	T'^{3}kanni.
Soleil	Soroehb	T'^{2}koara.
Feu	T'^{3}aib	T'^{3}jih.
Terre	T'^{3}kchaaub	T'^{2}kauguh.
Fleuve	T'^{1}kahp	T'^{1}ka.
Arbre	Heikoa	T'^{1}kuh.
Montagne	T'^{2}eub	T'^{3}aau.
Lait	Diib	T'^{2}koaiti.
Bon	T'^{3}kain	Teteini.
Manger	Uhng	Haa.
Dormir	T'^{2}kchom	T'^{2}ko-ing.
D'où viens-tu ?	Hamt'^{2}kahb saat goacha	Achang t'^{3}aintidi.
Je suis un colon	T'^{2}uhmbe tire (colon moi)	Mm t'^{1}koanga t'^{2}kuh. (moi homme blanc).
Donne-moi du tabac	Bachab maa	Ake twakka.
As-tu soif ?	T'^{2}kaantsi T'^{2}kang	Acha t'^{1}keunja.
Tu es un brave homme.	Sa-t'^{3}kaina keub	Aa t'koang tetéini.
Donne-moi de la viande.	T'^{2}koob maa	Ake aa.

(1) *Reisen*, t. II, p. 610.

CHAPITRE XIX.

Des diverses missions qui ont eu lieu au cap de Bonne-Espérance dans le dix-huitième siècle.

Le commerce et la politique n'ont point été, ainsi qu'on l'a vu, les seules causes de découverte dans le midi de l'Afrique ; une grande part est due aussi aux nobles penchants qui entraînèrent plusieurs savants à braver tous les périls pour accroître le domaine des connaissances humaines. Un motif plus pur, plus désintéressé, celui de soustraire les malheureux Hottentots à l'esclavage et à l'oppression, et à les convertir à la vraie religion, a transporté dans les solitudes africaines de zélés et pieux missionnaires, et a contribué puissamment, dans ces derniers temps, aux progrès de la géographie. Afin de mieux faire connaître tout ce dont on est redevable à ces hommes estimables, nous présenterons ici sans interruption l'histoire de leurs travaux, depuis le voyage de George Schmidt, en 1736, jusqu'à celui de John Philipps, en 1828.

§ I.

Première mission des frères moraves chez les Hottentots.

George Schmidt était né le 30 septembre 1709, à Cunewalde, en Moravie. A l'âge de seize ans, vou-

lant échapper à la gêne que ses opinions religieuses éprouvaient, il alla trouver ses compatriotes qui étaient à Herrnhut en Lusace. Plus tard, il fit un voyage en Bohême, fut reconnu pour émigrant, et conduit prisonnier à Schildberg, en Moravie, d'où il ne sortit qu'en 1734 (1). Durant six ans de captivité, il fut constamment chargé de fers, et dans cet état contraint d'exécuter les travaux les plus rudes et les plus abjects; quand il se ralentissait, on le faisait recommencer à coups de pied : il n'avait pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et dormait dans un cachot froid et humide. Ces mauvais traitements affaiblirent sa santé, et lui causèrent pour toute sa vie de grandes douleurs aux pieds.

Il était de retour à Herrnhut, d'un voyage en Suisse, lorsqu'en 1736 on y reçut une lettre de M. Alphen et de M. de Bruix, d'Amsterdam, prédicateurs; ils demandaient s'il ne serait pas possible d'envoyer un frère chez les Hottentots, pour prêcher la religion chrétienne à cette nation. Après avoir mûrement délibéré sur cette proposition, la communauté désigna Schmidt pour aller en Afrique.

Le 14 février il partit de Herrnhut; le 9 mars il était à Amsterdam; les bourguemestres lui firent éprouver des difficultés pour lui accorder la permission de s'embarquer pour le Cap : enfin les directeurs de la compagnie des Indes lui conseillèrent

(1) Cette notice se trouve sous le titre de *Supplément* à la fin du premier volume de la traduction du *Voyage de Corneille de Jong*, en allemand *Cornelius de Jong, Reisen nach dem Vorgebirge der guten Hoffnung*, p. 265.

de s'adresser à la chambre des dix-sept, qui devait s'assembler à Middelbourg, en Zeelande. Schmidt suivit ce conseil : sa requête fut admise (1); plusieurs zélés prédicateurs réformés furent chargés de l'examiner. Ils lui représentèrent qu'il ignorait la langue des Hottentots, et qu'elle était très difficile à apprendre ; qu'il ne pourrait pas s'accommoder à leur genre de vie, puisqu'ils ne cultivaient pas la terre, et ne se nourrissaient que de racines. Schmidt leur répondit : « Avec l'aide de Dieu, rien n'est impossible; « et comme je suis persuadé que le Seigneur veut « que j'aille en Afrique, il me soutiendra dans les « petites comme dans les grandes choses. » Ils ne comprirent pas trop ce langage; cependant ils finirent par convenir de ce que Schmidt disait, et avouèrent que son projet, qui marquait tant de bonté d'âme et de simplicité, n'était pas à mépriser, et lui souhaitèrent un heureux succès.

Le 11 septembre, l'assemblée des dix-sept délibéra sur son affaire, et résolut de l'aider : un passe-port lui fut accordé; cependant il ne s'embarqua que le 4 décembre sur le Rynsburg, capitaine Jean de Bruix, et ne mit à la voile que le 4 mars 1737. On aperçut

(1) Sa demande fut appuyée par le comte de Zinzendorf, qui écrivit en sa faveur aux directeurs de la Compagnie des Indes, le 13 juin 1736, une lettre en français. « Je nepense pas que Schmidt puisse obtenir de grands succès ; mais, dans tous les cas, sa mission ne pourra causer aucun préjudice à la compagnie, parce que les frères moraves ne se mêlent nullement des affaires temporelles. » Il annonce que Schmidt est boucher de profession, mais qu'on pourra l'employer à ce que l'on voudra, pourvu qu'on ne le détourne pas trop de son objet.

les montagnes du Cap le 18 juin. Le vent contraire força le navire d'entrer dans la baie de Saldagne, où il resta quinze jours. Schmidt y débarqua, et il éprouva une grande joie en voyant les premiers Hottentots. Il leur adressa quelques paroles en hollandais. Enfin, le 9 juillet, le Rynsburg vint mouiller devant le fort.

Schmidt, descendu le même jour à terre, présenta ses lettres; les gouverneurs, et surtout Van Kervel, l'accueillirent très bien. Le soir, dans une auberge, il entendit parler du nouveau prédicateur arrivé pour convertir les Hottentots. « Que fera ce fou? se disait-« on; il n'y a rien à espérer, ces Hottentots sont si « bêtes ! Ils n'ont pas d'argent, et cet homme veut « vivre à ses frais, etc. »

Ces causeurs furent confus quand Schmidt se fit connaître; le lendemain il alla voir les ecclésiastiques, et leur exposa les motifs de son voyage. L'un d'eux pensait qu'il fallait commencer par la conversion des chrétiens; il exprima des doutes relativement au baptême, et conseilla à Schmidt d'entrer au service de la compagnie, afin d'acquérir plus de considération : mais Schmidt répondit qu'il voulait être libre.

Cinq jours après, un capitaine, Rhenius, qui avait entendu parler de lui chez le gouverneur, lui fit offrir la table et le logement : Schmidt accepta; puis, d'après l'avis de Rhenius, il rendit visite aux conseillers, qui le reçurent amicalement. Rhenius et sa famille marquaient beaucoup d'affection à Schmidt; ce qui lui fut très avantageux. Comme ce Rhenius

connaissait bien le pays, il indiqua à Schmidt les cantons où les Hottentots étaient le plus nombreux, et l'instruisit des moyens de pénétrer dans le pays. Plusieurs personnes avec lesquelles Schmidt parlait de religion le prirent pour un catholique romain, et crurent qu'il fallait se défier de lui. Le 28 juillet, il alla dans l'intérieur à huit lieues de distance, et fit la conversation avec des Hottentots.

Le 4 septembre il dit adieu à la ville, et partit avec un sergent nommé Faustmann, qui était venu chercher des vivres pour ses soldats : deux Hottentots, Africo et Kibodo, les accompagnaient. Le 13 septembre il arriva au port de Zoetzmelksvalley, sur les rives du Zonderend, à vingt-huit lieues du Cap. Le même jour il alla voir Africo dans sa hutte ; c'était le seul qui en eût une, les autres vivaient sous des tentes, et se transportaient d'un lieu à l'autre. Africo et ses camarades vinrent, suivant leur usage, au-devant de Schmidt avec de la musique, et lui témoignèrent leur joie de son arrivée. Celui-ci revint au poste, où le sergent lui offrit l'usage de sa tente jusqu'à ce qu'on lui eût construit une hutte à peu de distance de la demeure d'Africo.

« Mon cœur, dit Schmidt, était si plein d'amour pour les Hottentots, que je ne pouvais plus vivre sans eux. Le 15 je pris la bêche, et je commençai à fouir la terre autour de ma tente pour faire un jardin, afin d'y semer les graines que j'avais apportées du Cap. J'éprouvais une aussi vive satisfaction que si je me fusse trouvé chez moi. Tous les jours suivants je continuai le travail du jardinage, et tous les soirs je

voyais les Hottentots dans la hutte d'Africo; je m'asseyais au milieu d'eux, je leur distribuais du tabac, je fumais avec eux. Je dis à Africo que, mu d'une affection sincère, j'étais venu vers eux, et que mon unique dessein était de leur faire connaître leur Sauveur, et de travailler à les aider afin qu'ils pussent se procurer les moyens de vivre. Africo me répondit en hollandais, qu'il comprenait très bien; c'est pourquoi il me servait d'interprète : « c'est bon maître. » Je leur demandai s'ils savaient qu'il y eût un maître puissant duquel ils recevaient leur bétail, et tout ce qu'ils possédaient. « Oui, me dit-il, nous le nom-« mons Toui'quoua. » Eh bien! cher frère, repris-je, ce Toui'quoua est notre Sauveur; c'est lui qui nous a rachetés. » Puis Schmidt leur exposa le mystère de la rédemption, qui devait leur assurer le bonheur éternel. Ces discours semblaient produire de l'impression sur Africo; toutefois il n'en demandait pas l'explication (1).

Schmidt ayant achevé son jardin, commença la construction d'une hutte, et essaya s'il pourrait apprendre la langue des Hottentots, puisqu'un si petit nombre d'entre eux comprenait le hollandais. Il ne put imiter les claquements de langue des Hottentots, et reconnut qu'il lui serait difficile de parler leur idiome; c'est pourquoi, le 27 octobre, il entreprit d'enseigner, à Africo et à ses camarades, à lire le hollandais. De temps en temps il lui arrivait de nouveaux auditeurs des kraals ou villages; comme ils ne

(1) *Reisen*, etc., p. 271.

le comprenaient pas, il leur donna également des leçons de hollandais. Il profitait aussi de ces occasions pour leur parler de religion. Ils étaient adonnés à toutes sortes de superstitions, il leur déclara que c'étaient autant d'impostures. Africo fut un des premiers à reconnaître la vérité des discours de Schmidt.

Le caporal Carl Campen, commandant du poste, venait quelquefois voir le missionnaire, qui l'entretenait souvent du Sauveur, et par ces discours toucha le cœur de ce militaire, dont il devint l'ami.

Au bout de huit mois Schmidt quitta sa hutte et son jardin, parce qu'il se trouvait trop près du poste de la compagnie, et le 18 avril 1738 il s'en alla, avec dix-huit Hottentots de tout âge qui l'affectionnaient, se fixer dans un lieu désert, à trois lieues plus loin, sur les bords du Sergeants-Rivier. Il s'y bâtit une hutte, se fit un jardin, et montra à ses Hottentots à travailler, à cultiver la terre et à l'ensemencer (1). Le 4 mai il commença de nouveau à tenir une école et des assemblées du soir. Il en résulta un mouvement salutaire. « En peu de temps, dit-il, grands « et petits, tous firent la prière : Willem fut le premier ; c'est pourquoi je le gardai près de moi ; il « annonça à ses compatriotes, dans leur langue, qu'il « sentait dans son cœur la force de la vérité de ce

(1) Au mois de février 1738, un habitant du Cap, de la religion réformée, écrivait que le P. Schmidt, depuis son arrivée, s'était conduit d'une manière si exemplaire, qu'on pouvait le regarder comme un vrai chrétien et un digne enfant de Dieu. Son désintéressement était parfait ; ce que les Hottentots lui donnaient allait non à l'instituteur, mais aux écoliers.

« que je lui avais dit de Dieu et de notre Sauveur. Il « devint ainsi mon coopérateur. Dans l'assemblée « du soir, je lisais et j'expliquais fréquemment un « chapitre de l'Ancien ou du Nouveau-Testament. « Auparavant, Willem priait souvent avec les au- « tres.

« Les Hottentots sont d'un naturel flegmatique, « et dorment beaucoup. Ils se divertissent à danser, « sauter et chanter au clair de la lune, et cependant « ne perdent pas leurs troupeaux de vue. Dans les « nuits sombres, les lions et les tigres font de grands « ravages parmi leurs troupeaux. La taille de ces « hommes varie beaucoup, mais elle est générale- « ment petite ; leur couleur rougeâtre tire sur le « jaunâtre; ils ont les cheveux semblables à de la « laine noire, les lèvres saillantes, le nez aplati, « comme celui des Maures; ils se font des habits avec « des peaux de moutons; ils en cousent deux ensem- « ble, les façonnent un peu, les enduisent de graisse, « puis les mettent sur leur corps. On a dit faus- « sement qu'ils s'entourent le ventre et les jambes « d'intestins d'animaux. Seulement les femmes nouent, « autour de leurs jambes, des courroies; mais celles- « ci sont en cuir. La richesse des Hottentots con- « siste en vaches, bœufs et moutons; leur nourriture, « en lait et viande cuite. Au lieu de pain ils man- « gent des racines sauvages, qu'ils font également « cuire; il y en a de trois à quatre espèces: la meil- « leure est la racine d'anis; la seconde sorte res- « semble beaucoup aux pommes de terre; les autres « sont petites. Ils ne sèment ni ne plantent, et ne

« labourent pas la terre; ils vont avec leur bétail « d'un lieu à un autre, où ils trouvent les meilleurs « pâturages, et dressent ordinairement cinq à six « tentes près les unes des autres; elles sont cou- « vertes d'une peau. Ils n'ont pas de religion ni d'u- « sages qui s'y rapportent ; ils croient seulement « qu'il y a un maître supérieur de tout, qu'ils nom- « ment Toui'quoua; un diable, qu'ils appellent Gaou- « na, mais dont ils ne s'embarrassent guère : ils dé- « signent le ciel par le nom de Mouma » (1).

Des Hottentots ne cessaient de venir de temps en temps à Schmidt, et lui amenaient leurs enfants pour qu'il leur enseignât le hollandais; ils lui donnèrent deux vaches pour leur entretien, afin qu'ils pussent vivre du lait de ces animaux et de racines. Il arrivait parfois trente et jusqu'à cinquante Hottentots pour assister à l'école et aux assemblées.

Africo, Kibodo et Willem expliquaient dans ces réunions leurs sentiments religieux. Quelquefois même des Hollandais de la ville en faisaient partie, et rendaient bon témoignage de la doctrine de Schmidt. Celui-ci, pour accoutumer les Hottentots à l'ordre, les partagea en sociétés qui se réunissaient tous les jours. Le matin il les faisait venir près de lui pour la prière, et le soir pour les conférences dont il a été question. Ils n'avaient pas encore un goût bien décidé pour le travail du corps, de sorte qu'ils souffrirent plusieurs fois du manque de vivres. Schmidt leur distribuait ceux qu'il avait, les exhor-

(1) *Reisen*, etc., p. 275.

tait au travail, et les aidait. Comme ils n'étaient pas habitués à garder leur bétail, ils dérangeaient souvent ce que le missionnaire avait planté. Ceux qui s'occupaient de l'état de leur âme montraient plus d'attention; mais cela les brouillait avec leurs compatriotes. Plusieurs le quittaient : les uns, entraînés par leurs amis, se livraient au déréglement ; d'autres étaient entraînés par les paysans hollandais, qui leur racontaient que la compagnie les réduirait en esclavage lorsqu'ils auraient appris quelque chose et disaient que Schmidt était un espion. Quelquefois Schmidt allait au Cap. « Le Seigneur était avec moi! « s'écrie-t-il; mais les enfants des ténèbres travail« laient contre moi, quoiqu'ils n'en laissassent rien « apercevoir en ma présence. »

Le 23 juillet 1739, un ecclésiastique de la ville lui fit lire une partie d'une lettre pastorale, du consistoire de l'église réformée d'Amsterdam, contre les herrnhutes, et se fâcha lorsque Schmidt lui dit que beaucoup d'inculpations contenues dans cet écrit étaient fausses; mais que, comme il n'aimait pas les disputes, il ne soufflerait mot sur ce point. Il offrit de faire sa profession de foi, et assura qu'il pouvait avouer hautement la doctrine qu'il prêchait aux Hottentots. L'ecclésiastique fut satisfait. Cela n'empêcha pas que beaucoup de personnes de la ville et de la campagne ne tinssent le missionnaire pour un homme abominable.

Deux frères moraves envoyés d'Europe à l'île de Ceylan, et chargés de visiter en passant la mission du Cap, arrivèrent le 28 juillet, lorsque Schmidt

se trouvait à la ville. Il y resta avec eux jusqu'au 13 d'août, jour de leur départ. Ils le consolèrent par leurs bons conseils dans ces conjonctures difficiles ; ils avaient apporté une protestation de quatre membres du consistoire d'Amsterdam contre la lettre pastorale dont il a été question précédemment ; ce qui fit changer d'opinion aux ecclésiastiques et à plusieurs autres personnes : néanmoins il y en eut qui se donnèrent beaucoup de peine pour leur inspirer des idées différentes ; ce qui leur réussit. Cela influa aussi sur le petit troupeau de Schmidt ; quelques Hottentots l'abandonnèrent, mais ceux chez lesquels la grâce avait opéré revinrent bientôt ; cependant les calomnies des Européens, et l'absence des coopérateurs que le missionnaire attendait, et qui ne paraissaient pas, troublaient l'esprit de ces hommes simples.

Le 23 décembre 1739 Schmidt reçut la visite d'un paysan hollandais, qui lui communiqua quelques notions sur les Cafres, qui habitent à une distance de cent lieues du Cap, par terre. Cet homme avait été deux fois chez eux. Il raconta qu'ils étaient de couleur brune ne transportaient pas leur demeure d'un lieu à un autre comme les Hottentots, étaient laborieux, cultivaient et ensemençaient la terre, demeuraient dans des huttes solides, avaient, non pas des rois, mais des chefs ; que leur langue était moins barbare et plus intelligible que le hottentot, parce qu'il n'y avait pas le claquement de langue ; que c'était un peuple très intelligent et gai ; qu'il s'habillait de peaux de bœuf, était riche en bé-

tail, avait des terres fertiles et de belles forêts, et vivait sans religion (1).

Le caporal Campen mourut, le 15 février 1740, dans les sentiments de la plus sincère piété. Schmidt ne fut pas moins satisfait de son successeur Daniel Christophe Martinsen.

Le 18 novembre, le missionnaire mit la dernière main au journal qu'il tenait depuis un an, afin de l'envoyer aux frères en Europe. Voici ce qu'il leur annonçait en même temps : « Les Hottentots qui as-« sistent aux assemblées du soir sont ceux qui gar-« dent le bétail et ont le désir de travailler. Le temps « de l'école est court, parce que ce peuple ne peut « être long-temps attentif. Je ne fais répéter à chacun « sa leçon qu'une fois, et je leur explique la suivante. « La plupart apprennent difficilement, et il faut que « je leur redise souvent la même chose; car presque « tous ne savent pas beaucoup le hollandais. Je m'oc-« cupe de le leur enseigner; autrement ils ne com-« prendraient rien dans l'assemblée. La réunion du « soir ne dure pas non plus long-temps; elle est « d'une demi-heure, rarement d'une heure. Avant « de venir à la prière du matin, ils prient, aussi « bien qu'ils peuvent, en particulier, à genoux. Les « hommes, les femmes et les enfants sont partagés « en deux classes; les filles en forment une séparée; « chacune prie particulièrement, avant et après la « réunion du soir. Ma communauté consiste en dix « hommes, dix femmes, sept garçons et cinq filles.

(1) *Reisen*, etc., p. 278.



« Sur ces trente-deux, il y en a quinze qui lisent le « Nouveau-Testament. Je suis toujours seul, je sou- « haite ardemment des aides. »

Le 26 février 1741, les deux frères moraves revinrent de Ceylan. Schmidt, qui alors se trouvait encore à la ville, leur tint compagnie jusqu'au 8 mars, qu'ils s'embarquèrent pour l'Europe. On citait leur renvoi de Ceylan comme une preuve qu'ils prêchaient une doctrine erronée et fausse. Les personnes qui connaissaient bien Schmidt ne se laissaient pas aveugler par ces rumeurs ; mais celui-ci trouva un vieil ecclésiastique, nommé Beck, très prévenu contre les frères moraves. « Il m'adressa, dit-il, toutes sortes « de représentations sur ce que je devais enseigner « aux Hottentots, et se plaignit de ce que nous ne « voulions rendre compte à personne de ce que nous « faisions : je pouvais lui prouver le contraire ; puis il « me demanda pourquoi je n'avais pas fait de profes- « sion de foi ; je lui répondis : Parce que personne ne « l'a exigé ; il y a long-temps que je l'ai offert, et je « suis assuré que quiconque regarde la Bible comme « contenant la parole de Dieu, sera satisfait. »

A l'exception de Willem, d'Africo et de Kibodo, tous les autres Hottentots étaient de plus en plus troublés ; la discorde fut portée parmi eux à un tel point, que ceux qui demeuraient dans les kraals ne voulaient plus venir chez Schmidt. Cependant des paysans lui faisaient quelquefois des visites qu'il leur rendait ; il leur tenait des discours pieux qui ne furent pas toujours inutiles.

Le 19 mars 1742, il reçut, étant au Cap, son cer-

tificat d'ordination, que le comte de Zinzendorf avait dressé. Il en profita pour baptiser Willem, qui reçut le nom de Josué, Africo, qui eut celui de Christian, puis une femme, à qui celui de Madeleine (1) fut imposé; tous trois étaient suffisamment instruits : il leur adressa une exhortation touchante dans l'assemblée du soir, pour les engager à se conduire d'une manière édifiante et à se fortifier les uns les autres dans leur foi, et à veiller sur leur cœur.

Le 8 avril, les nouveaux baptisés lui racontèrent qu'il s'était opéré un mouvement parmi leurs compagnons, et qu'ils désiraient aussi devenir chrétiens. Le 12, Kibodo fut baptisé sous le nom de Jonas, puis une Hottentote sous celui de Christine, et bientôt après deux hommes reçurent aussi ce sacrement.

Aussitôt qu'on apprit à la ville que le baptême avait été conféré à des Hottentots, beaucoup de personnes en furent extrêmement étonnées; quelques unes, et même des ecclésiastiques, en parurent mécontentes; il y en eut même qui poussèrent la simplicité au point de croire que Schmidt avait péché contre le Saint-Esprit. Au mois de septembre, il fut obligé de comparaître et de répondre sur ces points devant le gouverneur, un ecclésiastique et tout le conseil. On trouva des choses à reprendre dans sa lettre d'ordination; on révoqua en doute le droit de sa communauté de pouvoir en accorder; on lui défendit de baptiser et de distribuer la cène jusqu'à ce que l'on eût reçu une réponse d'Amsterdam. Schmidt jugea

(1) Cette Madeleine vivait encore en 1792, lorsque la seconde mission arriva au Cap.

qu'il était injuste et absurde de vouloir qu'il envoyât aux ecclésiastiques, qui ne s'en inquiétaient guère, les Hottentots qu'il avait instruits : cependant on insista sérieusement sur ce point.

Ses Hottentots ne surent ce qu'ils devaient penser de cette affaire; quelques uns perdirent entièrement le courage; ce qui chagrinait le plus Schmidt, dans cette conjoncture, c'était de se voir absolument seul, et de ne pouvoir obtenir d'aide de ses frères. Au mois de novembre, Josué et Christian furent mandés pour être examinés sur la religion; ils répondirent et s'expliquèrent d'une manière qui satisfit leurs interrogateurs, et de plus lurent un chapitre du Nouveau-Testament; on leur dit de persévérer dans la foi.

Schmidt écrivit aux frères pour solliciter la permission de revenir en Europe, puisque la défense qu'on lui avait faite mettait de si grands obstacles à sa mission (1); cependant il ne cessa pas de s'occuper du bien des Hottentots qu'il avait baptisés. Le 25 août 1743, il reçut la permission qu'il avait demandée. Le 6 octobre, il remit à Christian tout son ménage, en l'invitant à en avoir soin jusqu'à son retour ou à l'arrivée d'autres frères. Il fit ses adieux à sa petite communauté; vingt-six individus de tout âge étaient présents; ensuite il tint une dernière assemblée au poste de la compagnie : trente-neuf individus s'y trouvèrent présents; ils voyaient partir Schmidt avec regret. Le 30, il visita ses Hottentots pour la

(1) Au Cap, on était si prévenu contre la mission, que des amis des frères furent cités comme hérétiques devant le consistoire.

dernière fois; tous pleuraient; plusieurs lui sautèrent au cou, et l'embrassèrent. Ceux qu'il pouvait regarder comme habitants de son poste étaient au nombre de quarante-sept. Le 18 novembre, il dit adieu à ses amis du poste de la compagnie, et partit pour la ville.

Le 28 janvier 1744, il comparut devant le conseil, et obtint la permission de retourner en Europe. Le 29 février, il présenta au gouverneur Henri Zwellengrebel une requête en faveur de ses Hottentots, pour qu'on les laissât dans le lieu où ils habitaient. Le gouverneur et d'autres personnes lui donnèrent un certificat de sa bonne conduite dans le pays; le 5 mai, il fit voile pour Amsterdam, où il arriva le 22 juin.

§ II.

Seconde mission des frères chez les Hottentots (1).

Les missions chez les Hottentots restèrent interrompues pendant quarante-huit ans (1). Enfin, la direction générale résolut de faire une nouvelle tentative, et en 1792 chargea les frères Henri Marsweld de Gouda, Jean-Daniel Schwinn d'Erbach, et Jean-Chr. Kühnel de Herrnhut, d'aller au Cap de Bonne-Espérance; ceux-ci s'établirent à Bavians-Kloof.

Dans le commencement, les missionnaires eurent à combattre des obstacles de tous les genres, entre autres l'indigence. Marsweld, dans une lettre du 26

(1) *Kornelius de Jong*, *Reisen*, t. 1, p. 286.

mars 1793, raconte que lorsqu'ils construisaient leurs maisons ils avaient souvent été réduits au pain et à l'eau. « Maintenant, ajoutait-il, nous som« mes mieux; nous pouvons nous procurer un mor« ceau de viande, mais nous n'avons ni beurre ni « fromage; ces denrées et toutes sortes d'objets, « quand on veut les acheter, sont d'un prix exorbi« tant. Les pauvres missionnaires n'ont pas assez « d'argent pour suffire aux dépenses, mais cela ne « me chagrine pas; le Sauveur n'avait pas où il pût « reposer sa tête. »

Les paysans hollandais entravaient aussi les entreprises des frères; une autre contrariété vint du blocus du Cap par les Anglais. En revanche, les succès des missionnaires furent satisfaisants : à la fin de 1795, leur communauté comptait déjà soixante-cinq personnes. Quelquefois cinq cents Hottentots, quoique cette nation soit peu nombreuse et éparpillée sur une vaste surface, se trouvaient à la fois auprès des frères; ils demandaient à être instruits de l'Évangile; ils offrirent d'aider à bâtir une église longue de soixante pieds et large de dix-neuf. Le premier bâtiment était devenu trop petit, et l'assemblée se tenait sous un grand poirier.

Des disputes survenues avec les voisins à cause du pâturage pour le bétail des Hottentots nouvellement arrivés, avaient été sur le point de forcer les missionnaires à s'éloigner; heureusement un ami acheta la plaine pour leur usage; enfin ils obtinrent la faculté de couper du bois pour leur nouvelle église; avec le secours des Hottentots, ils taillèrent des

pierres, amenèrent le bois de huit lieues de distance, et le 24 mars 1796 consacrèrent leur temple au milieu d'un grand concours de fidèles, pour lesquels l'ancien bâtiment était déjà trop petit. Mais les trois missionnaires, quoique encouragés par leur bonne santé et leur union, s'aperçurent que le travail les accablait, et demandèrent instamment du renfort.

La guerre fut cause qu'ils n'en reçurent pas avant 1799. Alors Joseph-Philippe Kohrhammer arriva avec sa femme. Dans l'intervalle, la mission avait fait des progrès; le nombre des enfants qui venaient à l'école augmentait presque toutes les semaines; à la fin de 1796, il était de cent soixante-treize, et en octobre 1797 de plus de deux cents. Il en était de même des Hottentots adultes: à la fin de 1796, la communauté en comptait quatre-vingt-trois, et en octobre 1797, cent trente-neuf, qui, de même que les missionnaires, s'attiraient l'estime des étrangers impartiaux; ceux-ci ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'ardeur des Hottentots pour écouter la parole de Dieu.

En 1800, le frère Schwinn vint à Herrnhut, et retourna la même année à Bavians-Kloof, amenant le frère Chr.-Louis Rose et sa femme, et deux autres femmes destinées aux autres missionnaires. Rose devait être le chef de la mission. Malgré les empêchements occasionés par les paysans voisins, et malgré d'autres désagréments, la marche de la mission fut très satisfaisante. La communauté hottentote, y compris ceux qui aspiraient au baptême, était de deux cents personnes, parmi lesquelles trente-six participaient à la cène; il y avait de plus quatre cents catéchumènes. Le

nombre total des individus soumis à la surveillance des missionnaires était de sept cents. L'église était devenue trop petite; en conséquence, on posa les fondements d'un nouvel édifice, le 8 janvier 1799. Les Anglais s'étaient emparés du Cap; l'administration, et notamment Douglas, le gouverneur, témoignèrent beaucoup de bienveillance pour l'œuvre de la mission.

L'église, qui peut contenir quinze cents personnes, fut consacrée le 8 janvier 1800; elle fut fréquentée, non sans fruit, par plusieurs blancs qui auparavant n'assistaient que rarement ou même nullement à l'office divin, et les frères furent traités plus amicalement par leurs voisins.

Pendant que l'église s'élevait, les frères reçurent une visite de quelques missionnaires de la compagnie anglo-hollandaise, qui avait le projet de porter l'Évangile parmi les Cafres et les Boschimans. Cette visite leur fut très agréable, et ils apprirent avec plaisir qu'une société spéciale de mission s'était formée au Cap. Cette association montra beaucoup d'affection aux frères, et chercha à s'instruire de leur méthode, et à profiter de leur expérience.

Les Hottentots, paresseux par nature, sont encouragés par l'exemple des frères, et s'occupent du labourage et du jardinage. Ils ont récolté du froment, du maïs, des haricots, des pommes de terre, des fruits: ils sont assurés de leur nourriture; ils s'animent les uns les autres au travail.

Tel est le résumé des rapports parvenus à Herrnhut avant le départ de Rose et des personnes qui l'accompagnaient. L'arrivée de cette troupe fut un véritable

jour de fête pour les Hottentots. Ils allèrent au-devant d'elle jusqu'aux bords du Zonder-End, qui est à près de deux lieues de Bavians-Kloof; ils étaient plus de quatre cents, indépendamment de ceux qui vinrent à cheval ou en chariot. Ils levèrent les mains au ciel pour remercier le Seigneur de ce qu'il avait conduit les missionnaires à travers l'Océan pour leur enseigner l'Évangile : ils témoignèrent aussi leur joie de voir les sœurs. A chaque pas leur nombre augmentait; les missionnaires pleuraient d'attendrissement et de reconnaissance.

Au commencement de 1800, la communauté de Bavians-Kloof avait perdu Lena : c'était la seule qui survécût des sept personnes que Schmidt avait baptisées; elle avait persévéré dans la foi.

On apprit plus tard à Herrnhut, par une lettre datée de Bavians-Kloof (28 juillet 1801), qu'à la fin de 1799, le nombre des Hottentots vivant auprès des frères était de douze cent trente-quatre; ils demeuraient dans deux cent vingt-huit huttes bâties dans la vallée, et venaient tous les jours entendre la parole de Dieu. A la fin de 1800, malgré les ravages d'une épidémie, il y en avait soixante-deux de plus. On comptait, à la fin de 1799, trois cent quatre personnes instruites de la religion, et à la fin de 1800, trois cent trente-deux, quoiqu'il en fût mort cinquante-neuf. En 1799, quatre-vingt quatre reçurent le baptême; en 1800, il y en eut cent quatorze.

Pendant l'épidémie, les missionnaires donnèrent aux Hottentots tous les soins et les secours que la triste position de ces malheureux exigeait; c'était un

véritable dévouement de la charité chrétienne, car la maladie était très contagieuse.

« Nous avons sujet, disaient-ils à la fin de leur « lettre, d'exprimer notre vive reconnaissance aux « bienfaiteurs qui nous ont soutenus jusqu'à présent; « nous aurons encore besoin de leurs secours. Nous « supposons que l'on sait que tout est extrêmement « cher ici. Nous sommes obligés d'acheter presque « toutes les choses qui nous sont nécessaires. Il n'y a « que la coutellerie et le moulin qui contribuent à « diminuer la dépense. Nous entretenons vingt hom- « mes, qui nous sont indispensables, pour garder nos « troupeaux de bœufs et de moutons. Cependant, « nous avons des motifs d'espérer que nos frais ex- « traordinaires cesseront, puisque la construction « dispendieuse de l'église, et l'arrangement de la pré- « cédente pour en faire des demeures, sont finis. »

Dix Cafres, qui, en 1799, étaient allés au Cap pour saluer celui qu'ils appelaient le grand-père (c'était le gouverneur anglais), passèrent à Bavians-Kloof, en retournant dans leur pays, et s'y arrêtèrent quelques jours. Ils assistèrent, avec leur interprète, au service divin, et manifestèrent beaucoup de joie et d'étonnement de tout ce qu'ils voyaient et entendaient. Ils firent connaître partout, et jusque dans le fond de leur patrie, le nom de Bavians-Kloof, et parlèrent des Hottentots convertis à la foi : ils dirent aussi qu'à l'avenir ils ne se serviraient plus du nom de Hottentots, et que ceux-ci, de leur côté, ne leur donneraient plus celui de Cafres, mais qu'ils se désigneraient mutuellement, de même que les premiers, par ceux de frères et de

sœurs. « Comme sur les limites du pays des Cafres, « ajoutent les missionnaires, il se trouve beaucoup « de Hottentots qui ne nous connaissent pas, ces ré- « cits nous causèrent une grande joie; et ces peuples « éloignés marquent un vif désir de venir à Bavians- « Kloof entendre la parole de Dieu. Mais comme ils « sont traités en esclaves par les paysans hollandais, « nul d'entre eux n'ose prononcer tout haut le nom « de Bavians-Kloof, et encore moins dire quelque « chose de la parole de Dieu; car les paysans les me- « naceraient aussitôt de leur brûler la cervelle.

« Il y a huit jours, nous vîmes arriver de ces can- « tons une famille hottentote, qui nous raconta ces « particularités et encore d'autres. Ces pauvres gens « avaient abandonné tout ce qu'ils possédaient pour « venir nous trouver, et se réjouissaient d'être sains et « saufs. D'autres avaient eu envie de les suivre, mais « n'avaient pas osé le laisser apercevoir. Cette fa- « mille avait été six semaines en route. »

CHAPITRE XX.

Premier voyage de John Campbell, en 1812 (1).

§ I.

Voyage de Campbell dans l'intérieur de la colonie, à Gnadendal et à Bethelsdorp.

La société des missions, instituée à Londres en 1795, dirigea d'abord ses regards vers les îles du grand Océan, et ensuite sur le vaste continent de l'Afrique. En conséquence, le docteur Vander-Kemp, respectable médecin hollandais, qui s'était dévoué à l'emploi pénible et honorable de missionnaire chrétien chez les païens, partit d'Angleterre en 1798, sous les auspices de la société, accompagné de M. Kicherer et d'autres hommes pieux. N'ayant pas réussi à fonder une mission parmi les Cafres, il se transporta, par le conseil du général Janssens, gouverneur de la colonie, à Bethelsdorp, près de la baie d'Algoa, et, avec l'aide de M. Read et d'autres, forma un établissement, pour lequel le gouverneur lui accorda une concession de terre, du bétail, et tout ce qui était nécessaire. Il s'y forma un village considérable; la connaissance des arts utiles fut introduite, et, comme principal objet, l'Évangile fut prêché.

(1) *Travels in South Africa undertaken at the request of the Missionary Society*; 3e édit. London, 1815, 1 vol. in-8°, avec une carte et beaucoup de petites vignettes.

Grâce à la miséricorde divine, beaucoup de Hottentots devinrent des chrétiens sincères et des membres utiles de la société.

L'activité et le zèle du docteur Vander-Kemp et de plusieurs autres missionnaires firent adopter le même plan dans diverses parties de l'Afrique méridionale, notamment à Zaak-Rivier, à Klaar-Water, près de l'Oranje-Rivier, et dans le pays des grands et des petits Namaquas. De grands succès, mais à des degrés différents, couronnèrent ces travaux.

La mort ayant enlevé le docteur Vander-Kemp, qui avait la surintendance des missions en Afrique, les directeurs chargèrent le révérend J. Campbell, l'un d'entre eux, d'aller examiner et inspecter les divers établissements, et en même temps d'établir, avec M. Read et les autres missionnaires, les réglements les plus propres à opérer la conversion des païens, et leur civilisation.

Campbell accepta la commission avec empressement, et, le 24 juin 1812, s'embarqua à Gravesend avec Georges Tom, missionnaire destiné pour Calcutta. Le navire ayant relâché à Port-Praya, dans l'île de Sant-Yago, archipel du cap Vert, les deux missionnaires descendirent à terre. Ils rendirent visite à un prêtre catholique romain, qui les reçut très civilement, et leur montra sa bibliothéque renfermée dans une malle. Les Anglais ayant remarqué que l'Évangile ne s'y trouvait pas, lui promirent de lui en envoyer un en portugais dès qu'ils seraient de retour à bord.

Le 21 août, on passa la ligne. Le 11 octobre, on

espérait arriver au Cap le lendemain, lorsque le vent sauta au sud-est, et souffla avec une violence extrême; le navire fut repoussé à plus de deux cents milles en mer. La tourmente dura plusieurs jours. Campbell dit que, de tous les spectacles que l'homme peut contempler, une tempête dans ces latitudes est le plus grand, le plus majestueux, et le plus terrible. Le 23, il débarqua au Cap.

Kicherer, ministre à Graaff-Reynett, étant arrivé le 4 novembre, conseilla fortement à Campbell de différer son voyage dans l'intérieur jusqu'à la fin de l'été, dont il lui serait difficile de supporter la chaleur étouffante après un voyage pénible; Bakker de Stellenbosch fut également de cette opinion, et tous deux l'engagèrent à se retirer dans ce dernier endroit aussitôt qu'il aurait terminé ses affaires au Cap. Il se rendit à cet avis.

« On me parla, dit Campbell, de deux tremble-« ments de terre très forts, arrivés peu de temps « avant mon arrivée. Auparavant, les églises étaient « peu fréquentées; maintenant elles le sont beau-« coup. Peu de temps après, la petite-vérole ravagea « la colonie, et, de même que la peste, n'épargna ni « les jeunes, ni les vieux, de sorte que les églises, les « cafés, les théâtres et les boutiques étaient fermés. « Il fut ordonné de suspendre un pavillon blanc aux « maisons où régnait la maladie, et aux personnes « qui en sortaient de porter un ruban blanc au bras. « Ces événements effrayants rappelèrent chez plu-« sieurs la pratique de leurs devoirs religieux. »

Campbell ayant reçu du gouvernement la permission de prêcher durant son séjour dans la colonie, et de la société du Cap, l'usage de la grande maison d'assemblée, y monta en chaire; ses auditeurs, au nombre de près de quatre cents, étaient principalement des soldats.

L'islamisme fait de grands progrès dans la ville du Cap; on y compte cinq mosquées. Une vingtaine de musulmans libres se réunissent, louent une grande maison, et y attirent de pauvres esclaves ignorants qui embrassent leur religion; ceux-ci en deviennent plus prévenus qu'ils ne l'étaient auparavant contre les blancs ou les chrétiens. Les maîtres disent que ces maisons sont des cavernes de voleurs, et des réceptacles pour les objets que leurs esclaves leur dérobent. Cette circonstance engagera peut-être les maîtres à s'occuper davantage de l'instruction de leurs esclaves, ce qui finirait par être un bienfait et une sécurité pour la colonie. En général, ces infortunés sont traités avec bonté dans la ville du Cap. Dans la maison où logeait Campbell, ils l'étaient comme des membres de la famille; la plupart n'auraient pas voulu la quitter. Leurs enfants sont envoyés à l'école, et jouent librement dans l'appartement où dînent les maîtres, qui ont pour eux autant d'attentions que pour les leurs propres; mais, hélas! ils sont esclaves! Tous ceux d'une femme esclave appartiennent à son maître, n'importe que le père soit dans l'état de servitude ou de liberté. Il n'est pas permis aux esclaves de se marier; mais il y en a beaucoup

qui se regardent attachés l'un à l'autre, par consentement mutuel, comme mari et femme.

Un grand navire négrier, venant de Madagascar et de Mozambique, avait été pris peu de temps avant par des croiseurs anglais; les esclaves furent placés pour quatorze ans comme apprentis chez des maîtres, qui s'obligèrent à les bien traiter, à leur enseigner un métier, la lecture et les principes de la religion chrétienne, conditions qui ont presque toutes été remplies. Campbell visita une école où il y avait une vingtaine de ces nègres; ils lui parurent tous âgés de dix-huit à vingt ans.

Le 10 novembre, il partit à quatre heures du matin en compagnie, pour aller visiter l'établissement des frères moraves à Groene-Kloof, à trente-cinq milles du Cap. Beaucoup de personnes se promenaient, le matin étant le meilleur temps pour faire de l'exercice; le reste de la journée est trop chaud. Tout le pays est couvert de beaux arbrisseaux en fleurs : cependant, à une certaine distance, on l'aurait pris pour une lande. Plusieurs de ces végétaux sont au nombre de ceux qu'on élève en Angleterre dans les orangeries. Les voyageurs tuèrent un serpent long de cinq pieds, et dont la grosseur, au milieu du corps, était de six pouces. A six heures du soir, ils arrivèrent à l'établissement, qui est environné d'arbres, les premiers qu'ils eussent aperçus depuis la ville. Ils furent reçus très affectueusement par les frères; et, après avoir soupé de bonne heure, ils allèrent à la chapelle, où une centaine de Hottentots étaient gravement assis, les hommes d'un côté,

les femmes d'un autre. Après un silence de quelques minutes, M. Smit commença le service par un hymne; les Hottentots chantèrent d'une manière agréable, et avec apparence de grande dévotion. M. Smit lut ensuite un morceau de l'Écriture sainte, en prit le sujet d'une exhortation, puis entonna un second hymne; ensuite tout le monde se retira.

Le lendemain, les voyageurs se promenèrent, puis assistèrent à l'assemblée des jeunes gens. Le service fini, ils allèrent visiter toutes les familles hottentotes de l'établissement: il y en a une quarantaine. Leurs habitations, qui sont de pauvres huttes, étaient propres; quant aux habitants, ils étaient décemment vêtus, sauf quelques exceptions. Quelques uns, interrogés sur ce qu'ils feraient si leurs instituteurs retournaient en Europe, répondirent qu'ils les suivraient; d'autres, qu'ils ne pourraient pas vivre. Un jeune Hottentot pleurait; on lui demanda pourquoi: il dit qu'il ne pouvait s'en empêcher, en pensant que des gens étaient venus d'un pays si éloigné pour voir les pauvres Hottentots. A la fraîcheur du soir, Campbell accompagna Smit à son atelier de charpentier: celui-ci lui indiqua sur un coteau voisin un endroit où, un an auparavant, une quarantaine de Hottentots étaient allés pour chasser des loups qui avaient commis de grandes déprédations parmi les moutons. Tout à coup un tigre s'élança d'un buisson sur un Hottentot, qu'il saisit au front. « Je ne pouvais laisser « tuer le pauvre homme, ajouta Smit; je m'avançai « donc avec mon fusil vers le tigre, qui, en m'aper« cevant, quitta le Hottentot, et m'attaqua. Comme

« je tenais mon coude en avant pour préserver mon « visage, il me prit le bras avec sa gueule, de sorte « que je ne pouvais me servir de mon fusil; mais, « appuyant l'autre main sur sa gorge, je le couchai « à terre, je posai un genou sur son ventre, et j'ap- « pelai les Hottentots à mon secours. Quand ils « s'aperçurent que j'étais en danger, ils accoururent, « et l'un d'eux tua l'animal d'un coup de fusil. Nous « apportâmes ici sa peau » (1).

Les dents du tigre avaient percé le bras de M. Smit jusqu'à l'os : il se passa long-temps avant qu'il pût s'en servir. Le Hottentot assailli par le tigre porte au front la marque de la morsure.

Le 12, les voyageurs partirent dans leur chariot. Un groupe de Hottentots, qui les attendaient à l'extrémité du village, chanta, en les voyant passer, un hymne d'adieu, auquel ils répondirent. Campbell se croyait transporté au temps du paradis terrestre. « Elle doit être épouvantable, dit-il, la perversité de « la partie du monde où il est possible que des institu- « tions semblables rencontrent de l'opposition; car « elles peuvent produire beaucoup de bien, mais ne « peuvent faire de mal. Le gouvernement de la colo- « nie, à son grand honneur, leur a été favorable. »

Campbell visita, quelques jours après son retour au Cap, une école d'esclaves, tenue deux à trois fois la semaine par madame Smit; il y en avait cent cinquante de l'âge de six à trente ans; la maîtresse leur enseigne à lire, et les guide dans le chant des hymnes;

(1) Campbell's *Travels*, p. 10.

l'exercice se termine par une prière solennelle; plusieurs femmes et trois à quatre hommes aident à madame Smit.

Ayant terminé ses affaires au Cap, Campbell en partit le 21 novembre pour Stellenbosch avec son ami Duncan; ils voyageaient dans un chariot à dix chevaux, qui, bien que petits, étaient remplis de vivacité; ils parcoururent six milles à l'heure, à travers les sables profonds qui couvraient la plus grande partie de la route. On n'aperçut de culture que sur le flanc de la montagne du Tigre. Au-delà d'une auberge où l'on s'arrêta, la route étant moins sablonneuse, on n'eut que huit chevaux; mais il fallut gravir sur un coteau considérable, ce qui s'effectua au grand galop, selon l'usage de la colonie: sur la colline il y a plusieurs fermes en bon état, et entourées de champs cultivés; mais les blés étaient si maigres, qu'en Angleterre on ne se donnerait pas la peine de les couper: c'était principalement du froment. Les voyageurs arrivèrent à Stellenbosch à onze heures; après le dîner, Duncan retourna au Cap. Le soir, Campbell alla voir Bakker, missionnaire qui instruit les pauvres esclaves; il raconta que vingt-neuf ans avant, un vaisseau de guerre sur lequel il se trouvait, après avoir été presque désemparé par une longue tempête, avait été englouti dans l'océan, devant la côte d'Amérique; de trois cents hommes, il n'y en avait eu que quarante de sauvés par les canots d'un autre bâtiment.

La ville de Stellenbosch est à l'extrémité d'une vallée entourée de montagnes, dont quelques unes

sont très hautes et couronnées de sommets raboteux. La plupart des maisons sont isolées les unes des autres, et ont par derrière des jardins; leurs façades sont ornées de sculptures, et, comme celles de la ville du Cap, peintes en blanc; de chaque côté des rues règne une rangée de chênes qui mettent à l'abri des chaleurs de l'été.

Campbell fut édifié de la petite communauté que soignait Bakker: elle se rassemblait dans une grande salle de sa maison; ces esclaves, au nombre de cent quatre-vingts, étaient presque tous des femmes: quelques unes avaient des figures très intéressantes qui annonçaient beaucoup d'intelligence; d'autres en indiquaient fort peu. Madame Bakker commença par lire un chapitre de l'Écriture, M. Bakker entonna un psaume, puis M. Kikkerer fit une exhortation; chacun lui prêtait la plus grande attention. Quand il se fut retiré, il y en eut plusieurs qui vinrent l'entretenir de religion; Campbell dit que, bien qu'il ne comprît pas un mot de ce qu'ils disaient, il fut surtout édifié du discours d'une femme, parce que ses gestes lui faisaient deviner ses pensées.

Voici des détails que M. Barchers, ministre de Stellenbosch, donna à Campbell, sur le premier des tremblements de terre arrivés trois ans auparavant.

« L'église de Paarl était alors vacante : le gouver-« neur me pria d'y prêcher une fois le mois. Un sa-« medi, veille du jour où je devais me mettre en « route, je me sentis extrêmement abattu et indo-« lent; le dimanche matin, ma femme et moi nous « partîmes. Arrivé à Paarl, je me trouvai très faible;

« je demandai de l'eau, mais je ne pus la boire parce
« qu'elle était tiède; on me dit qu'elle avait été ap-
« portée de la fontaine; j'y envoyai mon esclave:
« celle qu'il rapporta était chaude; j'y allai moi-même,
« et je reconnus qu'elle l'était réellement. Nous ne
« pouvions en concevoir la raison. Pendant que je
« prêchais, je ressentis un si grand étourdissement,
« que je savais à peine ce que je disais. Après le ser-
« mon, je racontai cette particularité à différentes
« personnes qui me dirent qu'elles avaient éprouvé
« la même impression. Le lendemain matin, nous re-
« vînmes à Stellenbosch. Pendant toute la journée,
« toute ma famille, mes esclaves et moi, nous fûmes
« mal à notre aise; les chiens étaient dans le même
« état.

« A dix heures, nous fûmes tous alarmés par un
« bruit ressemblant à celui de mille chariots qui
« auraient roulé dans les rues. Nous ne savions ce
« que c'était, mais toute ma famille fut épouvantée.
« Une grande lumière brilla dans l'appartement. Sup-
« posant que le tonnerre avait éclaté, je recomman-
« dai de ne pas s'effrayer, puisque le danger était
« passé, l'éclair étant disparu. Tandis que je parlais,
« le même bruit que nous avions déjà entendu se
« répéta, et tout trembla : Oh! m'écriai-je, c'est un
« tremblement de terre! allez tous dans le jardin.
« Nous éprouvions la même sensation que s'il n'y
« eût pas eu de vie en nous, suivant l'expression de
« l'Écriture. Une troisième secousse se fit sentir; elle
« était moins vive que les deux premières. Le bruit
« était non seulement terrible à cause de sa force,

« mais aussi par sa nature, qui était une espèce de « gémissement ou de hurlement lamentable. Les « chiens et les oiseaux montraient leur peur par les « cris qu'ils faisaient. La nuit était très calme, pas « un souffle de vent n'agitait l'air; mais je remar- « quai un grand nombre de météores ignés. J'ob- « servai de petits nuages de divers côtés, mais leur « aspect n'offrait rien de nouveau. Tout le monde « s'empressa d'accourir autour de moi dans le jardin; « l'inquiétude était excessive; je dis tout ce que je « pus pour encourager les esprits. A la fin, nous nous « hasardâmes à rentrer dans la maison, nous essayâ- « mes de dormir un peu pour nous rafraîchir, mais « ce fut inutilement » (1).

Un fermier voisin, ayant offert à Campbell de le mener à Caledon, et à l'établissement des frères moraves à Gnadendal, ils partirent le 29 décembre dans son chariot attelé de huit chevaux; trois esclaves les accompagnaient. La matinée était fraîche et agréable. Ils arrivèrent bientôt au canton nommé Hottentot-Holland, et eurent de là une vue étendue de la mer et de la baie Simon (2).

Dans cet endroit, éloigné du Cap de trente-six milles, il y a une chaîne de montagnes, commençant au rivage de la côte orientale, et se prolongeant vers l'ouest à plus de la moitié de cette étendue; les flancs de ces montagnes sont si escarpés qu'ils ressemblent à une muraille qui s'élève au ciel, pour empêcher toute communication avec l'intérieur. Camp-

(1) Campbell's *Travels*, p. 13.
(2) Ibid., p. 16.

bell avait entendu dire qu'on ne pouvait les traverser que par deux passages : par l'un avec des chevaux, par l'autre avec des chariots. S'il n'avait pas su que d'autres y avaient passé, il aurait regardé ce dernier passage comme impraticable, quoique les chevaux lui parussent très bons; il monta à pied, et vit avec peine leurs efforts pour tirer la voiture en haut. Les fleurs qui ornaient partout le flanc de la montagne étaient fort belles, comme pour égayer l'esprit du voyageur, pendant qu'il escalada ce précipice raboteux. Parvenu au sommet, un vaste désert se déploie à ses yeux. Campbell pense que mille hommes pourraient défendre ce défilé contre toutes les armées du monde. La descente du côté du nord est beaucoup plus douce, et la route sablonneuse rend la descente plus aisée. On fit halte en bas à un ruisseau; il y avait un autre chariot rempli de femmes qui allaient à Gnadendal, pour assister aux cérémonies de la fin de l'année: des esclaves les suivaient.

On passa la nuit chez un fermier qui était diacre de l'église de Caledon; le 30, on était chez M. Vos, ministre de Caledon. On a récemment formé une ville dans cet endroit; mais il est impossible qu'elle devienne considérable, à cause de la quantité insuffisante d'eau potable.

Pour arriver plus vite on traversa un champ, et on se trouva au milieu de grandes broussailles sur le penchant d'un coteau ; on reconnut que des terrains marécageux s'étendaient jusqu'à la grande route que l'on voulait atteindre; heureusement un esclave, envoyé en avant pour reconnaître le terrain, fit signe

de la main qu'il avait découvert une route; elle ne sembla pas trop praticable à Campbell; elle traversait un petit étang dont les côtés, hauts de plusieurs pieds, étaient escarpés, mais non perpendiculaires. Le chariot descendit rapidement dans l'eau; un coup de fouet le fit bientôt parvenir à l'autre bord.

Dans une étendue de plusieurs milles, on n'aperçoit de toutes parts que des collines nues; à la fin, l'œil fut récréé par l'aspect d'une ferme et d'un vignoble avec quelques champs. On arriva vers onze heures aux terres appartenant à l'établissement des frères moraves; Campbell observait avec peine la maigreur de la récolte. Bientôt Gnadendal et sa grande église se montrèrent à l'extrémité d'une vallée resserrée entre de grandes montagnes, et ouverte d'un seul côté; vu d'une certaine distance, Gnadendal, nommé auparavant Bavians-Kloof, ressemble plus à un jardin qu'à une ville. Campbell fut très satisfait de l'air civilisé de beaucoup de Hottentots; quelques autres n'étaient vêtus que de leur peau de mouton: tous le saluèrent amicalement; les petits enfants paraissaient se divertir extrêmement du mouvement du chariot. « Il est difficile, dit Campbell, de s'imaginer un lieu « plus agréable que celui où demeurent les frères; et « quand on songe que lorsqu'ils y arrivèrent ce n'é« tait qu'un désert, on éprouve un plaisir plus grand « à l'examiner. »

Après le dîner, pendant lequel Campbell fut très content de la manière de servir des Hottentots et d'une jeune fille cafre, on alla visiter plusieurs

maisons des Hottentots, qui étaient fort propres; quelques unes étaient composées de quatre pièces, et avaient des meubles; d'autres, au contraire, étaient aussi misérables que celles que le voyageur vit ensuite à Bethelsdorp : mais toutes avaient un jardin bien planté d'arbres fruitiers; les haies étaient principalement en pêchers alors couverts de fruits : on fait sécher ces fruits pour l'hiver. Tous les arbres étaient très grands, quelques uns semblaient être âgés de quarante à cinquante ans; mais on assura à Campbell qu'à l'exception d'un seul, planté soixante-dix ans avant par un missionnaire, qui, ayant essayé de former un établissement, avait été obligé, par la persécution, de l'abandonner, tous les autres ne l'étaient que depuis dix-sept ans. On montra à Campbell une vieille femme qui se souvenait de ce missionnaire; et on lui indiqua le tombeau d'une autre, morte récemment, et qu'il avait convertie; elle avait constamment gardé un Nouveau-Testament, et comme elle ne savait pas lire, elle se le faisait lire par une autre personne.

Dans cette promenade on passa devant la maison d'un lépreux, dont le corps était brun foncé; les parties malades étaient blanches : ce pauvre homme trouvait dans l'Évangile la consolation à ses maux. On alla ensuite au cimetière, où Campbell fut surpris qu'il y eût des emplacements séparés pour les frères, pour les sœurs, pour les Hottentots, pour les femmes, pour les enfants. Une fois l'an, la communauté vient en corps prier et chanter des hymnes dans cette dernière demeure des mortels.

On prit ensuite le thé dans le jardin des missionnaires, sous le vieux poirier de soixante-dix ans; puis on monta sur un coteau, afin d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de l'établissement: il a à peu près un mille de long, et un quart de mille de large.

En descendant, on alla vers des cases habitées par des Cafres, venus depuis peu de temps pour être instruits: elles sont dans un coin séparé des autres. Ces gens sont plus grands, mieux faits, et paraissent plus intelligents que les Hottentots.

La chapelle peut contenir mille personnes : elle était remplie de Hottentots; quelques uns étaient venus de très loin pour terminer l'année ensemble. Le service divin fut célébré d'une manière qui édifia Campbell; le soir il y eut une seconde assemblée, et lorsque minuit sonna, tous les fidèles se mirent à genoux et adressèrent avec le ministre de solennelles actions de grâces à Dieu. Ils allèrent ensuite jouir du repos, après avoir ainsi fini et commencé l'année par un exercice pieux.

Campbell observe que, chez les frères moraves, les réunions pour la prière et les instructions sont assez fréquentes; mais aucune de celles auxquelles il assista ne dura long-temps : ce qui montre de la part des missionnaires beaucoup de sagesse, et une parfaite connaissance de la nature humaine (1).

Le 1er janvier 1813, Campbell partit de Gnadendal (Val-de-Grâce) à quatre heures du matin. Il revint à Caledon par une route différente de celle

(1) Campbell's *Travels*, p. 21.

qu'il avait suivie en venant, et eut le plaisir d'apercevoir beaucoup plus de terres cultivées. A neuf heures on entra dans Caledon, où une quarantaine de chariots avaient amené un grand nombre de fidèles qui voulaient assister à l'ouverture de la nouvelle église.

Le lendemain Campbell visita les eaux thermales du voisinage : elles sont si chaudes qu'il ne put pas y tenir son doigt plus d'une seconde. Il partit le 3, et voyagea pendant trois heures et demie avant de rencontrer une maison : enfin on arriva à celle d'un fermier qui était venu avec Campbell ; elle était remplie de femmes et d'enfants. Tous étaient chrétiens et remplis de ferveur. Le 4, en gravissant sur une montagne, on entra dans un nuage, et on fut mouillé par la pluie pendant une demi-heure. Ces hauteurs sont couvertes de belles fleurs. Trois chariots de Caledon rejoignirent celui de Campbell, et tous ensemble traversèrent sans accident le Hottentot-Holland, puis arrivèrent à Stellenbosch.

Le 20, Campbell, après deux mois de séjour dans ce lieu, revint au Cap. Les grandes chaleurs étaient passées; il fit ses préparatifs pour son voyage dans l'intérieur de la colonie. Le 13 février, il se mit en route; il avait deux chariots : l'un attelé de douze bœufs, l'autre de quatorze. Les conducteurs étaient Cupidon, hottentot converti, de Bethelsdorp, et Britannia, gonacqua. Jean et Michel, hottentots, menaient les bœufs; Élisabeth et Sarah devaient faire la cuisine et laver le linge. On chemina au travers de sables profonds : quand on rencontrait de

l'eau, on s'arrêtait pour faire rafraîchir les bœufs. A neuf heures du soir on sortit des sables, et on se trouva au milieu de dunes; un des chariots enfonça dans un trou, et on ne put l'en tirer qu'au bout d'une demi-heure. Vers minuit on s'égara de nouveau, et l'on passa une heure à chercher la route. La lune brillait, la nuit était belle; mais en Afrique elle est très fraîche, quoique le jour soit chaud : Campbell éprouva un froid perçant; vers quatre heures du matin, on arriva chez un fermier qui attendait les voyageurs.

Un missionnaire qui avait été engagé à venir instruire les esclaves, et qui était prêt à les quitter, leur adressa un discours d'adieu; plusieurs pleurèrent d'attendrissement.

Le 15 on se remit en route; vers onze heures du soir le vent souffla avec force; à minuit il devint si violent que l'on s'arrêta pour attendre le jour. Campbell passa la nuit à se promener, et d'une manière fort désagréable; quant aux Hottentots, enveloppés de leurs peaux de mouton, ils dormirent aussi bien que dans le meilleur lit.

On employa trois heures, le 16, à escalader le Hottentot-Holland-Kloof, passage escarpé et difficile dans les montagnes. A neuf heures on fit halte près d'un ruisseau jusqu'à ce que la chaleur fût passée; à midi elle était presque insupportable; à six heures du soir les chariots furent de nouveau en mouvement : on tua un serpent gris qui brillait dans l'obscurité, et faisait un bruit semblable à celui d'une crécelle; ce qui a été évidemment ordonné par la Providence

pour avertir de l'approche de ce reptile. Comme Campbell avait passé la nuit précédente sans dormir, il essaya s'il serait plus heureux celle-ci : malgré le mouvement du chariot il put reposer.

On repartit le 17 vers six heures du matin ; et comme le chemin était montueux, rocailleux et sablonneux, il fallut aller à pied; les chariots furent plusieurs fois sur le point de verser. On dressa les tentes vers dix heures le long des grands bois qui bordent le Bot-Rivier. Un instant après les Hottentots présentèrent du café à Campbell, qui admira la facilité avec laquelle on se procure du feu, et songea avec plaisir qu'il menait un genre de vie semblable à celui d'Abraham et des autres patriarches. L'eau de la rivière était saumâtre; celle dont on avait fait provision avait coulé du baril qui la contenait; on ne pouvait espérer d'en trouver de douce que dix milles plus loin; heureusement une Hottentote en découvrit une source dans le voisinage.

Les Hottentots qui accompagnaient Campbell cherchaient rarement un abri contre le soleil; il paraît que son ardeur ne les affecte pas. Ils étaient tous bien portants, gais et heureux; tantôt chantant un hymne, tantôt faisant ensemble la prière, tantôt écoutant une exhortation que Cupidon leur adressait.

Les éclairs aidèrent à voyager pendant l'obscurité de la nuit; on vit beaucoup d'écailles de tortues de terre, tuées depuis peu de temps par des corneilles; ces oiseaux les enlèvent en l'air et les laissent tomber sur des pierres ou des terrains durs; l'écaille se brise, alors ils mangent aisément la chair. Campbell aperçut

pour la première fois deux branches de différentes espèces poussant sur le même arbre, ce qui est dû à une incision qu'un oiseau fait avec son bec, et dans laquelle il laisse choir une graine qui produit un végétal doué de grandes propriétés médicinales.

Campbell, arrivé à Caledon, enpartit trois heures après. Il fut ensuite retenu par la pluie, jusqu'au 19, chez un ami où il prit un supplément de dix bœufs; plus loin on lui en fournit encore d'autres; ensuite il passa la nuit dans un désert où l'on eut beaucoup de peine à faire du feu, parce que tout était mouillé. En voulant traverser un petit ruisseau d'eau salée, un des chariots fut tellement embourbé que l'on ne put le retirer qu'au bout d'une heure, quoiqu'on y eût attelé vingt-quatre bœufs. On s'arrêta plus tard sur les bords de la rivière Zonder-end. A six heures du matin le thermomètre marquait 65° (14° 65), et à deux heures après midi 83° (22° 64).

Le 21 on passa la journée à Doorn-Plaats. Le soir on traversa le Groot-Rivier, qui est large et profond, et souvent impraticable en hiver. Le 22, après avoir franchi plusieurs collines, on arriva vers midi à Zwellendam, résidénce d'un landdrost qui administre un district très vaste. Zwellendam est une petite ville dans une vallée entourée de collines. Une chaîne de montagnes très hautes, qui passe à l'extrémité de la ville, est la même que Campbell avait laissée à sa gauche depuis qu'il avait traversé le Hottentot-Holland-Kloof. Les maisons de Zwellendam sont jolies, et ont une belle apparence au milieu d'un désert.

Un missionnaire, M. Seidenfaden, avait établi

un poste de mission à Zurebrak, lieu peu éloigné de Zwellendam : Campbell loua un chariot pour y aller; la voiture était si chargée qu'il ne put, non plus que M. H..., son compagnon, rester assis debout pendant les six heures que le voyage dura. Il craignit souvent qu'elle ne fût brisée, tant la route était inégale, raboteuse, et même escarpée : heureusement une jeune fille de dix-sept ans mena très adroitemen t les bœufs à travers les lieux les plus difficiles. Enfin on parvint dans une grande vallée où le missionnaire s'est fixé dans un kraal de Hottentots; il y a bâti une maison, et cultivé un terrain considérable. Campbell jugea que le plan suivi pour instruire les Hottentots pourrait être amélioré.

Revenu le soir à Zwellendam, il y trouva M. Pacalt, missionnaire, arrivé avec son bagage pour l'accompagner à George-Drosdy, où l'on espérait qu'il s'établirait au moins pendant quelque temps dans un kraal. Les chariots étaient déjà si pleins que l'on fut obligé de laisser M. Pacalt travailler au salut des âmes dans les environs de Zwellendam, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion pour aller à George.

On partit le 23 à sept heures du soir. La nuit était froide et venteuse, sans pourtant être désagréable, et les étoiles brillaient. Un des trois nuages que l'on voit constamment, et que les matelots nomment les nuages du Cap, paraissait noir; Campbell pensa que ce n'était qu'une partie de la voie lactée, qui, dépourvue d'éclat, mais entourée de celui que produisent les étoiles, offre dans une nuit sombre l'aspect d'un nuage obscur.

On était alors dans la saison la plus sèche; les fermiers brûlaient les bruyères et les plantes desséchées; si ensuite la pluie tombe, l'herbe ne tarde pas à repousser. Les voyageurs aperçurent à une certaine distance deux de ces grands feux dont l'aspect les divertit, et qui durent détruire des myriades d'insectes et de reptiles nuisibles; les lions, les tigres et d'autres bêtes sauvages doivent aussi en éprouver un inconvénient temporaire.

On fit halte le 24 dans une vallée bien boisée; en continuant à voyager à l'est, on avait toujours à gauche la même chaîne de grandes montagnes; le pays en face et du côté de la mer, à droite, était couvert de petites collines; plusieurs ressemblaient à la montagne de la Table au Cap. Campbell avait souvent remarqué, dans ses courses en Angleterre et en Écosse, que lorsqu'une colline d'une figure particulière se présente à la vue, il y en a dans le voisinage d'autres semblables; il observe que la même chose a lieu en Afrique (1).

Au coucher du soleil on traversa le Slangen-Rivier; son eau est si saumâtre que l'on ne peut la boire. Le fermier qui demeure dans le voisinage est obligé d'en aller chercher de potable à dix milles de distance. Ce canton est faiblement peuplé; ses habitants sont dépourvus de tout moyen d'instruction relativement à ce monde et à l'autre; ils parurent à Campbell mener une vie purement animale. C'est réellement un acte de la plus haute charité chrétienne, pour un

(1) Campbell's *Travels*, p. 65.

missionnaire, de quitter la société européenne, et de se retirer dans ces tristes solitudes uniquement pour faire le bien des hommes qui vivent épars sur leur surface.

Le chemin montait et descendait sans cesse, les bœufs en étaient très fatigués. A minuit on passa le Dunehoek-Rivier, on y fit une provision de bonne eau dont le prix dans ce pays et dans cette saison est vraiment inestimable.

En gravissant sur un coteau rempli d'excavations profondes, creusées par les pluies, qui, dans la saison humide, tombent à torrents, les deux roues de droite d'un des chariots s'enfoncèrent dans un de ces trous, et les bœufs ne purent l'en tirer sans le secours des quatorze de l'autre voiture. Le 25, à deux heures du matin, on fit halte au Krombeck-Rivier, après avoir parcouru vingt milles d'une seule traite. Campbell était surpris de ce que les bœufs pouvaient marcher onze heures de suite sans s'arrêter. Ce lieu était entouré de petits arbres qu'environnaient des collines basses, et dont l'ombrage conservait la fraîcheur de l'eau, que Campbell trouva délicieuse.

Quoique des nuages couvrissent l'atmosphère vers le milieu du jour, le thermomètre marquait quatre-vingt-dix degrés (vingt-cinq degrés soixante-quinze minutes). Ce lieu est un peu hors de la route directe de Bethelsdorp; mais on était venu y chercher du bois propre à faire des moyeux de roues. Les Hottentots abattirent sans cérémonie un gros arbre, et le scièrent en blocs. Campbell ne put s'empêcher de remarquer une différence frappante entre le climat

d'Afrique et celui d'Europe. « Si en Angleterre, dit-« il, je m'étais endormi ou assis dans le moindre « courant d'air, j'étais sûr d'attraper un enrouement; « mais quoique j'eusse ici dormi onze nuits dans le « chariot, exposé à des vents froids, je n'en ressentis « aucune incommodité. »

En s'éloignant de Krombeck-Rivier, on monta, par un chemin pierreux, sur un coteau du haut duquel la vue s'étendait au loin, mais uniquement sur une lande : pas un champ, pas une maison ne se présentait à l'œil, excepté celle d'un paysan qu'on laissa derrière soi. On avançait vers de petites collines; pendant quelque temps, on voyagea au travers d'arbres le long des bords d'une rivière à sec; de chaque côté de la route croissaient de grands aloès; quelques uns avaient déjà dix à douze pieds de haut, indépendamment de la fleur. Au coucher du soleil, on atteignit l'extrémité de cette jolie vallée, et on escalada un coteau escarpé; ce qui exigea de terribles efforts de la part des bœufs La descente fut presque aussi difficile; toutefois il n'arriva pas d'accident, quoique la nuit fût excessivement noire. On entendit les cris d'un singe que l'on ne vit pas. A onze heures du soir on s'arrêta; les bœufs étaient à peine dételés que la pluie tomba à torrents, et ne cessa que le lendemain matin.

Cette ondée avait ranimé et rafraîchi la campagne. On partit le 26 à six heures; on avait à gauche deux montagnes énormes, dont les cimes perçaient les nues; elles faisaient partie de la grande chaîne. On passa le Vat-Rivier, et l'on fit halte sur ses bords.

On voulut acheter des vivres chez un fermier du voisinage; il répondit qu'il ne pouvait disposer de rien. Cependant, étant venu aux chariots, et ayant fait la conversation, il dit qu'il pouvait fournir du raisin et du beurre. Vers midi, le vent souffla si violemment que l'on eut beaucoup de peine à maintenir la tente; ensuite la pluie tomba abondamment. Un chêne protégea la tente pendant quelque temps; mais on finit par être inondé, et il fallut se réfugier dans les chariots.

Après avoir traversé le Cafre-Schols-Rivier, on grimpa sur un coteau. Il y avait au sommet une ferme dont les fenêtres étaient garnies d'esclaves, qui voulaient voir passer les chariots. La nuit devint si noire que l'on ne pouvait distinguer la route; force fut de s'arrêter en attendant le jour. En quelques minutes, les Hottentots construisirent une maison portative: elle est en joncs, et ressemble à un tapis d'escalier, large de six pieds. Ils la dressent sur les côtés, en rapprochent deux par en haut pour servir de toit, et les deux extrémités pour tenir lieu de porte; ils en déploient deux pour les parois, et ont un autre morceau qui forme un tapis. Campbell entra dans cette case, et la trouva très commode. Quoique les Hottentots fussent mouillés par la pluie et assis dans l'obscurité, ils chantaient des hymnes.

Le 27, à six heures, les bœufs furent attelés. Campbell avait remarqué que, pour la première fois, après avoir pâturé, ils s'étaient réunis pour dormir autour des chariots pendant la nuit : il supposa que c'était pour y trouver une protection contre les bêtes

féroces, qu'ils avaient ou vues, ou entendues, ou senties.

Le chemin fut assez bon dans la matinée, quoique un peu montueux. Quelqu'un de la troupe, qui cherchait des élans, vit trois autruches. Pendant une marche de quatre lieues, on n'aperçut qu'une seule personne qui était sur le sommet d'un coteau à un mille de distance : les êtres humains commençaient à devenir rares. On fit halte sur les bords du Falso-Rivier, au milieu d'une petite plaine remplie d'arbres touffus, et entourée de six collines basses. « Si un « tel emplacement, s'écrie Campbell, était dans les « environs de Londres, sa valeur serait immense; « ici, elle n'est que de quelques piastres. S'il y a des « Hottentots dans les environs, il serait charmant « pour une mission ; car il doit toujours y avoir de « l'eau potable dans la rivière, puisqu'elle y est si « abondante dans cette saison, qui est la plus « sèche.

« Au Cap, on m'avait dit que notre table serait « toujours abondamment pourvue par les Hottentots; « mais si notre subsistance eût dépendu d'un appro- « visionnement aussi précaire, nous fussions tous « morts de faim. La plupart des renseignements « qu'on m'avait donnés se trouvèrent inexacts.

« Je ne sais pas comment la plupart des fermiers « de l'Afrique méridionale passeraient leur temps « sans le secours du tabac. Ils semblent n'avoir au- « cune ressource dans l'esprit, et nul goût pour la « lecture : beaucoup n'ont pas un seul livre; peu de « sujets de conversation s'offrent à eux ; ils paraissent

« donc être dans la nécessité absolue de tuer le temps « en fumant pipe sur pipe. »

On marchait depuis une demi-heure, lorsque l'on parvint à une pente très roide sur le penchant d'un coteau; on arriva en bas sans accident. Cupidon, à qui on parla de cette mauvaise descente, dit que c'était un moy pat (beau chemin), en comparaison de quelques uns que l'on devait rencontrer.

Le 28, les voyageurs arrivèrent à un lieu improprement nommé l'Enfer (Hell); c'est une petite plaine à l'extrémité et le long d'une côte, de laquelle coule une rivière, et qui est tellement ceinte de collines, que l'on est quelque temps à deviner par où celle-ci peut y entrer; on y descend par deux routes très mauvaises, où les chariots se brisent souvent; on aperçut des débris récents; mais heureusement on n'éprouva pas de dommage.

On avait à traverser le Hous-Rivier; c'était la rivière la plus considérable que Campbell eût vue en Afrique : on la passa néanmoins, quoique le courant fût fort et profond. Le moment avait été bien choisi; car, en moins d'une heure, elle monta si haut, par suite des dernières pluies, que l'on n'aurait pas pu la franchir : il paraît qu'en hiver son lit a plus d'un quart de mille de largeur, ce qui la rend impraticable pour tous les voyageurs. Campbell aperçut dans les endroits qu'elle baigne alors une nouvelle classe d'arbres; l'espèce la plus nombreuse ressemblait au mélèse d'Europe, si ce n'est qu'il avait une petite fleur, et de jolies petites baies de forme ovale. On fit halte à un mille au-delà de la rivière. Cupidon prêcha; la

femme d'un fermier voisin et sa famille vinrent l'écouter : on leur distribua des traités religieux, et Campbell passa quelque temps à enseigner aux enfants à connaître les lettres; ils étaient extrêmement farouches, n'ayant peut-être jamais vu tant de monde réuni. Leur mère donna aux voyageurs du lait battu et du lait doux en abondance.

Dans l'après-midi, quatre Hottentots, un vieillard et quatre enfants vinrent causer avec Cupidon, qui les entretint de Dieu.

On partit au coucher du soleil, on suivit un défilé étroit, qui n'avait pas plus de cinq cents pieds de largeur, et on traversa quatre à cinq fois une rivière qui doit le rendre incommode en hiver. On passa devant trois fermes, dont la proximité l'une de l'autre fit juger que la terre est bonne, puisqu'il en faût si peu pour l'entretien de trois familles. On remarqua aussi un rocher qui, dans l'obscurité, ressemble à du feu, à cause de sa blancheur frappante : on le nomme Honig-Klip. (1)

On sortit du défilé le 1er mars, en gravissant sur un coteau très haut, d'où l'on eut une vue très étendue d'une vallée et de collines sur collines toutes basses, à l'exception de la chaîne des grandes montagnes, qui continuait à gauche à se prolonger au nord comme un mur énorme. On passa devant deux fermes; on traversa le Mars-Rivier, et on fit halte dans une belle plaine. Campbell alla se promener le long de la rivière, jusqu'à un endroit où les flancs

(1) Campbells' *Travels*, p. 38.

rocailleux de deux coteaux se rapprochaient tellement l'un de l'autre, qu'ils ne laissaient que l'espace suffisant pour le passage de l'eau; il s'avança vers ce défilé, et, songeant qu'il était dans le pays des lions, des tigres, des loups, etc., il s'imagina qu'il y avait là quelque repaire de ces bêtes féroces; mais la vue d'un petit crabe qui rampait à ses pieds fit disparaître ces idées terribles. En s'en retournant, il aperçut des pas d'homme sur le sable, et, de même que Robinson Crusoé, il recula d'effroi. Cependant, en regardant autour de lui, il reconnut que ce devaient être les traces des siens.

En partant de là, on découvrit la baie Mossel; et, avant le coucher du soleil, on arriva sur les bords du Klein-Brak-Rivier, au moment où la marée venait de baisser, et l'on put ainsi traverser cette rivière à l'aide d'un guide qui marchait en avant. Dix minutes après, il fallut passer un bras moins large, mais plus profond, du même fleuve; on ne s'arrêta qu'à neuf heures du soir près d'un étang.

Campbell s'étant réveillé à quatre heures du matin, vit que les chariots étaient enveloppés d'un brouillard épais; il alla se promener à quelque distance, et reconnut que cette brume ne régnait que dans la vallée : le soleil l'eut bientôt dissipée. A huit heures, on entra dans une plaine entourée de collines bien boisées. Sa circonférence est à peu près de cinq milles; le Brak-Rivier la parcourt en serpentant. Dès qu'on fut arrivé sur ses bords, on la passa en même temps que trois autres chariots, qui avaient attendu que la marée se retirât. Ce fleuve était large

et très profond dans un endroit; mais le pire fut, en sortant de là, quand il fallut gravir un coteau escarpé. On se trouva ensuite sur le bord d'une vaste plaine nommée Groeneland, d'où l'on a une très belle vue de la baie Mossel : on s'y arrêta près d'un étang, dont l'eau, comparée à celle que l'on buvait depuis quelque temps, parut délicieuse. Des moutons paissaient sur un coteau voisin. Les Hottentots dirent à Campbell que ces animaux, qui s'étaient enfuis de chez leurs propriétaires, n'appartenaient maintenant à personne.

Avant le dîner, Campbell alla se promener vers un bois situé au-dessous du lieu de halte. Il ne put y pénétrer, tant les broussailles étaient touffues : il pressa entre son pouce et son index diverses plantes qui rendirent une odeur agréable. Plusieurs parties de ce bois lui semblèrent avoir été fréquentées par les bêtes sauvages, auxquelles elles offrent une retraite excellente. On ne découvrait pas dans tout le canton la moindre trace de culture. On s'arrêta ensuite dans une ferme, où l'on fut très bien accueilli. Comme on était encore à cinq heures de distance de George-Drosdy, et que le chemin était très mauvais, le fermier offrit obligeamment de fournir vingt-quatre bœufs; ils furent attelés, et, le 3, lui-même accompagna les voyageurs. Son secours fut très utile, car en quatre endroits différents on eut à monter et à descendre des coteaux escarpés; les pauvres bœufs s'abattirent quelquefois dans les montées, parce qu'ils passaient sur des rochers arrondis et saillants.

Deux jeunes Hottentots de bonne mine vinrent à

cheval au-devant des voyageurs. A une heure après midi, on était à George-Drosdy. Ce lieu a été ainsi nommé d'après le roi George III. Les bâtiments n'avaient été commencés que onze mois auparavant; lord Caledon, gouverneur du Cap, avait choisi l'emplacement, que Campbell trouva très convenable pour une ville; il n'en avait pas vu de plus agréable en Afrique. Les perspectives y sont magnifiques; le bois de charpente et l'eau y abondent; les terres y sont propres au labourage et à la pâture; l'argile à briques y est commune, et la chaux se tire aisément du bord de la mer, qui n'est qu'à quelques heures de chemin. Plusieurs maisons et divers édifices publics étaient en construction ou achevés. Les rues devaient avoir deux cents pieds de largeur, se couper à angles droits, et être plantées de chaque côté d'une rangée d'arbres : on a réussi, à force de travail, à amener d'une montagne voisine, à travers les bois, un gros ruisseau qui fournira de l'eau à la ville naissante : quoique cette eau ressemble par la couleur au vin de Lisbonne, elle a un goût agréable.

Campbell alla rendre visite au landdrost, qui le reçut amicalement, et le conduisit dans sa voiture au milieu des forêts, où ce voyageur admira des arbres qui lui étaient entièrement inconnus. Un Hottentot nommé Dik-Kop (Grosse-Tête), capitaine de Hooge-Kraal, avait attendu le missionnaire; l'après-midi, une soixantaine de ses compatriotes assistèrent à un sermon prêché par Cupidon : l'assemblée consistait principalement en femmes, les hommes travaillaient au Drosdy. Tout ce monde passa la nuit

autour des chariots. Ils désiraient ardemment qu'un missionnaire séjournât chez eux; le landdrost s'empressa d'accorder la permission nécessaire.

Le 4, Campbell alla à cheval avec un autre ecclésiastique au kraal de Dik-Kop, qui est à trois milles de George. La cabane du capitaine était petite et faite de roseaux et de branchages ; l'ameublement était composé de deux chaises basses, et de deux à trois seaux pour l'eau. Les Hottentots s'étaient réunis dans l'intérieur et autour de la cabane. Campbell leur annonça qu'un missionnaire viendrait se fixer au milieu d'eux; tous suivaient le mouvement de ses lèvres pendant qu'il parlait; ils s'engagèrent à donner au missionnaire la meilleure maison du kraal, et à lui en bâtir une plus grande. Campbell écrivit en conséquence à celui qu'il avait laissé à Zwellendam, dont on était éloigné de quatorze journées; le capitaine déclara qu'il l'irait chercher dans son chariot.

Lorsque Campbell partit le 4 de George-Drosdy, des éclairs brillants sillonnaient les nuages qui couvraient les hautes montagnes à gauche; on entendit même quelques coups de tonnerre. Il s'arrêta chez Standard, fermier de Papoon-Kraal, qui lui avait offert obligeamment ses bœufs, pour franchir un coteau très difficile.

« Il y a, dit Campbell, différentes manières de « rendre service aux voyageurs : les pauvres esclaves « et les Hottentots, qui n'ont ni argent ni or à don- « ner, aidaient à atteler les bœufs au chariot, ce qui « est toujours une besogne pénible; un nègre nous

« proposa de conduire nos bœufs de relai jusqu'à la « station prochaine; le fermier nous fit l'offre dont « j'ai parlé : sa femme me dit que ce coteau est si mal- « aisé, que si un de ses voisins lui avait voulu em- « prunter ses bœufs pour vingt piastres afin d'y faire « monter deux chariots, elle n'y aurait pas consenti; « mais que, pour l'amour de Dieu, elle s'empressait « de m'obliger : certes, elle a bien raison d'être re- « connaissante envers les missionnaires, qui lui ont « fait connaître Dieu, ainsi qu'à son mari et à tant « d'autres épars sur la surface de l'Afrique. Cet homme « me dit qu'avant l'arrivée des missionnaires, les « gens du voisinage, qui se donnaient le nom de « chrétiens, ne connaissaient que leurs bestiaux; « maintenant ce sont de vrais chrétiens. »

Il y avait deux appartements dans la maison du fermier; dix personnes couchèrent dans celui où était Campbell, presque toutes sur les planches; quant à lui, il avait son matelas et ses draps; il dormit jusqu'au point du jour; mais alors il fut réveillé par le bruit des vaches, des chiens et des oies.

Ce lieu est celui dont Le Vaillant a parlé sous le nom de Pampoen-Kraal, dans la relation de son voyage; Campbell le trouva charmant. Il y fut retenu plusieurs jours par la pluie qui tombait à torrents, et qui aurait rendu le passage des coteaux impossible. Un chariot, parti le 4 du kraal, était resté embourbé à une certaine distance. Les loups commençaient à devenir incommodes : un soir, pendant que Cupidon prêchait à George-Drosdy, ils attaquèrent tout près de là une vache, et en tuèrent une

autre. Deux Hottentots quittèrent aussitôt le service divin, montèrent sur leurs chevaux, et ramenèrent l'animal blessé.

Les esclaves et les Hottentots semblent s'embarrasser fort peu d'être mouillés par la pluie; ils ne prennent aucun moyen pour s'en préserver : le soir on en voyait venir qui étaient absolument trempés; ce qui ne les empêchait pas de s'asseoir sur le plancher pour assister au service divin.

Durant son séjour forcé à Pampoen-Kraal, Campbell profita des instants de beau temps pour se promener dans les environs. Il essaya inutilement avec son compagnon de voyage de pénétrer dans le bois voisin. Il est entre deux montagnes, et au bas coule une rivière cachée par le feuillage touffu des arbres; les voyageurs se promenaient avec plaisir sur la rive gauche. Elle avait une trentaine de pieds de large; ils parvinrent à une petite île qu'elle forme; il était évident que les dernières pluies avaient considérablement gonflé cette rivière, qui était rapide et profonde. La perspective des coteaux couverts d'arbres antiques était majestueuse et ravissante (1).

Enfin, le 9, on put se remettre en route; le fermier avait fourni trente-deux bœufs robustes pour les deux chariots. Les coteaux escarpés dont on avait tant parlé à Campbell surpassèrent l'idée qu'il s'en était faite; ce ne fut pas sans peine ni sans danger qu'on les passa; les rochers de la descente, longue d'un demi-mille, étaient aussi unis qu'une glace.

(1) Campbell's *Travels*, p. 51.

Enfin on arriva au bord d'un fleuve que l'on traversa à peu près à six cents pieds au-dessus de son embouchure dans la mer; la marée étant basse, il n'était pas profond, mais les pierres qui couvraient son lit rendirent le trajet incommode pour les chariots. Lorsque Campbell regarda le coteau opposé qu'il fallait monter, il trembla pour les pauvres bœufs; mais après bien des coups de fouet, des chutes, et la perte d'un peu de sang, tout arriva sain et sauf au sommet, « où nous eûmes, dit-il, de justes motifs de « remercier nos obligeants amis du service qu'ils nous « avaient rendu. »

Il y eut, à quelque distance de là, un autre coteau à franchir; enfin, quelques instants après le coucher du soleil, on fit halte près d'un bois qui, selon les Hottentots, était infesté par les éléphants; néanmoins on n'en put voir ni entendre un seul.

Le 10, on traversa une forêt de très grands arbres; l'on admirait leur grosseur énorme, lorsque l'attention fut attirée par une longue montée escarpée et rocailleuse. Le premier chariot, quoique attelé de vingt-six bœufs, employa deux heures avant d'arriver au haut; le second, qui en avait autant, y mit trois heures; ce dernier ne parcourut en deux heures qu'un espace de cent vingt pieds. Pendant que les pauvres bœufs faisaient tous leurs efforts pour avancer, Campbell et son compagnon réparaient, autant qu'il était en leur pouvoir, le reste de la route en aplanissant les rochers, et comblant les ornières: plusieurs des pierres qu'ils remuèrent dans une étendue d'un demi-mille, étaient probablement restées

au milieu de la route depuis un siècle, et avaient endommagé plus d'un chariot : mais comme il était du devoir de tous ceux qui passaient de les enlever de là, personne ne l'avait fait.

En arrivant au haut de la montée on éprouva la même sensation que des voyageurs sur mer après une rude tempête; mais bientôt une pluie abondante vint mouiller tout le monde, et fut suivie d'un brouillard épais; sans cela on aurait trouvé la route délicieuse dans cette plaine, car on était entouré d'arbrisseaux en fleurs. On arriva au pied d'une montagne dont les nuages cachaient la cime; il fallut s'arrêter pour que les bœufs reprissent les forces nécessaires pour l'escalader; on alluma un grand feu, mais l'abondance de la pluie ne permit pas que l'on pût se sécher.

A trois heures après midi on commença à monter; puis on descendit par une pente longue et roide, au bas de laquelle il y a un lieu appelé le Klein-Helle (Petit Enfer) : Campbell trouva que rien ne justifiait ce nom, car il n'y avait, dans un grand enfoncement qu'on apercevait plus bas, ni précipice, ni abîme, ni rien de terrible. Il restait une montagne plus haute que la précédente à escalader : on n'en avait pas encore aperçu le sommet que les nuages couvraient; quoique le soleil eût presque terminé sa course, on résolut de parcourir une partie de la montée afin de diminuer le travail du lendemain; quand on fut parvenu à un quart de mille, on fit halte pour la nuit; elle était froide, on alluma un grand feu pour que chacun pût se sécher. Campbell craignait

que l'on ne manquât d'eau dans un terrain si élevé; mais les Hottentotes ne tardèrent pas à en trouver de très bonne : ce peuple en découvre avec facilité dans des endroits où un Européen mourrait de soif.

Le temps fut serein dans la matinée du 11; on continua vers cinq heures et demie à monter; à neuf heures on était au haut de la montagne. On fut obligé d'atteler pendant quelque temps les bœufs des deux chariots à celui qui portait le bagage; on eut beaucoup de peine à l'empêcher de verser dans un tournant; enfin on arriva sains et saufs au sommet, et on s'en félicita mutuellement. Ce sommet se nomme Devil's-Kop (Tête du Diable). On avait vu, au bas de cette montée, les débris de deux chariots brisés dans leur chute.

Après bien des montées et des descentes, on arriva sur les bords du Witte-Rivier dans la plaine de Long-Kloof, et plus loin à Sontag-Plaat sur le Koerbom. Les Hottentots ne purent se procurer de la farine chez un fermier de ce lieu. Campbell les suivit; ce paysan parlait l'anglais; la famille et les esclaves étaient dans un grand appartement fort commode. Quoique cet homme n'eût rien à fournir aux voyageurs, il demanda instamment du tabac; Campbell lui en donna un peu : il observe que le tabac en poudre ou à fumer, la poudre à tirer, les boîtes à amadou et les pierres à fusil sont les choses les plus recherchées dans ces cantons. Au-delà de Zondags-Plaats on traversa un enfoncement dans lequel il y avait plusieurs flaques d'eau. Une chaîne de collines se

prolonge de chaque côté de cette vallée, qui, si elle était plantée d'arbres ou cultivée, deviendrait un des endroits les plus délicieux de l'Afrique; présentement c'est un désert d'un aspect fort triste. A onze heures du soir, on passa devant la maison d'un autre fermier, dont les chiens aboyèrent fortement; Campbell remarque que ces animaux semblent être plus nombreux que les hommes en Afrique.

Les bœufs ne s'étant pas suffisamment reposés, on ne parcourut pas une grande distance dans la matinée du 12. On envoya chercher des provisions à une ferme nommée Wildeboom-Plaats, et éloignée d'un mille. Campbell trouva que la famille du maître ressemblait beaucoup à celle d'un fermier anglais. On dîna avec ces gens; ils ne boivent que de l'eau à leur repas; quelque chose que l'on mange, on boit peu : « Il en serait de même en Angleterre, dit-il, si au repas il n'y avait que de l'eau. Ces gens pourraient avoir du vin en abondance, s'ils prenaient la peine de planter une quantité suffisante de vignes; il y a des millions d'acres dont on ne tire aucun parti, et où on pourrait les cultiver. »

Les deux missionnaires étaient allés se promener dans le jardin; à leur retour, la maîtresse de la maison gronda son fils de les y avoir conduits, parce-qu'aucun d'eux ne portant des bottes, ils auraient pu être mordus par les nombreux serpents cachés sous les mauvaises herbes.

« Nous passâmes ici, dit Campbell, une grande « partie de notre temps avec le fils d'un fermier qui « demeure à peu de distance : cet homme est sourd

« de naissance; jamais on ne lui a enseigné un mé-
« tier; cependant il est bon charpentier, charron,
« fondeur et forgeron. Il sait faire un fusil, sauf le
« ressort et la platine, et beaucoup d'autres choses,
« notamment de la coutellerie, et tout cela presque
« aussi bien que les meilleurs ouvriers d'Europe. Il
« connaît exactement le prix qu'il doit mettre à cha-
« que chose qu'il fait; mais je ne puis concevoir com-
« ment il a cette connaissance. Pendant que j'étais
« avec lui, il indiqua d'une manière très expressive,
« d'abord ses oreilles, puis sa bouche, puis le ciel,
« voulant évidemment montrer que le dieu du ciel
« l'avait choisi pour le faire ce qu'il était, privé des
« deux facultés les plus précieuses pour l'homme,
« l'ouïe et la parole. Les rideaux de son lit attirèrent
« mon attention, étant entièrement faits de joncs; ils
« avaient très bonne apparence.

« Après le dîner, j'allai me promener vers un ruis-
« seau limpide, avec l'intention de boire de son
« eau. Un esclave d'une trentaine d'années, qui avait
« guetté mes mouvements, accourut vers moi, et
« me demanda s'il m'apporterait un vase pour que je
« pusse boire. Quand il me l'eut donné, il s'assit sur
« le bord du ruisseau, et me dit que tous les es-
« claves voudraient bien aller aux écoles, nom donné
« dans ce pays aux postes des missionnaires, pour
« apprendre à lire : Mais, ajouta-t-il, nous sommes
« obligés de travailler, ce qui nous en empêche; l'un
« d'eux ne pourrait-il pas venir à nous? nous sommes
« à l'ouvrage depuis six heures du matin jusqu'à six
« heures du soir; avant et après nous aurions assez

de temps pour nous instruire. Je n'aurais pas été plus touché du discours le plus éloquent que je ne le fus des paroles de ce pauvre esclave nègre. Si j'en avais eu le pouvoir, j'aurais certainement créé à l'instant un missionnaire que je leur aurais laissé. Je demandai à l'esclave s'il y aurait dans le kloof un nombre suffisant de personnes pour employer le missionnaire : Oh, beaucoup, beaucoup ! reprit-il; et cependant il faudrait un télescope pour pouvoir d'une maison en apercevoir une autre. Cet homme néanmoins désirait sérieusement l'instruction. Je lui donnai quelques encouragements en lui faisant espérer du secours aussitôt que la société pourrait le procurer. Je m'informai de la manière dont la famille passait le dimanche, puisqu'il y avait plusieurs journées de marche jusqu'à l'église la plus prochaine : A lire de bons livres, répondit-il (1).

En hiver, il y a quelquefois beaucoup de neige et de glace dans la vallée; car bien qu'elle soit au pied des montagnes, elle est cependant à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer, et faute de culture le terrain est humide.

En partant de Wildeboom, on monta un coteau long et escarpé, puis on marcha pendant quelque temps le long du flanc d'un autre, et on se retrouva dans une vallée entre des montagnes. Le 13, on fit halte dans un lieu appelé Zondag. On ne put rien obtenir du fermier pour de l'argent; les habitants de cet endroit, isolé du reste du monde, se tenaient à

(1) Campbell, p. 58.

une distance respectueuse de la troupe des voyageurs; on aurait cru qu'ils les prenaient pour des ennemis qui venaient faire une invasion. Si l'on en devait juger par la maigreur des chiens, qui essayèrent plusieurs fois de piller les chariots, les vivres sont là fort rares.

On rencontra ensuite fréquemment des petites descentes de trente à quarante pieds qui étaient incommodes; ensuite on s'arrêta sur les bords du Roycrans-Rivier, entre les montagnes. Le 14, pendant qu'on était en route, on entendit un orage à gauche; mais il ne s'approcha pas des voyageurs, qui eurent seulement un peu de pluie. Le Diep-Rivier, que l'on traversa, ne répondait pas en ce moment à son nom (rivière profonde), car il était fort bas; mais dans la saison des pluies ce peut être tout différent. Il faisait nuit, la terre était resplendissante par la quantité de vers luisants qui la couvraient.

Un fermier, voisin du lieu où l'on s'arrêta le 15, vint faire une visite aux voyageurs, et après être rentré chez lui, il envoya à Campbell quelques grappes de raisin et du lait excellent, et lui proposa d'échanger un fromage contre une bouteille de vin; ce qui fut accepté. Un fermier qui demeurait au-delà du Krakel-Rivier, fit amener un cheval à Campbell, pour qu'il traversât cette rivière et vînt dîner chez lui. Ce fermier avait un vignoble; les esclaves et les Hottentots semblaient être très heureux chez lui; naturellement ils étaient bien traités.

Après avoir passé une autre rivière on descendit dans un enfoncement profond, d'une forme circulaire,

entouré de montagnes, et voisin de la source du Kroom-Rivier, qui forme la limite entre les drosdies de George et d'Uitenhagen.

La clarté du jour découvrit, le 16, la beauté du lieu solitaire où l'on avait campé. On était au milieu d'un bassin que traversait un ruisseau d'eau excellente; de grands géraniums et d'autres belles fleurs croissaient tout à l'entour. Sur le sommet des coteaux s'étendait un brouillard qui formait une sorte de dais un peu plus élevé que les chariots; personne n'avait attrapé de rhume en dormant, quoique l'on fût très exposé à l'humidité de l'atmosphère. Plus bas, sur une longueur de dix milles entre les montagnes, la vallée ne consiste qu'en un marais qui ne produit que de grands joncs et d'autres plantes aquatiques. Un peu au sud, les coteaux sont nus.

On voyagea ensuite dans un désert; on ne peut guère dire que le pays soit habité, car on ne rencontre pas une famille dans un espace de dix milles. « Il « est remarquable, observe Campbell, que partout où « il y a peu d'habitants, il y a peu d'oiseaux; car bien « que ces êtres ailés soient craintifs, ils recherchent « la société de l'homme. Ainsi le pays offre l'aspect « de la désolation; toutes choses y sont restées comme « le déluge les laissa au temps de Noé. »

On parcourait un pays montueux; on passa trois fois le Kroom-Rivier; le 17, on s'arrêta sur les bords de cette rivière, parce que c'était jour de blanchissage : l'opération n'est pas difficile, puisqu'elle se fait simplement à l'eau froide; néanmoins le linge est extrêmement blanc.

« Les Hottentots, dit Campbell, qui sont les aborigènes de ces contrées, sont aujourd'hui un peuple presque entièrement éteint ; il ne reste plus que quelques kraals dans les limites de la colonie. Il s'en faut beaucoup qu'ils soient aussi barbares que le supposent les Européens, qui, dans leur langage ordinaire, s'écrient : aussi sauvage qu'un Hottentot, aussi grossier qu'un Hottentot; tout comme ils diraient aussi riche qu'un Juif, aussi fin qu'un Juif. Les Hottentots ne sont pas plus grossiers que les paysans anglais. J'ai vu à Londres des familles vivant dans des cabanes plus sales que celles des Hottentots ; et beaucoup de gens de Londres ont commis des atrocités plus grandes que celles dont j'aie jamais entendu accuser les Hottentots. Je pense que l'esprit de ce peuple est plus cultivé que celui de bien des individus des classes inférieures de Londres, et je m'attendrais à être mieux servi et plus en sûreté en voyageant avec vingt Hottentots, qu'avec vingt Européens » (1).

La pluie et le brouillard épais empêchèrent, le 18, les voyageurs d'apercevoir d'autres objets que ceux qui se trouvaient tout près d'eux; on était toujours dans un désert. Les coteaux se rapprochèrent tellement qu'ils laissaient à peine l'espace suffisant pour que les chariots pussent passer entre leur pied et un petit ruisseau dont l'eau était aussi blanche que si elle eût dissous du savon ; ce que Campbell attribue à un mélange d'argile blanche. A Zuur-Bron, on rencontra

(1) Campbell's *Travels*, p. 65.

une maison habitée par trois frères hottentots avec leur famille; ils allaient bientôt la quitter pour s'établir à Bethelsdorp, parce qu'un paysan avait acheté récemment la ferme voisine, dont on pensait que leur terrain faisait partie; comme ils demeuraient là depuis long-temps, ils paraissaient éprouver du regret de s'éloigner.

En partant de ce lieu le 19, la descente fut longue, escarpée et pierreuse. On passa plusieurs rivières; l'une d'elles, le Hampto, est large et profonde; quand elle est gonflée, les voyageurs sont quelquefois obligés de s'arrêter pendant une semaine sur ses bords. Une plaine où l'on fit halte, sur les rives du Klein-Rivier, enchanta Campbell; elle est entourée de coteaux et de bouquets d'arbrisseaux. Cet emplacement, qui n'appartenait à personne, lui parut très convenable pour un poste de missionnaires.

Une Hottentote de Bethelsdorp se joignit à la troupe; elle avait deux enfants. « Lorsque je l'interrogeai sur leur âge, dit Campbell, elle eut l'air aussi surprise que si je me fusse informé du nombre de cheveux qu'ils avaient sur la tête. Alors je lui demandai combien de fois le soleil s'était approché d'eux depuis la naissance de sa fille aînée; elle supposa que cela était arrivé trois fois, ce qui me sembla exact. »

A six heures du soir on aperçut l'Océan, ce qui répandit un peu de variété sur la perspective. Cupidon, montrant un coteau éloigné, dit qu'il était à deux heures de route de Bethelsdorp. La pluie tombait fréquemment; les chariots n'arrivèrent pas sans

courir des dangers au bas des descentes. Le 20, on passa le Vanstade-Rivier, près duquel s'étend une vaste forêt : à midi on fit halte sur un coteau où vinrent bientôt un chariot de Bethelsdorp et douze hommes à cheval, qui composaient une patrouille envoyée dans les bois et les broussailles à la recherche des Cafres, parce que la colonie était alors en guerre avec ce peuple.

On s'était remis en route, lorsque l'on fut rejoint par trois chariots allant à Uitenhagen : on aurait dit, en voyant ces six chariots et cette patrouille dans un désert, que c'était une expédition destinée contre les Cafres.

A minuit Campbell reconnut, malgré la profonde obscurité, que l'on approchait de Bethelsdorp, parce que des gens de sa bande tirèrent des coups de fusil auxquels répondirent les habitants de l'établissement. Plusieurs jeunes gens vinrent au-devant de lui; bientôt les frères accoururent, et le félicitèrent de son heureuse arrivée. Après avoir voyagé si longtemps dans des solitudes, ce concours et le son de plusieurs voix lui semblaient étranges; il se croyait comme transporté dans un nouveau monde. Quand il fut entré dans la maison de M. Read, beaucoup de personnes l'entourèrent afin de voir l'étranger venu de si loin.

Campbell raconte que, depuis son arrivée en Afrique, il avait beaucoup entendu parler contre Bethelsdorp, et il convient que ce lieu avait un aspect bien misérable comme village. « Les maisons, dit-il, sont extrêmement chétives et placées très irré-

gulièrement; cependant on m'assura qu'elles avaient été disposées suivant un plan, et je le crus après qu'on me l'eut indiqué : mais quelques unes s'étant écroulées, et les propriétaires ayant bâti ailleurs; d'autres devenant délabrées parce que leurs habitants les avaient quittées, les uns pour aller prendre du service chez les fermiers, les autres parce qu'ils avaient été requis pour le service public, le plan primitif avait été complétement dérangé. Le terrain est très stérile; on ne voit pas de verdure près des maisons, ce qui ajoute beaucoup à la tristesse de ce village. Le manque d'arbres et de jardins est dû au défaut de bonne eau dans le voisinage. L'aspect misérable de Bethelsdorop a valu à ses habitants le surnom de paresseux » (1).

Campbell pense que sans doute il y en a, comme partout ailleurs, et surtout dans l'Afrique méridionale; mais l'expérience lui a prouvé qu'il y a aussi beaucoup d'habitants qui sont laborieux et actifs. Il visita leurs fermes; elles sont à un mille et demi de distance le long du Klein-Zwart-Kop-Rivier; il trouva la terre cultivée sur les deux rives dans une étendue de près de deux milles; il n'en avait pas encore vu autant dans les cantons de l'Afrique qu'il avait parcourus.

Il alla le 22 à Uitenhagen, qui est à neuf milles de Bethelsdorp, et où le commandant et le landdrost résident. Le premier de ces officiers partagea ses sentiments sur l'aspect de Bethelsdorp; il pensait que

(1) Campbell's *Travels*, p. 71.

la chétive existencedes habitants devait beaucoup nuire à leurs progrès dans la civilisation.

Campbell convint de la justesse de cette observation; mais le triste état de Bethelsdorp tenait à des causes qui étaient hors du pouvoir des missionnaires : la stérilité du terrain et d'autres motifs leur ayant toujours fait supposer qu'ils n'étaient pas assurés de rester constamment dans ce lieu, ils n'avaient bâti leurs maisons qu'en roseaux, ce qui est un genre de construction très peu solide. Un grand nombre d'hommes étaient employés continuellement chez les fermiers; les plus actifs étaient requis pour marcher contre les Cafres, et pour servir de guides aux différents postes militaires, et ils ne recevaient aucun payement pour ces corvées : il en résultait que leurs familles, restées à la maison, mouraient de faim; plusieurs de ces hommes qui avaient commencé à bâtir des maisons en terre étaient obligés de les laisser à moitié finies; à leur retour, ils les retrouvaient endommagées; tout cela décourageait ceux qui auraient voulu bâtir plus solidement.

Le gouverneur dit à Campbell qu'il avait été offert à la société des missions un ou deux emplacements dans le Zuurveld, et lui montra sur la carte les lieux où probablement il en trouverait de convenables.

Le landdrost parla de partager les terres de Bethelsdorp en lots qui seraient concédés aux missionnaires et aux colons; Campbell trouva que ce plan offrait des inconvénients, parce que, si les concessions étaient faites à perpétuité, les missionnaires

n'auraient pas la faculté de renvoyer de l'établissement un mauvais sujet qui serait un obstacle à sa prospérité. Le landdrost observa que l'on pourrait parer à cet inconvénient en stipulant que quiconque, par sa conduite, porterait préjudice à l'établissement, serait privé de sa terre, et recevrait une indemnité pour les améliorations qu'il y aurait faites pendant qu'il la possédait.

Le 30 décembre, Campbell fit une excursion au fort Frédéric sur la baie d'Algoa; il est à neuf milles de Bethelsdorp; Vander-Kemp et M. Read y avaient demeuré pendant près d'un an, avant de se fixer dans ce dernier endroit. Il y avait un petit fort et quelques maisons; mais le manque de port rendait très difficile le débarquement des provisions expédiées du Cap, parce que le ressac est toujours très fort.

Le 3 avril, Campbell alla en chariot voir un lac salé, qui a plusieurs milles de tour. Une grande partie de la surface était à sec et aussi blanche que la neige, à cause du sel qui la couvrait; mais ce sel était en couche si mince, que l'on ne pouvait le recueillir qu'avec un mélange de sable. A une centaine de pas de ce lieu coule une source dont l'eau est aussi salée que celle de la mer.

Depuis l'établissement de la mission, on avait reçu à Bethelsdorp deux mille cinq cent quarante-sept Hottentots; au 1er avril 1813, le nombre de ceux qui appartenaient à l'institution était de mille cinquante-deux, dont deux cent vingt-trois hommes, trois cent trente-huit femmes, deux cent quarante-trois garçons, et deux cent quarante-huit filles.

Campbell trouva, parmi les Hottentots de Bethelsdorp, des forgerons, des charpentiers, des charrons, des vanniers, des fabricants de couvertures faites en peaux de moutons, cousues très proprement ensemble, et achetées par les officiers anglais; des fabricants de pipes, de nattes, de bas, de savon; des tuiliers, des tailleurs, des couvreurs en chaume, des tonneliers, des chaufourniers, des voituriers, enfin un meunier : tous ces ouvriers travaillaient grossièrement; mais enfin c'est un commencement bien louable chez un peuple accoutumé à ne pas faire grand'chose.

En parcourant le village, Campbell vit les femmes et les enfants occupés aux différents ouvrages que leurs forces leur permettent d'exécuter.

Indépendamment de l'habitude d'indolence que le Hottentot contracte parmi ses compatriotes, il s'y fortifie par ses rapports avec les blancs. Un fermier n'est pas content s'il n'a autour de lui une vingtaine ou une trentaine de Hottentots; s'il en a moins, il en impute la cause à Bethelsdorp; cependant, excepté dans les saisons du labourage et de la moisson, il n'a de l'emploi à donner qu'à quatre ou cinq. Il résulte de cette manie des fermiers un grand mal pour les fermiers et pour les Hottentots. Les premiers ont souvent quatre ou cinq fils robustes qui, par cette facilité de se procurer des Hottentots toujours rôdant autour de la maison, ne mettent la main à aucune sorte d'ouvrage; ils passent la plus grande partie de la journée assis les jambes croisées, ou bien dorment; quelquefois ils vont à la chasse pendant une heure : c'est ainsi que des jours et des années sont consu-

més dans une paresse honteuse. Souvent un Hottentot n'a rien à faire durant toute une journée, que d'apporter à son maître un fouet qui est dans la chambre voisine; pour un autre, son devoir se borne à aller chercher la chaufferette de sa maîtresse et à la placer sous ses pieds; un troisième devra prendre deux ou trois fois un tison au foyer pour allumer la pipe de son maître. Comment, d'après ce genre de vie, les Hottentots ne deviendraient-ils pas plus indolents qu'ils ne le sont naturellement?

« Si un réglement forçait les fermiers à n'avoir que le nombre de Hottentots strictement nécessaires pour l'ouvrage qu'ils ont à faire, ce serait un grand bien pour leurs enfants, qui prendraient l'habitude du travail, et ne se contenteraient pas de cultiver quelques acres de terre dans une propriété qui a vingt milles de tour. Alors il ne serait plus nécessaire de faire venir du Cap l'approvisionnement des troupes cantonnées dans ces lieux reculés. Cependant le manque de ports sera toujours un obstacle à l'exportation du grain et des choses que la terre pourrait produire, ce qui retardera les progrès de la culture. »

L'on avait répandu le bruit que les troupeaux avaient diminué à Bethelsdorp, et l'on en attribuait la cause à la paresse des colons : il résulta des informations prises par Campbell, que le nombre des bestiaux était au contraire plus considérable que dix ans auparavant, malgré une maladie qui avait enlevé beaucoup de veaux, malgré les déprédations des

Cafres, qui avaient volé beaucoup de bœufs, et malgré les attaques des loups et d'autres bêtes féroces qui en avaient dévoré une assez grande quantité (1).

§ II.

Voyage de Campbell à Graaff-Reynett, à Litakou et dans le pays des Griquas et des Namaquas.

Après un séjour de trois semaines à Bethelsdorp, Campbell en partit le 9 avril, pour visiter le drosdy d'Albany, comprenant le canton nommé précédemment Zuureveld (2), et aussi le pays des Gonaquas, nation aujourd'hui éteinte par ses mariages avec les Hottentots et les Cafres, et surtout par les meurtres que ceux-ci ont commis. Les Cafres s'étaient emparés du pays, on lès en avait chassés, ce qui avait amené la guerre qui durait encore entre eux et la colonie. L'Albany est borné à l'est par l'Océan indien, au nord par la Cafrerie, dont il est séparé par le Groote-Vis-Rivier; à l'ouest, par le drosdy de Graaff-Reynett, au sud par le drosdy d'Uitenhagen. Il n'y avait pas encore beaucoup d'habitants, excepté dans les postes militaires, élevés pour empêcher les incursions des Cafres, qui, malgré la vigilance des garnisons, commettent assez souvent des déprédations.

Campbell voulait visiter les emplacements que le gouvernement avait offerts pour établir des postes

(1) Campbell's *Travels*, p. 95.
(2) Ibid., p. 95.

de missionnaires dans l'Albany. Il était accompagné de MM. Read et Albricht, missionnaires; la plupart des habitans de Bethelsdorp les accompagnèrent à une certaine distance.

Bientôt on passa le Zwart-Kop-Rivier, puis on fit halte sur les bords d'un lac salé dont la circonférence est d'un mille et demi, et qui approvisionne tous les environs. L'opération de recueillir le sel et de le transporter fournit en partie un moyen de subsistance à des habitants de Bethelsdorp. Une heure après avoir traversé le Kougha-Rivier, on s'arrêta pour se procurer de l'eau à une fontaine excellente, située à côté d'un ruisseau d'eau saumâtre dont le goût est nauséabonde. Cette source est probablement restée cachée, pendant des siècles, par les joncs et les mauvaises herbes, puisque les voyageurs employèrent vingt minutes pour écarter ces obstacles à l'aide d'une bêche. On descendit ensuite le Mordenaars Hooge, et au coucher du soleil on arriva sur les bords du Zondag-Rivier, l'un des plus grands fleuves de cette partie de l'Afrique. En ce moment il était large et rapide; on ne parvint pas sans difficulté à la rive opposée; deux jours auparavant, deux chariots y avaient été renversés par la force du courant, et on ne les avait sauvés qu'avec peine.

On marcha, le 10 et le 11, dans un pays ouvert et parsemé de hautes broussailles et de bouquets d'arbres peu élevés; Campbell le compare à un beau parc anglais. Un détachement militaire était posté dans une ferme à Zandflat, où les missionnaires s'arrêtèrent : on alla ensuite visiter un autre poste situé

à trois heures de marche. Les voyageurs aperçurent, sur les flancs des montagnes qui renfermaient une belle vallée, les débris d'un village cafre épars au milieu des arbres; des tiges de tabac s'élevaient encore au milieu des jardins détruits : autrefois ce canton était très peuplé; maintenant on n'y rencontre pas une créature vivante. Pour arriver au fort, il fallut franchir un défilé entre de hautes montagnes revêtues d'arbres des anciens temps. Il était presque nuit, et l'on eut des raisons de supposer que les Cafres étaient cachés dans les bois. Une rivière que l'on fut obligé de traverser plusieurs fois, des montées et des descentes rapides augmentèrent les embarras de la route; enfin le chariot s'arrêta devant le fort. Il est si retiré et si éloigné d'autres lieux habités, que les officiers semblent être hors du monde: c'étaient des Écossais, qui accueillirent très amicalement les missionnaires. L'un d'eux raconta que, depuis dix-huit mois qu'il était dans ce lieu, il n'avait reçu la visite que de trois Européens, qui étaient des officiers. Les soldats sont tous Hottentots.

Les missionnaires ne purent, à cause de la guerre, aller voir Geïka, roi des Cafres, dont la résidence n'était qu'à cinq journées du fort. Ayant examiné, en revenant, un des emplacements qu'ils supposaient avoir été indiqués pour y établir un de leurs postes, ils reconnurent que l'eau y paraissait peu abondante.

Pendant leur absence de Zandflat, il était tombé beaucoup de neige. Ils partirent de ce lieu le 13, et aperçurent bientôt des springbocks qui les divertirent par leurs sauts prodigieux. Ils passèrent devant

un poste militaire, puis traversèrent le Boschimans-Rivier; au-delà le pays est uni et absolument nu. On s'arrêta le soir près d'Assaghaibos, où il y avait un fort et une ferme.

Dans la journée du 14, on continua de marcher à travers une vaste plaine, où l'on vit quatre troupes de quaggas, et deux d'élans. On tua un de ces derniers qui était jeune : il fut sur-le-champ dépouillé et dépecé. On rencontra aussi des springbocks, et un Hottentot raconta qu'il avait découvert cinq éléphants de l'autre côté d'une colline près de laquelle on avait fait halte.

Tous les jours il se passait un certain temps avant que l'on eût rassemblé les bœufs, qui, pendant la nuit, allaient pâturer dans les bois. Le 15, un des Hottentots accourut à cheval et annonça que, pendant la nuit, les Cafres avaient enlevé les bœufs. Aussitôt six hommes furent dépêchés à la recherche de ces animaux, et l'on expédia un homme à cheval pour demander du secours au commandant du poste le plus proche. Heureusement les bœufs furent ramenés vers onze heures; ils étaient fatigués. Il pleuvait : on ne put partir que le lendemain. On passa le Kareka-Rivier, un des fleuves les plus profonds que Campbell eût rencontrés. La route était jonchée de fiente d'éléphant. Vers midi on aperçut la mer, dont la vue ajouta beaucoup à la beauté du paysage verdoyant où l'on voyageait. Bientôt on arriva au fort Lombard; un des officiers avait avec lui sa femme. Le terrain voisin paraissait très fertile; les orangers étaient chargés d'une quantité prodigieuse de fruits.

On alla coucher près d'un fort; le lendemain 17,

on atteignit celui de Riet-Rivier, le dernier du côté de l'Océan. Quand on l'eut quitté, on n'aperçut plus de chemin tracé; on s'avança au milieu d'herbes hautes, le long de coteaux boisés, vers le seul gué où l'on peut passer, dans ce canton, le Cowie-Rivier. Les éclairs étaient si vifs et si fréquents, que de temps en temps on aurait cru être en plein midi.

Le 18, on suivit le rivage de la mer jusqu'au gué du Cowie-Rivier, à quelques centaines de pas de son embouchure. La largeur de ce fleuve était là d'un quart de mille; la marée était basse; un soldat à cheval guidait la troupe. Quand on fut arrivé de l'autre côté, on fut obligé de monter, par un chemin, étroit et presque perpendiculaire, à travers une forêt dont les arbres étendaient parfois leurs grosses branches si bas, en travers du sentier, qu'on était obligé de les couper pour que les chariots pussent passer; d'autres branches, brisées par les éléphants, présentaient également des obstacles. « Si un de ces animaux gigantesques nous eût rencontrés sur la route, en descendant vers la rivière, pour boire, je ne sais, observe Campbell, ce qui serait arrivé; car nos chariots n'avaient pas assez de place pour tourner, et les éléphants, à ce que l'on dit, ne veulent pas céder le passage; quant à nos balles, comme elles n'étaient qu'en plomb, ils ne les auraient pas senties. Grâce à Dieu, nous traversâmes heureusement la forêt, qui s'étendait à plus d'un mille, et nous dîmes adieu à la côte orientale d'Afrique et à la mer des Indes, pour nous enfoncer dans le continent » (1).

(1) Campbell's *Travels*, p. 110.

Dans les cantons déserts où l'on allait dorénavant voyager, il n'y avait d'autre sentier que ceux qu'avaient frayés les bêtes sauvages en allant boire. Sur les trente Hottentots qui étaient avec les missionnaires, pas un n'était encore venu dans cette partie de l'Afrique. Deux d'entre eux rencontrèrent un grand éléphant, qu'ils se gardèrent bien d'inquiéter en lui tirant des coups de fusil, parce que l'on était dans une plaine, et qu'ils n'auraient su où se réfugier.

Le 19, on tua un buffle énorme, qui fut dépecé en une heure; et l'on vit des autruches et des quaggas. En entrant dans un bois, on trouva un détachement de soldats qu'un officier avait envoyé pour protéger la marche des missionnaires contre les attaques que pourraient tenter les Cafres, dont on côtoyait le pays; ils quittèrent la caravane lorsqu'elle fut parvenue dans une plaine qui était marécageuse, et où l'on ne découvrit des arbres qu'à neuf heures du soir, près d'un ruisseau au pied d'un coteau.

Campbell, en examinant ce lieu le 20, pensa qu'il pourrait convenir pour un établissement de missionnaires; il en avait déjà vu quelques uns, et en aperçut plus tard d'autres qui lui semblèrent préférables. Depuis son départ du Cap, il avait généralement voyagé vers l'est; maintenant on marchait au nord-ouest-quart-ouest.

On s'avança entre des collines basses, et on passa des ruisseaux qui les séparent. Bientôt on rencontra un officier qui allait reconnaître les bords du Groote-Vis-Rivier, pour juger si l'on pouvait les disposer de

manière à empêcher lés Cafres d'emmener les bestiaux qu'ils volent aux fermiers. Plus loin, à Blaauwe-Rock, lieu dont la position est charmante, un poste militaire était établi depuis peu de temps. On arriva le soir à Grahams-Town, quartier-général des troupes cantonnées dans l'Albany. Le vice-landdrost y réside. Il y avait plusieurs maisons bâties en terre et en roseaux : quoique cette ville n'eût qu'un an d'existence, quelques officiers avaient déjà des jardins.

On partit le 23; à une distance de deux milles, M. Albricht et plusieurs Hottentots de sa suite quittèrent la troupe de Campbell, et prirent une route qui menait à Bethelsdorp. Le soir, on fit halte à un poste militaire. Le commandant et tous ceux des autres postes de la ligne fournirent successivement une escorte aux voyageurs, qui traversèrent un pays montueux et boisé, et passèrent plusieurs fois le Klein-Vis-Rivier. Le 29, ils arrivèrent à Bruntjès-Hoogtie, par une descente longue et sinueuse, sur le flanc d'une montagne escarpée. Avant de parvenir au bas, on trouva une famille cafre, composée de l'homme, de la femme et de leur fille, assis auprès d'un grand feu. Ils racontèrent qu'ils avaient quitté les bords de la rivière des Hippopotames, parce que leurs compatriotes étaient sans cesse tués par les Boschimans, et qu'en conséquence ils s'en retournaient en Cafrerie. La femme était malade, ce qui avait empêché ces gens de suivre une troupe de leurs amis, qui étaient à quelque distance. On leur donna du vin pour la malade, et un peu de pain, qu'ils reçurent avec reconnaissance. Quand la fille eut bu la moitié

de sa part du vin, le père prit le verre, et but le reste en disant avec un sourire : *C'est bon*. C'était un homme très bien fait; tous trois étaient d'une figure agréable.

Les coteaux que l'on avait à droite étaient tapissés d'une verdure brillante; la régularité des assises de pierre, qui faisaient une saillie au travers de l'herbe, ajoutait à leur effet pittoresque. On passa devant des habitations de paysans, les unes composées de cabanes misérables et entourées de terres en friche, les autres en meilleur état. On en vit aussi, le 30, qui avaient été ravagées par les Cafres. On passa le Vogel-Rivier, et l'on voyagea dans une plaine où l'on avait les montagnes du Sneeuwberg à droite. Le soir, on aperçut, à quelque distance, des Hottentots qui dansaient autour d'un grand feu, parce que c'était la nouvelle lune. Cupidon alla vers eux fort [illegible] ent, leur [illegible] quelques mots, et ils [illegible]

[illegible] ient [illegible] le 31, au lever du [illegible] omèt [illegible] 40° (3° 55). On [illegible] s b [illegible] ivière presque à [illegible] ui [illegible] ement à Graaff- [illegible] rriv [illegible] près avoir tra- [illegible] Zou [illegible] qui était très

[illegible] lais [illegible] à Graaff-Rey- [illegible] che [illegible] de faire des [illegible] da [illegible], et avait dif- [illegible] en reçut de

bons conseils sur la route qu'il devait tenir en allant plus au nord.

M. Kicherer, missionnaire à Graaff-Reynett, était allé au-devant de Campbell avec un chariot, et lui donna l'hospitalité. Le voyageur passa là plusieurs jours avec lui. Le 11, il partit, et, traversant une vaste plaine entourée de collines, il commença à monter le Sneeuwberg, puis il suivit les bords du Buffalo-Rivier, qui forme une cascade pittoresque. Le 14, au point du jour, la terre était couverte de givre; on se trouvait dans le premier mois de l'hiver de ces contrées. En passant dans un défilé étroit entre des coteaux, les pierres qui les formaient parurent posées avec tant de régularité, qu'elles ressemblaient à des ruines d'ancienne construction. Le lendemain, à Drey-Fonteins, Campbell ayant grimpé sur le sommet de coteaux voisins, le trouva parsemé de grandes pierres plates; il y avait un peu de terrain cultivé près de la ferme où l'on s'était arrêté; mais le reste du pays, à perte de vue, était une lande qui ne produisait que des bruyères ou des buissons.

Près de la ferme de Vanderkervel, où l'on resta du 15 au 17, le sol offrait un enfoncement large de six cents à neuf cents pieds, profond de cent, et long d'un demi-mille; d'énormes rochers perpendiculaires en formaient les flancs; le fond était couvert de jardins et de champs; les orangers y croissaient avec vigueur, et une rivière traversait ce singulier paysage. Campbell voulut aller visiter dans cette cavité une caverne creusée dans les flancs d'un rocher, qui

n'était séparé que de quelques pas de celui qui s'élevait de l'autre côté; il trouva l'entreprise plus difficile qu'il ne l'avait supposé, parce que, dans une étendue de près de six cents pieds, on fut obligé de marcher sur des rocs saillants, près du milieu du rocher opposé. Bientôt il fallut ôter ses souliers, de crainte de glisser en bas; un peu plus loin, on reçut le conseil de se débarrasser de ses bas. Quand on fut vis-à-vis de la caverne, on descendit avec beaucoup de précaution au bas du rocher; alors deux Hottentots allèrent sonder un étang, formé par la rivière, qu'il fallait passer; elle avait deux pieds et demi de profondeur; une échelle fut placée au-dessus, et le premier Hottentot qui voulut escalader les rochers culbuta dans l'eau la tête la première, ce qui parut une bagatelle à ses camarades. Après avoir ri pendant une demi-minute, ils allèrent de l'avant. Un ami de Campbell, homme grand et robuste, le porta sur son dos. Le rocher était si escarpé et si uni, qu'il fut très pénible d'y grimper jusqu'à l'ouverture de la caverne : on y pénétra à l'aide de trois chandelles allumées. Des centaines de chauve-souris endormies étaient suspendues à la voûte, qui ressemblait à celle d'une cathédrale en miniature. Ces animaux étaient si rapprochés, qu'on les aurait pris pour des pierres sculptées. Plusieurs s'étant réveillés, s'envolèrent, et manquèrent d'éteindre les lumières : on enfonçait jusqu'à mi-jambe dans leur fiente, accumulée peut-être depuis des siècles. On en visita plusieurs autres qui étaient extrêmement sombres et tristes; et pour

s'en retourner, on n'éprouva pas moins d'embarras qu'en venant.

On arriva, le 17, à la ferme de Pinar; c'était de ce côté la dernière maison habitée par un blanc, quoiqu'elle ne fût pas sur la limite de la colonie. Le pays voisin est couvert de bruyères : ce n'est qu'à des intervalles très éloignés les uns des autres que l'on aperçoit des espaces couverts d'herbes. Les voyageurs étaient accompagnés d'une troupe de dix hommes armés, composée de paysans et de leurs esclaves.

La pluie n'avait pas cessé de tomber; quand elle fut passée, Campbell monta, le 18 après midi, sur une colline basse, pour examiner le pays. Il y était à peine arrivé, que deux fermiers, M. Kicherer et un Hottentot armé, vinrent lui dire qu'il était dangereux de se promener seul dans ces sortes de lieux, parce qu'il pouvait y avoir des Boschimans cachés parmi les rochers. Campbell fut très reconnaissant de l'avis. Ce fut là que, pour la première fois, on plaça, dès le coucher du soleil, des sentinelles pour la nuit; les Hottentots se mettent toujours, dans ce cas, du côté des chariots qui est sous le vent, parce qu'ils assurent qu'un lion ou un Boschiman n'attaque jamais du côté du vent, car les chiens les sentiraient et donneraient l'alarme.

On n'avait plus de route à suivre; on tâchait de s'écarter le moins possible de la ligne droite. On traversa, le 19, une vallée couverte de bruyères, et où l'on observa les traces d'une troupe de lions qui y

avaient passé dans la matinée. Au-delà d'un défilé, auquel M. Kicherer et les autres voyageurs donnèrent le nom de Passage de Campbell, on se disposait à examiner si le terrain, voisin d'une source, conviendrait à l'établissement d'un poste de missionnaires, lorsque l'on vit deux des cavaliers de la troupe revenir à la hâte vers le chariot. Le conducteur dit qu'à leur air il reconnaissait qu'ils avaient aperçu un lion; il ne se trompait pas, quoiqu'ils fussent encore si loin, qu'un blanc n'aurait pu distinguer leurs traits. En arrivant, les cavaliers annoncèrent que deux lions étaient couchés parmi des roseaux, au-dessous du lieu où l'on se trouvait. Tous les chariots furent réunis sur une hauteur, et les roues en furent enchaînées, pour empêcher les bœufs de courir, dans le cas où le rugissement ou la vue des lions les effraieraient; ce qui arrive fréquemment dans ces occasions. Treize hommes armés s'avancèrent jusqu'à une distance de cent cinquante pieds des lions, et trois autres restèrent en arrière à un intervalle semblable, près d'un tas de pierres, pour protéger Campbell et les autres spectateurs, si l'un des lions voulait s'élancer sur eux. Quand tout fut prêt, l'avant-garde fit sa décharge; l'un des lions, qui était le mâle, s'enfuit ayant l'air légèrement blessé. La lionne, plus maltraitée, ne put bouger de place; les chiens coururent à elle en aboyant de toutes leurs forces, mais s'en tinrent à une trentaine de pieds: une seconde salve l'acheva. Elle fut aussitôt traînée près des chariots et écorchée.

Pendant que l'on soupait, et que l'on s'entretenait

des prouesses des lions et des hommes qui leur font la chasse, on en entendit un rugir à une certaine distance, et bientôt le bruit se rapprocha de la tente. On supposa que c'était le mâle qui cherchait sa compagne. Les paysans racontèrent que s'il trouvait son cadavre, il le dévorerait (1).

Le 20, Campbell se sépara de M. Kicherer et des autres personnes qui l'avaient accompagné jusque là, et entra dans le pays des Boschimans. On marchait dans une plaine; au coucher du soleil, on s'arrêta près de flaques d'eau formées par des pluies. Bientôt les traîneurs de la troupe amenèrent trois Boschimans qu'ils avaient rencontrés. Campbell trouva leur physionomie plus vive et plus intéressante que celle des Hottentots. Ils dirent que leur père, un vieillard, logeait dans un trou au milieu des rochers à peu de distance. « Nous leur apprîmes, ajoute Campbell, que nous étions venus d'un pays très éloigné, que nous avions enseigné plusieurs bonnes choses aux Hottentots, et que nous avions aussi le projet d'envoyer des instituteurs à leur nation. Ils répondirent qu'ils l'apprenaient avec plaisir, et l'un d'eux offrit de nous accompagner jusqu'à Groote-Rivier. Les deux autres s'en allèrent avec les vivres que nous leur avions donnés pour leur père; ils portaient des tisons allumés pour effrayer les lions. »

La gelée fut si forte pendant la nuit, que le 21, au point du jour, l'eau qui se trouvait dans le fond d'un grand plat laissé exposé à l'air, était complétement

(1) Campbell's *Travels*, p. 136.

gelée. La famille des Boschimans arriva vers huit heures : elle était composée du père, de ses deux fils, et de la femme de l'un d'eux, portant un enfant d'environ dix mois; celle-ci avait une figure assez agréable, ses yeux annonçaient de l'intelligence; son enfant, malgré sa couleur cuivrée, était gentil. Elle fit don à Campbell de trois anneaux de corde que son enfant avait au bras; et il lui présenta des grains de verroterie pour les remplacer. L'enfant n'avait pour tout vêtement que des cordons de petits fruits, entremêlés de morceaux circulaires d'œufs d'autruche. Campbell, qui allait se raser, leur montra son miroir, qui leur causa une surprise extrême; et ils firent, pour s'assurer si c'était bien leurs visages qu'ils voyaient, tous les gestes et toutes les simagrées que des sauvages répètent dans des cas semblables; ils étaient vêtus de peaux de mouton. A dix heures du matin, deux lions parurent à quelque distance; ils furent d'abord découverts par les Boschimans, qui en semblèrent très effrayés. On envoya contre ces animaux un détachement qui les mit en fuite.

Pendant tout le temps que les Boschimans restèrent avec les voyageurs, ils furent constamment assis, firent cuire des aliments, et mangèrent jusqu'au moment où l'on se sépara d'eux. Un Hottentot remarqua que ces gens pouvaient manger pendant trois jours de suite, et jeûner aussi long-temps. Celui qui avait annoncé l'intention de suivre la caravane quitta ses compagnons avec la plus grande indifférence. Campbell ayant conseillé à la jeune femme de laver sa figure, qui était extrêmement sale, elle ex-

prima par un mouvement très expressif de sa tête son aversion pour une opération de ce genre. Les Hottentots l'excusèrent, en disant que ce peuple pense que l'ordure qui est sur la peau leur tient chaud. Chacun avait une queue de renard pour essuyer la sueur de sa figure dans les temps chauds; ils portaient aussi un carquois de flèches empoisonnées; ils avaient laissé leur vieille mère dans la caverne où ils avaient passé la nuit; ils venaient d'un kraal éloigné, et regagnaient celui où ils vivent ordinairement.

On peut appeler cette saison celle de la moisson des Boschimans, parce que la terre étant amollie par les pluies, ils peuvent aisément en tirer des racines en assez grande quantité pour en faire des provisions s'ils le désirent; en été ils ont la ressource des sauterelles, qu'ils font sécher et réduisent en poudre en les broyant; cela leur tient lieu de farine.

Le jeune Boschiman qui accompagnait les voyageurs leur fut très utile en leur indiquant les lieux où ils trouveraient de l'herbe, de l'eau et du bois pour la nuit. Dès la première soirée, il les conduisit entre deux collines, dans une petite vallée écartée, où ils trouvèrent tout ce qu'ils désiraient. La soirée était si froide, que Campbell fut obligé d'avoir en écrivant une pierre chaude sous ses pieds.

Depuis trois jours on montait graduellement; on supposa que l'on était arrivé au point le plus élevé, car on découvrait le pays à une distance de soixante milles en avant, et l'on pensa que probablement on descendrait jusqu'aux bords du Groote-Rivier. On

aurait dit que l'on marchait dans une région abandonnée par toute créature vivante, à cause de la rareté extrême de l'eau. Cependant l'aspect en est agréable, parce que des collines de formes variées sont éparses dans la plaine. Quoique l'on fût en hiver, la température était délicieuse, mais tous les matins on trouvait l'eau gelée.

De temps en temps on traversait des défilés assez difficiles entre les rochers qui formaient les collines. On arriva le 25 sur les bords d'une plaine dont la circonférence est peut-être de cent milles, et à l'extrémité occidentale de laquelle il y a un lac considérable; on présuma qu'aucun Européen ne l'avait vu, et on lui donna le nom de Burder, qui était celui du secrétaire de la société des missions. Ce lac était le premier qui méritât d'être qualifié ainsi parmi ceux que Campbell avait aperçus depuis cinq mois qu'il voyageait en Afrique.

M. Read et Campbell furent d'opinion que quiconque voudrait traverser le pays des Boschimans devrait prendre une route plus orientale que celle qu'ils suivaient; car sans les pluies qui étaient tombées dix jours auparavant, ils n'auraient rencontré de l'eau que dans deux endroits. Durant leur marche dans cette contrée, où souvent l'œil ne découvrait que de petits buissons auxquels l'hiver donnait une teinte noire, il plut quelquefois. Ces ondées avaient rempli les enfoncements du lit du Brak-Rivier, ce qui formait une suite d'étangs d'eau douce; en été, elle est saumâtre, parce que le sol

contient beaucoup de salpêtre. A la fin de l'hiver, cette rivière forme un lac.

On était obligé de voyager avec précaution, afin d'empêcher les voitures de tomber dans les trous creusés par les Boschimans pour prendre les bêtes sauvages; ils ont cinq à six pieds de profondeur; un pieu pointu et empoisonné est placé au fond; l'ouverture est cachée par des branchages que l'on parsème d'herbes.

Le 26, le jeune Boschiman s'enfuit sans qu'on s'en aperçût, laissant derrière lui son arc et ses flèches. Les Hottentots conjecturèrent que, prenant les missionnaires pour des paysans, et supposant qu'ils allaient attaquer un kraal de ses compatriotes, pour les tuer et faire des prisonniers, il s'en était allé; mais d'autres pensèrent différemment. Les Boschimans de la partie du pays d'où il venait sont toujours en difficulté avec ceux des montagnes près desquelles il avait décampé, et souvent leur dérobent quelque chose. C'est pourquoi, ayant vu la troupe changer de direction en entrant dans ces montagnes, en conséquence d'un signal, qu'un détachement avait donné par un feu allumé, pour avertir qu'on avait tué un élan, il craignit que l'on n'entrât dans un kraal de ses ennemis, et choisit une occasion favorable pour disparaître. Il avait l'habitude de mâcher du chanvre sauvage, qui stupéfie et excite constamment à dormir. Du reste, il annonçait de l'intelligence. On lui demanda un jour si son père lui avait donné quelques bons avis avant qu'il le quittât pour suivre les

voyageurs : « Mon père, répondit-il, m'a dit que « j'allais avec des hommes étrangers, et que je de- « vais être obéissant, et que peut-être j'obtiendrais « quelque chose, et que pendant que je serais avec « eux, il aurait soin de ma femme et de mon enfant, « et que lorsque j'aurais reçu de l'éducation, et que « je reviendrais, je serais en état de les instruire. »

La plaine dans laquelle on voyageait depuis plusieurs jours se rétrécit le 31; le terrain s'élevait de chaque côté. Les buissons étaient plus grands que ceux que l'on était habitué à voir, et à une certaine distance on aperçut de petits arbres; on les regarda comme des indices annonçant le voisinage du Groote-Rivier. Bientôt on quitta le Brak-Rivier, dont l'eau continuait à être salée.

Dans la plaine on avait parfois aperçu des lions; on en avait vu qui poursuivaient des troupes de quaggas; on tua un de ces derniers animaux, des élans et d'autres bêtes fauves. Un petit troupeau de moutons suivait les chariots; ces animaux paraissaient quelquefois agités d'une frayeur soudaine, et s'enfuyaient avec précipitation : on attribuait la cause de ces terreurs subites à ce qu'ils avaient découvert un loup ou un lion. Des autruches parcouraient aussi ce désert.

En s'éloignant des bords du Brak-Rivier, on fit route au nord, et l'on monta sur un coteau composé de sable rouge et couvert d'herbes hautes; puis on traversa des sables mêlés de pierres de diverses sortes. Enfin, arrivés au sommet d'une longue montée, les voyageurs contemplèrent la rivière qui, depuis

si long-temps, faisait l'objet de leurs vœux. Dès qu'on fut parvenu sur ses bords, chacun s'empressa de goûter de son eau. Combien elle parut douce et agréable à des hommes qui, depuis tant de jours, n'en buvaient que de saumâtre ! « Ni les halliers qui couvraient ses rives, dit Campbell, ni l'escarpement de ses bords, n'empêchèrent les bestiaux d'en approcher. Ils s'avancèrent impétueusement jusqu'à ce que leur bouche y atteignît; tous leurs mouvements annonçaient le plaisir qu'ils éprouvaient. Dès que leur soif fut apaisée, ils coururent pâturer parmi les herbes qui tapissaient des milliers d'acres de terre. La rivière était aussi large que la Tamise au pont de Londres, et, de plus, profonde, et rapide. La faire traverser à nos chariots nous paraissait une entreprise formidable.

« Il était assez singulier que, dans notre trajet du pays des Boschimans, nous n'eussions pas rencontré une seule créature humaine, à l'exception de la famille qui était venue nous trouver le jour où nous y étions entrés; néanmoins je ne doute pas que la partie où nous avons voyagé n'ait des habitants, puisque dans deux ou trois endroits nous vîmes des débris de huttes; mais ils ne doivent pas être nombreux (1).

« Le 1[er] juin, deux Boschimans, attirés par le bruit de nos coups de fusil, arrivèrent le matin à notre camp. Ils promirent, moyennant un peu de tabac, de porter une lettre à M. Anderson, missionnaire à Klaar-Water, à deux journées au-delà de Groote-

(1) Campbell's *Travels*, p. 153.

Rivier. Nous l'invitions à venir avec ses amis nous aider à passer la rivière. Les Boschimans, après avoir pris notre lettre, ne bougèrent pas; nous ne pouvions concevoir pourquoi ils ne partaient pas à l'instant, et aucun de nos interprètes ne se trouvant là, il nous fut impossible de nous en informer. A la fin, supposant qu'ils attendaient le tabac avant de se mettre en route, nous leur en présentâmes un morceau à chacun; dès qu'ils l'eurent reçu, ils décampèrent. »

L'après-midi, on allait partir pour gagner un gué situé plus haut, lorsque le chef d'un kraal de Boschimans vint offrir aux voyageurs de les y conduire. Il se nommait Bern, et était accompagné de deux de ses gens, montés sur des bœufs, et de quelques fantassins; il avait un chapeau, un habit bleu fort court et un pantalon de peau; les autres n'avaient pour vêtement que leurs peaux de mouton; la plupart avaient le visage et les cheveux barbouillés de peinture rouge. Le chef parlait le hollandais; il avait demeuré quelque temps à Klaar-Water, mais il avait quitté cet établissement afin d'avoir deux femmes, ce qui n'y est pas permis.

On marcha vers l'est en remontant le long des bords du Groote-Rivier, qui étaient couverts de grandes herbes flétries. Dès qu'on fut arrivé au gué, Bern partit pour son kraal, afin d'en ramener un plus grand nombre de ses gens pour assister au service du soir. Il revint au bout d'une heure avec eux; il fut invité à entrer dans la tente, et on lui donna une tasse de café qu'il trouva de son goût. Il parut très surpris

quand on lui dit qu'on avait achevé en douze jours le trajet du Sneeuwberg, qu'il connaissait bien ; il pensait qu'il aurait fallu deux mois pour en venir à bout, parce qu'il croyait qu'on avait pris une route bien plus sinueuse.

Le lendemain quelques personnes allèrent au kraal éloigné de deux milles plus haut, le long de la rivière; le terrain était graveleux et stérile, on n'y voyait pas un pouce de culture; mais le paysage du côté de la rivière était agréable. Une autre partie du kraal était sur le penchant d'un coteau, à un demi-mille plus au sud. Un des voyageurs parla pendant deux heures à ces Boschimans, du vrai Dieu et du Sauveur. Ces gens exprimèrent leur inclination à se réunir à une missiou que l'on placerait parmi eux; ils assurèrent qu'il y avait déjà à Klaar-Water autant de monde que ce lieu en pouvait recevoir, et que des personnes appartenant à cet établissement étaient obligées d'en rester aussi éloignées qu'eux.

Quelques Hottentots traversèrent la rivière le 4, pour essayer sa profondeur; mais ils n'y parvinrent qu'avec beaucoup de difficultés, à cause de la force du courant; cependant on voyait bien que l'eau baissait, quoique lentement. Les voitures se trouvaient au milieu de plusieurs milliers d'acres de beau foin qui avait plus de deux pieds de long, mais qui était inutile dans ce pays abandonné.

Un messager arriva le 5, avec une lettre de M. Anderson, annonçant que n'ayant pu apprendre à quel gué les voyageurs se trouvaient, il avait différé d'aller à leur rencontre jusqu'à ce qu'il eût reçu des infor-

mations à ce sujet. Cependant un chef qui avait des relations avec Klaar-Water, et qui était le frère de Bern, vint à l'autre côté de la rivière pour aider les missionnaires. Les kraals, du côté où l'on attendait, lui obéissaient; le bétail lui appartenait, les gardiens avaient le lait pour leur peine : Bern était sous ses ordres. Alors celui-ci parla d'un gué qui se trouvait à quelques journées de route plus haut, où l'on pourrait traverser la rivière sans être obligé de démonter les chariots, et en les plaçant sur des radeaux de troncs d'arbres. On partit le soir; les habitants du kraal où l'on s'arrêta en passant témoignèrent leurs regrets du départ des voyageurs. Campbell entra dans plusieurs de leurs cabanes, où il n'y avait guère autre chose que le feu qui brûlait; les habitants paraissaient gais et contents; il y en avait qui tiraient des cendres de petits bulbes ressemblant à ceux du safran; ils les mangeaient avec beaucoup d'avidité. Plusieurs d'entre eux dirent en hollandais : « Bonne nuit. »

La vue d'un feu allumé de l'autre côté de la rivière par les amis des missionnaires les réjouit beaucoup, après avoir parcouru si long-temps un désert inhabité.

Quoique l'hiver durât depuis cinq semaines, la chaleur commença le 6, à neuf heures du matin, à être accablante; on voyait voler de tous côtés des hirondelles et des papillons. Un Boschiman de la troupe, qui avait long-temps vécu à Bethelsdorp, ayant fait sa confession de foi, fut baptisé dans la rivière.

On marcha vers l'est jusqu'au 8; on avait aperçu

tous les jours des traces de lions; quelques personnes de la compagnie qui s'étaient écartées de la route des chariots rencontrèrent plusieurs de ces animaux; il y en eut un qui menaça M. Read et blessa dangereusement un chien. On tira inutilement sur trois hippopotames.

Dans diverses parties de ce canton, on vit des indices de cabanes; le terrain était rouge, et composé de temps en temps de gravier mêlé de grosses pierres qui mirent à l'épreuve la force des chariots. Trente bœufs avaient été amenés de l'autre côté à la nage par Bern; deux de leurs conducteurs passèrent la rivière sur une grosse branche d'arbre dans laquelle était fichée une longue cheville; c'est ce que l'on appelle un cheval de bois; on s'y étend tout de son long, et on se dirige en faisant mouvoir ses pieds; un troisième fit le trajet sur un cheval véritable.

Enfin le passage du Groote-Rivier fut effectué le 8. Onze Griquas étaient arrivés avec des Hottentots qui, dès le matin, avaient traversé la rivière pour reconnaître sa profondeur. A deux heures après midi tout le monde se trouva transporté, sans accident, dans le pays des Griquas, dont le chef vint féliciter les voyageurs.

Le soir, on vit arriver M. Anderson dans son chariot; le lendemain, on se mit en route. On s'arrêta un instant pour visiter un kraal de Boschimans, qu'un des chefs griquas employait comme gardiens de ses troupeaux, et, pour leur peine, il leur accordait le lait des vaches. Ces gens sont généralement des pâ-

tres fidèles. A dix heures du soir, on était à Klaar-Water. Le jardin appartenant à la mission était vaste, et rapportait beaucoup ; Campbell n'avait pas vu en Afrique des pommes de terre plus grosses et meilleures que celles qu'on y récoltait. Les pruniers et les pêchers croissaient avec vigueur, et le vignoble avait, cette année-là, commencé à donner un peu de raisin. Quelques habitants avaient de petits jardins qui produisaient des potirons, des choux, des fèves, des pois, du tabac, du maïs. La source, éloignée d'un demi-mille, est douce; mais en arrivant au village, son eau est un peu saumâtre, parce que le terrain où elle coule est nitreux. Des ouvriers travaillaient de leur mieux dans un atelier de forgeron; mais n'ayant personne pour les instruire, ils ne faisaient pas de grands progrès dans leur art.

Campbell, ayant formé le projet d'aller à Lattakou, partit le 15, accompagné de M. Anderson et d'Adam Kook. Les voyageurs avaient trois chariots, deux autres devaient les rejoindre. Ils visitèrent un kraal de Boschimans situé dans une vallée de l'ouest. Plusieurs d'entre eux avaient appris, à Klaar-Water, à connaître leurs lettres. Ils semblaient n'avoir autre chose à faire qu'à rester assis devant leurs huttes pour jaser. La plupart des enfants eurent l'air très effrayé lorsque Campbell s'approcha d'eux.

On voyagea ensuite dans une vallée bordée à droite et à gauche d'une rangée de collines, éloignées de dix à douze milles l'une de l'autre; celle de l'ouest commence au Groote-Rivier. Le sol est de couleur rouge. Dans ce moment, il était couvert de

grandes herbes sèches, qui atteignaient jusqu'au ventre des bœufs; on n'y pouvait aller à pied sans éprouver des douleurs, causées par les graines épineuses de ces plantes, qui s'attachaient aux vêtements, et se frayaient un passage jusqu'à la peau: il n'était pas aisé de les en ôter, quand elles y avaient pénétré.

On fit halte, le 17, devant le Blink-Berg (coteau brillant), ainsi appelé d'une pierre luisante qui ressemble à la graphite, dont on fait des crayons en Angleterre. Les Boschimans et d'autres peuples la réduisent en poudre pour s'en frotter les cheveux; la pierre rouge, dont les nations voisines se servent pour barbouiller leur corps, vient aussi de cette colline, et forme sans doute un objet d'échange. Cette colline est basse et aplatie au sommet, sur lequel sont épars plusieurs rochers bruns. Campbell pense qu'elle a été produite par une éruption volcanique, parce que la plupart des pierres éparses à l'entour semblent avoir subi l'action du feu à une époque très reculée.

Le soir, les cavaliers annoncèrent qu'ils avaient tué un buffle et en avaient blessé deux. Afin de trouver dans l'obscurité la fontaine qui était à quelque distance, un des hommes de la troupe alluma du feu au milieu des grands roseaux qui l'environnaient; l'incendie s'étendit avec rapidité sur toute l'étendue qu'ils couvraient; on aurait dit une ville en feu.

Ce Blink-Berg est une espèce de lieu sacré pour les nations voisines; elles y viennent sans cesse en pé-

lerinage, non pas pour s'acquitter de devoirs religieux, mais pour renouveler leur provision de poudre bleue pour les cheveux. « Personne, dit Campbell, ne peut dire combien de temps cet usage a duré; il existe depuis un période immémorial, et sans doute continuera encore long-temps, jusqu'à ce qu'il survienne quelque grand changement dans les sentiments de ces peuples. Dans leur état social actuel, ce voyage doit être un divertissement pour eux; car ils ont chez eux peu de distractions pour faire qu'un jour ne ressemble pas à un autre. Cette uniformité constante contribue à plonger l'esprit dans un état de torpeur dont il est désolant d'être le témoin. L'Évangile est surtout propre à éveiller ces esprits assoupis et inactifs, en plaçant devant eux la majesté et la gloire de Dieu, la félicité infinie et éternelle des bienheureux, et la misère inexprimable des méchants dans le monde à venir, sujets qui, dans tous les temps, ont produit des effets prodigieux sur l'esprit humain. »

Le 18, Campbell, accompagné de M. Read et d'un Hottentot qui portait une chandelle allumée, alla examiner la caverne d'où l'on tire la poudre bleue; après être descendus avec un peu de difficulté, ils s'enfoncèrent dans les entrailles de la montagne, marchant quelquefois jusqu'à mi-jambe dans la poussière noire. La voûte arquée était remplie de morceaux saillants de la roche brillante; en avançant, on apercevait, à droite et à gauche, de grandes grottes. Dans un endroit la voûte était couverte de chauve-souris qui s'y tenaient suspendues. Quand on eut

pénétré à une centaine de pieds dans cet antre, il devint si bas et si étroit qu'il fut impossible d'aller plus loin dans cette direction. Les voyageurs revinrent sur leurs pas, et, prenant un passage à droite, s'enfoncèrent beaucoup plus profondément dans la montagne. Au bas de la descente, ils entrèrent dans une vaste caverne dont le sol était jonché d'ossements d'animaux; des indices annonçaient qu'on avait fait du feu dans divers endroits; peut-être avait-il été allumé par des gens cherchant un refuge contre leurs ennemis; car ce lieu était trop sombre et trop effrayant pour servir de demeure aux sauvages Boschimans. En sortant de là, Campbell et son compagnon étaient presque aussi noirs que des ramoneurs, par l'effet de la poudre qu'ils soulevaient en marchant, et qui manqua plusieurs fois d'éteindre leurs lumières (1).

La source nommée Tamanay-Fontein donnait à peine, il y a quelques années, une quantité d'eau visible; mais depuis peu de temps elle a graduellement augmenté; la même chose est arrivée à d'autres sources de ces contrées. « Si cela devenait général dans l'Afrique méridionale, observe Campbell, cette région serait alors plus fertile, plus agréable et plus peuplée. »

On arriva, le 20, dans la soirée, aux montagnes qui forment au sud-ouest la limite des pays des Betchouanas; comme elles n'avaient pas de nom, on leur donna celui de Reyner-Mountains. Depuis Klaar-

(1) Campbell's *Travels*, p. 171.

Water, on avait voyagé pendant cinq jours dans le pays des Corannas : on n'y avait pas aperçu une âme, mais on y avait vu plusieurs de leurs cabanes abandonnées; elles consistent en branchages et en roseaux, et ont une figure hémisphérique sans façade. Mais les arbres de la forêt où elles se trouvaient doivent suffisamment mettre les habitants à l'abri des intempéries de l'air; ils font du feu sur le devant, pendant la nuit, afin de se tenir les pieds chauds, et d'écarter les bêtes sauvages.

Des kraals de Boschimans viennent quelquefois s'établir dans le pays des Corannas, et y restent tant qu'il leur plaît, sans que ce séjour soit regardé comme envahissement. Les Corannas en font autant dans le pays des Boschimans et dans tout autre; ce qui produit un mélange de race et de langage dans ces régions.

Les nuits étaient très froides, et le matin la terre était couverte de givre ; les lions, les chacals et les loups s'étaient montrés, ou fait entendre, dans ce désert.

On entra, le 21, dans le pays des Matchappi. Un loup, s'étant élancé au milieu des moutons des voyageurs, fut tué à la halte de Steven-Fontein. Campbell alla à trois milles de là pour voir la source nommée Krooman-Fontein : c'était la plus abondante qu'il eût jamais vue. L'ayant mesurée, à trois pieds de distance du rocher d'où elle sort, il trouva qu'elle avait neuf pieds de largeur, et de quatorze à quinze pouces de profondeur; elle donne naissance au Krooman-Rivier, qui, après un cours de cinquante à soixante milles,

disparaît dans des plaines sablonneuses. Les voyageurs entrèrent dans la grotte où la source prend son origine. L'ouverture en est étroite; mais bientôt ils parvinrent dans une espèce de salle centrale dont la voûte ressemblait pour la forme, mais non pour la hauteur, au dôme de Saint-Paul, de Londres. Quatre passages se dirigeaient de là vers autant de côtés différents, et étaient traversés chacun par un courant d'eau. Quoique l'on eût apporté des lumières, on ne put apercevoir l'extrémité d'aucune de ces allées; dans l'intérieur l'eau était presque tiède, mais dehors très froide. La roche était calcaire.

« Nos gens, dit Campbell, supposaient que Matibé, roi des Matchappi, était déjà informé de notre approche, parce qu'il tient un poste avancé à peu de distance du Krooman-Fontein, et que si un habitant qui est à la chasse ou en voyage aperçoit un étranger, et ne va pas à l'instant en porter la nouvelle à Lattakou, il est puni de mort. »

Les voyageurs furent rejoints, le 21, dans la soirée, par deux Matchappi qui avaient été à la chasse, et que le claquement des fouets des conducteurs des chariots avait probablement éveillés derrière les buissons où ils dormaient. Lorsque l'on fit halte, ils s'assirent près du feu, et l'un d'eux adressa beaucoup de questions, avec une grande vivacité, à des Griquas de la troupe. Quand les réponses lui plaisaient, il répétait cinq à six fois à haute voix le mot principal de la phrase, afin de montrer qu'il faisait attention au discours, et en était satisfait.

Tous les sentiers, dans les pays des Corannas et

des Matchappi, sont étroits, parce que ces gens, de même que les oies sauvages, marchent les uns derrière les autres; usage qui peut-être est dû à la rareté des sujets de conversation.

On traversa ensuite un canton où l'herbe atteignait à la hauteur du dos des bœufs, et l'on rencontra une fontaine. Comme on était dans ces régions au jour le plus court de l'année, Campbell observa que le coucher du soleil eut lieu à quatre heures trois quarts. On reconnut la trace du chariot de M. Burchell, le seul Européen qui eût encore visité la ville de Lattakou, dans l'emplacement où elle est maintenant. Autrefois elle était plus rapprochée de la colonie.

Campbell observa que les jours ressemblaient aux beaux jours d'été en Angleterre, et les nuits à celles d'hiver. Dans le jour le soleil luisait presque constamment; pendant la nuit, la lune ou les étoiles répandaient leur clarté; ce qui, joint à l'aspect du pays, que l'on pouvait comparer à un champ immense de blé parvenu à maturité, rendait cette partie du voyage extrêmement agréable. « Quoique depuis neuf jours, dit-il, nous n'eussions vu qu'un petit kraal griqua et trois matchappi, nous ne nous regardions pas comme des solitaires, parce que nos bœufs, nos chèvres, nos chevaux, nos moutons et nos chiens, nous procuraient du divertissement, et nous étions de bonne humeur en approchant de Lattakou. »

Le 24, deux Matchappi vinrent annoncer que Matibé, roi de Lattakou, était parti pour la chasse avec un détachement nombreux, parce que c'était alors

l'époque de la circoncision annuelle. Bientôt on rencontra quatre jeunes gens âgés d'environ seize ans, et dont le visage était peint de rouge et de blanc en raies régulières; ils avaient été récemment circoncis, en signe de ce qu'ils étaient parvenus à l'âge de virilité. L'un d'eux était fils de Mallayabang, dernier roi. Ils étaient bien faits, avaient le corps barbouillé en rouge, et les cheveux saupoudrés en bleu. Ils demandèrent modestement un peu de tabac, qui leur fut donné. Ils portaient sur l'épaule des zagayes ou lances, et avaient pour vêtement des manteaux de peau teinte; une peau de chat musqué ronde était cousue entre les deux épaules, ce qui les faisait ressembler à des soldats avec leur havresac.

A deux heures, on passa entre des champs entourés de clôtures. Une demi-heure après on traversa le Lattakou, petite rivière très limpide. Les quatre jeunes gens quittèrent là les voyageurs; peut-être ne leur était-il pas permis de la traverser avant une heure déterminée, car ensuite on observa qu'ils sortaient de la ville dans la matinée, et ne revenaient que le soir.

Dès qu'on eut franchi la rivière, on monta sur un terrain en pente; on aperçut plusieurs sentiers tous dirigés vers le nord-est. Quand on eut atteint le sommet du coteau, on découvrit la ville de Lattakou, située dans une vallée entre des collines qui s'étendaient de l'est à l'ouest à une distance de trois ou quatre milles. « En descendant vers cette ville africaine, dit Campbell, nous fûmes surpris de n'apercevoir personne, à l'exception de deux ou trois petits

garçons. Parvenus à une centaine de pas des maisons, pas une âme encore ne parut; enfin quand mon chariot fut arrivé à l'entrée de la principale rue ou ruelle, un homme se montra et nous fit signe de le suivre.

Nous avancions entre les maisons; tout restait aussi tranquille que si la ville eût été abandonnée par ses habitants. Il en fut de même jusque vis-à-vis de la maison du roi. Là, on nous conduisit dans un emplacement entouré d'une enceinte formée de branchages posés les uns sur les autres; plusieurs centaines de gens y étaient rassemblés, et un certain nombre d'hommes de grande taille étaient rangés en bataille le long du côté du nord. En quelques minutes l'espace fut rempli d'hommes, de femmes, d'enfants qui affluèrent de tous les côtés; il y en avait plus de mille. Le bruit que faisait tout ce monde, qui criait de toutes ses forces, était assourdissant pour nous, accoutumés depuis si long-temps au silence du désert. Bientôt nous fûmes séparés les uns des autres par la foule, et nous nous perdîmes de vue. Dans le premier moment les femmes et les enfants s'enfuyaient quand nous les regardions; peu à peu ils s'enhardirent. Plusieurs enfants, dont j'avais frotté la tête avec la main, se placèrent de nouveau sur mon passage pour que je pusse recommencer; alors ils regardaient leurs compagnons plus timides qu'eux, comme pour leur dire : Ne sommes-nous pas courageux?.... La presse augmenta tellement que nous eûmes de la peine à nous retrouver, et que nous ignorions quand il nous serait possible de prendre de la nourriture. Nous adoptâmes un moyen qui, au

bout de quelques moments, nous réussit : ce fut de rapprocher nos chariots, et d'en former une enceinte au milieu de laquelle nous dressâmes notre tente. Nous fûmes présentés à Munanits l'oncle, et à Salakoutou, le frère du dernier roi Mallayabang ; tous deux se tenaient parmi les hommes armés. On nous assigna pour notre cuisine une maison de l'enceinte qui était employée à quelque usage public (1).

« Quand nous entrâmes dans notre tente, une troupe de chefs nous suivit, et la remplit jusqu'à l'extérieur; l'enclos formé par nos chariots ressemblait à une ruche; le bruit confus rendait toute conversation à peu près impossible. Quelque chose ayant été placé sur notre table, nous éprouvâmes une surprise agréable de voir que tout le monde se retira aussitôt : nous ne pûmes savoir si cela venait d'un sentiment de convenance ou en conséquence d'ordres de Munanits, oncle et lieutenant du roi.

« Nous nous trouvions complétement à la merci de ce peuple; et nos bœufs étaient au pâturage hors de la ville; mais nous nous regardions comme parfaitement en sûreté; en même temps nous jugeâmes qu'il était prudent d'établir une garde régulière pour la conservation de nos effets.

« A peu près sept ans avant, lord Caledon, gouverneur du Cap, avait envoyé un détachement composé du docteur Cowan, du lieutenant Denovan, de vingt soldats du régiment du Cap, d'un paysan et d'un habitant de Klaar-Water, pour explorer le con-

(1) Campbell's *Travels*, p. 181.

tinent africain jusqu'à Mosambique; tous avaient été massacrés par les Wanketzens, tribu ou nation qui demeure au-delà de Lattakou. Nous apprîmes que les habitants de cette ville se disaient entre eux que nous étions venus pour venger ce meurtre; supposition qui était sans doute la cause du silence étrange qui nous avait frappés à notre entrée dans la ville. Quoique le roi fût absent, nous pensâmes qu'il était nécessaire d'inviter les chefs à une conférence dès le soir même, afin d'écarter ces soupçons en exposant l'objet réel de notre venue.

« En conséquence neuf chefs entrèrent dans notre tente un instant après le coucher du soleil, et s'assirent à terre. Leurs physionomies annonçaient des gens de bon sens. S'ils eussent été affublés de perruques et de robes, comme nos juges anglais, je suis persuadé qu'ils auraient eu un air très respectable; mais ils avaient le visage peint en rouge et les cheveux couverts de poudre bleue.

« Par le moyen de trois interprètes, un Hollandais, un Coranna, un Boutchouana, Campbell leur dit: « Je suis venu d'un pays éloigné, au-delà du soleil, « et où le vrai Dieu, qui a fait toutes choses, est « connu; les habitants de ce pays ont depuis long-« temps envoyé quelques uns de leurs frères à Klaar-« Water et dans d'autres parties de l'Afrique, pour « y enseigner beaucoup de choses qui n'y sont pas « connues et qui feront du bien aux hommes, et les « rendront meilleurs et plus heureux. Depuis mon « arrivée dans ces contrées pour voir comment al-« laient nos amis, ayant appris que les Matchappi

« étaient un peuple bienveillant envers les étrangers,
« je suis venu à Lattakou pour m'informer s'ils con-
« sentaient à recevoir des instituteurs; dans ce cas,
« on leur en enverra qui demeureront avec eux. »

Les chefs répliquèrent qu'ils ne pouvaient donner une réponse avant le retour du roi, et promirent de lui dépêcher un messager le lendemain matin. Il y eut ensuite du tabac distribué entre autres à une des reines qui avait apporté du lait, et aux gens de sa suite. Elle demanda du tabac en poudre à M. Read. Celui-ci répondit qu'il n'en prenait pas : « Vous en aurez « donc davantage à donner », reprit-elle.

Pendant que les missionnaires dînaient dans leur tente, un vieillard vint devant l'entrée, se mit à genoux, et resta quelque temps dans cette posture, puis il s'en alla. Le lendemain, durant la prière du matin, plusieurs habitants de Lattakou restèrent devant la tente, et se comportèrent très bien. L'un d'eux, auquel on demanda ensuite s'il savait ce que les missionnaires avaient fait, répondit qu'ils priaient, mais qu'il ignorait à qui la prière était adressée. On lui dit que c'était au grand être. « Je crois, répliqua-t-il, « qu'il y a un grand être : mais nous ne le connais- « sons point, parce que nous ne l'avons jamais vu. »

Dans la matinée, les missionnaires visitèrent un quartier de la ville à peu près à un demi-mille à l'est de leurs chariots; il y avait aussi un emplacement pour les assemblées publiques; des gens y étaient occupés à étendre à terre des peaux maintenues par des chevilles; d'autres en frottaient l'intérieur avec des os, ce qui lui donne l'apparence d'un tissu de laine.

Quelques unes des peaux étendues étaient couvertes de bouse de vache pour les tanner. Quatre hommes cousaient un manteau de peau avec une alêne droite, à peu près de la même manière que les cordonniers en Angleterre.

« Les femmes avaient fait une sorte de potage qu'elles nous envoyèrent dans le pot où il avait été préparé, mais sans cuiller ni rien qui pût nous aider à le manger. Nous fîmes signe que nous sortions de table. Elles nous firent parvenir aussi, dans une calebasse, du lait caillé, dont nous prîmes un peu. Bien que les enfants parussent très curieux de nous voir, cependant la timidité de la plupart d'entre eux les empêcha de céder à ce mouvement. Mais les parents nous en amenèrent quelques uns de force, ce qui leur fit pousser des cris affreux; et ils avaient l'air aussi effrayé que si nous eussions eu l'intention de les manger. Ayant donné à ces gens du tabac, ils se mirent aussitôt à le réduire en poudre. »

Les missionnaires étant allés rendre visite à la femme de Salakoutou, oncle du roi, ils la trouvèrent assise dans l'enclos devant sa maison, et occupée à moudre du tabac. Sauf la reine, elle leur parut la femme de meilleure mine qu'ils eussent vue à Lattakou; elle était entourée de plusieurs beaux enfants qui semblaient très alarmés quand les hommes blancs avaient l'air de s'approcher d'eux. On se rendit aussi chez la reine, dont la petite famille était assise autour du feu dans un coin de la cour.

Campbell s'étant mis à écrire dans la tente, quelques uns des principaux habitants y entrèrent et s'as-

sirent autour de lui; mais ils parlaient si haut qu'il fut obligé de cesser. Afin de ne pas rester oisif, il leur demanda leurs noms, qu'il écrivit; il en fit autant pour les dénominations des diverses parties du corps, et pour les nombres jusqu'à vingt, ce qui les amusa beaucoup. Il leur lisait les mots à haute voix, pour s'assurer qu'il les avait écrits exactement et les prononçait correctement, et en même temps pour aider ces gens à se former une idée de l'écriture. Quelquefois ils riaient si immodérément de la prononciation du missionnaire, qu'ils le rendaient presque sourd; quand il ne pouvait venir à bout de saisir le son d'un mot, de manière à le noter, cinq à six de ces gens le prononçaient en même temps, ce qui augmentait pour lui la difficulté. Alors il attendait en silence, et prêtait l'oreille à celui qui avait l'air le plus sensé. La couverture rouge du journal de Campbell les divertit beaucoup, et chacun la toucha de son index.

Vers six heures du soir, lorsqu'il faisait déjà nuit, Campbell entendit une douzaine de gens, assis à quelques pas de sa tente, répéter six à huit fois en chantant en chœur, avec peu de variation, le mot : *Hailylallay-Hailylallay;* puis ils faisaient une pause, et recommençaient. Différents groupes, dans d'autres parties de la ville, chantaient de la même manière.

« Notre attention, dit Campbell, fut ensuite attirée par une troupe de femmes qui s'avança vers la place; elles tenaient de longues baguettes à la main, et avaient le visage défiguré par des raies blanches de formes différentes; elles marchaient à pas lents,

très serrées les unes contre les autres, et poussant des hurlements qui supposaient chez elles une poitrine de fer : elles étaient précédées d'un groupe de femmes plus âgées qui dansaient et criaient. En arrivant à l'entrée de la place, il y eut un simulacre de bataille entre les jeunes et les vieilles; les premières remportèrent la victoire et pénétrèrent dans l'enceinte. Alors le peuple forma un grand cercle sur huit à dix personnes de profondeur; une quarantaine de jeunes filles, âgées de douze à seize ans, y entrèrent; elles étaient toutes peintes en blanc avec de la craie; elles exécutèrent une sorte de danse irrégulière en marquant cependant la mesure avec les pieds dont elles frappaient violemment la terre. Plusieurs avaient de petits boucliers, qu'elles plaçaient avec beaucoup de dextérité devant toutes les parties de leur corps, comme pour les préserver des flèches tirées contre elles. Elles avaient toutes les yeux fixés à terre, et conservèrent pendant tout le temps une gravité que je n'oublierai jamais. Après avoir dansé environ un quart d'heure, à un signal donné, elles sortirent brusquement du cercle, restèrent hors de la vue pendant quelques minutes, puis revinrent et recommencèrent aussitôt à danser de la même manière. Ces danses, ces retraites et ces retours continuèrent à peu près une heure et demie; ensuite l'assemblée se sépara. »

Les missionnaires passèrent une partie de la journée du 26 à visiter quelques quartiers de la ville. Bientôt après leur retour à la place publique, les chefs les menèrent chez eux, et les régalèrent de

Le 28, le vent était très fort et l'air froid. Au lever du soleil, le thermomètre marquait 40° (3° 55). Il n'y eut pas de promenade de femmes; mais plusieurs vinrent en corps sur la place, et grondèrent les chefs de ce qu'on leur donnait des bœufs si maigres pour la fête. Munanits, qui suppléait le roi dans ses fonctions, leur dit que c'étaient les quatre que Matibé avait commandé de leur livrer, et qu'elles n'en auraient pas d'autres.

Les missionnaires attendaient depuis six jours le retour du messager qu'ils avaient expédié au roi. Le 29, ils eurent une entrevue officielle à ce sujet avec Munanits; celui-ci leur répondit que probablement il reviendrait le lendemain, ou le jour suivant. Quand leur interprète eut énoncé leur demande devant Munanits, ce dernier ne leur fit réponse qu'après qu'un de ses gens, assis à côté de lui, eut répété la question : il paraît que c'est l'étiquette.

Les femmes avaient chanté pendant toute la nuit. A deux heures après midi elles recommencèrent leurs danses; les filles avaient fait des changements à leur parure : les unes avaient un côté du visage peint en noir, et l'autre en blanc; tandis que les autres avaient le haut de la figure barbouillé de blanc, et le bas de noir. Des morceaux de roseaux longs de six pouces, enfilés comme des perles et arrangés en forme de jupon, leur descendaient de la ceinture aux pieds, ce qui produisait un bruit étrange quand elles dansaient; elles étaient aussi entourées d'une grande quantité de cordes de paille, qui faisaient une saillie

peau la masse entière, qui se mit à danser; celles qui étaient à une extrémité poussant celles de l'autre côté, qui à leur tour prirent leur revanche, en les tirant violemment à elles : tout cela était accompagné d'un grand bruit. A un signal donné, toutes disparurent. Pendant tout ce temps les hommes faisaient la conversation sans avoir l'air de s'embarrasser de ce qui se passait.

Le 27, à huit heures du matin, les femmes et les jeunes filles firent une promenade sur la place publique, en chantant et dansant avec beaucoup de bruit; elles portaient des perches surmontées de plumes d'autruche. Durant le reste de la matinée, tout fut tranquille, et les missionnaires purent vaquer au service divin, pendant lequel une quarantaine d'hommes restèrent assis paisiblement autour d'eux.

A deux heures le tapage recommença. Les femmes amenèrent les filles vêtues de la manière la plus bizarre; et le cercle formé, une vingtaine de femmes, barbouillées de taches de peinture blanche, y entrèrent et dansèrent quelque temps ; ensuite vint une femme entièrement habillée en paille, de sorte que l'on ne voyait que ses mains; elle ressemblait beaucoup à un ours marchant sur ses pattes de derrière. A cette partie du divertissement il y eut force cris, éclats de rire et battements de mains : puis les filles entrèrent, dansèrent une minute, et soudain tout disparut (1).

(1) Campbell's *Travels*, p. 193.

qui les avait obligés de rebrousser chemin : « Mais nous apprîmes, dit M. Campbell, qu'ayant vu des Boschimans sauvages, ils avaient craint d'avancer; cependant, pour ne pas nous montrer leur poltronnerie, ils nous cachèrent le véritable motif de leur retour. Quelques instants après la venue de ces gens, nous obtînmes une entrevue avec Munanits et six ou sept des principaux personnages, afin de les consulter sur ce qu'il y avait à faire. Après une longue conversation, Munanits offrit de partir, pourvu que deux de nos gens consentissent à l'accompagner avec des fusils pour le défendre des Boschimans, qui souvent rôdaient dans le pays, et pourvu aussi que nous prissions l'engagement d'attendre qu'il revînt. Nous communiquâmes cette proposition à nos gens, en leur disant que nous verrions avec plaisir deux ou trois d'entre eux consentir à partir. Après y avoir réfléchi, trois répondirent qu'ils iraient volontiers avec Munanits. Nous voulions aussi faire une course dans nos chariots; mais les conseillers de Matibé désapprouvèrent cette idée, et nous prièrent de rester dans la ville. Alors nous leur demandâmes si nous ne pourrions pas instruire le peuple, parce que notre position était très désagréable, n'ayant rien à faire : ils répondirent qu'ils ne pouvaient rien décider avant l'arrivée de Matibé. Je leur dis, par l'intermédiaire des interprètes du même pays : « Le « docteur Cowan, et sans doute ses parents, seront « très empressés d'apprendre quelque chose sur son « compte, et vous auront beaucoup d'obligations, si

« vous voulez me raconter tout ce que vous savez « sur le voyage et sur ses compagnons après leur dé- « part de Lattakou. »

Voici la réponse que je reçus : « Ce voyageur et « ses compagnons ont été assassinés près de Melita, « ville éloignée d'à peu près cinq journées au nord- « est : elle est dans le pays des Wanketzens, qui ont « pour chef Makkobba. » Quelques unes des personnes présentes, et notamment notre interprète boutchouana, de l'honnêteté duquel nous avions tous la meilleure opinion, nous assurèrent qu'étant allés en détachement avec les Wanketzens, ils avaient vu la tente, les moutons, les cuillers et les habits du docteur Cowan. Interrogés sur la couleur des habits, ils répondirent, bleu et rouge. Ils ajoutèrent qu'ils étaient bien contents de ce que nous ne les avions pas questionnés publiquement sur cette affaire, parce qu'il y avait dans ce moment beaucoup de ces Wanketzens à Lattakou. La conversation continua sur le même sujet, et ils nous dirent qu'il se trouvait encore de ces habits dans un quartier de Lattakou, que nous avions visité le samedi précédent. Toutefois nous jugeâmes qu'il ne serait pas prudent de témoigner le désir de les voir, à moins que l'on n'offrît de nous les montrer.

Munanits et quelques uns de ses compagnons partirent dans la matinée du 30 avec trois des nôtres, pour aller à la recherche de Matibé. Le gouvernement de la ville fut confié à Matiré, et non à Salakoutou, comme les missionnaires s'y seraient attendus. Ils demandèrent à ce Matiré la permission d'aller

visiter un grand village éloigné d'une journée et demie; il leur promit de les y accompagner. Le soir, étant entré dans leur tente, il y resta assis quelque temps sans dire un mot; puis il sortit, et revint avec son interprète : on s'aperçut sans peine qu'il avait quelque chose à communiquer. « Quand il se fut assis, ajoute M. Campbell, nous vîmes arriver Mahoutou la reine, et Sitazou, sœur du roi, qui parle le coranna; elle dit à Adam Kok que la reine ne voulait pas que nous allassions nulle part avant le retour de Matibé. Après quelques autres propos, la reine nous proposa de laisser nos chariots à Lattakou, dans le cas où nous ferions l'excursion projetée. Nous répliquâmes que nous n'aurions jamais pensé à nous en absenter même pendant un seul jour avant la venue de Matibé, si nous avions eu la permission d'instruire le peuple; mais que n'ayant rien à faire, nous désirions visiter ce village, et en même temps chasser, parce que nos provisions diminuaient beaucoup. La reine répliqua que la mauvaise récolte les empêchait de nous approvisionner comme ils l'auraient souhaité : alors, lui ayant demandé pourquoi elle voulait qu'une partie de nos chariots restât à Lattakou, elle dit qu'elle était bien aise d'avoir de la compagnie, ce qui, sans doute, n'était pas la vraie raison. Je présume que ces gens craignaient que Matibé ne revînt avant notre retour, et ne fût contrarié et fâché de ne pas trouver les étrangers. Nous nous décidâmes en conséquence à rester, et finalement nous pensâmes qu'il ne serait pas prudent de diviser nos forces.

« Cet objet arrangé, nous essayâmes de donner un peu d'instruction. Nous expliquâmes à la reine la nature d'une lettre missive, par laquelle on peut communiquer ses pensées à un ami éloigné. M. Anderson lui en montra une qu'il avait reçue de sa femme, et qui lui faisait connaître tout ce qui s'était passé à Klaar-Water pendant deux jours, après son départ de ce lieu. Ces détails intéressèrent extrêmement la reine, surtout quand on lui dit qu'A. Kok, qui avait apporté la lettre, ne savait rien de ce qu'elle contenait, ce que nous expliquâmes en lui apprenant l'usage de la cire à cacheter. La Bible était sur la table, ce qui nous fournit l'occasion de parler de la nature et de l'usage d'un livre, notamment de celui-là, qui nous instruisait de Dieu, créateur de toutes choses, et du commencement de toutes choses ; cela sembla étonner beaucoup la reine, et les regards furent souvent dirigés vers le livre. Cette conversation donna lieu à quelques questions sur Dieu; ensuite la reine dit que, lorsque Matibé serait de retour, elle lui conseillerait d'envoyer ses serviteurs à la chasse du chacal, et quant à lui de rester à Lattakou, parce qu'il y avait assez d'occupation. Sans doute elle parla ainsi pour relever son époux dans notre opinion, de crainte que nous ne fissions peu de cas de lui, puisqu'il s'occupait si long-temps de la chasse des chacals.

« L'entretien terminé, dit Campbell, nous leur fîmes voir une montre, ce qui les surprit et les effraya. Voyant l'objet exécuter des mouvements, ils conclurent qu'il était en vie; ayant essayé de l'ap-

procher de leurs oreilles, afin qu'ils l'entendissent sonner, ils le repoussèrent de la main comme si c'eût été un serpent. »

Le 1[er] juillet, les divertissements publics n'eurent pas lieu sur la place; mais ils commencèrent de nouveau le lendemain. La reine était au nombre des danseuses qui répétaient en chantant le mot *aylatchi, aylatchi.*

« Matiré et deux autres chefs vinrent nous voir le 3, dans la soirée, dit Campbell; ils nous parlèrent d'une expédition entreprise, il y a quelque temps, pour voler du bétail, et à laquelle ils avaient pris part; elle avait duré dix mois. Ils voyagèrent au nord-ouest, et ensuite droit à l'est, et finirent par arriver à une grande eau, probablement l'Océan indien; mais, ce qui nous étonna, c'est qu'ils racontèrent comme une prouesse heureuse et louable qu'étant arrivés chez un peuple qui n'avait nul instrument de défense, ils avaient tué beaucoup de monde et enlevé une grande quantité de bétail. A ce sujet, M. Anderson observa que plus ces gens commettent de meurtres, plus ils croient mériter d'éloges, et que tuer un blanc procure plus de renommée que de tuer deux nègres; qu'il ne doutait pas que l'assassinat des infortunés Cowan, Denovan, et de leur troupe, n'eût considérablement accru le renom des Wanketzens parmi les nations voisines. En finissant la conversation, Matiré nous dit que ses dés lui avaient prédit pour le lendemain le retour de Matibé à Lattakou. »

Le 4, Munanits revint de son excursion à la re-

cherche de Matibé; comme il ne ramenait pas les trois hommes partis avec lui pour le protéger, les missionnaires s'informèrent de ce qu'ils étaient devenus; mais il répondit qu'il ne voulait rien dire avant qu'il eût rendu compte de son voyage aux chefs. Cela ne tarda pas; ils étaient assis en cercle autour des chariots. Quand ils se séparèrent, il raconta qu'il avait rejoint Matibé à la fin du second jour; ses compagnons étaient très fatigués, n'ayant pas tué de gibier de toute la journée. Le lendemain matin, il s'était dépêché de quitter Matibé, voulant arriver, s'il lui était possible, près des missionnaires, avant qu'ils fussent partis pour l'intérieur du pays, comme ils l'avaient projeté, afin qu'ils pussent être à Lattakou à l'arrivée de Matibé; il espérait qu'elle aurait lieu le lendemain; nouvelle qui satisfit beaucoup les missionnaires, car ils ne s'attendaient pas à ce que ce retour s'effectuât si tôt.

Deux détachements entrèrent le 5 dans la matinée à Lattakou; ils précédaient Matibé, qui parut à midi accompagné d'une suite nombreuse de gens portant des lances et des perches garnies de plumes noires d'autruche; on les fiche en terre autour du lieu où l'on fait halte; c'est pour en écarter les lions qui s'en effraient. La présence de Matibé n'occasionna pas plus de mouvement dans la ville qu'il n'y en avait ordinairement. En entrant sur la place, il ne prit pas garde aux chariots des missionnaires, et se comporta comme s'il eût ignoré qu'il s'y trouvât des étrangers; il s'étendit à terre avec ses gens, qui formèrent un

cercle ; et Matiré lui raconta tout ce qui s'était passé pendant son absence. Le roi, à son tour, parla de son excursion ; les deux discours ne durèrent pas plus de dix minutes. « Ensuite, d'après les ordres qu'il donna, ajoute Campbell, nous allâmes à lui. Sans nous regarder, il étendit sa main droite, que nous prîmes en lui disant : *O iss*, ce qui est la forme de salutation usitée pour le roi. Pendant tout ce temps, sa figure n'éprouva pas le moindre changement ; il avait l'air réfléchi, pénétrant et avisé, et ressemblait extrêmement aux portraits de Buonaparte, peints il y a une douzaine d'années.

« Après avoir conversé quelque temps avec ses principaux capitaines, il entra dans la maison, que nous appelions notre cuisine, s'assit près du feu, et causa avec Adam Kok de Klaar-Water, évidemment pour le sonder sur nos intentions. Après être resté près de deux heures sur la place sans qu'il eût semblé prendre garde à nous, il alla chez lui, après avoir dit à Adam Kok qu'après avoir reposé, il s'entretiendrait avec nous sur l'objet de notre visite, ce qui devait être vers le coucher du soleil. Alors, accompagné de son frère et de quelques uns de ses capitaines, il s'avança vers notre tente. En entrant, il s'assit, et garda le silence pour recevoir nos présents et écouter ce que nous avions à dire. Je lui fis cadeau de diverses bagatelles que m'avaient données les dames de Kingsland, et j'y joignis le couvercle de ma boîte à rasoirs où il y avait un miroir. Je remarquai qu'en recevant ces objets il regardait

adroitement le paquet, pour apercevoir ce qui devait suivre. Il ne fit pas un seul mouvement pendant l'opération; mais quand il vit encore des présents arriver, il daigna ouvrir la bouche, et me dit: « Tu aurais été « parfaitement en sûreté quand même tu n'aurais pas « eu avec toi Adam Kok et ses amis, ou que je n'au- « rais rien reçu en don. Aussitôt que Munanits m'a « informé de ton arrivée, je suis venu à toi. » Puis s'adressant à Kok, il l'invita à se regarder à Lattakou autant chez lui qu'à Klaar-Water. Kok le remercia, et lui annonça que M. Anderson et M. Read avaient du tabac pour lui. « Ne me donnez pas maintenant « du tabac, reprit-il, ou bien ces gens (indiquant « ceux qui étaient en dehors des chariots) me de- « manderont tout. »

« D'après l'avis de mes deux amis, je lui dis que je venais du même pays d'où les missionnaires avaient été envoyés pour instruire les nations de l'Afrique; que j'avais traversé la grande eau dans une maison de bois, que le vent avait employé quatre lunes à pousser vers son pays, et que mon objet était d'examiner comment les missionnaires en usaient avec les peuples de l'Afrique; que, lorsque j'arrivai à Klaar-Water, j'appris que son peuple serait content d'avoir des instituteurs de même que les autres nations; qu'en conséquence j'avais fait le voyage de son pays pour lui demander la permission d'en envoyer, et pour réclamer sa protection quand ils seraient chez lui. Il fit une objection à cette proposition, en me disant que son peuple n'avait pas le temps d'écouter leurs instructions, parce qu'il fallait qu'il soignât le bétail,

semât, moissonnât, et fit beaucoup d'autres choses. « D'ailleurs, ajouta-t-il, ce que ces gens enseignent « est contraire à tous nos usages, que le peuple « n'abandonnera pas : je ne me soucierais pas qu'ils « demeurassent à Lattakou; mais s'ils veulent habi- « ter à une certaine distance, je ne m'opposerais pas « à ce qu'on leur envoyât des enfants pour apprendre « le hollandais. »

« Je lui représentai que les instituteurs que nous enverrions enseigneraient quel est le véritable Dieu qui a fait le ciel, la terre, et toutes les créatures et les choses qui y sont, de son amour pour le monde, quelles sont les lois qu'il a données concernant le bien et le mal; et indiquant une Bible qui était sur la table, je lui assurai que ce livre contenait tout ce que les missionnaires devaient lui faire connaître ainsi qu'à son peuple, et que, lorsque ces missionnaires auraient appris sa langue, ils traduiraient le contenu de ce livre dans son idiome. Un mouvement significatif de sa tête sembla me déclarer qu'il regardait tout ce que je venais de dire comme impossible. Pour le convaincre que l'on pouvait écrire les mots de sa langue, nous lui lûmes les noms de ses prédécesseurs et de toute sa famille. Il sourit pour la première fois en entendant lire ces noms, et parut éprouver autant de surprise que de plaisir. Alors nous lui dîmes que l'instruction ne nuirait pas au travail; que les habitants de mon pays étaient industrieux, comme il pouvait s'en convaincre par nos habits, nos chariots et autres objets qu'ils avaient faits; que son peuple ne serait pas contraint à rece-

voir les leçons des missionnaires; car il n'y aurait que ceux qui le voudraient qui seraient instruits, et que les instituteurs ne se mêleraient pas du gouvernement. Après que nous eûmes répondu à quelques autres objections, le roi nous dit : « Envoyez des « instituteurs, et je serai un père pour eux. »

« Il avait entendu dire qu'Adam Kok, en allant au Cap, avait été très maltraité par des paysans et d'autres blancs près de Tülbagh; il lui demanda des détails sur ce qu'il avait souffert, et s'enquit aussi de deux jeunes gens de ses sujets que les blancs tenaient en captivité. Je lui dis que je m'informerais d'eux : alors il se leva, prit la main à chacun de nous, et s'en alla.

« Le lendemain matin, étant allé chez lui, je fis présent d'une paire de boucles d'oreilles à chacune de ses femmes. Il saisit cette occasion de me demander une chose qui semblait lui tenir à cœur depuis bien long-temps : c'était un fusil. Je lui déclarai que je n'en avais pas un seul. Il répliqua qu'il nous en avait vu beaucoup. Je lui répondis que ceux-là ne m'appartenaient pas, qu'ils étaient la propriété de ceux qui les avaient, et que je m'étais mis sous leur protection; que nous avions encore devant nous un voyage de plusieurs mois, puisque nous voulions traverser le pays des Namaquas, et que, comme nous passerions en grande partie parmi les farouches Boschimans, il jugerait certainement que nous n'avions pas plus de fusils qu'il ne nous en fallait. « Eh bien! « s'écria-t-il, qu'Adam Kok échange son fusil contre « le mien, qui est mauvais. »

« A midi, nous eûmes, à la demande [illegible]
une entrevue publique sur la place avec lui [illegible]
de ses capitaines qui voulurent y assister. [illegible]
s'assit sur une de nos chaises; j'étais à sa [illegible]
M. Read à sa gauche, et M. Anderson [illegible]
nos deux interprètes étaient par terre devant [illegible]
et les capitaines, avec le peuple, étaient [illegible]
au-delà en cercle. Nous commençâmes par [illegible]
les vérités que nos missionnaires enseign[illegible]
Matibé répéta que son peuple avait bien peu [illegible]
pour s'instruire. Nous répondîmes que nou[illegible]
journellement aperçu beaucoup d'hommes, de [illegible]
d'enfants qui ne faisaient rien, et qu'un miss[illegible]
aurait suffisamment d'occupation avec eux. [illegible]
exprima sa surprise de ce que tous les hom[illegible]
d'un père et d'une mère communs, ils di[illegible]
tant les uns des autres. Nous lui fîmes obs[illegible]
dans une famille, le caractère des enfants éta[illegible]
très dissemblable. Il assura que les missi[illegible]
courraient aucun danger; car deux de ses [illegible]
assassiné Jean Kok, il les mena [illegible]
ci pour qu'elle les tuât, et [illegible]
tira un coup de fusil. Il [illegible]
les missionnaires au[illegible]
s'en aller, suppos[illegible]
lucre. Il dit : « J[illegible] qui a fai[illegible]
« choses, qu[illegible] maladi[illegible]
« mort; [illegible] notion[illegible]
nent [illegible] de [illegible]
Wa[illegible]
à c[illegible]

« Dans l'après-midi quelqu'un fit cette objection à l'établissement des missionnaires : « Mais lorsque « nous prierons, nous ne verrons pas l'ennemi qui « viendra nous attaquer. » Un autre s'écria : « Jamais « nous ne serons en état de chanter. »

« Un de nos gens entendit dire à quelques habitants de Lattakou assis près du feu dans notre cuisine : « Ces hommes sont nés avant nous, ils en « savent plus que nous; ils nous rendent muets. »

« Vers le coucher du soleil, nous entendîmes un grand bruit devant la maison de Matibé; le plus grand vacarme dans les rues de Londres pourrait être appelé du silence en comparaison de celui-là. Nous apprîmes que ce n'était que de la gaîté. Le bruit continua en dehors de la place jusqu'à ce que nous eussions fini nos dévotions. Je ne sais si c'était à dessein, mais alors les habitants se précipitèrent dans l'enceinte en dansant, chantant, battant des mains, criant et jouant de divers instruments; ce qui dura jusqu'à neuf heures, moment où ils se retirèrent brusquement.

« Matibé, Munanits et Matiré, les trois principaux personnages de Lattakou, assistèrent à notre service divin du soir. Les deux derniers vinrent ensuite à notre tente. Nous étions tous sincèrement attachés à Munanits; il y avait dans ses manières de la douceur, de l'amabilité, de la franchise et de la bienveillance. Il désirait beaucoup préparer l'esprit de Matibé à accéder à nos souhaits. Il nous promit de visiter Klaar-Water à la première lune, afin d'entendre davantage de ces choses.

« Depuis le retour de Matibé, son oncle Salakoutou, homme bruyant, impudent et effronté, venait très rarement à la place publique, tandis qu'avant il nous importunait sans cesse de ses demandes. Je ne sais s'il était en disgrâce pour ses vols nombreux. Après l'arrivée de Matibé, nous ne fûmes plus gênés dans notre tente par la foule; ce qui prouve que son influence est grande.

« Aujourd'hui la nouvelle s'est répandue que Makrakka, le chef qui s'était révolté contre Matibé, et Makkabba, chef des Wanketzens, avec lequel il avait conclu une alliance, s'étaient querellés, et que Makkabba menace d'une attaque après la saison des semailles. La crainte de cet événement a fait fuir plusieurs de ses gens, qui se sont réfugiés à Lattakou. Les habitants de la partie occidentale de la ville, qui est celle de la cour, pensent que Makrakka reconnaîtra de nouveau l'autorité de Matibé.

« Le 7, nous commençâmes de bonne heure à faire les préparatifs de notre départ. Matibé donna un bœuf à M. Read, et me fit cadeau d'un autre, disant que c'était l'usage de son père Mallayabang, quand les étrangers venaient le voir. Lui ayant dit que nous avions appris qu'il avait, ainsi que son peuple, l'intention de se transporter sur les bords de Kroman-Rivier, qui est à trois journées plus près de Klaar-Water, et que nous désirions savoir s'il avait réellement ce projet, il répondit que, pour le moment, ils n'iraient que sur les rives du Lattakou, au-delà des coteaux, à peu près à deux milles au sud de l'emplacement actuel de la ville, et qu'ils y resteraient

jusqu'à l'arrivée des missionnaires, afin de se consulter avec eux sur leur grande migration. Alors il nous demanda une cravate. Nous lui en offrîmes deux; il mit l'une autour de son cou, et l'autre sur sa tête en guise de bonnet de nuit, ce qui le distinguait complétement du reste de ses sujets; les deux cravates ne tardèrent pas à devenir rouges par le contact de la peinture dont son corps était enduit.

« Les bœufs ayant été attelés, nos chariots sortirent de la place aux cris de joie d'une centaine de spectateurs. Tout étant prêt, je montai sur mon siége. Matibé vint, et resta la tête appuyée pendant plusieurs minutes sur le côté du chariot où j'étais; enfin quelqu'un l'avertit du danger que la roue lui ferait courir, si les bœufs se mettaient en mouvement. Il avait d'abord semblé avoir un air repoussant; mais à chaque moment il gagnait davantage notre estime, et je fus très ému en me séparant de lui.

« A midi précis nos chariots sortirent de Lattakou, entourés d'une foule béante. Je ne pus m'empêcher de regarder cette ville, jusqu'à ce que je l'eusse perdue de vue: ville bien intéressante, car elle peut devenir une Jérusalem pour l'Afrique (1).

« A deux heures, on fit halte à un ruisseau appelé Koukou (lever du soleil), peut-être parce qu'il est à l'est de Lattakou. Nous voyagions dans cette direction vers une partie de l'Afrique que jusqu'à présent nul Européen n'a visitée; mais ayant en-

(1) Campbell's *Travels*, p. 225.

tendu dire qu'elle était habitée par des peuples nombreux, chez lesquels les missionnaires s'établiraient peut-être, nous pensâmes que nous devions aller chez eux, dans l'espérance de pouvoir ensuite leur envoyer des ouvriers évangéliques. »

Une seconde halte eut lieu à Mallamatchou, bergerie située près d'un autre ruisseau. Autour de ces deux endroits beaucoup de gros bétail paissait au milieu d'herbes hautes. On passa vers quatre heures à Kakania, autre bergerie. A six heures du soir on campa sur le bord d'un bois où il n'y avait pas d'eau: il ne s'en trouvait qu'à deux milles plus loin; mais on s'arrêta exprès dans ce lieu, afin de ne pas effrayer les buffles, que l'on espérait tuer le lendemain matin lorsqu'ils iraient se désaltérer.

On monta toute la journée par une pente douce; le pays était montueux au nord et au sud; on marcha d'abord à l'est, puis au nord-est. La contrée que l'on avait devant soi ressemblait à un champ de blé borné par l'horizon. A midi le thermomètre marqua 68 degrés (15° 98).

Le lendemain 8, au lever du soleil, la terre était couverte de gelée blanche. On tua un buffle femelle avec son petit, ce qui fit plaisir aux onze guides matchappis. Ils demandèrent instamment la poitrine du veau : c'est la part attribuée au chef boutchouana sur chaque bête abattue.

La lumière du jour fit apercevoir plusieurs arbres antiques qui avaient résisté aux tempêtes des siècles passés, mais qui tombaient en poussière par l'effet du temps. Les chiens ne tardèrent pas à découvrir

de l'eau parmi les roseaux; plusieurs hommes de la troupe y coururent et burent avec les animaux. On s'arrêta dans la matinée devant un bois, près de l'eau. Les Matchappis avaient l'air de craindre qu'une semblable occasion de se régaler de chair de buffle ne se présentât plus. Assis à côté du feu, d'une main ils faisaient rôtir la viande, et de l'autre mangeaient. S'ils s'éloignaient un instant du feu, ils emportaient à la main un gros os qu'ils rongeaient; et quand ils avaient fini, ils venaient chercher un autre morceau. On nomma ce lieu Alers-Fontein.

Le soir on fit halte à une source. Des gens de la caravane avaient tué un buffle qui était à quelque distance; mais comme en entendit tout près de là des lions et des loups, on différa de le dépecer jusqu'au lendemain matin. Heureusement qu'il n'avait pas été aperçu par les bêtes féroces; et les Matchappis l'ayant découpé, on le prit dans le chariot le 9. Comme on avait monté constamment depuis le départ de Lattakou, on se trouvait sur un terrain élevé, ce que le thermomètre avait indiqué au lever du soleil, car alors il marquait 24 degrés (— 3° 55), et la glace avait un demi-pouce d'épaisseur. Les nombreuses traces de buffles qui conduisaient à un étang d'eau limpide prouvaient qu'il était très fréquenté par ces animaux. Au nord, on aperçut de la fumée qui s'élevait à une certaine distance, et qui était produite par le brûlement d'herbes sèches. A midi, le thermomètre était à 60 degrés (12° 43).

Un grand troupeau de springboks se montra dans ce moment, et quelques hommes de la caravane ren-

contrèrent des Boschimans qui eurent l'air de les menacer. On découvrit des coteaux très loin dans l'est, et une plaine qui, presque de tous côtés, s'étendait à perte de vue. On fit halte le soir à Marabay, village de Boschimans-Boutchouanas, qui était composé de dix huttes, et qui avait un aspect très misérable. Une source et un ruisseau d'eau excellente sont à quelques centaines de pas de distance. Les habitants parurent très alarmés: probablement c'était la première fois qu'ils voyaient des hommes blancs et des chariots.

On suivit, le 10, les bords du ruisseau de Marabay, en passant sur des rochers plats qui ressemblaient à un trottoir, et l'on atteignit le confluent du ruisseau avec une rivière qui venait du sud-ouest. On nomma le courant d'eau qui résultait de cette jonction, et qui était considérable, Arrowsmith-River, en mémoire des travaux géographiques de l'Anglais de ce nom. On avait marché au sud-est; on entra ensuite dans une vallée longue et étroite qui se dirigeait au sud, puis l'on traversa le lit rocailleux d'une rivière qui était alors à sec, mais qui, selon les apparences, doit être rempli d'eau dans la saison des pluies. Un quagga, que l'on tua près de là, fut mangé avec plaisir par les Matchappis.

On traversa, le 11, une plaine, en se dirigeant au sud-est, vers l'entrée d'un défilé, à travers les coteaux qui séparent le pays des Boutchouanas de celui des Corannas; on rencontra, un mille plus loin, une centaine d'habitants de Lattakou, partis après les missionnaires. Ils avaient pris un chemin plus court

à travers les coteaux ; ils venaient pour chercher des racines d'ounche, dont ils se nourrissent. Ils avaient passé la nuit au milieu des buissons, et la température avait été très froide. Ils parurent satisfaits de revoir les missionnaires, auxquels ils demandèrent du tabac en feuille et en poudre. A l'extrémité du défilé, on trouva un petit village de Cafres rouges, qui, à l'approche de la caravane, s'enfuirent sur le sommet d'un coteau, derrière le kraal; mais, reconnaissant des Matchappis dans la troupe, ils se hasardèrent à descendre, et bientôt ils crièrent à leurs femmes d'en faire autant. Ils avaient l'air extrêmement misérable, et très étonné de la figure des missionnaires, absolument nouvelle pour eux. Leurs cabanes étaient si basses qu'on avait de la peine à les distinguer au milieu des buissons, à moins d'en être tout près : elles étaient de la forme d'un œuf de poule coupé en deux ; la partie ouverte était tournée du côté du vent. Cela doit être très incommode dans la saison des pluies, à moins que ces gens ne puissent tourner du côté de la tempête la partie close, ce qui ne serait pas difficile. Ils étaient tellement couverts d'ordures, mêlées de taches de peinture très rouge, qu'il paraissait probable que nul d'entre eux n'avait eu aucune partie de son corps lavée depuis sa naissance. « Pour un chrétien, s'écrie Campbell, passer sa vie à délivrer ces êtres de leur misère, dans cette partie reculée de l'Afrique, serait un des actes les plus signalés de charité qui pussent être cités dans l'histoire. Dieu peut produire de tels hommes et bénir leurs travaux.»

Après avoir parcouru trois milles au nord-est, dans

le défilé qui fut nommé Wilbeforce-pass, on entra dans une grande plaine pittoresque entourée de jolis coteaux, couverts çà et là de touffes d'arbres. Dans sa partie orientale s'élève la ville de Malapitzi sur les rives du Makkarab; les Corannas la nomment Tybuss-Kraal et Makholoyank-Kraal. « Les habitants, dit Campbell, semblaient regarder notre approche avec un mélange de crainte et d'étonnement. Ils se tenaient en groupes, nous regardant de loin, même quelque temps après notre arrivée. A la fin nous obtînmes une conférence avec eux pour les informer de l'objet de notre visite, et les tranquilliser sur ce point. Il se passa quelque temps avant que nous pussions apprendre qui était leur chef. Ils dirent d'abord qu'ils n'en avaient pas, ensuite qu'il se nommait Tybuss, et que pour le moment il n'était pas avec eux; enfin que Oukey, qui se trouvait présent, était chef en son absence; nous lui expliquâmes l'objet de notre voyage.

« Il nous répondit qu'il avait passé quelque temps à Reads-Fontein quand les missionnaires y étaient, et qu'il avait entendu dire que la connaissance de Dieu allait être envoyée à tous les hommes, et qu'il pensait que notre arrivée montrait la vérité de ce discours; que, quant à lui, il n'avait pas d'objection à ce qu'un missionnaire vînt parmi eux, mais qu'il ne pouvait parler que pour lui-même, car, bien qu'on le qualifiât chef, on ne prendrait pas son avis : par exemple, dit-il, le fils de Tybuss et quelques autres voulaient entreprendre une expédition avec les Wanketzens; je leur conseillai de n'en rien faire; cependant

ils partirent, et furent tous massacrés. C'est un peuple peu uni; vous verrez qu'ils ne diront pas ce qu'ils pensent. » Nous répliquâmes que nous n'attendions pas une réponse pour le moment; qu'ils pourraient se consulter entre eux, et nous faire part demain de leur résolution. Le soir, M. Anderson adressa la parole aux habitants, par le moyen d'un interprète, pour les instruire. »

Malapitzi est composé de cinquante-six huttes; le nombre des habitants est à peu près de trois cents : ils ont deux mille vaches ici, et autant à deux autres endroits; ils vivent presque entièrement du lait de leurs troupeaux, de sorte que leur occupation se borne à peu près à traire leurs vaches. Ils étaient précédemment sous le gouvernement de deux frères, Linx et Abby, qui, ne s'accordant pas, se séparèrent. La population se partagea entre eux; ceux qui suivirent Linx, maintenant décédé, sont les habitants de Malapitzi; mais Abby est encore à la tête d'un kraal nombreux dans le nord-est.

« Ils ne sont en général ni aussi grands ni aussi noirs que les Matchappis; il paraît qu'ils ne se peignent ni ne se poudrent pas autant qu'eux, et qu'ils ne sont pas si industrieux : c'est chez eux qu'ils se procurent leurs zagaies et leurs manteaux de peau. Les femmes ressemblent beaucoup à celles des Matchappis, et sont vêtues presque de même. Ces gens ont l'air adroit, mais leur richesse en bétail et le petit nombre de leurs besoins les rendent très indolents. Oukey nous dit qu'ils avaient l'intention de se séparer

bientôt; mais que lui et ses amis étaient décidés à rester à Malapitzi.

« Nous eûmes une conférence avec eux; la plupart des habitants y assistèrent. M. R. leur adressa, par le moyen d'un interprète, un sommaire de la doctrine de la Bible, qu'ils écoutèrent avec attention; ils eurent l'air de se plaire à notre chant. Nous eûmes ensuite une autre conférence, concernant leur disposition à recevoir un missionnaire. Ils ne déclarèrent leur sentiment qu'avec beaucoup de circonspection; néanmoins quelques uns dirent qu'ils seraient très satisfaits si nous leur envoyions quelqu'un pour les instruire. Une femme coranna de notre troupe fit observer que les femmes étaient très mécontentes des hommes, qui n'exprimaient pas librement leurs pensées; car ils avouaient que c'était ce qu'ils souhaitaient depuis long-temps. Nul doute que les missionnaires ne fussent accueillis avec bienveillance. (1)

« Un oncle de Matibé, qui demeure ici, objecta contre la venue du missionnaire son ignorance de la langue, qui l'empêcherait d'être utile. Nous répondîmes que ce serait un jeune homme, et que par conséquent il apprendrait bientôt à parler la langue, et, qu'en attendant, il pourrait, par le moyen d'un interprète, leur dire beaucoup de choses. Ces paroles satisfirent les auditeurs. »

(1) « Depuis mon retour en Angleterre, une lettre de M. Anderson m'apprend que ces gens attendent impatiemment un missionnaire. Ce poste, en relation avec les autres kraals des Corannas voisins et avec les nations qui sont au-delà, est extrêmement important. » (Note de Campbell.)

La veille, les missionnaires avaient aperçu un cor-de-chasse d'argent dans la chevelure du front d'un des principaux habitants; ils présumèrent que cet objet devait avoir fait partie de l'uniforme du docteur Cowan ou du lieutenant Denovan; on le fit acheter en échange de tabac, et on apprit que le possesseur l'avait obtenu d'un peuple qui vit plus au nord.

Lorsque l'on prit des informations concernant le docteur Cowan et ses compagnons, les habitants répondirent : « Nous avons fait une expédition contre « le kraal de Makrakka; nous y avons vu beaucoup « de couteaux et une épaulette. Une femme, que nous « prîmes, nous raconta que les moutons du docteur « avaient d'abord été enlevés; ensuite ses chariots fu-« rent attaqués, saisis et brûlés; les fusils sont chez « Makkabba. Nous avons entendu parler du meurtre « depuis long-temps : récemment Makkabba convoqua « une assemblée et se vanta de ce que son père, bien « qu'il fût un grand guerrier, n'avait jamais vaincu « de gens avec des canons : Makrakka avait amené le « docteur Cowan chez les Wanketzens, où il fut tué; « ainsi il est soupçonné d'avoir eu part au meurtre. »

Les guides venus de Lattakou avec les missionnaires dirent qu'ils avaient fait partie de la même expédition, et qu'ils avaient vu les habits du docteur Cowan, beaucoup de couteaux, de fourchettes, de cuillers et de fusils. Un nommé Taou avait apporté à Lattakou la robe de chambre d'un paysan hollandais qui était de leur suite; ils ajoutèrent que les chariots avaient été brûlés, et les chevaux tués à coups de fusil.

Les femmes portaient leurs boutons; les moutons et les bœufs encore vivants, se trouvaient dans différents endroits.

Le 12, à trois heures après midi, les missionnaires se séparèrent de leurs huit guides matchappis, et leur donnèrent du tabac pour les récompenser de leurs peines. Ils les remplacèrent par des Corannas, cette partie de l'Afrique étant entièrement inconnue à toutes les personnes de la caravane. Ils avaient entendu parler du Malalarin, rivière dont les bords sont habités par beaucoup de Boschimans. Ils pensaient que s'ils pouvaient atteindre ses rives, elle les mènerait au Groote-Rivier. Ils prièrent donc les guides corannas de les conduire à cette rivière. Un des chefs leur fit présent d'une chèvre : en comptant les brebis, on trouva qu'il en manquait une avec son agneau, et l'on supposa qu'elle s'était égarée.

En partant de Malapitzi, les missionnaires firent route au sud, en traversant un pays ouvert, borné à l'est et à l'ouest, mais en même temps le plus rude et le plus rocailleux où ils eussent encore voyagé. Ils cherchèrent inutilement de l'eau jusqu'à neuf heures du soir; descendant alors dans une petite vallée, ils n'y trouvèrent que le lit rocailleux et profond d'une rivière qui était entièrement tarie (1).

Le lendemain, parvenus au haut d'un des coteaux voisins, ils découvrirent un pays superbe; les collines couvertes d'arbres jusqu'à leur sommet; de jolies vallées le faisaient ressembler aux plus beaux parcs;

(1) Campbell's *Travels*, p. 234.

enfin le Malalarin serpentait au pied des hauteurs; on distinguait même des forêts dans le lointain. Les longues herbes sèches, couchées entre des bouquets d'arbres, rendirent la descente très douce. On se regardait comme si l'on fût entré dans un monde nouveau. Quelle différence de la contrée d'où l'on sortait!

« Des Boschimans, dit Campbell, habitants d'un kraal composé de quelques cabanes, supposant qu'on venait les attaquer, sortirent à la hâte et se rangèrent en bataille; le chef brandit son arc, et sauta en l'air afin de nous intimider. Nos gens de l'avant-garde leur firent des signes, indiquant que nous étions des amis; et ils réussirent si bien que les Boschimans déposèrent leurs arcs et leurs flèches empoisonnées; mais les femmes se cachèrent dans les cabanes.

« Après quelques mots de conversation avec le chef, nommé Makoun, je m'approchai de sa hutte, et me baissant, je regardai dans l'intérieur. Je n'oublierai jamais l'expression de frayeur qui se peignit sur le visage de ses deux femmes quand elles m'aperçurent; elles n'auraient pas été plus épouvantées si c'eût été un lion ou un tigre. Afin de les tranquilliser, je tirai ma montre, je l'ouvris, et je la leur montrai. En voyant les mouvements, elles conclurent évidemment que c'était un animal vivant; et mon geste pour l'approcher de leurs oreilles afin qu'elles l'entendissent sonner sembla les convaincre que c'était une créature dangereuse avec laquelle j'avais l'intention de leur faire du mal; car elles renversèrent presque la cabane en faisant des efforts pour s'échapper. Remarquant que leur frayeur était non pas feinte, mais très

réelle, je les quittai, et je portai la montre ouverte à Makoun; tous la regardèrent d'une petite distance avec crainte et surprise. Je fis mine de l'approcher de son oreille, il recula; mais pour faire preuve de courage devant ses gens, il rassembla toutes ses forces, et se hasarda à écouter le battement de la montre. Les autres, voyant que le chef n'éprouvait aucun mal, furent aussi hardis que lui. Pendant quelques moments, tous les yeux furent dirigés vers ce phénomène étonnant. Ensuite nous donnâmes à ces Boschimans du tabac; c'était une tentation trop forte pour que les femmes, restées dans les huttes, pussent y résister; elles sortirent, et nous demandèrent un peu de cet objet si recherché. Ensuite elles permirent qu'on approchât la montre de leurs oreilles; puis ils s'assirent tous pour fumer. Les deux femmes de Makoun n'avaient que quatre pieds de haut; elles n'étaient nullement difformes, et chacune portait un enfant attaché à son dos.

« Comme ces gens n'avaient jamais vu de blancs, il n'est pas surprenant qu'ils aient été effrayés en nous apercevant. Ils n'avaient pas entendu parler de Klaar-Water ni des missionnaires. Nous expliquâmes à Makoun les motifs qui nous avaient amenés dans son pays; nous le convainquîmes que nous l'instruirions de plusieurs choses qui seraient salutaires à lui et à son peuple, concernant l'être qui les avait faits, ainsi que le soleil, la lune, les montagnes, les arbres, et que, s'il y consentait, nous lui enverrions d'un pays lointain deux personnes qui enseigneraient ces choses à son peuple. Sa réponse fut courte, mais expres-

sive.... « Je serai très content si quelqu'un vient dans « mon pays pour m'apprendre, ainsi qu'à mon peu« ple, ce que nous ne savons pas. » Puis il ajouta, en montrant l'est : « J'ai encore beaucoup de gens de ce « côté-là. Nous sommes de paisibles Boschimans: c'est « ce que furent mon père et son père; ils ne dérobè« rent jamais rien à leurs voisins » ; et probablement pour nous encourager à envoyer des instituteurs, il dit encore : « Nous avons en abondance du gibier et « de l'eau. » Quelques uns de ces hommes étaient affreusement barbouillés en rouge; peut-être s'étaient-ils ainsi arrangés à la hâte pour nous effrayer si nous avions été des ennemis.

La rivière près de laquelle on avait fait halte est nommée Malalarin par les Betchouanas, Hhou par les Corannas, et le Cœur par d'autres. « Ce fut par un bienfait singulier de la Providence, s'écrie Campbell, que nous arrivâmes précisément dans ce lieu où se trouvait le chef de tous les Boschimans; si nous avions franchi les coteaux seulement un demi-mille plus haut, nous n'aurions pas découvert le kraal, et par conséquent nous n'aurions pas effectué l'objet de notre voyage dans cette région inconnue. Cela vient du Seigneur, et fait concevoir des espérances en faveur de ces pauvres Boschimans. Makoun est un homme intelligent; mais il nous parut qu'il ne possédait que son manteau de peau, son arc et ses flèches. Les missionnaires qui emploieront volontairement leurs jours pour le bien de ces hommes, si éloignés des habitations des hommes civilisés, mé-

riteront les remercîments et le soutien de toutes les églises du Christ. »

On passa le Malalarin et l'on marcha au sud, quelquefois au sud-ouest. Un peu avant le coucher du soleil, les gens de la caravane firent feu sur des girafes qu'ils jugèrent hautes de dix-huit pieds : on les vit s'éloigner en cabriolant. Le lieu où l'on s'arrêta sur les rives du Malalarin était jonché de cornes de divers animaux ; le bois à brûler y abondait ; une famille de Boschimans, qui demeurait à une petite distance, vint voir les voyageurs.

Dans cet endroit, le Malalarin forme un coude ; la plaine que l'on traversa le 14 était bien garnie de gibier, et le pays à l'est de la rivière couvert de beaux arbres ; on se retrouva le soir sur les bords du Malalarin, où il n'y avait pas beaucoup de bois.

Le 15, au lever du soleil, le vent était fort et froid. En marchant le long de la rivière, Campbell manqua de tomber dans une fosse de Boschiman, au fond de laquelle se trouvait dressé un pieu pointu. On fit route au sud-ouest, puis on passa deux fois le Malalarin, ce qui ne s'effectua pas sans peine la seconde fois ; on le revit à dix heures du soir. Vers le coucher du soleil on avait tué un quagga. Campbell observe que ces animaux offrent de grandes différences, suivant qu'ils vivent au nord ou au sud du Groot-Rivier : ils sont également rayés ; mais ceux du nord ont des raies noires et blanches, tandis que ceux du sud les ont noires et brunes.

Comme les missionnaires n'avaient plus ni thé ni

café, ils essayèrent d'y substituer du blé cafre, ce qui réussit très bien; depuis une quinzaine de jours ils avaient remplacé la farine pour le pain par des haricots boutchouanas, et le beurre par la graisse de la queue des moutons; ils trouvèrent que, convenablement préparée, elle avait le goût du beurre frais.

On arriva, le 16, à l'extrémité des coteaux de Hammes, sur la rive occidentale du Malalarin, et l'on rencontra bientôt un terrain où la boue profonde était cachée par de hautes herbes sèches; les bœufs y enfoncèrent presque jusqu'au jarret; enfin on atteignit un sol plus ferme. On venait de tuer un gnou : deux Boschimans s'approchèrent timidement pendant qu'on le dépeçait, on leur donna le dos; ils en furent très reconnaissants; mais en le découpant ils tenaient à la main leurs arcs et leurs flèches empoisonnées, comme s'ils eussent craint pour leur sûreté au milieu d'étrangers tels qu'on n'en avait jamais aperçu dans cette contrée.

On se retrouva le soir sur les bords du Malalarin, que l'on ne put traverser, parce que la rive opposée était trop escarpée. On la passa le lendemain matin, à quelques centaines de pas plus haut. Quand on eut franchi des hauteurs, on redescendit vers ses rives. On rencontra là quatre Boschimans, qui dirent que l'on n'était pas loin de son embouchure. A onze heures du matin on aperçut dans le lointain des bœufs paissant; on sut plus tard qu'ils avaient été envoyés de Klaar-Water pour remplacer ceux de la caravane, fatigués de leur long voyage. Bientôt on découvrit les chariots des missionnaires, qui étaient venus pour

faire la chasse aux hippopotames. A midi, on arriva sur les bords du Yellow-River, dont le Malalarin est un affluent. Ce Yellow-River est beaucoup plus grand que la Tamise au-dessus du point où remonte la marée, et le Malalarin le grossit considérablement. Ce confluent offre un site délicieux, ses rives hautes étant couvertes d'arbres. Cette partie du Groote-Rivier n'avait pas encore été visitée par des blancs. Ce jour et le précédent on avait fait route au sud-ouest.

Un Boschiman vint, le 18, avec ses deux femmes voir les voyageurs; il assista au service divin, auquel il sembla ne pas faire grande attention. Campbell étant monté sur une éminence des bords de la rivière, vit que les plaines s'étendaient très loin au nord-est, à l'est et au sud.

Adam Kok était le seul qui connût le chemin; comme ses bœufs étaient fatigués, il partit, le 19, avant les autres. On devait suivre ses traces; on se mit en route à onze heures, et l'on ne tarda pas à rencontrer des rochers que l'on eut beaucoup de peine à traverser. On s'égara et on s'engagea dans une vallée encore plus rocailleuse et resserrée entre des montagnes. Vers le coucher du soleil on aperçut, en avant, un des hommes qui se tenait immobile; quand on fut près de lui, il raconta d'un ton très ému qu'il s'était tout à coup trouvé face à face avec deux lions. Ils restèrent à se regarder mutuellement, jusqu'au moment où le grand bruit produit par le roulement des chariots sur les rochers fit partir ces animaux. La nuit approchait; on voyageait entre des bois qui bientôt devinrent impénétrables; l'obscurité empêcha

de voir comment on en pourrait sortir; on fut donc contraint de s'arrêter là. On alluma un grand feu, et l'on tira deux coups de fusil pour servir de signal à Adam Kok: mais on ne reçut pas de réponse. On aperçut dans le sud un grand feu sur une colline; mais il était fait par dès Boschimans. On ne savait s'il y avait de l'eau dans les environs; le Groote-Rivier décrit un détour de plusieurs milles dans le sud, ce qui avait obligé les voyageurs de s'en éloigner.

La lumière du jour fit connaître que l'on était au milieu d'arbres et de broussailles, et que des montagnes entouraient de toutes parts cette forêt; l'instinct des bœufs leur avait fait découvrir de l'eau dans un coin entre les coteaux. Un Boschiman, qui vint de bonne heure avec sa femme, indiqua où l'on rencontrerait de l'eau. En doublant le coin d'une montagne, on se retrouva sur le bon chemin; on vit beaucoup de cotonniers sauvages. Les gens de l'avant-garde aperçurent onze girafes qui s'enfuirent du côté de la rivière. Après avoir fait halte à une source excellente, et traversé une forêt bornée à droite par des collines, on passa à une petite distance d'un kraal de Boschimans; ils avaient allumé un bon feu, ils ne se dérangèrent pas. On rencontra là un messager à cheval qui cherchait Adam Kok; il venait des postes extérieurs de Klaar-Water : il était armé d'un fusil; il continua sa course; les voyageurs furent obligés d'allumer une lanterne pour poursuivre leur route.

On éprouva, le 21, de grands inconvénients en pas-

sant à travers des buissons épineux, qui déchiraient la peau des bœufs, les cuirs des chariots, les vêtements des voyageurs. Après avoir doublé l'extrémité d'une montagne, on se dirigea vers le sud-ouest-quart-ouest, et à midi l'on entra dans un village dépendant de Klaar-Water. Notre voyageur s'étant informé du nom de ce lieu, on lui dit qu'on lui avait donné son propre nom, et qu'on le nommait Campbell. Les habitants régalèrent les voyageurs de lait, dont ils n'avaient pas goûté depuis Lattakou. La nuit fut froide et le vent perçant (1).

On suivit, le 23, une vallée bien boisée, resserrée entre des montagnes et arrosée par un ruisseau limpide; on marchait au nord. A deux milles de distance, on trouva Groote-Fontein, petit village qui a une trentaine d'habitants, est entouré de sources, de coteaux et d'arbres, et entièrement séparé du reste du monde. La population s'y était récemment établie, et commençait à cultiver la terre. Le salpêtre abonde dans ce lieu; on croirait que dans quelques endroits le sol est couvert de neige de l'épaisseur de six lignes. Néanmoins l'eau des sources n'est nullement saumâtre. Quoique l'on fût en hiver et dans un pays élevé, la température était agréable et la verdure émaillée de fleurs.

Ce village est peuplé de Hollandais, de Corannas, de Hottentots, de Boutchouanas et de Boschimans: ceux-ci vivent séparément à l'est; ils ont pour voisins les Boutchouanas, qui ne sont là que temporairement et comme domestiques. Campbell alla le

(1) Campbell's *Travels*, p. 245.

soir visiter tout ce monde. Les Boschimans eurent l'air très satisfaits de ce qu'il venait les voir et faisait attention à leurs enfants. Les Boutchouanas dansaient autour du feu, leurs femmes battaient la mesure avec la main, et chantaient exactement comme à Lattakou. Les attitudes de ces gens étaient dégoûtantes et effrayantes. Les habitants de ce village semblent vivre en famille; car il y avait sur le feu, en plein air, un grand pot rempli de chair de quagga, en quantité suffisante pour sustenter toute la population.

Un Griqua, nommé Adam Balley, membre de l'église de Klaar-Water, lit l'Écriture sainte aux habitants du village, et essaie quelquefois de la leur expliquer. Il espérait pouvoir faire davantage; il voulait accompagner, à une certaine distance, les missionnaires, afin de s'instruire par leur entretien.

On partit l'après-midi pour un autre avant-poste de Klaar-Water, qui est sur le Groote-Rivier. De même que les Arabes, les habitants de ce poste se transportent d'un lieu à un autre, selon qu'ils trouvent des pâturages pour leurs troupeaux. On marcha au sud, à travers un pays graveleux et sablonneux.

Campbell monta à cheval, le 24, avec M. Read, Adam Kok et trois Griquas, pour examiner le confluent de deux rivières avec le Yellow-River, à quelques milles plus bas. On suivit le cours de cette rivière; ce fut une promenade charmante. La journée était belle; de petits troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres venaient de temps en temps se désaltérer dans le fleuve, dont les bords étaient boi-

sés. Au bout d'une heure, on rencontra soudainement, dans un enfoncement baigné par la rivière, un kraal composé d'une soixantaine de personnes; on le nomme Maboutchouné. Ces gens sont nomades; ils n'avaient jamais vu d'Européens; ils semblent mener une vie fort heureuse. Une douzaine de femmes creusaient la terre pour en tirer une espèce de racine dont l'odeur est agréable; elles la broient et la mêlent à la graisse et à la couleur rouge dont elles se frottent le corps.

Le zélé missionnaire observe que, dans cette partie de l'Afrique, on rencontre partout des approvisionnements inépuisables de matériaux pour bâtir de grandes villes, notamment des pierres, de la chaux et des ardoises; il y a aussi une rivière considérable qui est navigable pour de petits navires, ce qui semble prédire de grandes choses à cette région, le Créateur, dans sa sagesse infinie, n'ayant rien fait en vain.

Quand on fut arrivé au confluent, on reconnut que, bien que les deux rivières fussent considérables, le Yellow-River l'emportait sur l'autre. On suivait de l'œil, à une distance de deux milles, le cours de cette dernière, qui venait du sud-est, et dont les rives boisées présentaient un aspect gracieux. Les voyageurs s'étant enquis de son nom, on leur répondit que n'ayant été connue que récemment, de même qu'une autre qui était un peu plus loin, et beaucoup plus grande, elles n'avaient d'autres noms que ceux de rivière Bourbeuse pour la première, et de rivière Noire pour la seconde. En conséquence, les voyageurs nommèrent celle-là Cradock-River, et celle-ci

Alexander-River, en honneur du gouverneur et du secrétaire de la colonie. Les Hottentots, auxquels on dit que ces deux personnages étaient les amis de leur nation, répétèrent fréquemment ces noms afin de les fixer dans leur mémoire. Quand on eut rejoint les chariots, on se dépêcha d'arriver au confluent du Cradock et du Yellow-River. La perspective surpassait en beauté tout ce que Campbell avait vu, soit en Afrique, soit dans toute autre contrée. Le Cradock et l'Alexander-River semblent venir du sud-est, et le Yellow-River coule en général du nord-est au sud-ouest. Ces trois rivières peuvent être considérées, avec le Malalarin, comme les sources du Groote-Rivier; car lorsque ensuite on eut longé le cours de ce dernier à travers le continent pendant près d'un mois, on ne rencontra aucun courant d'eau qui vînt le joindre (1).

Un Boschiman qui, avec sa femme et le frère de celle-ci, passa la journée du 25 auprès des missionnaires, leur dit qu'il avait beaucoup d'affection pour les hommes blancs, et qu'en conséquence il allait quelquefois à Klaar-Water. On dormit près d'une belle fontaine, où l'on soupa presque entièrement à la clarté d'un feu, car on était à la dernière chandelle.

On arriva, le 26, à Griqua-Town, dont on était absent depuis soixante jours. Durant son séjour dans ce lieu, Campbell réunit tous les habitants mâles, afin de convenir des réglements propres à protéger la vie et les biens des membres de la communauté.

(1) Campbell's *Travels*, p. 248.

Il leur expliqua la nécessité et le but des lois pour le gouvernement de toute société, leur donna des louanges de ce qu'ils avaient renoncé à la vie errante pour avoir des demeures fixes, et finit par leur assurer qu'ils s'attacheraient au lieu qu'ils avaient choisi, et s'occuperaient à le rendre florissant.

L'assemblée consentit à la proposition de Campbell, qui dressa un code très succinct en quatorze articles. D'après cette législation, le meurtrier est puni de mort; le voleur doit, pour la première fois, rendre le double ou plus de l'objet volé; en cas de récidive, il subit de plus la peine du fouet; pour la troisième fois, le travail forcé est ajouté à ces châtiments. Le meurtre d'un Boschiman, d'un Coranna, ou de tout étranger, est puni comme celui d'un Griqua; et le Boschiman, le Coranna, ou tout étranger qui commet un crime quelconque sur le territoire griqua, est sujet aux peines prononcées contre ce méfait. Les criminels qui viendraient chercher un asile dans la colonie seront livrés aux autorités qui les réclameront. Enfin des précautions sont prises pour empêcher que l'on ne tente de corrompre les juges.

Il fut de plus résolu que neuf personnes rempliraient les fonctions de juges à Griqua-Town, et une autre dans chacun des postes avancés, et que les deux capitaines Bern et Kok, avec MM. Anderson et Jansz formeraient une cour d'appel, et que les limites du pays seraient fixées et les magistrats choisis dans le délai d'un mois.

Les habitants ayant exprimé le désir que la société

des missionnaires en envoyât aux principaux avant-postes, on leur représenta la dépense considérable que même un seul occasionnerait, et on ajouta que la Providence ayant augmenté leurs biens terrestres, ils devraient aider la société; qu'ainsi un homme pourrait s'engager à donner annuellement au fonds commun un bœuf, d'autres un mouton, ou une chèvre, ou une dent d'éléphant. Cette proposition fut unanimement adoptée.

Il fut également décidé que la communauté n'ayant pas de moyen d'échange en circulation pour acheter divers petits objets, tels que couteaux, ciseaux, habits, en supposant qu'une boutique fût établie, conformément à leurs désirs, on s'adresserait à la société des missionnaires en Angleterre pour avoir des pièces d'argent de différentes valeurs frappées pour la colonie, et sur lesquelles serait empreint le nom de Griqua-Town.

Le nombre des habitants de Griqua-Town et des postes extérieurs était alors de douze cent soixante-six, savoir : deux cent quatre-vingt-onze hommes, trois cent quatre-vingt dix-neuf femmes, trois cent dix garçons, deux cent soixante-six filles. Les Corannas, qui se regardaient comme unis aux Griquas pour leur sûreté mutuelle, et qui venaient de temps en temps recevoir de l'instruction, étaient à peu près treize cent quarante et un : ainsi la totalité des habitants de la colonie se montait à deux mille six cent sept (1).

(1) Campbell's *Travels*, p. 256.

L'église, ou la société chrétienne, comprenait vingt-six hommes et seize femmes. Durant les douze derniers mois, elle avait acquis deux hommes et deux femmes.

« Plusieurs des membres, dit Campbell, s'occupent d'enseigner aux autres les choses de Dieu, surtout dans leurs voyages. De même aux postes extérieurs, il y a des membres de l'église qui s'assemblent avec les habitants, fréquemment dans le cours de la semaine, et toujours le dimanche, pour converser avec eux, lire les Écritures, et prier ensemble. Le nombre des personnes qui viennent à l'école à Griqua-Town varie suivant les circonstances; il s'élève en tout à deux cent dix; on suppose qu'une centaine sait lire, très peu savent écrire.

« Plusieurs habitants ont des jardins; ils y sèment principalement du tabac. Beaucoup de terres, dans différentes parties du pays, notamment autour de Griqua-Town, sont cultivées. Les Griquas ont de grands troupeaux de gros bétail, de moutons et de chèvres; ils reconnaissent que depuis qu'ils ont embrassé la vie sédentaire, leur bétail et d'autres choses qu'ils possèdent se sont considérablement accrus. Ce ne fut pas sans peine que les missionnaires les déterminèrent à renoncer à la vie errante; ils furent d'abord obligés de s'y soumettre eux-mêmes; ils méritent des louanges pour leur persévérance. Les Griquas possèdent quelques chariots, la plupart usés; ils sont souvent trompés par les paysans hollandais, qui, profitant de leur ignorance et de leur simplicité, leur vendent leurs vieilles voitures.

Ils les leur laissent emmener à crédit, sachant bien que les Griquas sont exacts à payer leurs dettes. On peut dire que l'industrie existe à peine dans le pays des Griquas; quelques uns fabriquent des vaisseaux en bois pour contenir le lait ou l'eau; d'autres entendent un peu le métier de forgeron pour raccommoder les chariots; il y a même un homme qui sait construire ces voitures. L'aspect de la nouvelle maison de réunion que l'on bâtit donne lieu de présumer qu'il y a d'assez bons maçons parmi eux. Les femmes font des nattes avec des joncs. »

Autrefois ce peuple, provenant d'une race mêlée, portait le nom de Hottentots bâtards; mais lorsqu'on eut représenté aux principaux personnages qu'il était choquant pour l'oreille d'un Anglais ou d'un Hollandais, ils résolurent d'en adopter un autre. Ils tinrent une consultation entre eux, et ayant reconnu que la plupart descendaient d'un nommé Griqua, ils choisirent cette dénomination.

Pendant la nuit du 8 août, un loup affamé entra dans la ville, et dévora trois moutons. Le lendemain, Campbell partit avec ses compagnons; il voulait visiter le pays des Namaquas, qui est situé sur la côte occidentale d'Afrique, près de l'embouchure du Groote-Rivier : deux routes se présentaient pour y aller; par l'une, il fallait presque retourner au Cap, puis gagner le pays des Namaquas en suivant la côte, ce qui aurait été un voyage de trois à quatre mois au moins, en supposant que les bœufs pussent supporter la fatigue, ce qui était extrêmement douteux; l'autre route était de traverser l'Afrique en droiture le long

du Groote-Rivier. Deux Européens, qui avaient essayé de la suivre, n'avaient pu y réussir, parce que des chaînes de rochers, partant des rives du fleuve et se prolongeant à vingt milles dans l'intérieur du pays, étaient impraticables pour les chariots; d'ailleurs le pays était aride et stérile, de sorte qu'ils furent obligés de revenir à Griqua-Town. Mais la probabilité d'arriver en quatre ou cinq semaines au pays des Namaquas, et de découvrir ce qu'il y avait dans le cœur de l'Afrique, détermina Campbell à hasarder cette entreprise.

Un des missionnaires et d'autres personnes l'accompagnèrent avec quatre chariots; ils devaient lui tenir compagnie jusqu'à ce qu'il eût passé le Groote-Rivier.

Après avoir traversé une belle plaine où le bois était rare, on arriva, le 10, à un kraal de Corannas dans le Milk-Valley, et le lendemain à Hard-Castle, un des postes extérieurs de Griqua-Town; il est dans une jolie vallée, qui n'a pas plus de trois milles de circonférence, et est entourée par les montagnes d'asbeste, dont les formes sont très variées, et où l'on trouve en abondance le minéral de ce nom. Les Griquas le nomment pierre à mouchoir, ce qui est remarquable. Quatre longs défilés, se dirigeant de côtés différents, ajoutent à la commodité de la situation de Hard-Castle et à la magnificence de la perspective.

Les Boschimans de tout le pays réclament la propriété du miel qui se trouve dans les montagnes; ils marquent les ruches des rochers comme les fer-

miers en usent pour leurs moutons; et si, dans les visites qu'ils font régulièrement, ils s'aperçoivent qu'une ruche a été dépouillée, on est sûr qu'ils voleront la première vache ou le premier mouton qu'ils rencontreront. Ils disent que les Corannas, les Matchappis et les Morolongs ont des vaches et des moutons qui vivent de l'herbe de la terre, et que, quant à eux, comme ils n'en ont pas, ils ont droit aux abeilles, qui ne vivent que des fleurs. Personne n'empiète sur leurs droits, parce que chacun trouve son intérêt à ce qu'ils recueillent le miel; ensuite on le leur achète.

« La maison d'assemblée de Hard-Castle n'est pas achevée, non plus que celle de Griqua-Town; et il en est de même de la meilleure maison de chacun de ces endroits. Ces hommes manquent de persévérance; mais, ajoute Campbell, ils se sont engagés à finir ces travaux. »

On lut dans ce lieu, comme on l'avait fait au kraal des Corannas, le code des lois adopté à Griqua-Town; il fut également approuvé.

Campbell et sa troupe partirent le 13 : on avait précédemment fait route au sud-ouest, maintenant on se dirigea au nord. On s'arrêta d'abord à Paard-Berg (Mont aux Chevaux), ainsi nommé parce que, dans la saison où ces animaux sont ordinairement malades, on les envoie sur ces hauteurs pour qu'ils échappent au mal. Il y a en bas un kraal de Corannas avec une fontaine. Le lendemain, on continua à voyager entre des coteaux, et on fit halte à un village griqua, qui fut nommé Rowland-Hill-Dorp.

Après avoir parcouru trois milles au nord, on doubla l'extrémité d'un coteau, puis on marcha vers l'ouest à travers un désert sablonneux. Le soir, on atteignit les monts Vansittart, et l'on alla ensuite vers le sud-ouest.

Les voyageurs campèrent dans un angle formé par des coteaux, et où il n'y avait pas d'eau; et le lendemain ils éprouvèrent un grand chagrin en voyant qu'une source où ils espéraient en trouver était tarie; c'était d'autant plus contrariant, qu'éloignés encore de deux journées du Groote-Rivier, ils ne pouvaient en espérer que sur ses bords.

A midi le thermomètre marquait 80 degrés (21 degrés 31). Quand on eut achevé de traverser les monts Vansittart, qui bornent à l'ouest le pays des Griquas, on entra dans un désert sablonneux qui, commençant au sud au Groote-Rivier, s'étend très loin dans le nord. Campbell croit que c'est le même où Matiré et d'autres Matchappis voyagèrent pendant près de cinq lunes, à peu près dans la même direction, vivant uniquement de melons d'eau sauvages. « Nous en trouvâmes beaucoup éparpillés çà et là, dit-il; malgré leur goût nauséabonde, ils peuvent dans un cas de nécessité nourrir et désaltérer. Que de profonds gémissements poussaient nos pauvres bœufs en traînant nos chariots à travers les sables! Quel effet de la miséricorde divine que le vent n'ait pas soulevé ces masses sablonneuses pour nous ensevelir! Combien de regards impatients furent dirigés vers le côté où nous espérions rencontrer le Groote-Rivier! Mais lorsque le soleil nous abandonna

pour aller éclairer d'autres contrées, rien n'indiqua que nous fussions plus près de l'eau; on ne voyait que du sable jonché çà et là de petites touffes d'herbe sèche. Pas un quadrupède, pas un oiseau; on n'apercevait que quelques insectes; c'était un pays absolument désert; sans doute tout voyageur désire d'en sortir aussitôt qu'il peut. En un mot, il n'y avait rien qui pût récréer l'œil, plaire au goût ou apaiser la soif. Précisément à minuit le cri de : « la rivière! la rivière! » nous soulagea tous, et nous fit oublier nos fatigues. Nos bœufs, qui n'avaient pas bu une goutte d'eau depuis deux journées longues et accablantes, semblaient ne pas pouvoir en avaler la quantité suffisante à leur besoin. Nous nommâmes monts Teignmouth les montagnes qui bornent le désert Duncan à l'ouest. »

Comme plusieurs bœufs s'étaient égarés, on fut obligé de s'arrêter sur les bords du Groote-Rivier. On y vit deux cabanes très artistement faites en roseaux, et plusieurs pièces de terre plantées en tabac; une vieille tige de ces plantes avait huit pieds de longueur. Tout cela appartenait à des Boschimans bâtards qui demeurent sur cet emplacement jusqu'à ce que le tabac puisse être récolté. Ce fut là que Campbell se sépara de ses amis, qui l'avaient suivi depuis Griqua-Town.

Le Groote-Rivier se partage là en trois bras, qui se réunissent un peu plus bas : on regarde cet endroit comme très commode pour passer le fleuve. Les bœufs n'étant pas retrouvés au bout de deux jours, on résolut d'effectuer le trajet, et de les attendre de

l'autre côté, de crainte que la rivière venant à monter, on ne pût la passer pendant plusieurs jours de suite. Comme ses rives ont quarante à cinquante pieds de haut, et sont presque perpendiculaires, les Hottentots les taillèrent de manière à ce que les chariots pussent rouler sans accident jusqu'au rivage. Le passage s'effectua heureusement. On arriva d'abord dans une partie du lit qui était à sec; quoique l'eau du premier bras fût rapide et eût près de neuf cents pieds de largeur, on le traversa heureusement, de même que le second qui en avait six cents, et le troisième qui en avait sept cent cinquante. Quand on fut arrivé sur la rive méridionale, on crut que l'on n'y pourrait pas rester, parce que l'épaisseur des broussailles, qui avaient près de trois quarts de mille de profondeur, semblait fermer le passage aux chariots. Couper un sentier à travers ces bois demandait trop de temps; se tenir au niveau de la rivière pouvait devenir très hasardeux : car si l'eau venait à monter par suite des pluies, elle entraînerait tout ce que possédaient les voyageurs; et si cet accident arrivait pendant la nuit; lorsqu'ils dormiraient, ils courraient également le risque d'être emportés, ces crues subites survenant fréquemment dans l'intervalle d'une demi-heure. Après bien des recherches, on découvrit un peu plus haut une ouverture dans les broussailles; on y entra, on rencontra divers obstacles; on monta et on descendit en suivant une direction sinueuse, et enfin on atteignit l'extrémité du bois (1).

(1) Campbell's *Travels*, p. 271.

On fit halte dans un enfoncement entouré d'arbres, et d'où l'on entendait le bruit de la rivière. Enfin, le 21, les bœufs épars furent ramenés; le 23, la caravane se remit en route. On ne tarda pas à rencontrer un kraal de Corannas, arrivés dans la matinée pour se fixer dans ce lieu. Les femmes étaient occupées à construire les cabanes : elles parurent extrêmement alarmées à la vue de la caravane.

L'aspect du pays était agréable par la diversité des collines que l'on apercevait, et les sinuosités du fleuve; mais le terrain était d'une aridité extrême, et ne paraissait pas être susceptible de culture, car il offrait ou du sable, ou du gravier, ou des tas de pierres. A midi, le thermomètre marquait 80 degrés (21° 31), de sorte que marcher au soleil était vraiment accablant. A l'exception du kraal des Corannas, on ne vit pas, de toute la journée, une seule créature humaine, ni aucun animal, sauf quelques oiseaux. On fit route à l'ouest.

On s'était arrêté à un coude de la rivière, qui, ayant précédemment coulé à l'ouest, tourne là au nord. Le 24, la chaleur devint si incommode à huit heures du matin, que l'on fut obligé de faire halte sur les bords de l'eau, et au pied d'un petit coteau, composé principalement de rochers de cailloux bleus et de marbre blanc. On fut assez bien ombragé par les arbres pendant la partie la plus chaude de la journée. On se remit en route à trois heures. Les bords de la rivière, alors à sec, qu'il fallait traverser, étaient quelquefois très malaisés à cause de leur escarpement. On eut, pendant toute la jour-

née, des coteaux à gauche; il fallut pour les doubler marcher au nord; ce sont ces accidents de terrain qui font prendre cette direction à la rivière. On s'arrêta le soir à sept heures; on alluma le feu sous le vaste ombrage d'une espèce d'arbre nommé troublanc. Les Matchappis emploient son bois à faire des cuillers. Les Hottentots et les autres peuples de ces contrées dorment fréquemment sur la cime de cet arbre comme sur le toit d'une maison, afin d'éviter l'attaque des lions pendant la nuit. Une fois, un Hottentot ainsi endormi tomba sur un lion qui reposait sous le même arbre; le lion fut si alarmé de ce coup soudain qu'il s'enfuit assez loin pour permettre au Hottentot de regagner son poste. De tout le jour on ne vit pas un indigène; tout offrait un désert silencieux.

On reconnut, le 25 au lever du soleil, que l'on avait campé dans un emplacement fort agréable; des coteaux s'élevaient à différentes distances; on avait une belle perspective de la rivière. « Dans cet endroit, éloigné de toutes parts des côtes maritimes, dit Campbell, l'air était absolument privé de l'humidité que la mer lui communique, et tellement sec, que l'encre séchait presque à l'instant dans ma plume, et que j'avais beau mouiller mes pinceaux pour dessiner à l'aquarelle, ils étaient presque secs avant que je les approchasse du papier. » Des coteaux qui s'approchaient beaucoup de la rivière, et que l'on voulait doubler, forcèrent les voyageurs à s'éloigner de ses bords. Le chemin devint alors très difficile, non seulement à cause de l'inégalité du sol, mais aussi à

cause du grand nombre de pierres dont il était jonché. De plus, on fut obligé de traverser six fois le lit sablonneux d'une rivière tarie, et dont les bords étaient très roides. Cette partie de l'Afrique paraît être entièrement abandonnée par les animaux de toute espèce. On vit deux Corannas, l'un avec une peau de mouton sur les épaules, et l'autre, qui était un vieillard entièrement nu. Ils demandèrent instamment du tabac.

Vers le coucher du soleil, on s'approcha de deux kraals de Corannas, dont les habitants coururent au sommet d'un coteau voisin pour voir la caravane. Ces gens avaient plusieurs centaines de bœufs, de vaches, de moutons et de chèvres. On s'arrêta près de leurs maisons; une quarantaine d'entre eux vint s'asseoir devant la tente, regardant les voyageurs d'un air ébahi. Ce lieu se nomme Filp-Kraal, et contient environ cent cinquante habitants. A peu près à un demi-mille de chaque côté, il y a un petit kraal de sept à huit cabanes chacun. Ces gens désireraient, pour la plupart, recevoir un missionnaire; mais, d'après leur aveu, ils ne sont pas unis, et semblent éprouver de la répugnance à donner une réponse positive. Ils ont l'air indolents, tristes et stupides. L'arrivée de la caravane ne produisit d'autre effet sur eux que d'exciter un peu leur curiosité. Ils sont tellement renfermés dans l'intérieur du continent, que probablement aucun d'eux n'a jamais entendu parler de la mer.

Au nord d'une rivière, une plaine absolument

nue s'étend à perte de vue; il n'y croît qu'une bruyère brune. On voyagea, le 26, en se dirigeant au nord-ouest à travers un terrain pierreux.

On s'aperçut, le 27 au point du jour, que les chariots s'étaient arrêtés près d'un tombeau solitaire, surmonté d'un tas de pierres; il y en avait deux longues qui s'élevaient au centre. Personne de la caravane ne savait si un Coranna ou un Boschiman y était enterré. De l'autre côté de la rivière, au nord, on voyait une plaine bornée seulement par l'horizon, sans un seul arbre, et couverte de bruyères. « C'était probablement, dit Campbell, une partie du désert que nous avions vu plus haut. Le Groote-Rivier pourrait être conduit dans cette plaine, où il coulerait dans plusieurs canaux, et répandrait la fertilité partout où ses eaux parviendraient; mais, dans ce pays, personne ne songe à une telle entreprise; cependant il pourra venir un temps que cette amélioration soit tentée. Tous les jours, un peu après midi, il s'élève une légère brise, qui est singulièrement agréable sous cette température brûlante. Aujourd'hui un tourbillon a presque renversé notre tente pendant que nous étions à dîner. La table et les plats furent tellement couverts de sable, que nous ne pûmes manger un morceau de plus. »

Le 28, on marcha encore sur des pierres et du sable rouge, puis on rencontra de nouveau le fleuve, qui décrit un coude autour de la pointe septentrionale d'une chaîne de collines, dont on doubla l'extrémité sud : elles furent nommées Stuart-Hill. Camp-

bell vit, pour la première fois, un hippopotame, qui, par intervalles, s'enfonçait dans l'eau, puis revenait à sa surface pour respirer.

Après avoir voyagé à l'ouest et au sud-ouest, on arriva, le 30, à un kraal de Corannas. Il y en a une partie éloignée d'un mille des autres cabanes, au milieu d'un bouquet d'arbres, et sur une éminence, au pied de laquelle coule un petit ruisseau, venant du Groote-Rivier. Ces gens ont beaucoup de bestiaux.

Plus loin, on passa devant un bâtiment en ruines; il avait été construit par un certain Stéphanos, qui, ayant fait des faux, avait fui de la colonie. Cette maison, très solide pour le pays, est sur un terrain très rocailleux, à quelques centaines de pas de la rivière; elle est bien construite, car Stéphanos était maçon, et tout a été fait sous sa direction. Le soir, on s'arrêta dans un lieu où le bois à brûler abondait, ce qui fit grand plaisir aux voyageurs, car le froid était perçant; cependant, à midi, le thermomètre avait marqué 82 degrés (22 degrés 20).

Plusieurs personnes suivirent, le 31, les bords de la rivière, parce que les chariots furent obligés de faire un détour, à cause des coteaux. Campbell remarqua dans deux endroits des rochers empilés les uns sur les autres en forme de môles, et allant des coteaux presque jusqu'au bord de l'eau. La journée fut très fatigante. En s'arrêtant le soir, on trouva sous un arbre le chariot d'un Griqua, qui avait été forcé de l'y abandonner.

Le chemin que les chariots devaient prendre, le 1er septembre, étant très tortueux, plusieurs per-

sonnes enfourchèrent des bœufs pour longer la rivière. « La route à travers les coteaux, dit Campbell, était presque impraticable, même pour les bœufs, étant de toutes parts jonchée de rochers; mon bœuf s'abattait fréquemment, et quand il se relevait, je courais quelquefois le risque d'avoir les yeux percés par ses cornes; toutefois, en deux heures, nous arrivâmes au kraal de Kok, qui est dans une grande plaine carrée, bornée de tous côtés par des collines basses : elle est sablonneuse; on y voit quelques touffes d'herbes éparses.

« La majorité des habitants du kraal consiste en Orlams; il y a aussi des Griquas qui ont quitté leur pays pour jouir ici tranquillement de la pluralité des femmes, et pour vivre sous tout autre rapport sans aucune règle; par conséquent, il existe parmi eux une grande dépravation.

« Il n'est pas étonnant que le sol devienne sablonneux dans ce canton, il n'était pas tombé une goutte de pluie depuis six mois. Les habitants ne connaissent aucun kraal dans le pays voisin, ni au nord; ils disent qu'il serait impossible d'y subsister, parce qu'il n'y a pas du tout d'eau; ils savent seulement qu'au sud, entre eux et la colonie, vivent quelques Boschimans. Toutefois, le pays a ses agréments. Les coteaux sont couverts çà et là de beaux arbres et de jolis arbrisseaux; et les hauteurs qui sont immédiatement derrière le kraal abondent en cristal de roche très brillant et en marbre. Au nord de la rivière, on voit des coteaux de grès aussi rouge que l'écarlate. A dîner, nous ne mangeâmes que de la viande, les

habitants n'ayant pas de grain pour faire du pain.

« Kok nous raconta qu'il était récemment allé avec une troupe nombreuse de ses gens à la chasse des éléphants de l'autre côté de la rivière : ils marchèrent pendant près de six jours au nord sans rencontrer une seule source. De même que les Matchappis, ces gens font griller au feu les melons d'eau, qui alors fournissent une liqueur limpide et saine (1).

« Ce kraal renferme quatre cent vingt-cinq habitants parlant le hollandais, savoir : deux cent quinze Orlams, cent quatre-vingts Corannas et trente Boschimans. Kok, bien que disposé en apparence à recevoir un missionnaire, n'en témoignait pas un vif désir, et attendait sur ce point la décision de son père, qui vit à Silver-Fontein. L'établissement d'une mission dans ce lieu serait très désirable, parce qu'elle unirait comme par un anneau celles de l'est à celles de l'ouest de l'Afrique. Quelques habitants souhaitent vivement l'instruction; un homme sait un peu lire, et Kok connaît ses lettres; nous l'engageâmes à continuer d'apprendre. Il nous fit présent d'un bouvillon qui paraissait un peu sauvage; mais de nos Hottentots s'en empara très adroitement en faisant une bride au bout d'une corde, la jeta à l'animal pendant qu'il courait, et le prit par les jambes de derrière, ce qui l'arrêta, et le fit tomber; alors on le tua. Kok nous prêta aussi quatorze bœufs robustes pour nous aider à aller jusqu'au pays des Namaquas. »

(1) Campbell's *Travels*, p. 284.

Le terrain montueux et rocailleux obligea les voyageurs de s'éloigner encore de la rivière, et de traverser de petites collines raboteuses et brunes. Le lendemain, 4, tout le monde, en se réveillant, se plaignit de mal à la tête; ce qui fut attribué à la grande chaleur de la veille, réfléchie par le sable. A neuf heures du matin, on arriva sur les bords du Groote-Rivier, et chacun s'empressa de se désaltérer; car on avait fait halte dans un lieu absolument aride.

Les voyageurs ayant entendu parler d'une chute d'eau peu éloignée de leur campement du 5, prirent le lendemain matin un guide pour les y conduire. Ils arrivèrent bientôt à un endroit où la terre était couverte de rochers dans une étendue de plusieurs milles. Le plus remarquable de ces rocs avait à peu près un demi-mille de long et cinq cents pieds de haut, et semblait être ferrugineux; des collines, de toutes les dimensions, étaient composées de rochers empilés les uns sur les autres; il y avait des milliers de rocs énormes épars de tous les côtés. On aurait dit qu'ils avaient été transportés là par quelque éruption épouvantable. Le fleuve se partage en plusieurs bras, qui coulent entre des masses de rochers, dont la hauteur est peut-être de cinq cents pieds, et qui sont tellement escarpés, que l'on ne peut descendre au bord de l'eau. Dans la saison des pluies, quand le fleuve est gonflé, son aspect doit être terrible par l'impétuosité de son cours à travers ces rochers gigantesques; du reste, on n'aperçut pas de cascade. On mit une heure à descendre à travers les rochers jusqu'aux bords de la rivière. Une masse, de la di-

mension d'une maison ordinaire, avait été enlevée de sa place par quelque grande crue des eaux, et déposée dans une position inclinée contre un autre rocher, de manière à former un antre ouvert, où l'on pouvait être à l'abri des rayons du soleil. Campbell et un de ses compagnons, qui s'étaient écartés du reste de la caravane, s'y reposèrent pour s'y rafraîchir. Ils eurent quelque peine à se débrouiller du milieu des buissons épineux, qui couvraient un sol graveleux, à travers lequel le fleuve s'était ouvert plusieurs petits canaux qu'il fallut franchir; ils furent obligés de chercher les sentiers que les bêtes sauvages s'étaient frayés; enfin, ils rejoignirent les chariots à deux heures après midi.

« Dans cette excursion, dit Campbell, nous avions vu beaucoup de serpents, mais ils ne nous firent pas de mal; il n'y a réellement de danger que lorsqu'on les foule aux pieds à l'improviste au milieu des herbes hautes; alors ils se retournent brusquement, et mordent; dans tout autre cas, ils tâchent de s'enfuir. Très souvent les Hottentots prennent un serpent, expriment le venin qui est sous sa dent, et le boivent. Ils disent qu'il les étourdit un peu, et s'imaginent qu'il les préserve ensuite de tout accident que pourrait causer la morsure de ce reptile. Je ne doute pas du fait, qui m'a été attesté par les Hottentots voyageant avec moi; mais je laisse aux gens de l'art à décider s'il peut produire l'effet que lui attribuent ces Africains. »

On campa, à minuit, dans un lieu dépourvu d'eau, d'herbe et de bois; l'air était aussi froid qu'en An-

gleterre au mois de décembre. Une chaîne de rochers, qui commençait aux bords du Groote-Rivier, avait forcé les voyageurs de s'enfoncer au sud dans l'intérieur du pays.

On vit, le 7 au point du jour, une chaîne de collines à une dizaine de milles à droite ou au nord; elle avait à peu près trente milles d'étendue, et ressemblait à une grande muraille. On fit halte à deux heures après midi au pied des hauteurs que Campbell nomme monts Haldanéens; on eut à y faire une nouvelle opération, qui fut de creuser dans le lit tari d'une rivière, ce qui procura en abondance de l'eau pour les voyageurs à cinq pieds au-dessous de la surface du sable; il paraît que c'est une rivière qui coule sous terre, pour se joindre au Groote-Rivier. On apprit que plus bas elle forme des étangs (1).

Dans l'après-midi, on vit neuf lions à peu de distance; un des Hottentots fut sur le point d'être déchiré par trois de ces animaux sur lesquels il arriva, à l'improviste, à travers les broussailles. Ils restèrent quelques moments à se regarder; mais lui s'étant tourné pour faire signe à ses compagnons de venir à son secours, les lions s'avancèrent; alors le Hottentot ayant aussitôt fixé ses yeux sur eux, ils s'arrêtèrent; puis voyant arriver des hommes avec un fusil, ils s'en allèrent. Dans la soirée, quelques nuages parurent à l'ouest au bas de l'horizon, ce qui fut considéré comme une rareté; car depuis plus de trois mois on avait eu presque constamment du soleil avec une atmosphère pure.

(1) Campbell's *Travels*, p. 290.

On ne put bouger de place pendant trois jours, parce que les bœufs, partis sous la conduite de trois Hottentots pour chercher de l'eau, ne revinrent pas; on craignait qu'ils n'eussent été enlevés par des Boschimans. Deux chèvres laitières s'enfuirent, on ne les revit pas; on put présumer que les lions les dévoreraient pendant la nuit. Des hommes furent envoyés à la découverte des bestiaux et des gardiens. Le troisième jour, à neuf heures du soir, on était encore dans l'attente, lorsque l'on crut entendre tirer deux coups de fusil à une certaine distance; une demi-heure après, un second, puis un troisième coup partirent; ce qui fit supposer aux voyageurs qu'il y avait quelque malheur. « En conséquence, dit Campbell, nous dépêchâmes cinq à six de nos gens avec des fusils vers le lieu d'où le bruit venait. Bientôt une partie d'entre eux ramena un des trois Hottentots partis avec le bétail. Il raconta qu'ils avaient été attaqués par des Boschimans sauvages, qui avaient blessé Pikiouré dans le dos, immédiatement au-dessous de la nuque, avec une flèche empoisonnée, et avaient emmené tout le bétail. La plaie de Pikiouré était fort grande, parce que ses compagnons avaient eu beaucoup de peine à en extraire, avec une alêne, les morceaux de la flèche qui étaient restés dans la blessure. Nos gens prirent leurs armes pour essayer de recouvrer le bétail. A dix heures, il y en avait dix prêts à partir. M. Read les pria d'épargner, si cela était possible, la vie des Boschimans, leur dit d'essayer de se placer entre eux et le Groote-Rivier, et de les surprendre. Nous appréhendions que, faute de cette précaution,

les Boschimans ne prissent le parti de tuer les bestiaux, et de décamper. Un Boschiman de Griqua-Town suivit nos gens avec son arc et ses flèches, sans qu'ils le lui eussent demandé.

« Notre position était réellement accablante, au milieu d'un désert, avec trois chariots chargés, et sans un seul bœuf pour les traîner. Cinq Hottentots bâtards, occupés à une expédition de chasse, étaient venus nous voir le matin; nous savions qu'ils devaient se trouver quelque part vers le sud-ouest; nous expédiâmes quatre hommes pour les informer de notre situation. Enfin, comme nous pouvions être attaqués pendant que tant de gens de notre troupe étaient absents, nous examinâmes quels étaient nos moyens de défense. Nous reconnûmes que trois de nos gens avaient vendu, ou plutôt échangé leurs fusils pour du bétail à Griqua-Town, supposant, dans leur ignorance, que tout danger serait passé quand nous reviendrions de Lattakou. M. Read me dit : « Les « Hottentots ne savent pas plus où nous allons que « la manière dont nous nous dirigeons; ils ne peu« vent comprendre pourquoi dans une partie de « notre marche le soleil se lève à leur main droite, « et dans une autre à leur gauche; mais ils ont en « moi une confiance si entière que si je pouvais les « faire descendre de l'autre côté du monde, pourvu « que je marchasse le premier, ils me suivraient. » On ne trouva que cinq fusils dans les chariots; les hommes qui n'en avaient pas étaient armés de zagaies, et les Boschimans d'arcs et de flèches.

« Nous pensâmes qu'il était de notre devoir de

prendre ces mesures et ces précautions, et ensuite d'avoir recours au grand refuge dans les temps d'affliction, au trône de grâce et de miséricorde. Nous nous réunîmes, et nous priâmes. Nous fîmes tout ce qui était en notre pouvoir pour le pauvre blessé, qui avait une femme et trois petits enfants à Béthelsdorp.

« Quelques uns de nos gens présumaient que les Boschimans avaient eu l'œil sur tous nos mouvements depuis que nous descendions la rivière, et qu'ils avaient choisi ce lieu comme le plus favorable pour leur attaque, étant le plus éloigné de tout secours. D'autres croyaient que ces Boschimans étaient liés avec Africanir, chef de bandits, qui est la terreur de cette partie de l'Afrique, et que c'était le prélude d'un grand assaut. D'autres enfin affirmaient que tout notre bétail serait tué, parce que les Boschimans, quand ils en prenaient beaucoup à la fois, connaissant la difficulté de les emmener tous, choisissaient ordinairement les plus belles bêtes, et se défaisaient des autres en leur tirant des flèches empoisonnées.

« Tout le monde resta éveillé, excepté moi; mais dépourvu de tout moyen offensif ou défensif, et chaque chose étant en aussi bon ordre qu'il nous avait été possible, je m'écartai pour prendre un peu de repos. A peine je venais de me coucher, qu'un des nôtres accourut pour me conseiller de ne pas dormir. Une heure après j'appris que nos gens combattaient les Boschimans; ce que je ne pus croire, ayant été éveillé une demi-heure et n'ayant rien

entendu. Cependant, à trois heures du matin deux coups de fusil, puis un troisième, frappèrent mon oreille. Aussitôt je quittai les chariots, et un des Hottentots m'indiqua un grand nuage de poussière que le clair de lune rendait visible, et qui était occasionné par la marche de nos bestiaux; ils couraient vite, car le nuage s'approchait avec promptitude. Les bœufs devinrent enfin visibles; mais nous n'osions avancer vers nos gens, de crainte d'apprendre que quelqu'un avait perdu la vie en reprenant le bétail : quelle fut notre joie de savoir que cela s'était effectué sans rencontrer de résistance! La nuit nous empêcha de compter les animaux, de sorte que nous ignorions si nous en avions perdu. Après avoir rendu nos actions de grâces à Dieu pour ce bienfait, nous allâmes nous coucher, en laissant quelqu'un pour faire sentinelle.

« Au point du jour, le 10, le dénombrement des bestiaux nous fit connaître qu'il n'en manquait aucun. Voici ce que Pikiouré, Frédéric et Michel, les trois Hottentots qui les avaient conduits, nous racontèrent : « N'ayant pas trouvé de flaques d'eau « dans le lit tari de la rivière, ils continuèrent à mar- « cher jusqu'au Groote-Rivier, à une distance de « vingt milles. Lorsqu'ils s'arrêtèrent sur ses rives, « ils virent à quelque distance des Boschimans qui « épiaient à travers les buissons : quand ils quittè- « rent le fleuve, les Boschimans les suivirent, mais « en se cachant le mieux qu'ils purent dans les brous- « sailles. A la brune, ces sauvages ajustèrent Pi-

« kiouré, qui était grand et robuste; ils supposaient « peut-être que, s'ils pouvaient l'abattre, ils vien- « draient aisément à bout des autres, qui étaient jeu- « nes. Pikiouré, se sentant blessé, courut à un de ses « compagnons, et le pria d'arracher la flèche : celui-ci « le fit, mais il en resta deux morceaux dans la plaie; « il eut le courage de les en extraire avec une alêne, « pendant que l'autre jeune Hottentot tint avec son « fusil les Boschimans à distance; mais il fit feu vers « le point d'où la flèche était partie. Alors ils lais- « sèrent les bœufs, afin de pouvoir amener Pikiouré « aux chariots. » Étant encore très éloignés, ils tirèrent deux coups de fusil; c'étaient sans doute ceux que nous avions cru entendre. Peut-être les Boschimans ne surent pas que les bestiaux leur avaient été entièrement abandonnés; ils durent supposer que nos hommes s'étaient cachés dans les broussailles pour se mettre à couvert, et que les coups tirés par eux en s'approchant des chariots, l'étaient par des gens venant à leur secours. C'était la seule manière d'expliquer pourquoi aucun des bœufs n'avait été emmené.

« Les cinq Hottentots bâtards que nous avions fait instruire de notre position critique, arrivèrent à notre aide à cinq heures du matin; nous leur exprimâmes notre gratitude. Comme il n'y avait pas d'eau pour nos bœufs, nous partîmes à dix heures, marchant lentement à cause du pauvre blessé. Nous avions fait tout ce que nous avions pu pour le soulager; il était resté couché toute la nuit en poussant des gémissements. A une heure et demie après midi,

ses douleurs devinrent si vives, que nous fûmes obligés de nous arrêter au pied d'une montagne, et de l'étendre à l'ombre d'un buisson. Son aspect nous alarma; il était extrêmement enflé, notamment à la tête et à la gorge. Il nous dit qu'il sentait l'effet du poison descendre graduellement jusqu'à l'extrémité de ses pieds, puis remonter de la même manière; à mesure que le venin montait, son corps gonflait. Il ressentait de grandes angoisses, se tournant souvent sur son visage, et implorant pour son âme la miséricorde de Jésus. Il croyait éprouver la principale action du poison dans une de ses joues, et nous pria de la couper; ce que nous ne fîmes pas, persuadés que tout son corps était infecté. Le Boschiman qui était avec nous dit que Pikiouré mourrait au moment du coucher du soleil; ce qui ne manqua pas, car moins de cinq minutes après que cet astre se fut plongé sous l'horizon, Pikiouré rendit le dernier soupir. Son visage était effrayant, tant l'enflure l'avait défiguré; il y avait au-dessus de ses sourcils une tumeur aussi grosse qu'un œuf d'oie (1).

« Comme nous étions contraints de rester là toute la nuit, quoiqu'il n'y eût pas d'eau, nos gens fortifièrent ce lieu en entourant les feux d'un abattis de broussailles; c'était de crainte que les Boschimans, que l'on disait être très nombreux dans ce canton, ne vinssent nous attaquer dans l'obscurité. Nous envoyâmes aussi en avant tous nos bœufs, pour qu'ils pussent boire aussitôt qu'il serait possible, ne

(1) Campbell's *Travels*, p. 297.

gardant que ceux qui étaient nécessaires pour traîner les chariots ; nous divisions nos forces, mais il n'y avait pas d'alternative.

« Notre surprise et notre joie furent extrêmes le 11, vers minuit, en voyant arriver M. Schmelen, missionnaire, et plusieurs individus de la nation des Namaquas. Ils se trouvaient à un de leurs postes extérieurs, lorsqu'ils furent instruits de notre position par les gens que nous avions expédiés pour chercher du secours. Ils nous apprirent que les Boschimans nous avaient suivis depuis la Cascade, guettant l'occasion de nous piller ; ils ajoutaient que ces malheureux avaient été tellement maltraités par les paysans de la colonie, que maintenant ils tâchent de tuer quiconque porte un chapeau, seule marque qui les aide à distinguer un paysan. Ils sont liés avec Africanir, et lui donnent une part de leur pillage, notamment si c'est de la poudre fine.

« A sept heures du matin, nous enterrâmes le pauvre Pikiouré au pied d'une montagne, derrière nos chariots ; son corps fut enveloppé de son coross ou manteau de peau de mouton. M. Read prononça une exhortation ; ensuite nous priâmes, et nous chantâmes un hymne. »

Les voyageurs marchèrent à l'ouest, dans une plaine de sable profond, bornée à droite et à gauche par des coteaux. On arriva dans la nuit à Kabas-Fontein, situé au-delà d'une chaîne de montagnes que l'on avait eues en perspective toute la journée : la vue de l'eau fut également agréable aux hommes et aux bêtes, car on en était privé depuis la veille ;

les bœufs envoyés à l'avance se trouvaient sains et saufs.

Mais le 12, la clarté du jour fit voir qu'il n'y avait pas en ce lieu une seule feuille d'herbe pour sustenter le bétail. Ainsi, quoique ce fût un dimanche, les missionnaires furent obligés de partir. Ils marchèrent au nord, le long du pied des monts Kabas, à travers du sable et des rochers, et à quatre heures après midi ils arrivèrent à Pella, poste de mission, dans un emplacement pittoresque du pays des Namaquas. A midi, le thermomètre marquait 80 degrés (21° 31); et à trois heures, dans le chariot, en descendant le coteau sablonneux, vers Della, 98 degrés (29° 32).

Il est difficile de s'imaginer un lieu plus aride que Pella; il est tout entouré de sable blanc, parsemé çà et là de quelques buissons. Au nord et à l'est s'élèvent des montagnes hautes, noires et raboteuses.

La vue des jardins des Namaquas affligea tous ceux qui les visitèrent. On était au second mois du printemps; beaucoup de graines avaient été semées; l'action du salpêtre, dont le sol est imprégné, avait fait périr la plupart des plantes au moment où elles sortaient de terre; d'autres semblaient se consumer en efforts pour vivre. On n'aperçut pas le moindre sourire sur le visage des habitants, pendant qu'on parcourait le jardin. La présence de l'eau les a seule décidés à rester à Pella. Les rives du Groote-Rivier, qui ne sont éloignées que de quatre milles, sont si hérissées de rochers, qu'ils n'auraient pu y vivre.

Pendant toute la journée du 14, le soleil ne cessa

pas de luire ; mais si les yeux étaient récréés en contemplant le ciel, combien ils étaient attristés en regardant la terre, où tout avait l'air malade et mourant ! Durant le dîner, un tourbillon de vent remplit la maison de poussière, et obligea d'étendre une toile sur la table jusqu'à ce qu'il fût passé.

Les voyageurs firent une promenade à cheval, dans la matinée du 15, vers le kloof ou défilé du Groote-Rivier. Ils rencontrèrent un ruisseau d'eau saumâtre, qui disparaissait dans le sable, puis se montrait de nouveau à peu près huit fois. On était sur le bord de la rivière depuis quelques minutes, quand M. Read prit entre les pierres un grand poisson ; ce qui fixa l'attention de tout le monde ; et en une heure on en eut une douzaine de différentes espèces. « Cette circonstance, peu importante en elle-même, dit Campbell, contribua peut-être au bien-être des habitants de Pella : ils ne savaient pas qu'il fût si aisé de se procurer du poisson ; ils ne l'aiment pas ; mais le désir d'épargner leurs moutons les engagera peut-être à prendre des poissons de temps en temps, ce qui pourra leur donner du goût pour cette sorte de nourriture. »

Le Groote-Rivier était bordé, de chaque côté, de montagnes hautes et nues, qui ne lui laissaient guère que l'espace nécessaire pour couler : celles du nord sont presque entièrement noires, et offrent à peine un brin d'herbe ; il n'y croît que quelques aloès épars ; celles du sud sont composées, les unes de pierres rouges, d'autres de pierres brunes ; on aurait dit que leursurface était dans une fournaise, et couverte de

cendres; elles doivent être extrêmement échauffées, car elles font face directement au soleil. La vivacité de la verdure des arbres qui garnissent les deux rives forme un contraste frappant avec l'aspect mélancolique et inanimé de ces montagnes, dont la structure variée et gigantesque fait la seule beauté : on ne peut les contempler sans étonnement.

On suivit le cours du fleuve dans une étendue de cinq à six milles, puis l'on entra dans une gorge étroite qui, dans une longueur de deux milles, ressemblait à un escalier fait pour des géants. On le monta à cheval, ce qui fut très incommode pour les animaux, quelques uns des degrés ayant près de deux pieds de haut, et beaucoup de rochers étant unis et glissants. Le soleil était près de se coucher quand on atteignit au haut de ce défilé resserré, qui, presque partout, n'avait que quelques pas de largeur, quoique ses flancs s'élevassent à plusieurs centaines de pieds. Diverses portions du pays, au sommet, étaient tellement jonchées de salpêtre, qu'on les aurait crues couvertes de neige. En creusant dans le sable on trouva de l'eau pour se désaltérer. On employa deux heures d'un pas assez vif pour regagner Pella.

« Nous reconnûmes, dit Campbell, qu'il ne serait pas aisé de partir de ce lieu avant la saison pluvieuse, en janvier; car il est séparé de la colonie par un vaste désert. Les missionnaires connaissaient trois routes : la première est celle de l'est; on y manque d'eau pendant trois longues journées; il en est de même pour celle du milieu, et dans cette saison les fontaines ou les étangs sont à sec. La troisième route

longe le Groote-Rivier pendant plusieurs journées; elle est presque toujours pierreuse et rocailleuse, et très exposée aux incursions des Boschimans sauvages. Après qu'on s'est éloigné de la rivière, on voyage pendant deux longues journées, sans eau, à travers le désert, jusqu'aux monts Kamis. Les missionnaires nous conseillaient d'attendre la saison des pluies. La route du milieu étant impraticable, et celle qui longe le fleuve deux fois plus longue, et de plus si rocailleuse, qu'elle disloquerait nos chariots, nous résolûmes d'essayer celle de l'est.

« Les missionnaires nous parurent des hommes recommandables : l'extrême aridité du terrain, le sable dont le pays est uniformément couvert, la nudité de la terre, la chaleur excessive, rendent leur position bien plus rude que celle de leurs frères, dans toute autre partie de l'Afrique méridionale. Ils désiraient beaucoup de recevoir des journaux anglais, afin de savoir ce qui se passait dans le monde. Ils ont nommé leur établissement Pella, parce qu'il a été pour eux un refuge pour échapper aux ravages d'Africanir, de même que Pella l'avait été pour les chrétiens quand Jérusalem fut envahie par les Romains.

Les missionnaires, durant leur séjour, convoquèrent deux assemblées des habitants; ceux-ci adoptèrent les mêmes lois que les Griquas avaient acceptées, choisirent des juges et des capitaines, et fixèrent les limites du pays où elles seraient exécutées. Campbell les encouragea à établir des relations de commerce avec les Corannas, les grands Namaquas, les Damaras. Comme ils vivent uniquement

du produit de leurs bestiaux, n'ont pas de trafic et que peu de besoins, ils passent une partie de leur temps à se réunir en petits groupes et à causer : à l'exception de ceux qui comprennent et aiment l'Évangile, leur conversation doit être très frivole. Le matin ils envoient leurs bestiaux au pâturage, et les font revenir le soir. Ils sont très honnêtes; le vol est presque inconnu parmi eux. L'eau qu'ils boivent est un peu saumâtre et a une qualité apéritive.

Les missionnaires les assemblent deux fois chaque jour pour les instruire, et trois fois le dimanche. Le nombre des hommes appartenant à l'établissement est de cent soixante-quatorze; celui des femmes, de deux cent trois; celui des jeunes gens, de soixante-douze; des jeunes filles, de quarante; des enfants, de cent quatre-vingt-onze. L'église compte dix-neuf membres, et l'école cent cinquante écoliers. Madame Ebner et madame Helm enseignaient à coudre à vingt-cinq filles. La plupart ne comprenant que le namaqua, les missionnaires sont obligés de leur parler par l'intermédiaire d'un interprète : il y en a deux qui paraissent être très intelligents.

Les mouches sont très nombreuses et très importunes pendant toute l'année. Les habitants ont une singulière manière de s'en débarrasser momentanément : ils frottent de lait leurs moutons, et les placent devant la porte de la maison; ce qui attire les mouches; elles se jettent sur le lait, dont la toison des moutons est imbibée, et on éloigne ceux-ci à une certaine distance.

Les deux capitaines de l'établissement, Owib le

père, et son fils Bundelzwart, qui, avec leurs gens et les missionnaires, ont fui les eaux thermales du pays des grands Namaquas, situé au nord, sont décidés à y retourner. Fleurmeuis (Chauve-Souris), autre chef namaqua, a aussi l'intention de regagner ce pays aussitôt qu'il trouvera une source suffisante pour ses gens. Les Namaquas bâtards paraissent également ennuyés de ce lieu stérile, et se proposent d'émigrer plus haut le long du fleuve. La conduite des missionnaires dépendra de l'exécution de ces résolutions; mais il est à souhaiter que Pella ou Bysondermaid continue à subsister pour lier les missions des pays des grands Namaquas avec la colonie. Tous ceux qui ont envie de s'en aller désirent vivement qu'un missionnaire les accompagne; sans cela il n'est guère probable qu'aucun pense à quitter ce lieu. La seule objection que l'on puisse élever contre leur séparation, c'est que par là ils divisent leur force; ce qui exciterait probablement Africanir à les piller. Les missionnaires disaient que ces Namaquas sont naturellement timides. Long-temps après que la crainte de ce bandit les eut fait fuir au-delà du Groote-Rivier, un nuage de poussière leur causait une grande consternation; ils s'imaginaient qu'Africanir les poursuivait. Il y en a peu de haute taille, et ils sont généralement minces. Ils demeurent dans des huttes circulaires, basses, et, comme celles des Corannas, faites de branches d'arbres courbées, fichées en terre aux deux extrémités, et couvertes en nattes de jonc. Elles diffèrent de celles des Coran-

nas en ce que la terre, dans l'intérieur, est creusée à un pied ou un pied et demi de profondeur; les Namaquas prétendent que cela les met à l'abri du vent.

Une maladie avait récemment fait de grands ravages parmi les moutons du pays des Namaquas; plusieurs personnes riches avaient été réduites à la pauvreté. Pendant que les moutons dormaient, la nuit, dans le kraal, ils se levaient tous à la fois, comme saisis de frayeur, et le lendemain on en trouvait beaucoup qui avaient les jambes cassées; un homme en avait perdu ainsi trois cents. Quand une famille tue un mouton, elle n'en peut avoir qu'une partie, parce que tous les voisins qui savent ce qui s'est passé accourent à la maison, et n'en sortent que quand tout est mangé. L'habitude a fait de cet usage une loi pour eux, et une famille aurait de la peine à s'y soustraire. A différentes heures du jour ils viennent à la porte des missionnaires; et quand ils leur disent bonjour, cela signifie qu'ils n'ont encore rien mangé de la journée.

Avant de partir, Campbell écrivit à Africanir une lettre pour l'engager à vivre en paix avec les établissements des missionnaires. Il accompagna cette dépêche conciliatoire d'un présent que deux Boschimans s'engagèrent à lui porter (1).

Le matin le thermomètre marquait ordinairement 50 degrés (7° 99), à midi 80 à 84, et même 88 degrés (21° 31 à 23° 09, et 24° 86); une fois, à

(1) Campbell's *Travels*, p. 303.

quatre heures après midi, 91 degrés (26° 20). La chaleur augmente jusqu'à ce moment, puis le temps devient graduellement plus frais. Le 21, on vit beaucoup de nuages au sud-ouest, au bas de l'horizon; cela était arrivé plusieurs fois, mais jamais ils n'avaient été si proches. On était près de la fin de la saison pluvieuse dans le pays éloigné de soixante-dix milles dans cette direction; mais à Pella le soleil se montra constamment, et l'on n'attendait pas une goutte de pluie avant décembre ou janvier.

Tout étant prêt, les missionnaires partirent le 22; les broussailles, qui devenaient plus touffues, et l'inégalité du terrain, les forcèrent à s'arrêter le soir dans un lieu où il n'y avait pas d'eau. La nuit sembla froide après la grande chaleur de Pella. Le 24, au lever du soleil, la terre était couverte de gelée blanche, et le thermomètre marquait 40 degrés (3° 55). Campbell observa que le pays, quoique uni, était aussi élevé que les plus hautes montagnes de la rive septentrionale du Groote-Rivier, et qu'ainsi la veille on avait constamment monté. On voyagea vers le sud-ouest-quart-ouest. En route, on rencontra une fontaine où les bestiaux s'abreuvèrent. Les missionnaires avaient dit à Campbell que dans le pays des Namaquas, quand le terrain est bon, il n'y a pas d'eau, et que, quand il y a de l'eau, le terrain est mauvais.

Un coteau sablonneux, qu'il fallut monter le 24, fatigua singulièrement les bœufs. Partout où l'on portait les yeux, on n'apercevait qu'une stérilité

complète; les collines étaient d'un brun foncé; la plaine n'offrait que du sable rouge parsemé de touffes d'herbes desséchées. L'idée d'être si éloigné de tout ruisseau ou de toute source qui pût rafraîchir, ajoutait sans doute à la tristesse du désert, dont on n'apercevait pas la fin. Le beuglement du bétail et les hurlements des chiens, qui tous demandaient de l'eau, étaient pénibles à entendre. On vit, dans la journée, deux Boschimans accroupis près du feu, au pied d'un coteau. À minuit le froid était perçant.

Un peu avant le lever du soleil, le 25, les bœufs coururent de toutes leurs forces vers un coin entre les collines; ils avaient senti l'eau; mais quoiqu'il y en eût certainement dans cet endroit, elle ne se montrait pas à la surface de la terre. Les pauvres bêtes semblaient être contrariées : elles restèrent là une minute, reniflant l'air dans toutes les directions; puis elles se précipitèrent d'un autre côté, où elles trouvèrent deux étangs nommés Quick-Fontein. Toutes s'empressèrent d'y entrer en se poussant les unes les autres; les chiens et les moutons se plaçaient sous le ventre des bœufs. Plusieurs de ces animaux, après s'être désaltérés, revenaient une seconde fois pour boire davantage. Il fut très difficile de retenir les bœufs attelés jusqu'à cè qu'on leur eût ôté leur joug. Depuis trente-huit heures ils n'avaient pas bu une goutte d'eau, et avaient traîné les chariots à travers les sables profonds, en parcourant quatre-vingt-dix milles. L'eau de Quick-Fontein vient du pied d'une montagne composée d'un rocher compacte.

Les bœufs s'étaient éloignés pour chercher de la pâture, qui était extrêmement rare autour des étangs : leur absence causait des inquiétudes à cause des Boschimans qui errent dans le voisinage. On les retrouva pendant la nuit, et l'on partit le 26. Bientôt on s'aperçut, à la fraîcheur de l'air et à la vue des nuages, que l'on s'approchait de l'Océan. On marcha vers l'ouest, à travers des collines basses, et l'on arriva sur un terrain couvert de pâturages; mais il n'y avait pas d'eau; il fallut continuer à voyager. Le soir on atteignit Silver-Fontein, où demeuraient Corneille Kok, père d'Adam Kok, et le missionnaire Sass avec sa femme.

Ce poste est dans une vallée de plusieurs milles d'étendue, et entourée de montagnes arides et rocailleuses; quelques ouvertures conduisent hors de la vallée. L'herbe y était broutée, et ses racines ne se voyaient pas, de sorte que l'œil ne découvrait qu'une terre durcie, ce qui offrait un aspect extrêmement aride et triste; mais au retour des pluies, quand l'herbe pousse, il doit être plus agréable. La saison humide était presque passée; il était tombé si peu d'eau, que l'aridité devait durer long-temps encore. Tout le monde demeurait dans des cabanes couvertes de nattes de joncs, comme celles des Hottentots; celles de Kok et de M. Sass étaient beaucoup plus grandes, et l'on pouvait s'y promener.

Quoique les habitants de Silver-Fontein parussent y vivre très heureux au milieu du désert, ce n'était qu'une résidence temporaire. Sass et sa femme enseignaient à lire à quelques jeunes gens, et, le matin et

le soir, les instruisaient de la religion, ainsi que leurs parents; mais plusieurs personnes étaient parties, et le vieux Kok avait l'intention de se retirer à Griqua-Town pour y finir ses jours avec ses fils et ses autres parents. Après de longues délibérations, il fut donc résolu que M. et madame Sass, ainsi que M. et madame Helm, qui étaient venus de Pella, iraient au kraal des Orlams, sur le Groote-Rivier. Ce parti fut approuvé, et chacun parut satisfait de la perspective de travailler dans unesphère plus étendue, et où probablement il serait plus constamment utile.

Un événement soudain répandit la tristesse à Silver-Fontein. Le 29, dans la nuit, madame Sass tomba malade, et, au bout de quelques heures, elle sentit que sa fin approchait. Vers six heures du soir, elle expira. La présence des missionnaires fut, dans cette douloureuse circonstance, une consolation pour M. Sass, qui, sans cela, se serait trouvé seul au milieu de quelques Hottentots ignorants. Ce missionnaire était un homme très industrieux; il s'était fait, avec un morceau de peau, un chapeau noir, qui, examiné superficiellement, aurait pu passer pour être sorti d'une manufacture anglaise; son pantalon noir en peau paraissait être de drap : il avait de même fait ses souliers. Campbell n'en avait pas vu en Afrique qui ressemblassent tant aux souliers anglais. Sa femme était remplie de qualités recommandables, surtout pour l'épouse d'un missionnaire. Elle fut enterrée le 1er octobre.

Campbell entendit à Silver-Fontein les coups de tonnerre les plus forts dont ses oreilles eussent ja-

mais été frappées; un, entre autres, qui eut cinq à six explosions, fit plus de fracas que mille pièces d'artillerie partant à la fois; il semblait n'être qu'à quelques pas de distance. Ce tonnerre fut précédé d'un coup de vent violent, qui cessa aussitôt après.

Le 1er octobre, Campbell partit; ses chariots étaient traînés par des bœufs que Kok lui avait prêtés pour quelques jours. On suivit une marche sinueuse à cause des collines, mais elle inclina toujours au sud-ouest.

On avait campé dans un lieu privé d'eau; on reconnut, le 2, au lever du soleil, que l'on était entouré de buissons en fleurs et couverts de rosée; c'était la première fois qu'on en voyait. On arriva dans la matinée, par un chemin montueux, à Majis-Fontein. Un paysan et sa femme s'étaient arrêtés là avec leur chariot : c'étaient les premiers habitants de la colonie que l'on voyait depuis près de cinq mois. Interrogé sur les nouvelles de l'Europe, de la guerre, ou de la ville du Cap, le paysan répondit qu'il les ignorait; mais il savait que le landdrost avait envoyé des papiers et des lettres à un officier. Les missionnaires pensèrent que ce pourrait être pour eux, et dépêchèrent un messager pour s'en informer, quoique ce fût à près de vingt milles de distance. Ce paysan leur donna de la farine et du lait, ce qui leur fit très grand plaisir. Il était parti pour le Cap, afin de s'y procurer du grain; mais en chemin, ayant trouvé à échanger un bœuf contre un sac de froment, il était revenu sur ses pas. Il demeurait à peu de

distance de Majis-Fontein, et, un peu après midi, partit pour retourner chez lui.

A sept heures du soir, après avoir parcouru un pays montueux, on parvint à la première maison de la colonie de ce côté. Le paysan Lear, qui l'habitait, avait eu dix filles, qui toutes étaient mariées; cependant lui et sa femme n'avaient guère plus de quarante ans. Ses domestiques étaient des Hottentots, qui avaient l'air extrêmement misérables, étant couverts de vieilles peaux de mouton déchirées; leur corps était aussi sale que s'il n'eût pas été lavé depuis leur naissance. On ne voyait, en général, que des peaux dans cette maison : il y avait une table basse et trois débris de chaises, et, dans un coin, un espace entouré d'un mur en terre, haut de dix-huit pouces; des peaux y étaient étendues; c'était probablement le lit de la famille. Le fils, grand jeune homme de dix-huit ans, y était couché sur le dos, et regardait les étrangers. Ce fermier donna aux missionnaires du lait, du beurre et un pain, ce qui était d'un grand prix pour eux.

Nos voyageurs se remirent en route le 3, et arrivèrent à un kraal de Hottentots, où ils se seraient arrêtés si la fontaine n'avait pas été tarie. Les habitants devaient en partir le lendemain : ils racontèrent qu'auparavant ils avaient eu une meilleure demeure; mais un paysan leur demanda la permission de semer un peu de grain sur leur terre, puis celle d'y élever un moulin; ils la lui accordèrent; ensuite il obtint du gouvernement la concession du terrain,

parce que l'on ignorait qu'il appartenait à ces Hottentots ; ceux-ci en furent ainsi expulsés. Un vieux Hottentot dit aux missionnaires qu'il se souvenait du temps où il n'y avait pas de paysans au-delà de cinq journées de route de la ville du Cap. Le pays était alors couvert de kraals de Hottentots ; mais ceux-ci ont été graduellement repoussés dans l'intérieur, pour faire place aux blancs (1).

« Au coucher du soleil, dit Campbell, nous eûmes la première vue de l'Océan occidental ou éthiopien ; il y avait près de six mois que nous avions aperçu l'Océan occidental ou indien, du côté opposé du continent. C'est probablement la première fois que l'Afrique a été traversée si haut dans l'intérieur. Notre voyage vers l'ouest étant terminé, nous marchâmes au sud-est. »

On arriva le soir à Klip-Valley, chez madame Van der Westhuis, femme âgée, qui accueillit amicalement les missionnaires. Elle se souvenait très bien du voyageur Le Vaillant, qui avait passé plusieurs jours chez elle (2). Elle raconta qu'il n'avait jamais été plus de dix jours absent de chez elle, quand il s'enfonçait dans l'intérieur du pays, et qu'il passait ce temps dans les monts Kamis, qui sont vis-à-vis, occupé à chercher des oiseaux, des pierres et des fleurs, ce qu'elle regardait comme bien futile.

« Lui ayant dit, ajoute Campbell, que Le Vaillant avait publié une relation de ses voyages en Afrique, et avait parlé d'elle dans son livre, elle

(1) Campbell's *Travels*, p. 329.

(2) Voyez t. XVI, p. 448.

s'empressa de me demander s'il avait fait mention d'une bonne volée de sambuck (1), qu'elle lui avait donnée, pour avoir parlé d'une manière inconvenante de ses filles pendant qu'ils allaient ensemble au Cap. « Si j'avais été seule, dit-elle, il m'aurait « également rossée; mais mes deux fils, qui étaient « jeunes et robustes, se trouvaient là. » C'est une femme de grande taille et encore vigoureuse, quoique âgée de soixante-quinze ans. Puisque je parle de Le Vaillant, je dois dire que, bien que son livre contienne des choses romanesques, c'est cependant, à mon avis, celui qui donne les notions les plus exactes sur les mœurs et les usages des Hottentots (2). »

Quoique le vent eût soufflé avec force pendant toute la journée, le thermomètre marquait à midi 94 degrés (27° 53), et au coucher du soleil 86 degrés (23° 98). Madame Van der Westhuis dit à Campbell que souvent le vent était si violent dans cette partie de l'Afrique, qu'il renversait les chariots. L'eau de Klip-Valley est épaisse et mêlée d'argile blanche.

Les missionnaires partirent le 4; madame Van der Westhuis leur prêta seize bœufs; ils traversèrent un pays montueux et sablonneux, et s'arrêtèrent à Koris-Fontein, où il y a une maison de paysan en ruines, et quatre-huttes pour les gens qui gardent ses moutons. La plus grande partie du pays est couverte de

(1) Sorte de cravache faite de peau d'hippopotame.
(2) Campbell's *Travels*, p. 330.

buissons; il y en a beaucoup de succulents; tous étaient en fleur, ce qui rendait l'aspect de ce lieu magnifique vu de près, car, à une certaine distance, il ressemblait à une lande sauvage.

Le 5, le thermomètre marquait 86° (23° 98) au lever du soleil, et 101° (30° 65) à midi, à l'ombre; ce qui alarma les voyageurs, car ce n'est pas à midi que l'on éprouve la plus grande chaleur. Heureusement une brise rendit la température supportable. Les mouches étaient nombreuses et incommodes. A trois heures et demie, le thermomètre, complétement à l'ombre, était à 102° (31° 09). « Ma tabatière dans ma poche, dit Campbell, était aussi chaude que si elle fût sortie à l'instant du feu; cependant j'étais assis dans la tente. Toute l'eau était chaude; notre beurre était fondu et devenu comme de l'huile. Nos chiens, quoique préservés de l'action du soleil, étaient couchés et haletants, la gueule ouverte et la langue tirée comme s'ils eussent eu la fièvre; mon encre, quoique mêlée d'eau, s'épaissit en quelques minutes. Tout était silencieux, toutes les créatures cherchaient à se mettre, le mieux qu'elles pouvaient, à l'abri des rayons du soleil. Les corneilles se promenaient autour de nos chariots, comme si nous eussions été morts. Au coucher du soleil, le thermomètre était à 99° (29° 75). »

On se mit en route à cinq heures du soir, et, après avoir monté et descendu, on fit halte, à trois heures du matin, à Foul-Fontein, dont l'eau répandait une odeur très désagréable.

vés et insignifiants ! Une autre rangée courait du sud-est à l'ouest, et un ciel nuageux ajoutait à la satisfaction que cette perspective causait aux voyageurs; mais, en revanche, le sable profond qui couvrait la terre attristait leur esprit (1).

Ils arrivèrent à minuit sur les bords de l'Élephants-Rivier, si ardemment désirés. C'est un fleuve considérable, quoiqu'il cède au Groote-Rivier; ses rives sont ornées de saules, d'épines et d'autres arbres; mais il est difficile de s'imaginer un terrain plus stérile que celui qui est au-delà. Les pauvres bœufs restèrent tranquilles le 10, pendant la plus grande partie du jour, faute de pâture.

Instruits, par un paysan, qu'il y avait un gué un peu plus haut, et que l'on trouvait de l'herbe à quatre journées de ce côté, les voyageurs traversèrent le fleuve l'après-midi, et parcoururent quelques milles dans un sable profond; ensuite le terrain devint plus dur. Le soir, ils arrivèrent chez un colon, où ils furent bien reçus. Les bœufs purent pâturer.

On continua, le 11, à voyager dans des sables profonds. Un brouillard, venant de l'ouest, se répandit sur tout le pays, et devint si épais, qu'à une heure du matin l'on ne savait pas de quel côté l'on se dirigeait, ce qui força de s'arrêter. Quoiqu'il y eût quatorze bœufs attelés à chaque chariot, ils étaient obligés de s'arrêter au bout de quelques centaines de pas. D'ailleurs la route était bordée de jolis arbris-

(1) Campbell's *Travels*, p. 335.

seaux en fleurs. Les animaux étaient si excédés de fatigue, qu'arrivés, le 12 au soir, à un lieu où il y avait de l'eau et de l'herbe, ils se couchèrent sans toucher à rien. Ce ne fut que le lendemain qu'ils songèrent à apaiser leur soif et leur faim.

Pendant toute la journée du 13, Campbell fit, de même que les jours précédents, la route à pied. La vue des monts du Cèdre, qui restaient à peu près à quinze milles au sud-est, le récréa beaucoup à cause de leurs formes variées : on en découvrait la partie antérieure jusqu'à trente milles de distance; il ne put apprendre jusqu'où ils s'étendaient. Ce jour-là, on logea chez un paysan.

En atteignant, le lendemain, le haut d'un coteau, on aperçut du feu à deux milles; on crut qu'il indiquait la maison du colon chez lequel on allait; mais on reconnut, quand on fut sur le lieu, qu'il était entretenu par deux esclaves que cet homme avait dépêchés vers les voyageurs, pour montrer aux gens de ceux-ci l'endroit où ils devaient placer leurs bœufs non attelés, de crainte qu'ils n'entrassent dans les champs de blé. Jusqu'au 18, on continua de voyager dans un pays inégal et sablonneux : on était amicalement reçu par les paysans; leurs demeures devenaient plus fréquentes. On s'était arrêté, le 18, dans une ferme située au milieu des monts Picket; quoiqu'ils soient très hauts, il y a des champs et des vignobles sur leur sommet; ils paraissent avoir vingt à trente milles de longueur. Le thermomètre, à midi, marquait ordinairement 92 ou 96° (26° 64 ou 28° 42).

Autour de Gert-Fontein, où l'on fit halte le 19, la terre n'est couverte que de bruyères, excepté dans les endroits où il y a des fermes qui ressemblent à de petites taches éparses çà et là, et ne répandent pas beaucoup de variété sur le paysage. On put acheter de la farine; ce qui avait été impossible auparavant, les paysans n'en ayant pas de trop. Depuis long-temps, les gens de la caravane ne vivaient que de mouton. Plus loin, on trouva un terrain plus ferme et de petites mares d'eau blanche. A minuit, on parvint sur les rives du Berg-Rivier. Le lendemain, Campbell dormit sous un toit; c'était la première fois depuis trois mois.

Là, les missionnaires quittèrent leurs chariots, et partirent dans une charrette couverte attelée de six chevaux que le fermier Botman leur prêta. Ensuite ils changèrent souvent de voitures, que des chevaux traînaient. Le soir, ils entrèrent dans des défilés étroits, où le cours du Klein-Berg-Rivier était singulièrement resserré entre les montagnes; il a fallu tailler la route le long de leurs flancs. Ce ne fut pas sans peine que l'on réussit à gagner Rodesand.

La lumière du jour fit voir, le 22, aux missionnaires, qu'ils étaient dans un des villages les plus jolis et les plus agréables de l'Afrique : on le nomme aussi Kirk-Street; il est voisin de Tülbagh; il consiste en une longue rangée de belles maisons avec des terrasses sur le devant, et séparées les unes des autres par un espace vide; elles sont bâties sur une pente douce et tournée à l'ouest. De l'autre côté de

la route, sous une allée d'arbres, coule un ruisseau limpide, d'où des jardins, appartenant à chaque maison, s'étendent jusqu'à une petite rivière qui passe au bas de la descente ; le long de ses bords règne un coteau bas, couvert d'arbrisseaux semblables à ceux que l'on voit généralement dans les orangeries en Angleterre. Le palais du ministre, car sa maison mérite ce nom, est à l'extrémité nord de la rue, dont il fait l'ornement. Une église élégante, en forme de croix, de même que toutes celles que les Hollandais ont bâties en Afrique, est à l'extrémité sud.

Dans la matinée, la cour de justice ambulante, qui avait siégé à Tülbagh pendant plusieurs jours, partit pour Graaff-Reynett. Elle avait pour objet de constater si les bruits répandus, relativement à des meurtres commis par les paysans sur les Hottentots, étaient fondés. La plupart des cas que cette cour eut à juger ne purent être prouvés, faute d'évidence légale ; car, d'après la loi hollandaise, le serment d'un Hottentot n'est pas admissible. Toutefois, l'établissement d'une cour semblable, destinée à visiter annuellement la colonie, doit améliorer beaucoup la condition des Hottentots.

Campbell apprit que cette troisième assise aurait à peine quelque cause à examiner : « Elle ne peut pas, dit-il, en avoir beaucoup, jusqu'à ce qu'une loi donne aux Hottentots instruits le droit de faire leur déposition sous serment : en effet, dans l'état actuel des choses, dans l'intérieur de la colonie, il serait extrêmement difficile de se procurer le témoignage

d'un blanc contre un autre, s'il s'agissait du tort causé à un Hottentot. »

Campbell et Read allèrent à Tülbagh, petit village situé plus haut dans la vallée. C'est la résidence du landdrost et des autres autorités. Ils furent très contents de ce que le landdrost et le ministre de la paroisse n'élevèrent aucune objection quand ils parlèrent d'envoyer des missionnaires chez les Hottentots des monts Kamis et chez les Hottentots bâtards des monts du Cèdre.

Ils visitèrent aussi Winter-Hoek, à près de cinq milles au nord de Tülbagh, au fond de la vallée, dans une position très romantique, entre des montagnes dont la cime atteint les nues; l'eau y est excellente. Ils revinrent, le 27, chez Botman, où ils retrouvèrent leurs gens, qui commençaient à concevoir des inquiétudes sur leur compte.

Le 28, ils se remirent en route et rentrèrent, le 31, dans la ville du Cap, dont ils étaient absents depuis près de neuf mois. Le 6 décembre, invités par les amis des missions, ils allèrent à Paarl, lieu éloigné de trente-six milles du Cap. M. Read y raconta, devant une assemblée nombreuse, les événements du voyage entrepris dans l'intérieur; Campbell ajouta quelques particularités à ce récit. Ils passèrent ensuite par Drakenstein et Stellenbosch, et revinrent à Paarl. Partout M. Read prêcha. Après un de ces sermons, les auditeurs apportèrent leurs dons pour contribuer à l'envoi de missionnaires parmi les païens; des esclaves même firent leur offrande. Le 11, les missionnaires furent de retour au Cap.

Le 12 janvier 1814, Campbell rendit une visite au gouverneur de la colonie, qui revenait de parcourir l'intérieur du pays. Cet officier lui apprit qu'il avait accordé à la société des missions, pour un nouvel établissement, un des meilleurs emplacements qu'il eût vus en Afrique; il l'avait nommé Theopolis (cité de Dieu); il est dans le Zuurefeld ou Albany, à peu de distance de la Cafrerie. Le gouverneur témoigna son mécontentement de l'état extérieur de Bethelsdorp, et recommanda vivement à M. Read de faire ses efforts pour changer cet état de choses quand il retournerait dans cet endroit.

Le départ d'une flotte pour l'Angleterre, sous le convoi du Lion, vaisseau de 64, avait été annoncé pour le 13 février; Campbell partit ce jour-là, sur le brick la Vénus, capitaine Kilgour; la flotte était en tout de dix voiles. Le 20, on passa le tropique du capricorne.

Le 24, dans la matinée, on observa une masse épaisse de nuages, très loin en avant; le capitaine supposa qu'ils étaient attirés par l'île Sainte-Hélène; cette conjecture fut vérifiée l'après-midi, l'île ayant été aperçue. Le lendemain matin, on en reconnut distinctement la côte méridionale et l'extrémité orientale; elle offrait un aspect fort triste et paraissait inaccessible. A dix heures, on distingua dix vaisseaux mouillés sur la rade; à midi, on laissa tomber l'ancre vis-à-vis de James-Town.

Campbell descendit à terre, et alla dans l'intérieur de l'île, qu'il trouva très pittoresque. Une autre fois il fit une excursion à Sandy-Bay, le lieu le plus ro-

mantique de Sainte-Hélène; les montagnes y forment un amphithéâtre majestueux, orné de plusieurs maisons de campagne.

Le 1[er] mars, la flotte appareilla de Sainte-Hélène; le 9, dans la matinée, on eut connaissance de l'île de l'Ascension; le 16, pendant la nuit, on coupa la ligne, et le 4 avril, le tropique du cancer; le 10, on éprouva une tempête terrible; le vent ne s'apaisa que le 12. On parla, le 29, à une frégate anglaise, qui annonça les grands événements arrivés en Europe dans le cours du mois de mars. Le 3 mai, Campbell débarqua heureusement à Plymouth, avec son ami M. Beck (1).

§ III.

Observations de Campbell sur les Boutchouanas ou Betjouanas, les Griquas, les Namaquas et les Damaras.

« Quand les Boutchouanas parlent, il est difficile, dit notre voyageur, de savoir s'ils sont fâchés ou de bonne humeur; si je ne voyais pas leur figure, j'étais obligé de prêter une oreille attentive avant de décider s'ils plaisantaient ou s'exprimaient sérieusement: car, lorsqu'ils mettent tant soit peu d'intérêt à leurs discours, ils crient de toutes leurs forces comme s'ils s'adressaient à des gens éloignés d'eux (2).

« J'ignore comment les hommes traitent les femmes dans leurs maisons; mais il est rare qu'on les voie faire attention à elles en public. Cependant elles

(1) Campbell's *Travels*, p. 364.
(2) Ibid., p. 200.

semblent n'éprouver aucune gêne en présence des hommes; elles agissent librement et sont gaies; j'en observai une qui grondait une demi-douzaine d'hommes parce qu'ils ne bougeaient pas du feu, autour duquel ils restaient assis pendant que les danseuses passaient. J'appris que c'était un genre d'éloquence usité dans ces sortes d'occasions. Les hommes ne répondirent rien, et continuèrent à regarder fixement le feu comme des gens sachant qu'ils faisaient mal de ne pas se retirer, mais trop paresseux pour se lever.

« Les femmes cultivent les champs ; la reine même fouit la terre avec les autres; elles se servent d'une espèce de pioche; elles chantent pendant qu'elles travaillent, et frappent le sol en mesure, de sorte que l'une ne donne pas un coup plus que l'autre : elles se font ainsi un amusement du travail. Elles sèment et font les récoltes; elles construisent les maisons; les hommes ont l'occupation de traire les vaches, de faire les vêtements, et vont à la guerre.

« On ressent une vive douleur en voyant un si grand nombre de jeunes gens dispos, jouer du matin au soir, et n'avoir absolument rien à apprendre ou à faire; leurs parents, à ce qu'il paraît, ne leur enseignent rien; car bien que ce peuple fabrique différents objets, c'est pour s'amuser sur la place publique, et non pour le commerce.

« Les enfants sont parfois traités sévèrement. Un jour, deux petits garçons, qui auraient dû garder les troupeaux de leur père, jouaient auprès de nos chariots; il arriva sur la place, et les aperçut : aussitôt

il courut à eux comme un forcené, et les fustigea de toutes ses forces. Ils s'enfuirent comme s'ils eussent craint pour leur vie; mais quand ils furent hors de sa portée, il parut qu'ils étaient accoutumés à un traitement semblable, car ils marchèrent très posément(1). Du reste, les enfants sont généralement gais et folâtres; leurs jeux ne paraissent pas être nombreux; voici les seuls que j'observai : s'escrimer avec des baguettes, et parer les coups avec les petits manteaux de peaux, en guise de boucliers; se jeter les uns aux autres du sable avec des bâtons, tirer des flèches avec l'arc, se lancer les uns aux autres des mottes de terre et des morceaux de bois en guise de zagaies et de dards. »

La charité paraît ne pas exister chez ces païens. Les missionnaires rencontrèrent un jour, au milieu de la rue, une petite fille; elle pleurait, et était maigre comme un squelette. S'étant informés de sa maladie, les femmes leur dirent qu'elle se portait assez bien, et que la faim seule l'avait mise dans cet état; son père et sa mère, qui étaient pauvres, l'avaient abandonnée. Nulle des personnes présentes ne montra, par sa physionomie, qu'elle sympathisât aux maux de cette pauvre créature; elles dirent en riant aux missionnaires de la prendre avec eux, si cela leur faisait plaisir : ceux-ci l'emmenèrent à leurs chariots; et lorsqu'on lui donna de la viande, elle la dévora avec la voracité d'un tigre. Sa mère, qui était allée, à l'ouest, chercher de la nourriture, revint; elle avait

(1) Campbells' *Travels*, p. 200.

un autre enfant : tous trois accompagnèrent les missionnaires à Klaar-Water, avec la permission du roi.

Interrogé pourquoi les Boutchouanas pratiquaient la circoncision, Munanits répondit qu'ils tenaient cette coutume de leurs ancêtres; mais ils ignoraient pourquoi ceux-ci l'avaient adoptée : alors les missionnaires leur racontèrent comment Dieu l'avait enjointe à Abraham. Ces détails parurent les intéresser, et ils répétèrent les noms des patriarches qui leur furent cités.

Quant à l'origine du genre humain, ou à celle de leur nation, ils dirent qu'ils venaient d'un pays lointain, en montrant le nord, ce qui est la position relative de la Judée. Deux hommes, ajoutèrent-ils, sortirent de l'eau, l'un riche, ayant beaucoup de troupeaux, l'autre pauvre, n'ayant que des chiens. L'un vivait de ses troupeaux, l'autre de la chasse; l'un d'eux tomba, et l'on voit encore l'empreinte de ses pieds sur un rocher.

Le goût du tabac est universel chez eux; même de petits enfants de huit à neuf ans demandaient, avec instance, aux missionnaires, du tabac en poudre; d'autres étaient ravis lorsqu'ils leur laissaient fumer leurs pipes seulement une minute.

Du plus grand au plus petit ils n'ont pas honte de mendier toutes sortes de choses. Un jour, Campbell était allé se promener vers un coteau voisin de la ville; il fut suivi de plusieurs enfants des deux sexes, qui lui adressaient des questions qu'il ne comprenait pas, ce qui les faisait rire. Peu à peu ils le quittèrent.

Resté seul, il s'assit sur un rocher; il vit arriver deux hommes de la ville, qui lui demandèrent du tabac pour la peine qu'ils avaient prise de venir le trouver. Comme il n'en avait pas, ils l'accompagnèrent, à son retour, jusqu'aux chariots; mais il se garda bien de céder à leur importunité, afin de ne pas être exposé à en éprouver continuellement de semblables.

D'ailleurs on n'eut pas à se plaindre d'eux sous le rapport de l'honnêteté. Campbell, ayant une fois entendu un grand vacarme sur la place, apprit que quelqu'un avait volé deux boutons du pantalon de l'interprète boutchouana; tous s'accusaient mutuellement. A la fin le larron fut découvert, et chassé de l'enceinte en présence des nombreux spectateurs, qui parurent approuver la punition. Il n'y eut pas d'autre vol commis, quoique beaucoup de choses restassent exposées toute la journée.

Ils ne manquent pas d'industrie; ils obtiennent d'une nation voisine, dont ils cachent soigneusement le nom, du cuivre et du fer; ils fabriquent, avec le fer, des haches, des doloires, des couteaux, des lames et des poinçons; avec le cuivre, des anneaux pour les jambes, les bras, les doigts, et des boucles d'oreilles. Leurs maisons sont bien mieux construites que celles des nations voisines de la colonie; leurs manteaux sont faits et cousus aussi bien que s'ils sortaient de la main d'un ouvrier européen.

Voici comme ils préparent les peaux : une peau déjà passée et durcie est étendue à terre; on pose dessus celle que l'on veut amollir; douze hommes à genoux l'entourent; de deux en deux, six se baissent

à la fois sur la peau, en la repoussant devant eux, de sorte qu'elle est refoulée en un tas vers le centre; en se relevant ensuite ils la tirent à eux, et elle redevient unie; alors les six autres font à leur tour la même opération : on dirait, à la régularité de leurs mouvements, que c'est une machine qui est en action; ils les accompagnent d'une espèce de chant qu'ils mêlent de cris affreux et de hurlements.

On vit, dans la maison de Salakoutou, de grossières représentations de giraffes, de rhinocéros, d'éléphants, de lions, de tigres et de stenboks, faites par la femme de ce chef sur le mur de sa maison, avec de la peinture noire et blanche.

La vue d'un miroir leur causa la même surprise qu'aux peuples sauvages auxquels on en montre pour la première fois.

La ville de Lattakou est partagée en un certain nombre de quartiers, peut-être cinquante, séparés les uns des autres; chacun a un chef et un emplacement enclos, pour l'usage du public, où les hommes passent ensemble la plus grande partie du jour à préparer des peaux, fabriquer des couteaux et divers objets. Les missionnaires estimèrent le nombre des maisons à quinze cents; ainsi, en comptant cinq individus par maison, ce qui est peut-être un peu faible, la population est de sept mille cinq cents âmes. Il y a à peu près un millier de lieux nommés postes extérieurs; il s'y trouve des habitants et des bestiaux.

Quand une famille veut dormir pendant le jour, ce qui arrive fréquemment, et qu'elle désire ne pas être dérangée, elle place une ou deux pierres plates

en dehors de la porte, ce qui est un signal qu'il ne faut pas entrer.

Ce peuple paraît être très propre: les missionnaires n'aperçurent nulle espèce d'ordure autour des maisons ni dans aucune partie de la ville.

Un Européen est porté à croire qu'une ville africaine est déserte à cause de l'absence totale de fumée; mais le soir, quand on allume le feu dans les maisons, la fumée ne tarde pas à s'élever.

Voici la nomenclature de leurs rois et de la famille royale, dressée d'après le récit des vieillards les plus âgés : Koula, Makkochi, Masoutché, Mallayabang; ses frères, actuellement vivants, sont Salakoutou et Munanits; sa sœur se nomme Leappa.

Les Morolongs ayant fait demander à Makkochi la poitrine de chaque bœuf que ses sujets tueraient, ce qui aurait été reconnaître qu'il dépendait d'eux, il refusa nettement. Il en résulta une guerre; Makkochi et son peuple furent repoussés dans trois endroits différents, très éloignés les uns des autres.

Matibé, le roi actuel, a deux femmes, Mahoutou et Kibeheli. La première lui a donné trois fils et deux filles; la seconde, deux fils et deux filles : il a sept sœurs et six frères.

Campbell vit un jour dîner le roi et sa famille; tous étaient assis à terre, dans un coin de la cour, en dehors de la maison. La distinction du roi paraissait consister en ce qu'il se trouvait le plus près du pot contenant les fèves bouillies composant le repas, et avait seul une cuiller, avec laquelle il se servait, ainsi que les autres convives, en mettant dans la main de

chacun de ceux-ci la portion qui lui revenait. Une des princesses était occupée à couper, avec une hache, une panse sèche, en petits morceaux, qu'elle jetait dans un pot où ils cuisaient, soit pour compléter ce repas, soit pour un autre qui devait le suivre. Une des sœurs de Matibé découpait un morceau de viande malpropre, et en emplissait le même pot. Rien de moins ragoûtant que la vue du repas du roi de Lattakou. D'ailleurs les Matchappis ne sont nullement délicats; ils mangent avec plaisir la chair d'éléphant, de lion, de tigre, de girafe, de quagga.

« Nous apprîmes, dit Campbell, que les Morolongs, qui obéissent à Makrakka, et les Bamachaas, sujets de Leysé, ainsi que beaucoup d'autres nations et tribus, sont compris sous le nom de Boutchouanas, et parlent tous la même langue » (1).

Makrakka et son peuple étaient autrefois réunis à celui de Matibé, et sujets de Mallayabang, son père; mais celui-ci ayant eu des rapports intimes avec la femme du fils de Makrakka, et l'un pensant que la sorcellerie de l'autre était plus forte que la sienne, parce qu'il mourait plus de gens dans un territoire que dans l'autre, il s'ensuivit une séparation et une sorte de guerre pendant quelque temps.

Sept à huit mois avant l'arrivée des missionnaires, un des capitaines de Makrakka vint faire une visite à Mallayabang. Il lui persuada de couper un arbre de la place publique, et enterra, dit-on, une pierre près du pied de l'arbre. De retour chez lui, il envoya

(1) Campbell's *Travels*, p. 189.

un présent de grain à Mallayabang, qui mourut peu de jours après l'avoir reçu. Alors le peuple présuma que l'action d'abattre l'arbre avait annoncé la mort du roi, et que l'enterrement de la pierre avait signifié ses funérailles; il affirma que le grain était empoisonné. Il en est résulté un redoublement de mésintelligence entre les deux tribus : toutefois elles ne se regardent pas comme étant en état d'hostilité.

Salakoutou part souvent avec un détachement, sous le prétexte d'aller à la chasse, reste long-temps absent, et revient avec du bétail qu'il a volé. Matibé a d'abord l'air furieux, mais le don d'une partie du butin l'a bientôt apaisé; et si la partie offensée se plaint, il prend sur lui de la satisfaire.

Deux causes allument principalement les guerres: des disputes pour les femmes, ou des injures d'un peuple à l'autre; alors la partie outragée envahit le territoire de son voisin, et ravage tous les lieux où elle passe.

Campbell se faisait répéter les mots de la langue du pays par plusieurs jeunes filles, qui les redisaient si haut qu'il y avait de quoi le rendre sourd; enfin, il vint à bout d'en écrire plusieurs (1).

Pendant le voyage, le sifflement de ces Matchappis ressemblait tellement à celui des oiseaux, que Campbell avait de la peine à les distinguer.

Les Wanketzens habitent au nord des Matchappis; c'est une nation nombreuse, perfide et cruelle. C'est d'eux que les Matchappis obtiennent leurs anneaux

(1) Campbell's *Travels*, p. 221.

de cuivre, quoiqu'il y ait des montagnes de ce métal dans leur pays : les Wanketzens ne les font pas; ils les reçoivent d'une nation à l'est, ou plus voisine de l'Océan indien (1).

Notre voyageur fait le récit suivant du voyage d'un Griqua, nommé Jean Hendric, chez les Wanketzens. Ce Griqua avait pour objet de chasser et d'obtenir du bétail par échange. Il vint d'abord à Lattakou, et alla ensuite à l'est chez un peuple que les Matchappis nomment Cafres rouges, mais dont le nom réel est Tamakka; il lui parut provenir d'un mélange de Matchappis et de Boschimans. Ces gens se peignent en rouge; leurs maisons sont rondes et faites en roseaux comme celles des Corannas, mais mieux construites et tenues plus proprement; ils sont moins grands que les habitants de Lattakou, ont des bœufs, des moutons et du grain; ils habitent des villes moins grandes que celles des Matchappis; ils sèment du grain, des courges, etc. Le premier de leurs villages est à quatre journées de Lattakou.

Il gagna ensuite la ville de Mousso, chef des Morolongs, et cousin de Makrakka et de Lesouma; ils sont fils de trois frères, qui, ne pouvant s'accorder pour la suprématie, se séparèrent et vécurent indépendants les uns des autres. Mousso et Lesouma vivent dans une ville beaucoup plus grande que Lattakou; sa population est peut-être de dix mille à douze mille âmes; elle est à six journées de route au nord-est de Ribé. Les mœurs et les usages sont à peu près les mêmes qu'à Lattakou.

(1) Campbell's *Travels*, p. 213.

Hendric marcha ensuite au nord vers les Wanketzens, et en trois jours parvint à Melita, ville sous le gouvernement de Makkabba. Son père et son grand-père portaient le nom de Wanketz, ce qui a fait donner à leur peuple celui de Wanketzens. Melita est moins grand que Mousso; la langue, les mœurs et les usages diffèrent peu de ceux des autres nations boutchouanas; mais les Wanketzens ont des magasins plus considérables pour conserver les denrées, et de plus grands vases de terre pour leur grain; ils cultivent plus de terre, et ont du grain, des pois, des féves et des melons plus abondamment que leurs voisins. Ils ne se peignent pas autant que les Matchappis, et sont très propres dans leur ménage. L'air est plus humide que le long du Groote-Rivier, l'herbe est plus aigre, avec une feuille aplatie, et ressemble à celle qui croît près de la côte maritime. Dans quelques endroits, les forêts sont vastes. Le chef a plus d'autorité que ceux des autres tribus boutchouanas, et ses ordres sont exécutés à l'instant.

Hendric revint par une route plus occidentale, et passa par la ville de Makrakka et la rivière Moloppo; de là il regagna Klaar-Water, où il apprit que Makkabba voulait le tuer, lui et ses compagnons, s'il revenait jamais dans ses états.

Campbell obtint de Matibé quelques renseignements sur les pays au-delà de Lattakou (1).

La première nation, au nord-est, est celle des

(1) Campbell's *Travels*, p. 216.

Macquanas. Leur ville est trois fois aussi grande que Lattakou : d'ailleurs leurs mœurs et leurs usages ressemblent à ceux des Matchappis; ils sont extrêmement riches en bétail; les Wanketzens sont continuellement en guerre avec eux pour les piller.

Au-delà des Macquanas vivent les Magalatzinas, dont ceux-là et les autres tribus reçoivent des objets d'habillement et des verroteries de manufacture européenne; ils montent des éléphants, et se servent de buffles pour traîner les charrettes; ils ont le teint brun et la chevelure longue.

Après eux et au sud-est des Wanketzens, on trouve les Makloutuas, ensuite successivement les Mounchuyanès, les Moukoubès, les Makoanis, les Bakquanès, les Boramatizas, les Légoïyas, les Botchakapilès, les Bamoutslaatzas, les Borapoutzaans, les Bakotès, les Mapantuès.

Au sud du Yellow-Rivier, habitent les Molizanyanas; au-delà au nord-est, du côté de la baie Delagoa, les Maquapas; puis les Matzlakou. Les Matchappis disent que plus loin demeure une nation cannibale. Les Hottentots et les Boschimans racontent la même chose (1).

Les Maroutzies, à l'est des Wanketzens, ont pour chef Sibetchoné, et les mêmes usages que ce peuple. Ils sèment du grain et du tabac, et sont riches en bétail. Leur ville est plus considérable que Lattakou, et le kraal où ils renferment le bétail pendant la nuit si vaste, que les animaux y pâturent souvent. On dit

(1) Campbell's *Travels*, p. 216.

que ce pays est froid, peut-être parce qu'il se trouve dans une position élevée. L'herbe y est singulièrement courte et douce; il est très boisé; l'arbre nommé manghyena, dont on fait de grandes gamelles, y devient très grand et très gros; le mola ou bois noir est très beau. Les Matchappis reçoivent de cette nation des anneaux de cuivre qu'elle façonne, et du fer pour leurs zagaies. Les Maroutzis tirent leur cuivre des montagnes. On dit que le minerai ressemble à la terre quand on l'extrait de ses entrailles; ensuite ils le fondent et en font divers objets; le fer est en morceaux, et subit les mêmes opérations. On raconte que les gens qui travaillent aux mines en sortent rarement; ce qui ferait supposer que ce sont des condamnés.

Près des Maroutzis, une rivière coule à l'est, soit vers le Groote-Rivier, près de sa source, soit vers une autre qui va se jeter dans l'Océan indien. Le Moloppo prend sa source dans le pays des Wanketzens, et se joint au Krouman. Les Maroutzis sont à deux journées des Wanketzens, et ceux-ci à cinq journées de Lattakou.

Moutiré, généralement employé par Matibé dans ses ambassades vers d'autres chefs, partit, en 1813, pour une expédition de pillage à la tête d'une troupe de Matchappis, que notre voyageur raconte de la manière suivante. Moutiré alla d'abord au nord par Honig-Valley, puis à l'ouest, traversant de vastes déserts sans eau, où l'on ne trouva que des melons d'eau pour subsister : ils étaient heureusement très abondants. Après une marche de cinq mois, Moutiré

arriva chez les Mampours, nation qui demeure sur les bords d'une grande eau; il ne put pas apercevoir la terre au-delà; il vit le soleil s'y coucher. Ces Mampours y naviguent dans des gamelles (probablement des canots); ils lancent à l'eau des pièces de bois, s'y placent, puis s'avancent. Ils sont paisibles et sans défiance. Moutiré en tua plusieurs, et enleva beaucoup de bétail, qu'il ramena, en cinq lunes, à Lattakou. Les Mampours que les Matchappis ne tuèrent pas s'enfuirent, et laissèrent prendre le bétail sans empêchement. Salakoutou a fait depuis plusieurs expéditions heureuses contre le même peuple.

Campbell reçut des Griquas qui accompagnèrent les missionnaires à Lattakou (1), les renseignements suivants sur les lieux environnants.

Patani est à trois journées de distance : on y compte quinze cents habitants. Ils ont les mœurs et les usages de ceux de Lattakou. Pendant les mois de la chasse, c'est-à-dire de mai en décembre, Leyerisy, leur chef, demeure à Kuissy, éloigné de six journées au nord-ouest de Lattakou. Autrefois il dépendait plus qu'à présent du roi de cette ville; aujourd'hui il s'engage seulement à n'entreprendre aucune guerre ni aucune expédition sans son consentement : du reste, il paraît être parfaitement indépendant.

Au nord de Lattakou est Tchoué, c'est-à-dire la vallée du Miel (Honig-Valley), à trois ou quatre journées de Lattakou. Ses habitants sont appelés Maakaharis ou Boutchouanas pauvres, parce qu'ils n'ont

(1) Campbell's *Travels*, p. 218.

pas, et, dans leur situation actuelle, ne peuvent avoir des bœufs ni des moutons. Quoiqu'ils aient un chef, ils se regardent comme dépendants des chefs voisins et des gens riches qui les entourent : par exemple, leurs fils se disent les sujets du fils de l'homme que leur père servait. Ils chassent avec les chiens appartenant aux hommes riches, et portent à ceux-ci les peaux des animaux qu'ils ont tués ; le reste est pour eux ; s'ils abattent un éléphant, ils doivent remettre les dents à ces supérieurs. Ils se servent de la zagaie, et, de même que les Boschimans, creusent aussi des fosses pour prendre les animaux. Quand ils sont appelés pour une expédition de pillage contre des voisins, tout ce qu'ils gagnent doit être livré à leurs supérieurs, et il dépend de la générosité de ceux-ci de leur en donner une portion. Il leur est défendu de porter des manteaux de peau de chacal, ou tout autre vêtement qui indique un rang distingué ou de la fortune : ils n'emploient que les peaux dont les riches ne font pas usage. Quoique nombreux, ils vivent éparpillés ; un petit nombre seulement habite près du chef. Ils reçoivent des familles riches leurs supérieures, en récompense de leur travail, des zagaies et du tabac. Dans le cas où ils seraient attaqués, ils sont sous la protection de Matibé et de Leyerisy, qui écartent toute communication entre eux et les tribus plus voisines de la colonie, qui apportent des objets de commerce.

Au nord-est de Lattakou est la ville de Setaabi ; elle est sur une rivière du même nom, qui, dans la saison des pluies, est un affluent du Meloppo : ce-

lui-ci passe à une journée à l'est de Setaabi, qui est à sept journées de Lattakou. Il y a cinq ans Makrakka y résidait; il en fut chassé par Mallayabang, qui vengea ainsi des vols de bestiaux commis sur ses sujets : une partie des sujets de Makrakka s'étant révoltée contre lui, se joignit à Mallayabang; le reste, au nombre de deux mille, le suivit pour demeurer dans le voisinage des Wanketzens.

Le Meloppo est large et rapide jusqu'aux environs de Setaabi; alors, coulant au milieu de cavités profondes, il diminue à un tel point avant de se réunir au Krouman à Kuissy, qu'il est entièrement à sec, sauf dans la saison pluvieuse. Toutes les rivières voisines du Meloppo, et toutes celles qui coulent entre Lattakou et le Krouman, se jettent dans ce dernier durant la saison des pluies; alors le Krouman arrive au Groote-Rivier; mais, dans les autres temps, il ne lui apporte pas une seule goutte d'eau.

A l'ouest de Kuissy habitent les Boutchouanas pauvres et les Boschimans, en travers de l'Afrique jusqu'aux pays des Namaquas et des Damaras. On dit qu'au-delà de Tenni, au nord-ouest, il y a un peuple nommé Ghou Damara, qui est nombreux et a du bétail, ainsi que des maisons semblables à celles des Corannas.

Voici les noms des guides corannas qui accompagnaient les missionnaires.

Kuïn de hari.............	Vive clarté du soleil.
Kouri..................	Pierre blanche.
Mouqui.................	Mettre les choses à leur place.
Tchibiæ................	....

Keissetcha...............	Le plus en avant.
Teou havel..............	Chasse malheureuse.
Moukha	Vue perçante.

Quant au pays des grands Namaquas, il est situé entre le Groote-Rivier au sud-est, et le pays des Damaras au nord; ce qui fait une étendue d'à peu près vingt-cinq journées de chariot, ou près de cinq cents milles, non en latitude réelle, mais de voyage (1). Il occupe principalement la côte de l'Océan éthiopien, et ne se prolonge pas vers l'est à plus de dix journées. Il est en général montueux et pierreux. Les Namaquas désignent l'Être suprême par le nom de Suiquap (genou blessé), mais n'en ont aucune notion; ils ignorent qu'ils ont une âme, et croient qu'ils meurent tout entiers comme les bêtes. Une éclipse de soleil ou de lune les alarme beaucoup, et leur fait supposer qu'il s'ensuivra de grandes maladies. Quand certaines étoiles se montrent sur l'horizon, ils pensent que certaines racines dont ils se nourrissent sont mûres, et fouillent la terre pour se les procurer. Lorsqu'ils voient la planète de Jupiter, qu'ils nomment Koumkoup (temps des agneaux), ils disent : Voici la saison de l'abondance. Ils appellent les trois étoiles du baudrier d'Orion, Kourekou (chevaux sauvages); le soleil, Souris; la lune, Kaap; toutes les étoiles, Kamerou. Un phénomène lumineux, semblable à l'aurore boréale, leur paraît de mauvais augure; ils ne connaissent du monde que ce qui les entoure. Ils dan-

(1) Campbell's *Travels*, p. 307.

sent au son de flûtes faites de roseaux et de racines d'un arbre épineux, et ont des tambours recouverts de peau. Ils fabriquent des gamelles pour le lait, des jattes, des zagaies, des anneaux, des haches et des couteaux en fer; ils préparent des peaux et creusent des puits.

Ils ont beaucoup de bœufs, de chèvres et de moutons, dont la garde est la seule occupation qu'ils assignent à leurs enfants. Les femmes font des nattes en jonc pour couvrir les huttes, traient les vaches, construisent les cabanes, et creusent la terre pour en tirer les racines. Les jeux des enfants sont de chevaucher sur les moutons, de se lancer mutuellement des flèches, et fréquemment de petites pierres. Souvent deux partis opposés se battent en règle; le vainqueur saisit les vaches de l'autre, boit leur lait, puis les restitue.

Les parents semblent avoir beaucoup d'affection pour leurs enfants, et les battent rarement, même quand ils le méritent; mais souvent ceux-ci, en grandissant, les frappent. Si quelqu'un se casse un membre, on attache à l'entour des éclisses qui restent jusqu'à parfaite guérison. Les Namaquas sont généralement soigneux pour les malades, et frottent avec de la graisse les parties où ceux-ci ressentent les plus grandes douleurs. Ils sont effrayés de l'approche de la mort; mais Campbell ne put apprendre pourquoi. Les uns traitent avec beaucoup de bonté leurs parents âgés et infirmes; d'autres, au contraire, en se transportant d'un canton à un autre, font un petit enclos avec des branchages, y placent leur père ou

leur mère qui ne peuvent plus marcher, et leur laissent de la nourriture et de l'eau, quelquefois un mouton pour soutenir leur existence; ensuite ils s'en vont : il y en a qui sont trop pauvres pour leur laisser quelque chose. Ils enterrent les morts dans un trou rond.

Ils ont une sorte de sortilége; car, lorsque quelqu'un ressent de grandes douleurs, ils exécutent fréquemment des mouvements sur la partie souffrante; quelquefois ils y laissent tomber de leur nez un petit morceau de bois, et assurent qu'il est sorti de la chair du malade; ou bien ils tuent un animal, font un emplâtre de sa graisse, et, avec des contorsions bizarres, l'appliquent sur le membre souffrant; quelquefois ils y font une incision. Ils ont une grande frayeur du météore nommé étoile tombante; ils le regardent comme un présage de maladie pour leurs bestiaux, et, pour y échapper, ils les conduisent dans un autre canton; ils crient au météore le nombre de leurs bêtes, et le prient de ne pas leur envoyer de maladie. Il est très rare qu'un Namaqua quitte son pays pour aller même temporairement dans un autre.

Des guerres au-dehors et des divisions intestines ont diminué la population des Namaquas. Les guerres sont généralement causées par des disputes relatives au bétail qui compose la fortune des chefs, et fréquemment par la forfanterie d'une tribu qui se vante de sa supériorité sur une autre; ce qui provoque l'orgueil et la colère de celle-ci : alors on court aux armes pour décider laquelle est la plus forte.

L'unique objet des guerres est de se voler mutuellement du bétail; c'est ce qui donne lieu aux combats qui se livrent toujours près des enclos où il est tenu. A la fin de la guerre, une partie des prisonniers est tuée, et l'autre mise en liberté. Quelques Namaquas sont allés jusqu'à la ville du Cap; ils ont été émerveillés de ce qu'ils y ont vu, mais aucun n'a essayé d'imiter la moindre chose de ce qui l'a frappé; car ils n'ont pas l'ambition de différer en rien des usages de leurs pères.

Pour tuer le gros gibier, tout un kraal entoure l'endroit où l'on suppose qu'il se tient, puis le cercle se resserre jusqu'à ce qu'on puisse lancer les zagaies aux animaux.

On voit parmi eux beaucoup de vieillards, dont quelques uns sont si vieux qu'ils ne peuvent marcher. Le fils aîné hérite de tout le bien du père : si un frère obtient quelque chose, ce doit être par le résultat d'un combat; la pauvre veuve n'a rien. La seule liqueur qu'ils connaissent est faite avec le miel.

Quand un garçon parvient à la puberté, on construit un hangar; on tue un animal, et on attache sa graisse autour de la tête du jeune homme, qui doit la porter jusqu'à ce qu'elle se corrompe et tombe. On lui fait, avec un instrument tranchant, des entailles à la poitrine. On réunit aussi tout le lait du kraal, et on s'en régale en honneur de la circonstance. Ensuite le jeune homme reste huit jours sous le hangar, où il ne vit que de lait de vache; s'il goûtait d'une autre nourriture, il faudrait recommencer toute la cérémonie; puis il y a une danse. Les

entrailles de l'animal tué au commencement de la cérémonie étant desséchées et réduites en poudre, on la détrempe dans l'eau, et on en frotte le jeune homme de la tête aux pieds, et il est déclaré homme en présence de tout le kraal. Quiconque ne subit pas cette épreuve ne peut manger qu'avec les femmes, et est méprisé. Un homme qui tue pour la première fois un éléphant, un hippopotame ou un rhinocéros, a, par manière de distinction, les bras entourés des entrailles de l'animal, et il les porte constamment.

Voici les noms des tribus du pays des grands Namaquas.

Tribus.	Chefs.
Kaminuquaas.	Karrimeoss.
Karakakouis.	Katchap : ils habitent le long de la côte.
Okaïs, ou tribu de montagne.	Kandelaar : ils vivent dans les monts Karis.
Naumakasii.	Karraouap, } près du Vish-Rivier.
(Nom de la tribu inconnu).	Saugamaap, } près du Vish-Rivier.
Kaup, tribu nombreuse.	Saumap, plus au nord.
Kaïkaup.	Karramap, encore plus au nord.
Koumiss.	
Koukauss.	Kaukauma, à l'est de la côte.

Le pays des Damaras est, sur la carte occidentale d'Afrique, immédiatement au nord de celui des grands Namaquas, à peu près à vingt-cinq journées au-delà de l'embouchure du Groote-Rivier (1). Cette nation est partagée en deux classes, les riches et les pauvres : ceux-ci demeurent dans le voisinage de

(1) Campbell's *Travels*, p. 311.

l'Océan, et s'engagent fréquemment comme domestiques chez les Namaquas. La richesse des autres consiste en bétail. Ils façonnent un peu de fer et de cuivre, et font des zagaies, des couteaux et des anneaux pour les oreilles, les bras et les jambes; ils en trafiquent avec leurs voisins : ils ont dans leur pays une mine de cuivre; ils fabriquent également des vases en fer. Leurs maisons ressemblent à celles des Hottentots. Les pauvres n'ont pour vêtement que de l'herbe, et se frottent de bouse de vache; les riches s'habillent de peau de vache. Les Damaras sont aussi noirs que les habitants de Mosambique, et ont, comme eux, les lèvres épaisses; ils parlent la même langue. Ils sont regardés par les Namaquas comme une nation nombreuse, et partagés en cinq tribus : les Kouiwip, le long de la mer; les Komass, au nord; les Houdam, les Saoùdamma, à l'est; les Koup. Les Damaras pauvres sont nommés gauw, et les riches goumatcha.

Le principal amusement des Damaras est de danser au son d'une flûte de roseau; ils ont aussi un instrument en peau qui ressemble à un tambour. Dans ces occasions, ils rassemblent leurs bœufs, et dansent devant eux comme étant le bien qu'ils aiment le mieux. Ils enseignent à leurs enfants à tuer les lions, et à faire des auges en bois pour abreuver le bétail.

On ne peut guère dire que le mariage existe chez eux. Ils gardent une femme jusqu'à ce qu'ils en soient fatigués, qu'ils se querellent avec elle, ou qu'ils en voient une qui leur plaît davantage. Ils pratiquent

la circoncision. De même que les Namaquas, ils craignent la mort; ils prennent soin de leurs amis pendant la guerre; s'ils sont blessés, ils les emportent hors du champ de bataille. A la mort d'un homme riche, on couvre son tombeau des cornes et des ossements du bétail qu'il a tué pendant sa vie; leur quantité prouve qu'il était riche.

Les Damaras sont souvent en guerre avec les Namaquas : l'enlèvement respectif des femmes occasionne ces hostilités, qui ont pour objet de s'emparer du bétail de l'ennemi. Les prisonniers que font les Damaras deviennent domestiques ou interprètes; ils ne sont pas mis à mort.

Si un étranger arrive paisiblement chez eux, il est reçu amicalement. Ils ont des jardins entourés de haies, et y cultivent des calebasses, des courges, etc. Les hommes n'ont d'autre vêtement qu'un petit tablier par-devant, et les femmes qu'un morceau de peau autour des hanches. Le pays est médiocrement montueux; il y a peu d'arbres, et à peine quelques buissons; en revanche, il abonde en herbe, quoique le terrain soit généralement sablonneux. Campbell n'entendit parler que de deux rivières, le Noeyop et le Nossop.

Les Namaquas n'en savent que peu de chose. Le long de la côte, il y a les Kabés, qui sont noirs; et leurs cheveux, comme ceux des Hottentots, croissent en petites touffes laineuses. Dans le temps de la traite des nègres, les Hollandais emmenaient fréquemment des esclaves de chez ce peuple. Les Kabés fabriquent en fer différents objets qu'ils vendent aux

Damara. Plus à l'est vivent les Naviss, nation nombreuse et puissante.

Campbell termine son ouvrage par les observations suivantes sur les Boschimans.

Il est difficile de déterminer avec précision l'étendue du pays des Boschimans; car ces hommes vivent séparés les uns des autres, et changent fréquemment de demeure (1). Il paraît que le plus grand nombre habite sur les bords du Malalarin, du Yellow-River, de l'Alexander et du Cradock-River, que l'on peut regarder comme les quatre sources du Groote-Rivier. La Cafrerie, ainsi que le pays des Tamboukies et des Mamboukies, sont situés entre les Boschimans et la mer des Indes. Quelques Boschimans rôdent le long du Groote-Rivier, depuis le confluent des quatre rivières qui le forment jusqu'à son embouchure : ceux qui vivent de ce côté sont nommés Navii Ikaa.

On peut dériver le nom des Boschimans, soit de ce que leur pays est presque dépourvu d'arbres, et n'offre que des broussailles, soit de ce qu'ils n'attaquent les hommes ou les animaux qu'en se plaçant derrière les broussailles.

Quelques uns ont une idée confuse d'un grand être; ils lui attribuent les actions qu'ils regardent comme impossibles à l'homme; mais ils ignorent qu'ils ont une âme, et ne se figurent pas qu'il y ait un état d'existence après la mort.

On dit qu'ils aiment leurs enfants; cependant on

(1) Campbell's *Travels*, p. 314.

a de fréquents exemples de femmes qui les ont tués, si le père refuse de pourvoir à leur entretien.

Le principal amusement des enfants est de tirer des flèches aux insectes et aux bêtes, et de lancer des zagaies. Leur seule occupation est d'aller chercher de l'eau pour la famille. Leurs parents leur enseignent la manière de se conduire à la guerre, et leur conseillent d'être fidèles les uns envers les autres : ils les châtient rarement; mais, dans ce cas, ceux-ci, même les plus petits, résistent en jetant des pierres à leurs parents.

Les Boschimans n'ont d'autre industrie que de faire des arcs, des flèches et des pots de terre. Ils portent généralement leur eau dans des coquilles d'œufs d'autruche et des écailles de tortue de terre; ils se servent aussi de celles-ci en guise de plats.

Quant à leur mariage, il n'y a pas beaucou[illegible]
façons : un jeune homme courtise la fille qui a
son affection, la sollicite pendant la nuit pour
devienne sa femme; quelquefois il l'arrach[illegible]
hutte pendant qu'elle dort, et l'importune [illegible]
qu'il obtienne son consentement. Il n'a [illegible]
de demander celui des parents, ni mê[illegible]
former de rien; mais il les rég[illegible]
arc et des flèches, ou une za[illegible]

Les maladies auxquelle[illegible]
la fièvre et la consomp[illegible]
médicament qu'une c[illegible]
usage qu'ils appellen[illegible]
tendent que par [illegible]
corps. Si quelq[illegible]

autour un morceau de peau ; quand quelqu'un est près de mourir, ils en sont singulièrement affectés, et font sur lui des lamentations qu'ils continuent pendant plusieurs jours. Les parents du défunt accompagnent son corps, et quand ils l'ont mis dans sa fosse, ils y placent son arc et ses flèches, et l'entourent d'une haie : quelquefois ils envoient chercher pour un malade un individu qui a la réputation d'être un sorcier, qui danse autour d'eux, et exerce une influence imaginaire. Ils croient que ces gens peuvent donner la mort, et que, si ce n'était eux, personne ne mourrait.

Parfois ils se querellent entre eux, et se battent avec leurs flèches empoisonnées; mais, en général, ces disputes sont promptement apaisées, et ils redeviennent bons amis. La manière de montrer de la supériorité est de parler plus facilement, de faire de meilleurs arcs et de meilleures flèches, et d'être plus habile que les autres à tuer le gibier. Les Boschimans ont fréquemment des guerres avec leurs voisins et entre eux : les premières proviennent de vol de bétail, les autres d'empiétements de terrain, parce que chacun en a un qu'il appelle le sien ; de sorte que, si d'autres le fouillent pour en tirer des racines, ou y recueillent du miel, ils sont considérés comme agresseurs.

Ce peuple est peu nombreux; il se compose au plus de quelques milliers d'individus. Quelques uns commencent à élever du bétail; ce qu'ils ne faisaient pas auparavant. Quand la terre est sèche au point qu'ils ne peuvent la creuser avec leurs outils pour

se procurer des racines, ils souffrent extrêmement. Aucun des peuples que Campbell a visités n'a des huttes aussi petites; beaucoup de Boschimans n'en ont même pas, et dorment dans les cavernes des montagnes. Leur pays contenant des postes de missionnaires, ou étant contigu à la colonie du Cap, beaucoup ont vu des habitations et d'autres commodités de la vie civilisée; mais ils ne considèrent pas leur position comme pire que celle des hommes policés. Quand on a de la bonté pour eux, et qu'on gagne leur amitié, on peut se fier à eux; mais s'ils sont offensés, ils essaient d'assassiner l'homme qui leur a fait une injure.

Ils n'ont d'autres animaux domestiques que des chiens qu'ils traitent bien. Ils se procurent du gibier en le tuant à coups de flèches, en creusant des fosses où il tombe, et quelquefois en empoisonnant les eaux où les animaux viennent boire. Tous aiment extrêmement le tabac. Beaucoup parviennent à un âge avancé. Quand ils fouillent la terre pour des racines, ils ne laissent rien à ceux qui les suivent.

Les Boschimans de l'embouchure du Groote-Rivier, à la naissance de leurs enfants, leur frottent le corps de sable, et, quand ils ont huit jours, leur brûlent avec des herbes sèches toute la chevelure qui peut garnir leur tête. Campbell ne put apprendre si c'était une coutume générale chez ce peuple.

Les Boschimans et les Namaquas se font piquer différentes parties du corps par des scorpions et deux espèces de serpents, puis boivent le venin de ces animaux, prétendant par là neutraliser l'effet du

poison : ils assurent que si quelqu'un qui a subi cette opération essuie la sueur des aisselles avec la queue de chacal qu'il porte avec lui, et jette ensuite cette queue devant un serpent qu'il rencontre, ce reptile s'arrête et se laisse prendre.

Nous terminerons cette analyse du premier voyage de Campbell en transcrivant les vocabulaires des Boutchouanas ou Betjouanas, des Namaquas, des Cafres, des Corannas et des Hottentots, qu'il a donnés dans son ouvrage, et qu'on pourra comparer à ceux de Lichtenstein et autres voyageurs.

VOCABULAIRE BOUTCHOUANA.

Français.	Boutchouana.
OEil	Macoukou.
Cheveu	Mourlutch.
Nez	Inco.
Bouche	Moulon.
Dents	Menno.
Oreille	Tchebbey.
Langue	Lulemé.
Doigt	Monanwa.
Ongle	Lunalla.
Main	Seakka.
Bras	Letchotcho.
Menton	Chilelu.
Épaule	Lihuli.
Joue	Lechamma.
Pied	Lounowho.
Jambe	Moumo.
Genou	Lemollé.
Coude	Chekounou.
Manteau	Kamma.
Anneau	Lekallo.

Français.	Boutchouana.
Blé	Mabellé.
Entends-tu ?	Hailla.
Père	Haratcho, et aussi Haaré.
Mère	Matcho.
Enfant	Quanaghé.
Frère	Munanou.
Sœur	Kansèriaghé.
Délicieux	Menaaté.
Tabac	Motchoccou.
Tabatière	Sebuata.
Soleil	Letchabtchou, et aussi Satzi.
Terre	Mou.
Ciel	Huremo.
Lune	Kuylu.
Étoiles	Linari.
Avant le lever du soleil	Kamma koukou.
Coucher du soleil	Satzi oprima.
Jour	Moutzikouré.
Notre	Tchona.
Cela	Kiou.
Dans	Ohella.
Ton nom	Linayahaatchoch.
Lait	Mach.
Calebasse	Seho.
Potage	Mahové.
Eau	Moutzou.
Quel est ton nom ?	Leina kohoma ?
Oui	Aé.
Tu parles de moi	Ouenna pattalits.
Manière de saluer le roi	Matabi o iss.
Donne-moi	Léré quama.
Non	Nya.
Pluie	Poula.
Nuages	Marou.
Vent pluvieux	Pihou apoula.

Français.	Boutchouana.
Vent d'est	Peoua mocony.
Vent de sud-est	Peoua amora (1).
Obscur	Bossikou.
Un	Mouhella.
Deux	Houbidé.
Trois	Hourugh.
Quatre	Houné.
Cinq	Houtchanou.
Six	Marroutar.
Sept	Quachoupa.
Huit	Quareha.
Neuf	Quahera.
Dix	Choumé.
Onze	Houtcha.
Douze	Houbedi.
Treize	Houvarou.
Quatorze	Hounai.
Quinze	Houtannou.
Seize	Houratarou.
Dix-sept	Quachoupou.
Dix-huit	Mebeli.
Dix-neuf	Moungahaïl.
Vingt	Choumé choumé.

Voici les noms des guides qui accompagnaient les missionnaires à Malapitzi.

Maroumatchia	Zagaie de village.
Matchanou	Palais de la bouche.
Tow	Lion.
Leraa	Bande de partisans pour piller.
Tchehovré	Fou.
Inquaghi	Épine.

(1) Quelquefois on le nomme vent des Boschimans, parce qu'ils habitent de ce côté.

Boutchouana.	Français.
Carosoué	Entrailles.
Meounstwi	Noir.
Ompouri................	Femme.
Serebaal.	Enfant abandonné (fille d'Ompouri).
Senehai.................	Sans demeure (son fils).

VOCABULAIRE NAMAQUA.

Français.	Namaqua.
Dieu (genou malade)......	Soukwap.
Esprit (le docteur des cœurs).	Kaoukakaas.
Ciel....................	Nounoup.
Soleil	Sores.
Lune....................	Kahw.
Éternel, éternité..........	Dadsi.
Homme..................	Koin.
Mari....................	Aoub.
Femme..................	Darras.
Maison	Ummi.
Porte de la maison........	Ummi aous.
L'homme riche...........	De coutcho aoub.
L'homme pauvre	De cuo aoub.
L'homme mauvais	De eilcha aoub.
Comment vous portez-vous?	Madicah.
OEil	Mouch.
Yeux....................	Mourry.
Vache...................	Kommas.
Vaches	Komadi.
Veau...................	Dsaoui.
Veaux..................	Dsave.
Chèvre	Brii.
Chèvres.................	Bridi.
Bœuf...................	Comab.
Bœufs..................	Comacou.

Français.	Namaqua.
Cheval	Haap.
Chevaux	Haarn.
Puce	Eida.
Puces	Eidagou.
Eau	Eama.
Poules	Anagha.
Vie	Ouip.

VOCABULAIRE CAFRE.

Français.	Cafre.
Nuit	Opsough.
Jour	Iminé.
Matin	Quomso.
Soir	Kwakaoubzaou.
Le soleil	Lé langa.
La lune	Indjanga.
Les étoiles	Kwinkweies.
Le ciel	Isaoulaou.
Nuages	Ammafaou.
Tonnerre	Daoudaouma.
Neige	Quolé.
Le vent	Modja.
Le diable	Thokolosé.
La pluie	Invaoula.
La terre	Omptzlaba.
La mer	Lôenzé.
Une montagne	Intaba.
Feu	Omlilo.
Eau	Ammaenzi.
Herbe	Aoutjaen.
Blé	Emazimbo.
Une maison	Inzlaou.
La porte	Omkango.
Cuiller	Bombo.
Chaud	Saousaou.

Français.	Cafre.
Moi	Mina.
Toi	Ouenna.
Nous	Tina.
Eux	Laoumtaou.
Oui	Eoua.
Non	Akkaou.
Aucun	Akhaou.
Un	Tendjé.
Deux	Mabini.
Trois	Saountataou.
Quatre	Sienné.
Cinq	Sient lanaou.
Six	Sientaendataou.
Sept	Sienkaka.
Huit	Thoba.
Neuf	Ammasaoumamani.
Dix	Saoumé.
Vingt	Saoumimabini.
Cent	Omkhaoulo.
De	Vella.
A	Acu.
Dans	Pagaté.
Mais	Aou.
Et	Néna.
Avec	In.
Un ennemi	Impi.
Faim	Lamba.
Père	Bao.
Mère	Aounina.
Père, fils ou frère	Omthaka bao.
Une fille	Toembi.
Une sœur	Inladoïr.
La tête	Klogo.
L'œil	Amesdj lo.
La bouche	Mlomaou.

Français.	Cafre.
La langue	Mleumé.
Les lèvres	Lébé.
Chair	Tamma.
Sang	Zazi.
Un homme	Indoda.
Une femme	Omfazi.
Une vache	Maez.
Un veau	Metolé.
Un bœuf	Kabi.
Un cheval	Haesdj.
Une chèvre	Inbôzi.
Un mouton	Inbaou.
Un oiseau	Intaka.
Une poule	Kuoukaoukazi.

VOCABULAIRE HOTTENTOT.

Français.	Hottentot.
Chien	Allip.
Homme	Aoup.
Sang	Aoup.
Pluie	Awi.
Jour	Ceb.
Ouvrage	Cisen.
Parent	In.
Puissance	Gaou.
Roi	Gaou aoup.
Père	Iip.
Mère	Is.
Cheval	Kaap.
Route	Kaïp.
Enseigner	Kaka.
Docteur	Kaka aoup.
Lettre (caractère)	Kanip.
Frère	Kap.
Esprit	Kaoukakas.

Français.	Hottentot.
Mort	Ô.
Soleil	Ôb.
Vie	Oeïp.
Maison	Om.
Femme	Tarao.
Sœur	Tikas.

ORAISON DOMINICALE EN HOTTENTOT.

Cita iip nè nanoup na, sa ons ênonhé, sa
Notre Père le ciel dans, ton nom sanctifié soit, ton
koup ha, sa eï i houp eï nè nanoup
royaume arrive, ta volonté soit faite terre sur le ciel
na koummi cita cecorobé berip mata neci, i
dans, nous notre quotidien pain donne-nous ce jour et
cita souroutikou oubekata cita sourouti aoukou citi
nos dettes pardonne-nous nos endettes hommes nous
oubeka koummi, i ta ouwa keikata,
pardonnons comme, et ne pas tentation conduis-nous dans,
gawé oureta eïp ga; o sa ne koup ke, i dé
mais délivre-nous mal de car tient le royaume est, et la
keip, i de isa i amo. Amen.
puissance, et la gloire, dans éternité.

Il paraît, d'après cet exemple, que le mot hottentot *i* est employé dans trois sens différents : 1°. pour *soit fait;* 2°. pour *et;* 3°. pour *dans.* Le mot *eï* aussi est employé pour *volonté* et pour *sur;* mais ils distinguent les différents sens qu'ils donnent à ces sortes de mots par des claquements de langue fort remarquables, dont il serait très difficile de donner un exemple par écrit : cependant si un Eu-

ropéen était bien familiarisé avec les différentes espèces de claquements ou sons inarticulés, il pourrait les classer, et inventer des signes pour chacun.

ORAISON DOMINICALE EN CORANNA.

Sita iemp tomié eun kap,	Notre père qui es dans ciel,
Tsa oni thua tgy tgy,	Sanctifié soit ton nom,
Tsa tchaoup kou ha,	Ton règne arrive,
Tsa tymp aapié	Ta volonté soit faite
Iè hom na kghoma aié houp	Sur terre comme elle l'est d'un ciel;
Maadaa houwaa tze kou briep	Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien,
Tnou baa daa.	Et pardonne-nous nos dettes
Tghaa tré sita taa whie kghobaa tno ba camaa sita souroutié ha khghoïna	Comme nous pardonnons à nos débiteurs,
Thaa ou kaa daa orickou aa-	Et conduis-nous pas en tentation,
Tso kou gou oridaa	Mais délivre-nous du mal;
Tzaads ou haakaou kghou	Car tien est le royaume,
Otghyp oien zaap	Le pouvoir et la gloire
O kaa tipp. Amen.	Pour toujours et toujours. Amen.

FIN DU TOME DIX-HUITIÈME.

TABLE

ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

SUITE DU CHAPITRE XVIII.

SUITE DU § II.

Voyage dans la partie de l'ouest et du nord de la colonie du Cap.

DATES.		PAGES.
1803	État de la colonie	1
3 mai.	Arrivée du général Janssens à la baie d'Algoa	2
	Ses négociations avec les Cafres	3
20 mai.	Ses recommandations aux colons	5
2 juin.	Son entrevue avec Geïka, roi des Cafres	6
1804	Arrivée du commissaire Mist et de M. Lichtenstein à la baie d'Algoa	12

DATES.		PAGES.
	Détails donnés par le capitaine Alberti	12
13 janv. 1804	Départ du commissaire Mist et de M. Lichtenstein pour le pays des Cafres	13
	Rivière Zwart-Kop	Ibid.
	Rivières Koega et Zondag	15
	Quaggas-Vlagte	16
	Rivière des Boschimans	17
16 janv.	Hassagay-Bosch et Hofmans-Gat	18
	Zwarts-Water, Dirks-Kraal	19
	Quammadaka-Visch-Rivier	Ibid.
	Modder-Fontein	20
	Groote-Visch-Rivier	21
	Quantité d'araignées et de solpuges	Ibid.
30 janv.	Retour à Modder-Fontein	25
	Ferme de Berend-Greiling. — District d'Agter-Bruintjes	Ibid.
2 fév.	Rivière de Vetkuil et de Blyde	27
	Plaines arides du Cambdeboo	29
	Ferme de Melk-Rivier. — Mont Spandau	30
	Village de Graaff-Reynett	31
	Séjour du commissaire général à Graaff-Reynett	33-36
13 déc.	Départ de Sneeuw-Bergen	36
	Compass-Berg	37
	Matjes-Fontein, et ferme de Houd Constant	40
	Ferme de Cobus	41
	Renoster-Fontein	43
	Rivière aux Buffles	Ibid.
	Riet-Valley. — Brakke-Fontein	44
	Nieuwe-Weld. — Ferme de Tower-Fontein	45
	Karree-Bosch, sur la rivière aux Buffles	46
	Source du Chamka, ou grande rivière aux lions	48
	Hooyvlakte, plaine au Foin	49
	Détails du voyage de M. Janssens à la rivière des Hippopotames	50
juillet 1803	Départ. — Sneeuw-Bergen. — Roode-Bergen	Ibid.
	Tower-Bergen. — Rivière Orange	51
18 juil.	Rivière des Hippopotames	52
	Colonne du gouverneur Plettenberg. — Afrika-Hoogte. — Koub. — Nieuweld	55
1804	Continuation du voyage de M. Lichtenstein. — Chamka-Rivier	Ibid.
	Zwarte-Bergen. — Zwart-Rivier. — Kwerk-Valley	58
29 fév. 1804	Rivière Dweika	61
	Wolfe-Fontein	62

DATES.		PAGES.
1804	Geelbeks-Fontein	63
	Zoute-Vlakte	Ibid.
	Tower-Berg. — Pinaars-Kloof. — Klip-Fontein	64
	Constapels-Vlakte	65
	Hex-Rivier	Ibid.
	Vendutie-Kraal	66
	Famille de Du Toit	67
	Breede-Rivier	Ibid.
10 mars	Rivière Large	68
	Vallée Goudenie	Ibid.
15 mars	Roode-Zands-Kloof	70
	Vogel-Valley	Ibid.
	Montagne Verte	71
	Wagenmakers-Valley	Ibid.
	Berg-Rivier. — Val-Josaphat	73
	Paarl. — Fransche-Hoek	Ibid.
	Domaine de Klapmuts	74
	Stellen-Bosch	75
	Hottentotsch-Hollands-Kloof	76
23 mars	Retour de M. Lichtenstein et du commissaire général dans la ville du Cap	77

§ III.

Excursion à Zwellendam et dans les environs, en 1804.

	Aspect de la ville du Cap en septembre 1804	78
2 sep.	Départ. — Ferme de Meyburh. — Eerste-Rivier	79
	Hottentosch-Holland-Kloof	80
	Hauteurs qui dominent False-Bay	81
	Palmit-Rivier. — Houdhoek	82
	Ferme sur le Diep-Rivier	83
	Établissement hernute à Bavians-Kloof	Ibid.
	Zoete-Melk-Valley	Ibid.
	Rivière Sans-Fin	84
	Breede-Rivier	Ibid.
	Excursion à Duivelsbosch	85
	Détails sur le botaniste allemand Jean-André Auge	86
	Klip-Rivier et Poes-Pas-Valley	88
	Roode-Bloems-Kloof	Ibid.
	Eaux thermales de Zwarte-Berg	89
20 sep.	Retour au Cap	91
	Préparatifs de défense	92

§ IV.

Voyage dans le pays des Boschimans, des Koranas et des Betjouanas, en 1805.

DATES.		PAGES.
24 avr. 1805	Départ	94
	Paarl-Berg	Ibid.
	Berg-Rivier	95
1er mai.	Tülbagh	97
7	Mostert-Hoek	Ibid.
	Défilé de Bokkeveld-Chaud	98
18	Rivière Bussinka	99
	Ferme de Lakkun-Valley	Ibid.
	Karroos - Poort. — Towerberg. — Paarlberg. — Zoutpans-Kopjes. — Hang-Klip	100
	Rivière Tanqua	102
	Fontaine des Jakals	104
	Défilé de la petite Riet-Rivier	105
	Seldery-Fontein	106
	Quagga-Fontein	107
	Sacks-Riviers-Poort	Ibid.
	Établissement du missionnaire Kicherer	108
30	Brakke-Rivier	112
	Patrysse-Fontein.— Leeuwen-Fontein. — Klip-Fontein	Ibid.
	Monts Karrée. — Schiet-Fontein	113
	Kraayen-Kuyl	115
	Graff-Fontein	Ibid.
	Bies-Fontein. — Kalk-Fontein	116
	Modder-Fontein	117
	Groot-Rivier-Poort	118
	Rivière Orange	119
	Priskab, ou Brieskap-Ford	121
	Basterts-Kloof. — Laauwater-Fontein	125
	Renseignements sur les établissements fondés par le père Kicherer	126
	Riet-Fontein	130
	Witt-Watter	131
	Rencontre des Koranas	Ibid.
	Taaybosch-Fontein	132
	Leeuwen-Kuil	Ibid.
	Ongeluks-Fontein	134
	Attaque des Boschimans	137
	Fontaine de Jean Bloom	142

DATES.		PAGES.
1805	Lac Rissipien. — Rivière de Koossi	145
	Entrée du territoire des Betjouanas	148
	Rivière Kuruhman (ou Kouroumana)	150
	Village où réside le roi Moulihawang	Ibid.
	Source de Takuna. — Ancien et nouveau Litakoo.	155
	Entretien et aventures de Lichtenstein avec les chefs des Betjouanas	156
	Visite au roi	160
	Source de la rivière Kuruhman, nommée Klaborougani	164
5 juil.	1805 Klip-Fontein	Ibid.
8	Ongeluks-Fontein	165
	Laauwers-Kloof	Ibid.
12	Rivière Orange	166
13	Groote-Rivier	167
	Baviaan-Bak	Ibid.
18	Monts Karrees. — Fontaine des Lions	168
20	Brakke-Rivier	169
26	Quagga-Fontein	Ibid.
	Riet-Rivier. — Ganna-Kraal	170
7 août	Séjour à Tülbagh	171
	Excursions de Lichtenstein dans le Roggeweld	173
25 sep.	Retour à Tülbagh	176
30	Retour à la ville du Cap	Ibid.
	Nouvelles excursions	177
4 janv.	1806 La flotte anglaise se présente devant le Cap	Ibid.
23	Les Hollandais capitulent	Ibid.
juin	Retour de M. Lichtenstein en Europe	178

§ V.

Observations de M. Lichtenstein sur les Cafres, les Boschimans, les Betjouanas et les Koranas.

1805.	Limite du pays des Cafres	178
	Taille des Cafres	179
	Leur caractère et manière de vivre	180
	Des Koussas ou Kaoussas	182
	Rivière Basseh. — Limite des Koussas et des Tambouk his	217
	Des Gonaquas. — Abbataonas. — Maduanas	Ibid.
	Des Maquinas	Ibid.
	Des Boschimans	219
	Des Betjouanas et de leurs différentes tribus	226

DATES. PAGES.

§ VI.

Des divers dialectes des Betjouanas et des Hottentots.

Remarques sur la langue des Koossas............ 236
Vocabulaire koossa............................ 237
Remarques sur la langue des Betjouanas......... 239
Vocabulaire betjouana......................... 240
Remarques sur la langue des Hottentots.......... 242
Vocabulaire korana et boschiman............... 244

CHAPITRE XIX.

Des diverses missions qui ont eu lieu au cap de Bonne-Espérance dans le dix-huitième siècle.

§ I.

Première mission des frères moraves chez les Hottentots.

1737 Détails sur George Schmidt.................... 245
4 mars Il s'embarque pour aller au Cap............... 247
9 juil. Arrive à la ville du Cap...................... 248
4 sep. Départ de Schmidt pour l'intérieur............. 249
13 sep. Arrivée au port de Zoetemelk-Valley........... Ibid.
18 avr. Schmidt arrive à Sergeant-Rivier............... 251
1738 Détails sur les progrès de la mission.............. Ibid.
5 mai 1744 Schmidt retourne en Europe................ 260

§ II.

Seconde mission des frères chez les Hottentots.

1792 Trois missionnaires se rendent au Cap, et s'établissent à Bavians-Kloof.................... 260
1795 Succès des missionnaires..................... 261
1799 De nouveaux missionnaires se rendent à Bavians-
1800 Kloof.................................... 262
8 janv. On consacre la nouvelle église................ 263
28 juil. 1801 Nouveaux progrès de la mission......... 264

DATES. PAGES.

CHAPITRE XX.

Premier voyage de John Campbell, en 1812.

§ I.

Voyage de Campbell dans l'intérieur de la colonie, à Gnadendal et à Bethelsdorp.

1795 Fondation de la Société des Missions à Londres... 267
1798 Elle envoie Van der Kemp et Kicherer au Cap... Ibid.
Fondation du village de Bethelsdorp dans la baie d'Algoa.................................. Ibid.
Missions établies à Zaak-Rivier, à Klaar-Water, à Orange-Rivier, pays des grands et petits Namaquas.. 268
28 juin 1812 Campbell, nommé inspecteur des Missions, s'embarque pour le Cap..................... Ibid.
2-3 août Il y arrive.................................... 269
Son séjour au Cap.............................. 270
10 nov. Visite l'établissement du Groene-Kloof......... 271
21 Visite Stellenbosch.......................... 273
Détails sur le tremblement de terre de Paarl..... 275
Campbell visite Caledon, dans Hottentot-Holland. 277
Campbell se rend à Gnadendal, ou Bavians-Kloof.. 279
1er janv. 1813 Campbell se rend de Gnadendal à Caledon.. 281
20 Eaux thermales. — Retour au Cap............... 282
13 fév. 1813 Campbell se met en route pour un voyage dans l'intérieur.................................. Ibid.
19 Arrive à Caledon.............................. 285
—— à la rivière Zonder-End.................. Ibid.
21 —— à Doorn-Plaats........................... Ibid.
22 —— à Zwellendam............................ Ibid.
—— à Slangen-Rivier......................... 287
—— à Dunehoek-Rivier........................ 288
25 —— à Krombeck-Rivier........................ Ibid.
—— à Cafre-Schols-Rivier..................... 290
28 —— à Hell..................................... 292
—— à Hous-Rivier............................ Ibid.
—— à Honig-Klip............................. 293
1er mars —— à Mars-Rivier.......................... Ibid.
—— à Klein-Brak-Rivier....................... 294
—— Dans la plaine Groeneland.................. 295
3 —— à George-Drosdy.......................... 296

DATES.		PAGES.
4	Arrive au kraal de Dik-Kop	297
	—— à Pampoen-Kraal	298
10	—— à Klein-Helle	301
	Devil's-Kop. — Witte-Rivier. — Sontag-Plaats	302
12	Ferme de Wildeboom-Plaats	303
13	Arrivée à Zondag	305
	Roy-Crans-Rivier	306
14	Diep-Rivier	Ibid.
	Kroom-Rivier	307
	Arrivée à Zuur-Broun	308
19	Hampto-Rivier	309
20	Vanstade-Rivier	310
21	Arrivée de Campbell à Bethelsdorp	Ibid.
	Klein-Zwart-Kop-Rivier	311
22	Campbell se rend à Uitenhagen	Ibid.
30 (1)	Visite de Campbell au fort Frédéric	313
3 avr.	Campbell visite un lac salé	Ibid.

§ II.

Voyage de Campbell à Graaff-Reynett, à Litakou, et dans le pays des Griquas et des Namaquas.

9 avr.	Départ de Campbell pour le drosdy d'Albany	316
	Zwart-Kop-Rivier	317
	Kougha-Rivier. — Mordenaars-Hooge. — Zondag-Rivier	Ibid.
	Ferme à Zandflat	Ibid.
18	Cowie-Rivier	320
19	Groote-Vis-Rivier	321
	Blaauwe-Rock	322
	Graham's-Town	Ibid.
	Klein-Vis-Rivier	Ibid.
29	Bruntjès-Hoogtie	Ibid.
30	Vogel-Rivier, et arrivée à Graaff-Reynett	323
11 mai	Départ de Graaff-Reynett	324
	Buffalo-Rivier	Ibid.
15	Ferme de Vander-Kervel	Ibid.
17	Ferme de Pinar	326

(1) On a mis par erreur le 30 décembre dans l'analyse; c'est le 30 mars dont il est ici question. Voyez Campbell, p. 78.

DATES.		PAGES.
20	Campbell entre dans le pays des Boschimans.. ...	328
25	Brak-Rivier	331
31	Arrivée à Groote-Rivier	334
8 juin	Passage du Groote-Rivier	338
	Arrivée à Klaar-Water	339
17	Blink-Berg	340
18	Tamanay-Fontein	342
20	On arrive aux Reyner-Mountains	Ibid.
21	On entre dans le pays des Matchappis	343
	Stevens-Fontein. — Krooman-Fontein	Ibid.
21	Krooman (ou Kuruhman, ou Kouroumana)-Rivier.	345
	Rivière et ville de Lattakou	346
	Détails sur Lattakou et ses habitants	347
	Détails sur l'expédition du docteur Cowan, massacré par les Vanketzens	348
	Autres détails sur les habitants de Lattakou.	350
1er juil.	Campbell reçoit la visite de Matibé et des autres chefs de Lattakou	362
7	Campbell part de Lattakou	370
	Ruisseau nommé Koukou	371
	Mallamatchou-Kakania	372
	Alers-Fontein	373
10	Marabay, ruisseau	374
	Willberforce. — Défilé qui sépare les Boutchouanas des Corannas	Ibid.
	Malapitzi, ville	376
	Malalarin, rivière nommée aussi Hhou et Cœur...	383
16	Coteaux de Hammes	385
	Yellow-River	386
21	Campbell arrive à Klaar-Water	388
23	Groote-Fontein, village	Ibid.
	Avant-poste de Klaar-Water, sur Groote-Rivier..	389
	Cradock-River	390
	Alexander-River	391
26 juil.	Griqua-Town	Ibid.
	Détails sur Griqua-Town et ses habitants	393
10 août	Kraal de Corannas, dans Milk-Valley	396
	Hard-Castle	Ibid.
	Paard-Berg	397
23	Rowland-Hill-Dorp	Ibid.
	Monts Vansittart	398
	Bords du Groote-Rivier	399
	Kraal de Corannas	401
	Filp-Kraal	403

DATES.		PAGES.
28	Stuart-Hill	404
30	Kraal de Corannas	405
1er sep.	Orlams-Kraal	406
4	Bords du Groote-Rivier	408
	Triste position des voyageurs	412
12	Arrivée à Pella. — Mission dans le pays des Namaquas	418
22	Départ de Pella	425
	Quick-Fontein	426
	Silver-Fontein	427
1er oct.	Départ de Silver-Fontein	429
3	Arrivée à Klip-Valley, chez madame Van der Westhuis	431
4	Koris-Fontein	432
5	Foul-Fontein	433
6	Ink-Kokker-Fontein	434
	Casteel-Fontein	435
	Eckland-Fontein. — Dry-Kraal	Ibid.
	Elephants-Rivier	436
18	Monts Picket	437
19	Gert-Fontein. — Berg-Rivier	438
	Klein-Berg-Rivier. — Kirk-Street	Ibid.
	Tülbagh	440
31	Campbell et Read rentrent dans la ville du Cap.	Ibid.
6 déc.	Excursions de Campbell et Read à Paarl, à Drakenstein et à Stellenbosch	Ibid.
13 fév. 1814	Départ de Campbell pour l'Europe	441
24	Arrivée à Sainte-Hélène	Ibid.
1er mars	Départ de Sainte-Hélène	442
9	Ile de l'Ascension	Ibid.

§ III.

Observations de Campbell sur les Boutchouanas ou Betjouanas, les Griquas, les Namaquas et les Damaras.

Mœurs et habitudes des Boutchouanas	442
Description de la ville de Lattakou	447
Morolongs et Bamachaas, tribus des Boutchouanas.	449
Sur les Vanketzens	450
Récit de Jean Hendric	451
Des pays au-delà de Lattakou	452

DATES. PAGES.

Voyage de Moûtiré en 1813.................... 454
Lieux connus des Griquas qui accompagnèrent les missionnaires.................................. 455
Des contrées situées au nord de Lattakou......... Ibid.
Noms des guides corannas qui accompagnaient les missionnaires.................................. 457
Notice sur le pays des grands Namaquas......... 458
Noms des tribus des pays des grands Namaquas... 462
Description du pays des Damaras................ Ibid.
Nations au-delà des Damaras.................. 464
Observations sur les Boschimans................ 465
Vocabulaire boutchouana....................... 469
Vocabulaire namaqua.......................... 472
Vocabulaire cafre.............................. 473
Vocabulaire hottentot.......................... 475
Oraison dominicale en hottentot................. 476
Oraison dominicale en coranna.................. 477

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME XVIII.